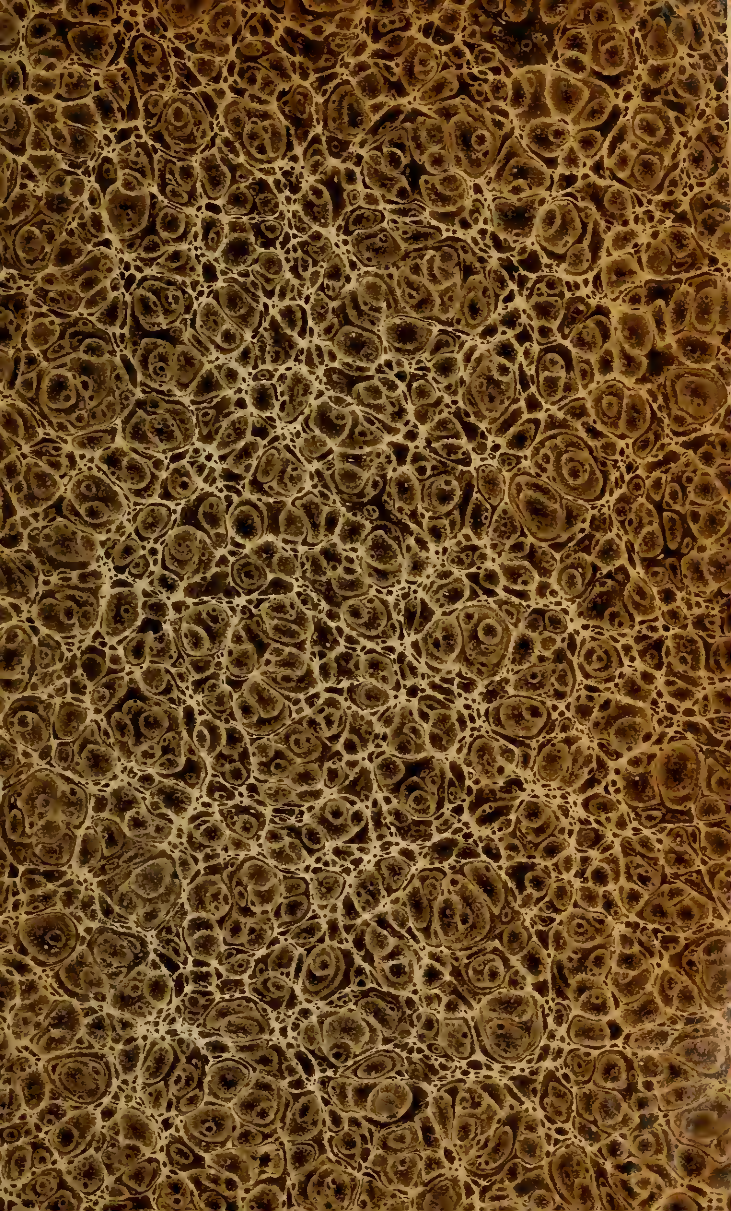


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04051 9183

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto



HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

HISTOIRE

DE

SAINT PAULIN DE NOLE

II

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/histoiredesaintp02lagr

HISTOIRE

DE

SAINT PAULIN

DE NOLE

IX-5

PAR

M. L'ABBÉ F. LAGRANGE

CHANOINE DE NOTRE-DAME DE PARIS, VICAIRE GÉNÉRAL D'ORLÉANS

DEUXIÈME ÉDITION



> Il faut reconquérir ce domaine (de l'histoire), qui est à nous, relever une à une et remettre en honneur les figures de nos grands papes, de nos docteurs, de nos saints.
>
> OZANAM, *La Civilisation chrétienne au* IV[e] *siècle*, Préface.

> Iuhærebo ego volens libensque Paulino : utinam et merear, vitæ moribus, sublimi ipsius christianæ philosophiæ proximus cultor accedere !
>
> BARONIUS, anno 394, n. 93.

II



PARIS

LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES

RUE CASSETTE, 15

1881

Tous droits réservés.



HISTOIRE

DE

SAINT PAULIN DE NOLE

CHAPITRE QUINZIÈME

SUITE DES CORRESPONDANCES DE PAULIN AVEC L'AQUITAINE
UN NOUVEAU MESSAGER DE SÉVÈRE A NOLE, VICTOR

398

Saint Martin venait de mourir, pendant une de ses courses apostoliques aux extrémités de son diocèse, à Candes, en prononçant ces paroles célèbres : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail. » Sulpice Sévère en eut, à Primuliacum, un pressentiment. Une nuit qu'il flottait entre la veille et le sommeil, nous a-t-il raconté lui-même, saint Martin lui apparut, tout brillant de lumière, et, descendant vers lui, posa la main sur sa tête comme pour le bénir, puis remonta lentement aux cieux. Éveillé, Sévère réfléchissait à ce songe ou à cette vision, quand tout à coup on accourut lui an-

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

noncer que deux moines de Tours venaient d'arriver[1], et disaient que Martin était mort. Il fondit en larmes, et nous avons encore les témoignages de sa douleur dans une lettre éloquente qu'il écrivit sur-le-champ, sous le coup de cette nouvelle, à son ami, le prêtre Aurelius : « Martin est mort! Malheureux, malheureux que je suis de lui survivre! Pourra-t-il y avoir une joie pour moi désormais? pourrai-je cesser un seul jour, une seule heure, de le pleurer[2] ? »

Ces deux moines étaient, l'un le plus célèbre disciple de saint Martin, et qui est honoré comme saint lui-même, Clarus, et l'autre le messager qui désormais nous occupera plus d'une fois, le jeune et aimable Victor. Après la mort de l'évêque de Tours, Clarus et lui s'étaient sentis portés à venir trouver l'historien et l'ami du saint qu'ils avaient vu si souvent à leur monastère.

Si quelque chose pouvait adoucir pour Sévère le profond chagrin où le plongeait la mort de saint Martin, c'était bien l'arrivée de pareils disciples : un saint, aussi mortifié que Martin lui-même; un jeune homme en qui il eut bientôt découvert les dons de nature et de grâce les plus exquis : âme et cœur des plus dévoués, d'une douceur, d'une simplicité ou plutôt d'une humilité vraiment monastiques. Soldat d'a-

[1] Duo monachi a Turonis adfuerunt, qui domnum Martinum obiisse nuntiant. Flevi uberrime. (Epist. *ad Aurelium.*)

[2] Me miserum! me infelicem! Potero unquam, si diutius vixero, non dolere quod Martino superstes sum? Erit mihi posthæc vita jucunda? erit dies aut hora sine lacrymis? (Epist. *ad Aurelium.*)— Aurelius, presbyter dulcissimus. (*Dial.* I.)

bord comme saint Martin, ce jeune homme avait quitté l'épée pour servir Dieu sous ce grand moine. C'était Martin qui l'avait converti et baptisé. On peut juger, d'après l'intimité où nous le verrons avec Sévère et Paulin, et les amis qu'il avait dans le siècle, qu'il appartenait à une famille honorable. Ce qui n'empêcha pas Martin, grand maître en fait d'austérité et d'humilité, de lui confier l'honneur des plus humbles offices, comme par exemple de faire à son tour la cuisine du monastère, et de couper les cheveux aux moines. Sa piété égalait son humilité, elle était angélique; on sentait que Dieu habitait dans cette âme droite. C'étaient donc, Clarus et lui, deux vrais présents que saint Martin faisait à Sévère. Il allait pouvoir les interroger à loisir sur le grand évêque de Tours, et compléter tout ce qu'il en avait déjà appris; en outre, ils avaient les traditions de Marmoutier, ils pourraient les introduire à Primuliacum. La vie qu'on y menait était des plus édifiantes. Simple jusqu'à la pauvreté, Sévère avait fait disparaître de chez lui toute apparence de luxe, argenterie, meubles précieux; charitable, hospitalier, il avait recueilli un grand nombre de pauvres qu'il nourrissait, et il ouvrait sa porte à tout pèlerin. Plus d'esclaves; de ses serviteurs il avait fait ses égaux; ils partageaient son toit et sa table. Quelle leçon, pour le dire en passant, donnée là par ces nobles gallo-romains au vieux monde, et au moment où les barbares vont venir! Quel bonheur que l'invasion dans les grandes âmes d'alors de cet esprit nouveau, qui seul portait le salut

de l'avenir! Fuyant le bruit et la foule, solitaire dans sa petite cellule, Sévère tout le jour travaillait, priait, méditait; de jeunes disciples l'entouraient, heureux de se former sous sa conduite. Mais plus d'austérité, dans l'extérieur comme dans le régime, était possible. Clarus et Victor portaient, sous leurs habits, de rudes cilices en poils de chèvre ou de chameau; Sévère s'empressa de les adopter. Leurs cheveux étaient rasés jusqu'à la racine; Sévère se conforma encore, ainsi que ses compagnons, à cet usage monastique. De même pour la table: Victor y opéra, d'après le régime de saint Martin, des réformes aussi austères qu'économiques. C'est ainsi que cette communauté de clercs qui s'était groupée autour de Sévère prenait définitivement la forme d'un vrai institut de moines.

L'arrivée des deux disciples de Martin fut donc pour lui non seulement une douceur et une consolation, mais encore le signal d'un progrès nouveau dans la ferveur ascétique. Aussi, en véritable ami qui s'empresse de communiquer à son ami ses tristesses comme ses joies, Sévère eut-il aussitôt la pensée de partager avec Paulin celles que la Providence venait de lui envoyer, et, dans ce but, de lui députer le jeune Victor. Et d'abord il avait hâte de faire savoir à Nole, où l'on ne pouvait pas manquer d'y prendre un douloureux intérêt, la mort de Martin; et qui, mieux que son disciple, pourrait en raconter à Paulin les édifiants détails? Nul doute aussi, quoique les textes ne le disent pas, que Sévère ne fût désireux

de faire lire à Paulin sa belle lettre à Aurélius, dont nous citions tout à l'heure quelques paroles si émues, et qui avait jailli de son âme comme un cri aussitôt qu'il eut appris la grande perte qu'il avait faite. Et puisque Paulin avait demandé qu'on ne lui envoyât plus désormais que de vrais moines, il serait satisfait, celui-là du moins en était un, qui à coup sûr l'édifierait, et qui, de plus, pourrait l'initier aux austérités nouvellement importées à Primuliacum par les disciples de Martin. Dans cette pensée, il chargea Victor de lui remettre un présent que sans doute il ne trouverait pas trop peu monastique, quelques-uns de ces manteaux ou cilices en poil de chameau qu'on portait au monastère de Marmoutier. Et de plus, quoique Paulin se fût élevé naguère contre les chevelures touffues et les faces trop rubicondes, Sévère pensa que le disciple de Martin, en transportant à Nole comme à Primuliacum les coutumes de Marmoutier, sous le rapport de la chevelure comme sous celui plus important du régime, pourrait rendre à son ami les mêmes services qu'à lui-même. Il donna sur ce sujet à Victor les instructions les plus précises, et il le recommanda lui-même à Paulin, à ce point de vue, dans une lettre enjouée que nous avons encore, la seule qui nous soit restée de toutes celles que Sévère écrivit à Paulin, et où il lui vantait ainsi les précieux talents du jeune homme : « On me dit que tous vos cuisiniers s'en vont ; sans doute parce qu'ils ne trouvent pas chez vous assez de quoi exercer leur art. Eh bien ! en voici un merveilleux : je vous assure

qu'il sait très bien faire cuire la pâle fève, et relever par une sauce et du vinaigre la bette insipide, et faire un mauvais potage, mais que des hommes qui jeûnent tout le jour sauront trouver excellent ; quant au poivre et autres condiments, ce n'est pas son affaire; il y supplée par le cumin et autres herbes odoriférantes qu'il pile à grand bruit dans un mortier. Il a pourtant un défaut : c'est d'être le plus grand ravageur de jardins que je connaisse, et s'il entre dans le vôtre, il immolera tout ce qui lui tombera sous la main, et perpétrera un carnage de mauves effrayant. Au reste, vous n'avez pas à vous tourmenter pour le fournir de bois : tout ce qu'il trouve, il le brûle, même les vieilles planches du logis. Tel que le voilà, ajoutait Sévère, sachez bien que ce n'est pas un serviteur que je vous envoie, mais un fils[1], et traitez-le comme tel, vous qui ne dédaignez pas d'être le père du dernier des plus petits. Oh ! que je voudrais être à sa place ! Souvenez-vous au moins de

[1] « Sulpice Sévère lui envoya un jeune homme de sa communauté pour faire sa cuisine... *Je ne puis me persuader* que ce soit ce Victor qui vint de sa part, *la même année,* lui apporter encore d'autres lettres, avec un manteau pour l'hiver. » (Dom Gervaise, p. 164.) Dom Gervaise est ici trop affirmatif; le docteur Busé l'est beaucoup moins. Sévère n'a pas envoyé deux fois à Paulin, *la même année, pour faire sa cuisine, un jeune homme de sa communauté.* Nous ne comprenons pas, quant à nous, qu'on hésite à confondre le personnage en question dans cette lettre avec celui dont il s'agit dans la réponse de Paulin. Sévère plaisante évidemment; et ses dernières paroles, du reste, font bien voir qu'il ne s'agit pas d'un cuisinier vulgaire, encore moins d'*un jeune esclave,* comme dit M. Ozanam.

moi pendant les heureux festins que vous me devrez [1]. Et n'oubliez pas de prier Dieu pour votre ami. »

Ainsi répondait Sévère à la leçon qu'il avait reçue à propos de Marracinus. Enfin Paulin venait d'être malade; Sévère, qui savait quels soins réclamait la délicatesse de cette santé, comptait là-dessus sur Victor, et il lui fit aussi à cet égard les plus instantes recommandations.

Victor partit donc avec cette lettre et d'autres plus intimes, avec les manteaux, c'est-à-dire les cilices, et les recommandations particulières de Sévère. Malgré tout ce qu'il avait vu d'admirable à Marmoutier et à Primuliacum, il fut profondément édifié quand il se trouva en présence de Paulin et de Therasia, et de ce jeune et fervent monastère. Il devait avoir à Nole, du reste, de véritables éblouissements; car il s'y rencontra, exceptionnellement, avec des pèlerins illustres, qui s'y rencontrèrent eux-mêmes, ou s'y succédèrent à peu d'intervalle, et qui venaient de toutes les extrémités du monde chrétien : des frontières les plus reculées des Gaules, de la plus lointaine Germanie, et du fond de l'Orient. Mais nous réserverons pour le prochain chapitre le récit de ces visites inattendues qui interrompirent alors, sans la troubler, la paisible uniformité de la vie qu'on me-

[1] Inter cœnas *felices* mei memineris.— Il y a ici un jeu de mots délicat, mais intraduisible : le mot latin signifiant à la fois *heureux* festins et festins *de saint Félix*.

nait à Nole habituellement; en ce moment nous restons tout entier à Paulin et à ses deux amis.

Comment n'eût-il pas accueilli avec une bienveillance toute particulière un messager choisi avec de si délicates attentions? Victor apportait, ce que Paulin ne recevait jamais sans un tressaillement de toute son âme, des lettres de Sévère. « Je ne puis venir, disait Sévère, mais je veux au moins que mes lettres vous tiennent lieu de moi. » Dans ces lettres, se laissant aller à son affection, il exaltait comme toujours, à ses propres dépens, la vertu de Paulin et ce complet dépouillement qui le jetait dans une admiration d'autant plus grande qu'il ne s'était pas senti lui-même le courage d'aller jusque-là. « Que vous êtes heureux! lui disait-il; vous êtes libre, vous; et moi je suis encore dans les liens des choses terrestres. D'un coup, vous êtes arrivé au terme. » Parce que Paulin avait tout vendu, tandis que lui n'avait qu'abandonné son patrimoine à l'Église en en gardant l'administration, il croyait n'avoir rien fait. Mais Victor, en donnant de vive voix les détails que nous avons relatés plus haut, combla de joie et d'édification Paulin. Ce que celui-ci fut moins ravi d'apprendre, c'est que son ami ne gardait pas pour lui les lettres qui lui arrivaient de Nole, mais qu'il se faisait un plaisir, au contraire, de les communiquer et de les répandre, et qu'il parlait de lui en des termes que son humilité ne pouvait absolument pas accepter. Martin, les merveilles de sa vie et de sa mort; Clarus, ce disciple si digne de lui, qui venait, pour ainsi

dire, de le transporter à Primuliacum, fournirent une ample matière à leurs entretiens. Les progrès de la vie monastique dans les Gaules intéressaient vivement aussi Paulin : Victor lui en raconta quelques épisodes touchants, qui l'émerveillèrent, l'histoire notamment d'un ami de Sévère, qui s'était fait anachorète, et qui vivait, comme les Pères du désert, seul avec Dieu seul, dans une grotte, sur les bords d'un torrent.

Mais où Victor se montra surtout admirable, ce fut dans ce qu'il fit pour la personne de Paulin et pour le monastère. Sévère n'avait pas exagéré, c'était un trésor, Paulin l'eut bientôt reconnu. Il n'y eut sortes de soins que ce jeune homme ne voulût lui rendre; non seulement lui faire des frictions, mettant à ce service personnel tout son respect et tout son cœur; mais encore essuyer sa chaussure, s'il l'eût permis; lui laver les pieds, lui couper les cheveux. Sur ce dernier point, Paulin ne fit pas de résistance : Sévère l'avait enjoint à Victor, expressément, et Paulin était charmé qu'on le mît, lui et ses moines, à la vraie mode de Marmoutier. Mais il ne se laissa laver les pieds qu'une fois, et encore en souvenir de Notre-Seigneur et des Apôtres; et à son tour il voulut laver les mains à Victor, comme avait fait à Sévère saint Martin, qu'il s'efforçait, du reste, de plus en plus d'imiter depuis qu'il avait en main la vie qu'en avait écrite Sévère. Victor en outre introduisit au monastère de Nole le régime économique et monastique auquel Martin l'avait habitué : nous le connaissons,

Paulin nous l'a dit très précisément; des herbes cuites avec une goutte d'huile dans beaucoup d'eau[1]; ou bien de la farine, mais pas de première qualité, à laquelle il mêlait des fèves broyées, et dont il faisait soit une sorte de bouillie liquide, soit des gâteaux qu'il servait tout fumants: telle fut la cuisine que Paulin adopta avec enthousiasme. Au fond, c'était la nourriture des esclaves, à laquelle cet opulent, ce patricien, se réduisait volontairement!

Il est évident, quoiqu'on ne puisse préciser avec certitude la durée du séjour de Victor à Nole, qu'il y passa un certain temps, trop court assurément au gré de Paulin, qui se prit d'une vive affection pour ce jeune homme. Il lui fallut pourtant se décider à le renvoyer à Sévère, mais non sans le charger à son tour de missives, de volumes, comme il les appelait. Il nous reste cinq des lettres emportées par Victor à ce premier voyage. Il y en a deux, et même trois pour Sévère; les deux premières écrites manifestement à très peu de distance l'une de l'autre, la troisième au moment où Victor allait repartir; les deux autres dans l'intervalle probablement, et adressées l'une à l'anachorète du torrent, l'autre à un jeune ami de Victor; car, dans la familiarité qui s'était établie entre ce jeune homme et lui, Paulin le laissait volontiers lui faire ses confidences.

Ses deux premières lettres à Sévère ont une extrême importance, pour la peinture de son âme et pour l'ex-

[1] Coctis in gutta olei et aquæ copia pultibus... non siligine nobis pultes, sed farina confecit, aut milio. (Epist. XXIII.)

position de sa doctrine spirituelle. La première débute, comme toujours, par ces effusions de cœur si naturelles au solitaire de Nole : « T'aimer plus que je le fais, est-ce possible? Ce qui est à son comble peut-il croître? J'avoue pourtant que, quant à moi, mes désirs sont insatiables[1]. Tu me dis de regarder tes lettres comme un supplément à ta présence. Non certes, si douces qu'elles me soient, elles étanchent ma soif, elles ne l'éteignent pas. » Paulin le remercie ensuite vivement de ce messager de choix[2], et s'étend en justes éloges sur Victor. « J'ai reçu, dit-il, avec une grande cordialité et une joie extrême cette brebis du Seigneur, et j'ai reconnu combien tu avais raison de l'appeler un homme de Dieu : car si son cœur est humble, il est grand pour les grâces divines : c'est un vase de miséricorde, c'est la demeure du Très-Haut qui se plaît à résider dans cette âme pacifique, laquelle l'adore avec crainte et tremblement. Non seulement son habit, mais sa douceur, son humilité, qui paraît également dans son langage ou dans son silence, le montrent digne de Martin dont il est le fils, de Clair dont il est le compagnon[3]. »

Paulin n'aima pas seulement ce jeune homme, il alla jusqu'à le vénérer, voyant en lui Jésus-Christ même. Il a exprimé ce sentiment avec un accent de

[1] Ut te plus amemus? Crescere summa non recipit... desideriis tamen modum non possimus. (Epist. XXIII.)

[2] Lecto perlatore. (*Ibid.*)

[3] Victorem intima affectione et magna gratulatione suscepimus... ovem puram... vas misericordiæ et mansio Altissimi, quem oblectat placido animæ trementis obsequio. (*Ibid.*)

foi et d'humilité admirables : ce cœur humble et grand, pieux et bon, n'était pas seulement, comme disait Sévère, le père du plus petit : il se serait mis encore à ses pieds. « J'aime à me suspendre, s'écrie-t-il, à la bouche de tous les fidèles, parce que de chaque fidèle s'exhale l'esprit de Dieu. Le dernier des serviteurs du Seigneur peut laisser tomber sur moi une goutte au moins de la sagesse divine pour désaltérer mon pauvre cœur. Quel que soit le lieu où il me sera permis de respirer le souffle du Saint-Esprit, et de trouver la moindre trace de son passage, où je saurai que le juste est venu, fût-ce la maison d'un pécheur et d'un pharisien, j'irai et je m'efforcerai de gagner les faveurs de l'hôte divin ; quel que soit le lieu où j'entendrai prononcer le nom de Jésus-Christ, j'y courrai ; quelle que soit la maison où je verrai Jésus entrer, j'y entrerai moi-même ; quand je saurai que la sainteté, que la justice habite tel ou tel endroit solitaire et caché, j'irai m'y jeter aux pieds de Jésus-Christ, afin que la Sagesse pose au moins sur moi son pied. Une femme n'a-t-elle pas été guérie pour avoir seulement touché le bord de sa robe? D'autres, parce que l'ombre de ses Apôtres était tombée sur eux? »

Toute l'âme de Paulin est dans ces paroles. Passant ensuite aux services personnels qu'il avait reçus de Victor : « Il m'a donc servi ! s'écrie-t-il ; il m'a servi, dis-je, et moi, malheureux, je l'ai souffert ! Lui qui ne servait point le péché a servi un pécheur ! Et moi ! indigne, je me laissais obéir par un serviteur

de la justice! Il a frictionné mes membres et lavé mes pieds; et c'est à peine si j'ai pu obtenir qu'il me laissât à mon tour lui verser de l'eau sur les mains. Et il eût voulu tous les jours, si je l'eusse permis, non seulement me laver les pieds, mais nettoyer mes chaussures; ardent à imposer toutes les servitudes à son corps, afin de donner l'empire à son âme. Ah! c'est le Seigneur Jésus que je vénère dans ce frère : car toute âme fidèle vient de Dieu, tout homme humble de cœur procède du cœur même de Jésus-Christ[1]. »

Nobles paroles, admirables sentiments, et bien inconnus de ce monde païen qui avait inventé l'esclavage, et fait des services de l'homme à l'homme ce qu'on sait. Mais avec les inspirations de la foi, tout change d'aspect, et le serviteur se relève à ses propres yeux, comme aux yeux du maître. Il est son égal devant Dieu; il a une âme, une conscience, une liberté; il sert, mais avec amour, et à l'imitation même de Celui qui est venu, non pour être servi, mais pour servir, afin d'affranchir par cette servitude volontaire le genre humain; et cette image du Dieu fait homme, qui resplendit sur lui, en fait un être vénérable et sacré. Qu'on ne demande plus quel jour le christianisme a aboli l'esclavage : il l'abolissait deux fois en inspirant de telles pensées au maître et à l'es-

[1] Servivit ergo mihi; servivit, inquam, et væ misero mihi quod passus sum; servivit et peccatori, qui non serviebat peccato... Et ego Dominum Jesum in fratre Victore veneratus sum, quia omnis anima fidelis ex Deo est. (Epist. XXIII.)

clave; il le frappait à sa racine, il le ruinait dans les âmes et dans les mœurs, seul et infaillible moyen de le ruiner dans les lois.

Il faut voir maintenant, dans la façon dont Paulin va parler à Sévère de la cuisine de Victor, de quelle hauteur ces hommes accoutumés autrefois à toutes les délicatesses de la vie opulente, mais tout entiers aujourd'hui à la purification et à la beauté de leur âme, et à l'amour souverain de Dieu, regardent les austérités et les privations de leur nouvelle vie, qui sont, en effet, le moindre de leurs sacrifices, et qui n'ont jamais arrêté sur le seul de la vie religieuse les âmes tant soit peu élevées. « Il a été admirable, dit-il, non seulement pour notre réfection corporelle, mais pour notre économie [1]; et ce qu'il nous servait, il le relevait par le sel d'une si aimable simplicité et charité, que nous ne regrettions guère nos cuisiniers d'autrefois et leur savante cuisine. »

Et rappelant la maigre pitance que nous avons dite : « Voilà avec quoi, ajoutait Paulin, il nous faisait oublier le faste sénatorial [2], et nous ménageait, après notre jeûne de toute la journée, des festins délicieux. Ils étaient surtout, ajoute-t-il gaiement, du goût d'un pauvre vieil homme des montagnes que nous avons recueilli, précisément pour l'attacher à notre cuisine, et que nous avons baptisé, ce dont il est dans une joie indicible; il en faisait son régal,

[1] Non solum refectionis nostræ, sed et parcimoniæ curam gerens... spiritalis coquus. (Epist. XXIII.)

Quo citius senatorium poneremus fastum. (*Ibid.*)

d'abord parce qu'il n'en avait jamais connu d'autres, et ensuite parce qu'ils allaient merveilleusement à ses dents, qu'il n'a plus. »

De ces petits incidents de sa vie matérielle s'élevant à ses habituelles pensées, Paulin se livrait ici à des interprétations morales des saints livres, qui sont trop caractéristiques de sa manière, trop pleines de sa doctrine spirituelle, trop révélatrices aussi de sa vie intime, pour que nous puissions les omettre. Nous en avons déjà touché ci-dessus quelque chose à propos de ses interprétations mystiques des sacrifices de l'ancienne loi. Il faut se souvenir qu'il y a dans les saints livres la lettre et l'esprit; c'est-à-dire, outre le sens grammatical et premier, un sens spirituel, soit prophétique, comme dans le sacrifice d'Abraham ou dans l'histoire de Joseph, véritables annonces de Notre-Seigneur; soit allégorique et mystique, c'est-à-dire cachant, sous la signification obvie des termes, un sens moral plus élevé, comme dans ce passage interprété selon cette méthode par saint Paul lui-même : *Vous ne lierez pas la bouche au bœuf qui broie vos gerbes;* paroles où l'Esprit-Saint a caché une leçon plus haute de justice envers les hommes. On voit tout de suite quel champ large cette richesse des livres inspirés ouvrait aux interprètes : les Pères de l'Église, ceux en particulier qui furent les maîtres de Paulin, saint Ambroise et saint Jérôme, se sont beaucoup appliqués à pénétrer ces sens spirituels, et à en tirer des lumières pour la vie chrétienne. C'est ce que fait sans cesse Paulin à leur exemple. Afin de

donner un aperçu au moins de cette méthode de lire et d'interpréter l'Écriture sainte, nous croyons nécessaire de citer ici quelques-unes de ces ingénieuses applications.

Ainsi, la cuisine de Victor, ces mélanges où il excelle, rappellent à Paulin ce repas d'Élisée, terrible mélange d'herbes amères, qui fit pousser aux convives ce cri : *Homme de Dieu, mais c'est la mort qui est dans ce vase!* « Seulement, reprend-il, dans celui de Victor il y avait la vie, non la mort. La mort, elle était autrefois dans le vase de notre cœur, alors que, souillés des convoitises du siècle, nous ne ramassions dans notre champ que les herbes empoisonnées des œuvres stériles ou coupables; mais de même que le prophète avec un peu de miel adoucit son affreux mélange, de même l'esprit de Notre-Seigneur a tout transformé, et le sel de sa divine parole a changé en douceur l'amertume de notre malice, et en sainte fécondité la stérilité de notre ancienne vie. »

Les opérations de Victor sur ses cheveux lui fournissent encore une ample matière à ces allégories, un peu subtiles peut-être, mais d'où il tire des conclusions morales aussi solides qu'élevées.

Les cheveux, en effet, lui présentent différents symboles. Celui du péché d'abord, car il est écrit : *Mes iniquités se sont multipliées comme les cheveux de ma tête;* et c'est pour cela que quand un Hébreu voulait épouser une captive, il devait d'abord lui couper les cheveux, signe de sa captivité. « C'est ainsi,

dit Paulin, que nous qui voulons nous unir à Dieu, il faut nous dépouiller d'abord de tous les péchés de notre chair, comme cette femme de sa chevelure barbare. »

Mais au contraire dans ce héros des livres saints, ce nazaréen, Samson, les cheveux étaient un signe de force : il perdit sa vertu en les perdant; il la retrouva quand ils repoussèrent. « Et plût à Dieu qu'il eût été aussi fort pour se préserver des ruses d'une femme que pour étouffer les lions. Que lui arriva-t-il, quand ses cheveux eurent été coupés? Ses ennemis se moquèrent de lui, lui crevèrent les yeux, et l'attachèrent à une meule, comme un âne. Que d'hommes en sont là, qui, dépouillés de la grâce du Christ, leur vrai chef, sont enchaînés, les yeux crevés, à la meule des passions misérables! Voyez si la foule des hommes ne ressemble pas à un animal qui tourne la meule. Comme le captif des Philistins avait un bandeau sur les yeux, ils ont sur leur âme le voile de leurs concupiscences. Aveuglés par les souillures de leur vie, roulant dans toutes les illusions de leurs sens, enchaînés pour les autres, non pour eux-mêmes, à des soins laborieux, liés par les chaînes de toutes les convoitises, devenus leur propre prison à eux-mêmes, prison obscurcie des ténèbres de toutes les erreurs, et tournant enfin comme une meule un cœur endurci par l'iniquité, les voilà, jusqu'à ce que leur chevelure, comme celle de Samson, repousse, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'Esprit de Dieu, qui ne fait que passer encore, mais qui quelquefois revient, res-

suscite en eux la grâce[1]. » Alors, comme Samson, ils pourront de nouveau triompher des ennemis.

Mais pourquoi le moine, non content de se couper les cheveux, les rase-t-il jusqu'à la racine? Il en trouve cette raison mystique: « Notre chef, dit-il, c'est le Christ. Aujourd'hui que nous ne servons plus que lui, nous pouvons dire que pour nous le soleil de l'éternelle liberté s'est levé; attestons donc ce bienfait par notre extérieur lui-même, et que la sérénité d'un front découvert proclame la joyeuse liberté de nos âmes affranchies[2]. »

Quant aux femmes, bien que pour elles aussi le voile qui empêche de voir la face de Dieu soit levé, enveloppées qu'elles doivent être dans leur modestie et dans leur pudeur, ces cheveux, symbole des vanités et des entraves terrestres, mais symbole aussi de beauté et de grâce, elles les gardent pour en essuyer, comme cette femme de l'Évangile, les pieds du Christ; c'est-à-dire pour répandre devant lui leurs prières, leurs charités et leurs vertus, seule parure

[1] Considera hujusmodi mortalium vitam, et tota tibi species jumentis molentis occurret. Ut ille pannis oculos corporis, sic iste sordibus vitæ suæ oculos mentis obtusus, per errores suorum sensuum, quasi circa ambages molarum, laboriosa miser statione versatur, usui suo vacuus, et operosus alieno, compeditus vinculis cupiditatum suarum, et ipse sibi carcer est, obsessus tenebris erroris sui, saxum cordis sui induratum quasi molam versat. (Epist. XXIII.)

[2] Postquam sol æternæ libertatis illuxit, opportune tonsor nos prolixiore capitis velamento levet, ut gratiæ spiritalis beneficium etiam corporalis forma testetur, et libertatis internæ lætitiam serenitas revelatæ frontis ostentet. (*Ibid.*)

qui leur convienne; car « la grâce du Christ, voilà leur ornement; la chasteté, leur bijou; et les bonnes œuvres, le seul parfum qu'elles doivent exhaler[1]. »

Dans le souvenir que ces considérations venaient d'amener naturellement, dans la pécheresse pénitente qui oignit les pieds du Sauveur de ses parfums et les essuya avec ses cheveux, Paulin voit le symbole de l'amour pénitent de l'âme chrétienne; il y insiste longuement. Ces pages étaient célèbres dans l'antiquité; elles comptent parmi les plus belles que Paulin ait écrites; toute la tendresse de sa piété s'y révèle; on ne nous reprochera pas d'en citer ici quelque chose :

« Sur les pieds du Sauveur, comme sur un autel, Madeleine verse ses larmes, ses parfums, son amour; et ce que Notre-Seigneur aime en elle, ce n'est pas le parfum, mais l'amour. Imitons-la, et comme elle effaçons dans un grand amour de grands péchés[2].

« Ce parfum, quel est-il? Ce sont les œuvres de la piété et de la charité; et les cheveux qui doivent essuyer les pieds du Sauveur, ce sont toutes les choses visibles de ce monde, qu'il lui faut immoler. Versons à ses pieds ce parfum, et que toute la maison en soit embaumée; déployons à ses pieds nos cheveux, nos vaines richesses, et pleurons nos fautes, pour que l'éternelle justice dise aussi de nous : *Il a lavé mes pieds de ses larmes, et les a essuyés de ses cheveux*. Peut-être n'a-t-il pas voulu se laver les pieds à la Cène, pour

[1] Ornet eas gratia Christi, castitatis gemma, et operum in his, non odorum fragret unguentum. (Epist. XXIII.)

[2] Magno amore magna delicta diluamus. (*Ibid.*)

nous réserver cet office sacré. Et posons nos lèvres sur ses pieds, afin de pouvoir un jour, relevés de sa main, les poser sur son front même. Alors notre âme, émue et transportée, pourra dire : *Il m'a blessée de son amour.*

« Heureux qui peut lui baiser les pieds! Mais moi, misérable, qui purifiera ma bouche d'un charbon ardent pour que je puisse, ne fût-ce que les effleurer, ces pieds divins, les poser sur ma tête, y porter mes lèvres, et dans ces purs baisers retrouver la pureté!

« Mais que notre parfum soit d'un grand prix! Malheur à nous, si nous lui offrons de viles choses!

« Aimons-le : l'aimer c'est la justice ; donnons-lui nos baisers, c'est le signe de l'amour; demeurons-lui unis, cette union est chaste et sainte; mettons-nous à ses pieds, c'est nous élever au-dessus du monde; mourons avec lui, c'est lui qui donne la vie.

« Oui, l'aimer c'est la justice. Mais que lui rendre pour tout ce qu'il nous a donné? pour nos misères, qu'il a supportées, pour les faveurs dont il nous a comblés, pour les humiliations de son incarnation, pour les soufflets, pour les opprobres, pour la croix, pour la mort, pour le sépulcre? Et quand nous pourrions lui rendre la croix pour la croix, la mort pour la mort, comment le payer de ce que, de lui, par lui, en lui, nous avons tout et nous sommes? car c'est lui qui nous a faits, et non pas nous-mêmes, et notre existence est dans ses mains. Ah! malheur à nous si nous n'aimons pas!

« Lui payer ce que nous lui devons : mais cela se

peut-il? Oui : grâces immortelles lui en soient rendues, il nous tient quittes de tout, si seulement nous l'aimons. En plaçant son amour au sommet de tous ses commandements, il nous a fait voir assez que, tout insolvables que nous sommes, nous pouvons payer notre dette. Que personne donc ne dise : Je n'ai rien, je ne puis pas. Est-ce que chacun n'a pas son cœur? On ne nous demande pas des sacrifices, de somptueuses offrandes, de durs travaux : nous avons en nous-mêmes de quoi nous acquitter; car c'est bien une chose qui est à nous, que notre amour : donnons-le au Seigneur, et il se tient pour satisfait. Bien plus, de créancier qu'il était, nous le constituons notre débiteur[1]. »

N'est-ce pas là comme un chant de l'amour chrétien? Et comme tout cela sort du plus pur de l'âme humaine, en même temps que des entrailles de nos dogmes! Comme on sent ici un converti sincère, sérieux, courageux, chez qui les grandes vérités chrétiennes sont à l'état de lumière et de flamme, et qui, après les avoir fait entrer si profondément dans son âme, est appliqué tout entier à les faire passer dans sa vie!

Mais dans cette belle lettre, c'est de Victor surtout qu'il est question; si longuement que Paulin s'y fût épanché, il lui restait des scrupules de délicatesse à l'endroit de ce qu'il appelait les indiscrétions et les exagérations de l'amitié. Il voulut donc écrire encore

[1] Ce magnifique passage est imité de saint Ambroise. (Lib. VI, *in Lucam*, c. IX.)

à Sévère pour les lui reprocher doucement, et surtout pour lui démontrer une bonne fois que ses admirations étaient excessives, et se mettre définitivement bien au-dessous de son ami[1]. Cette lettre encore est doublement intéressante, et par la belle doctrine morale qu'elle développe, et par les lumières qu'elle nous donne sur les points de vue où Paulin est placé, sur le rude travail qu'il accomplissait incessamment sur lui-même : il importe, à cause de cela, d'en donner ici une analyse qui ne peut être exacte que si elle est complète. « J'ai encore, dit-il en débutant, à te parler de quelque chose; parce que vraiment l'amitié t'abuse, et te fait aller jusqu'au mensonge, tant tu es injuste envers toi et envers moi. » A moins, ajoute-t-il, que tous ces éloges ne cachent une leçon et un conseil, et ne l'avertissent délicatement d'être enfin en réalité ce qu'on le croit. Il s'ingénie donc à établir que si Sévère n'a pas, comme lui, vendu tous ses biens, il n'en a peut-être que plus de mérite; car, enfin, « n'y a-t-il pas plus de force à vaincre les richesses au sein même des richesses, qu'à les aliéner, par conscience de sa faiblesse, et de peur de se laisser reprendre à leurs lacets? » Et si Sévère n'a pas tout vendu, il a tout donné à l'Église, en sorte que même ce qu'il a, il ne l'a pas.

Ces considérations sont peut-être plus dans la logique de l'humilité que dans la vérité absolue des

[1] Epist. XXIV.

choses. Mais cette vérité absolue, Paulin ne tarde pas à y entrer, et à se poser au cœur même de l'austère morale chrétienne. « Allons, dit-il à son ami, agrandissons notre cœur, et ne prenons pas le commencement pour la fin. » Il essaye donc de prouver qu'en se dépouillant de tout il n'a fait encore que le premier pas : « Notre-Seigneur a dit : *Allez et vendez ce que vous possédez;* oui, mais n'a-t-il pas ajouté : *Et puis, venez et suivez-moi?* Considère cette grande et difficile parole, et tu sentiras qu'il y a bien plus de motifs de craindre pour moi que de me féliciter. Nous séparer de ces biens qui ne sont pas à nous, que nous n'emporterons pas plus de ce monde que nous ne les y avons apportés, c'est tout simplement jeter là un manteau ou un fardeau; c'est nous arracher non la peau, mais un simple vêtement. La grande affaire, c'est de donner à Dieu ce qui est vraiment à nous, c'est-à-dire notre cœur, notre âme, et, selon la parole de l'Apôtre, d'immoler nos corps comme une hostie vivante au Seigneur; c'est de lui faire de nous-mêmes un temple dont il soit la pierre angulaire, lui qui a dit : *Soyez saints, parce que je suis saint.* Et quel mérite de ne lui sacrifier que ce qui nous est étranger, et de ne pas mettre à son service ce qui est vraiment nous? Tous ces biens temporels, les quitter ou s'en dépouiller, ce n'est pas avoir accompli sa course, c'est simplement être entré dans la carrière. L'athlète n'a pas remporté la victoire, quand il a quitté ses vêtements; il les quitte pour combattre; ce n'est qu'après avoir combattu qu'il sera couronné.

On se dépouille aussi avant de passer un fleuve à la nage, mais le fleuve n'est pas franchi pour cela : il faut l'effort de tout le corps, le mouvement des pieds et celui des bras, pour fendre le courant et aborder au rivage[1]. »

Il reste donc à Paulin une grande chose, le combat contre lui-même, la lutte morale, qui est toute la vie chrétienne. Il en voit l'image dans le patriarche qui lutte toute la nuit contre Dieu, jusqu'à ce qu'il l'ait contraint à le bénir, mais, remarque Paulin, après avoir envoyé devant lui, au delà du torrent, tout ce qu'il traînait avec lui. « Ainsi devons-nous nous débarrasser, avant le soir de notre vie, de tout ce qui, dans le chemin de ce siècle, embarrasse et retarde nos pas : alors, pendant toute la nuit, nous pourrons étreindre le Christ, et ne point le lâcher que nous n'ayons obtenu sa bénédiction. Et plaise à Dieu que, dans cette lutte, le nerf de notre cuisse, comme celui du patriarche, soit desséché : c'est-à-dire puissent mourir en nous la vie charnelle, les instincts voluptueux, et se fortifier les aspirations surnaturelles, la chaste vie de l'esprit. »

Cette lutte, Paulin en décrit avec une grande énergie et une profonde vérité la nécessité, les conditions, le but sublime. Ces considérations sont devenues familières aux moralistes chrétiens; mais il faut se

[1] Et natator amnem interpositum superaturus, exuitur; nec tamen transnatabit, nisi totius corporis nisu, et propulsu pedum, et remigio brachiorum torrentis impetum scindat. (Epist. XXIV.)

souvenir qu'alors elles étaient très neuves: « Je pense que tu as éprouvé déjà combien est laborieuse, incessante, quotidienne, la lutte qu'il nous faut livrer à l'ennemi; que d'embûches s'y rencontrent; comme en nous le vice est fort et la vertu faible; combien rapide est la pente vers le péché, combien lent l'effort vers Dieu! Ah! je sens bien en moi cette guerre des deux lois contraires; je la sens, cette force qui veut me traîner captif sous la loi du péché; je le comprends, ce cri douloureux : *Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort?* » A ce témoignage de la conscience chrétienne, Paulin ajoute les révélations et les similitudes des saints livres. « Nous sommes le champ de Dieu. Quand un champ est rempli d'épines et de mauvaises herbes, il faut y promener la faux et la charrue, le feu même. Alors seulement le champ pourra donner une moisson digne des greniers célestes. Nous sommes aussi l'édifice de Dieu. Pour élever cet édifice nouveau, il faut détruire l'ancien. Mais parce que j'ai préparé le terrain, parce que j'ai rejeté, comme des décombres importuns, les richesses visibles, l'argent, les ameublements, les domaines, afin de pouvoir poser les fondements de mon édifice spirituel, ne va pas t'imaginer que je l'ai déjà élevé. » Ici se trouve un mot plein de lumière sur les offuscations que causent aux âmes les choses terrestres; elles sont comme un nuage entre notre œil et notre cœur; on ne peut voir clair dans ses ténébreux replis que si on écarte le nuage, c'est-à-dire que si on cesse de s'absorber dans les soucis exté-

rieurs, pour regarder au dedans et sonder enfin cet abîme de la conscience; mais alors qu'y découvre-t-on? « Hélas! de même que, quand on fouille la terre pour bâtir, on met au jour des racines, des débris, des vipères quelquefois, de même depuis que, libre de toute possession et souci temporel, je regarde au fond de moi-même, j'y aperçois les traces des vieilles iniquités, et comme les repaires des ennemis de mon âme. C'est maintenant que la demeure intérieure commence à apparaître, et que les abîmes ténébreux de mon infortune se dévoilent; c'est maintenant que je vois combien je suis loin de Dieu, combien, en comparaison des vrais vivants, je suis mort! »

On n'est pas ici en face d'un philosophe qui disserte; on sent que ces cris sortent d'un cœur que la lutte a meurtri. Mais si terrible que soit cette lutte, pour vaincre nous avons un grand modèle, Jésus-Christ. « Il est descendu vers nous pour que nous montions vers lui [1]. Il a pris notre chair, que le péché avait souillée, pour nous conformer à la sienne, qui n'a jamais connu le mal, et, par cette divine ressemblance avec lui, nous rendre notre beauté première. »

Nous avons aussi des armes. « Lesquelles? » demande Paulin; et il répond : « Les armes du Christ, armes de lumière; avec elles nous vaincrons les princes des ténèbres. Mettons donc à nos reins la

[1] Descendit ille, ut nos ascenderemus. (Epist. XXIV.)

ceinture de la chasteté, sur notre tête le casque du salut, sur notre poitrine la cuirasse de la justice ; prenons d'une main le bouclier de la foi, de l'autre le glaive de la vérité, et n'attendons rien de notre faiblesse, mais tout de la vertu de Jésus-Christ. Et courons de telle sorte, que nous saisissions tous la couronne; car, à la différence des combats de ce monde, dans l'arène des saintes luttes, nous pouvons tous triompher. »

Mais ce n'est là encore que la première face de la lutte : après avoir extirpé en nous le mal, il faut y faire germer le bien. « Il s'agit de reconquérir notre dignité première, c'est-à-dire de rétablir en nous l'image divine ; et c'est pourquoi l'Apôtre ne nous dit pas seulement de déposer l'homme terrestre, il nous ordonne encore de revêtir l'homme céleste. Voilà donc le sens de cette grande parole : *Suivez-moi.* Suivre le Christ, c'est imiter Dieu. C'est se dépouiller de tout vice, et se revêtir de toute vertu ; c'est être parfait comme le Père céleste est parfait. » Arrivé là, Paulin s'arrête ; car c'est évidemment le terme, l'idéal, le sommet.

« Vois donc, conclut-il, combien il me reste encore à faire : loin d'avoir achevé l'œuvre, comme tu le dis, je l'ai à peine commencée, comme je ne le sens que trop. Et puisque je suis encore dans la lice, et que je ne vois que *combats au dehors*, que *sujets de crainte au dedans;* loin de penser ou de parler superbement de moi, tremble plutôt pour moi, et viens à mon aide par tes prières. Demande humblement à

Dieu qu'il me donne l'intelligence de la vie où il m'appelle; qu'il infirme en moi la puissance du péché, qu'il y confirme la vertu de son esprit, qu'il me fasse abonder dans la justice dont je suis indigent, qu'il me dépouille de l'iniquité dont j'abonde, qu'il me secoure contre la corruption de ma propre volonté, et ne me livre jamais aux désirs déréglés de mon cœur. »

Admirables correspondances, dont le noble but est bien celui de l'amitié véritable, à savoir de s'aider dans la vie, et de se soulever mutuellement vers Dieu par une sainte émulation de vertus. Telles sont les hautes pensées qui occupaient le sénateur devenu moine; telle est la raison de sa retraite, le but de ses dépouillements et de ses austérités : se purifier, se transformer, se sanctifier; non seulement expier ses fautes, mais anéantir en soi le mal, et, sur les ruines de la nature corrompue, élever tout un édifice de vertus célestes; donner ainsi à son âme toute sa beauté, y faire resplendir dans son éclat premier l'image divine, imiter Jésus-Christ, imiter Dieu. Depuis quatre ans déjà que Paulin est à Nole, il n'a pas cessé un seul jour d'y travailler : c'est en effet l'œuvre de toute la vie; toujours à faire, parce qu'elle n'est jamais achevée. Il serait trop facile de pouvoir d'un coup, par un généreux effort, par un sacrifice une fois fait, et comme d'un bond, toucher au terme, et se reposer ensuite : le chrétien ne se reposera qu'au ciel; toujours un progrès réalisé laissera un autre progrès à accomplir; le but sublime recule à mesure

qu'on en approche; de même que, dans les pays de montagnes, quand on a gravi un sommet, on voit se dresser un autre sommet, et un autre encore, jusqu'aux cimes inaccessibles.

CHAPITRE SEIZIÈME

HÔTES ILLUSTRES CHEZ PAULIN
UN DIACRE DE VICTRICIUS, ÉVÊQUE DE ROUEN
NICETAS, ÉVÊQUE DES DACES — MÉLANIE

398

Les deux belles lettres que nous venons de faire connaître n'étaient pas les seules que Victor emportait; nous avons parlé de deux autres lettres, l'une pour un anachorète dont il avait raconté à Paulin l'intéressante histoire, l'autre pour un jeune militaire de ses amis.

Cet anachorète s'appelait Sébastien, et devait être lié avec Sulpice Sévère; car il est nommé parmi ceux qui obtinrent la faveur d'assister aux célèbres *Dialogues* sur saint Martin que Sévère nous a transmis. Pour lui, il avait choisi choisi la vie érémitique, ou, comme le dit poétiquement Paulin, empruntant cette image au Psalmiste, il avait pris les ailes de la colombe[1], et, fuyant loin des hommes et des cités, il

[1] Dedit tibi pennas columbæ. (Epist. XXVI.)

était venu s'asseoir dans la solitude, sur les bords d'un torrent, comme autrefois Élisée et les fils des prophètes aux bords du Jourdain ; et comme à un autre prophète encore, comme à Élie, un oiseau du ciel prenait soin de lui apporter sa nourriture. C'est-à-dire que ce solitaire avait un frère « qui servait Dieu dans l'Église en sauvant les âmes »; car il était diacre, et c'est lui qui s'était chargé de fournir au pieux contemplatif le peu qui suffisait à sa vie austère. Ainsi la Gaule, comme l'Égypte, commençait à avoir ses anachorètes; mais en Gaule, comme partout, c'était la vie cénobitique qui devait prévaloir.

Ce récit de Victor, qui n'était pas une fiction, mais une réalité, cette poésie de la vie solitaire transportée en Aquitaine, cette imitation contemporaine des saints d'autrefois[1], charmèrent tellement Paulin qu'il voulut absolument que Victor, à son retour, allât saluer de sa part l'anachorète du torrent, et lui remettre quelques mots. Cette lettre était écrite en son nom et en celui de Therasia. Elle contenait d'abord une congratulation fraternelle, bien naturelle de la part d'un homme qui avait donné aussi son congé au siècle : « Béni soit Dieu, disait Paulin, qui a fait de vous un vase d'élection, et vous enlevant des ténèbres de ce monde, vous a transporté dans la sécurité et la lumière de la solitude. Mais est-ce bien une solitude où vous êtes seul? Non, vous y trouvez la lumière de

[1] Veterum sanctorum strenuus imitator. (Epist. XXVI.)

Dieu, et vous y avez pour compagnie ses anges [1]. » Paulin disait ensuite son admiration pour cette vie angélique, et pour ce fraternel échange de services entre le solitaire qui payait en jeûnes et en prières la nourriture que le diacre lui apportait, et le diacre qui appelait par ces charitables soins les bénédictions divines sur ses travaux de zèle. Ces deux frères lui offraient l'image, l'un de Jean prêchant au désert, l'autre du Sauveur lui-même enseignant dans le temple. Il terminait en se recommandant, Therasia et lui, à leurs prières [2]. « Car pourquoi, disait-il, Dieu permet-il aux pécheurs de connaître ses saints, si ce n'est pour que ceux-ci veuillent bien leur faire l'aumône de leur puissante intercession? »

Quant à l'ami dont Victor avait tant parlé à Paulin, c'était un ancien compagnon d'armes dont Victor avait partagé la tente, et qu'il aurait voulu entraîner avec lui à l'entier service de Dieu. Heureux de s'être affranchi du siècle, et gardant au sein de sa vie austère toutes ses affections, tout son cœur, son rêve était de faire partager son bonheur à cet ami, qu'il en savait digne. Mais loin de songer à dire adieu aux perspectives mondaines, le jeune homme aspirait pour le moment à une dignité civile importante, au titre de *defensor,* institution civile récemment créée par Valentinien et très populaire, parce que le *defensor* était chargé précisément de soutenir les intérêts

[1] Quamvis tua solitudo non sola sit, quæ a Dei lumine frequentetur, et ab angelis gaudentibus excolatur. (Epist. XXVI.)
[2] *Ibid.*

des particuliers et des cités contre les exigences, si écrasantes alors, du fisc romain. Victor crut que la voix de Paulin serait plus écoutée que la sienne, et Paulin consentit sans peine à seconder, par une lettre pressante, les instances généreuses du disciple de Martin. La lettre commence par une habile insinuation : « Victor, dit Paulin, votre camarade, votre ami, est venu à nous; il a quitté la milice du siècle pour celle de Dieu. Cette recrue que vous nous avez envoyée est un gage que vous viendrez vous-même; nous y comptons. » Après ce début persuasif, Paulin exposait au jeune soldat les raisons de venir : ce sont des raisons simples, claires, péremptoires, des arguments de bon sens, comme il convient avec ces natures militaires, nettes et fermes, qui vont droit au but. « Voyez, y a-t-il rien, mon fils, que vous puissiez ou deviez préférer à Celui qui est le vrai maître, comme le vrai père, le chef souverain et éternel? A qui convient-il mieux de consacrer notre vie qu'à Celui de qui nous la tenons et qui nous la conserve? » Il démontre ensuite au jeune homme, encore enivré du siècle, la vanité du monde *dont la figure passe*, et la fragilité des richesses qui passent aussi, et contre lesquelles l'Évangile a des paroles si sévères : « Et puisqu'*on ne peut servir deux maîtres*, pourquoi ne pas préférer le Christ à César? Quel prince est le maître de toute la terre? Le Christ l'est du monde entier, lui *par qui tout a été fait, et sans lequel rien n'a été fait;* lui, *le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, qui a fait tout ce qui lui plaît, au ciel et dans*

les abîmes. » La jeunesse? Mais c'est le temps favorable, il est écrit : *Ne tardez pas à vous convertir au Seigneur, et ne différez pas de jour en jour.* Et qu'est-ce que cette fleur du premier âge? *Toute chair est de l'herbe, et l'herbe sèche, et la fleur tombe; mais la parole du Seigneur demeure éternellement.* La famille? Oui, elle a ses joies, mais aussi ses épreuves; et le mieux est encore de briser ces liens et de s'affranchir. « Allons, mon fils, quittez votre milice pour une meilleure; mettez-vous au service du Souverain de l'éternité. Vous aspirez à devenir le protecteur de vos concitoyens: ce que vous voulez être pour les autres, Dieu le sera pour vous-même, et savez-vous quelle sera votre solde? L'éternité[1]. » Quel qu'en ait pu être le résultat, qu'on ignore, cette courte, mais éloquente lettre, est un monument de plus du zèle sacerdotal de Paulin, et nous ne savons ce qu'il y a de plus touchant ici, ou de cette tendre sollicitude du jeune disciple de Martin pour un ancien compagnon d'armes, ou de cette condescendance charitable de son nouvel et illustre ami.

Chargé de toutes ces missives, Victor allait partir, quand tout à coup une nouvelle se répandit au monastère : des hôtes inattendus s'annonçaient; après une absence de près de quarante ans, la célèbre Mélanie revenait d'Orient; aussitôt qu'on en avait été averti à Rome, toute sa famille s'était émue, et s'était portée à sa rencontre jusqu'à Naples, et la solitaire

[1] Epist. xxv.

du mont des Oliviers, avec tout ce brillant cortège de patriciens et de sénateurs, devait, en se rendant à Rome, faire visite à Paulin. Déjà, aux récentes fêtes de saint Félix, du fond de la Germanie était venu aussi un saint évêque, un apôtre des Barbares, escorté de prêtres germains; et un peu auparavant, à la suite de la fête des saints apôtres, dans ce voyage de Rome si fertile en heureuses rencontres, Paulin avait ramené à Nole, en même temps que le sous-diacre de Bordeaux Amachius, le diacre du plus grand évêque des Gaules après saint Martin, de l'évêque de Rouen Victricius. Ces épisodes sont assez intéressants pour que nous nous y arrêtions quelque peu. Quand un navigateur, la comparaison est de Paulin lui-même, rencontre une belle plage, un agréable horizon, il plie sa voile, il abaisse les rames, il ralentit la course de son navire, pour jouir plus longtemps du spectacle qui charme ses yeux[1].

Parlons d'abord de la première de ces visites dans l'ordre du temps, celle du diacre de Rouen Paschasius, antérieure, croyons-nous, à l'arrivée de Victor à Nole.

On se souvient de ce vénérable évêque de Rouen, cet apôtre du nord, que Paulin avait rencontré à Vienne avec saint Martin, avant son baptême : si rapide qu'avait été cette entrevue, Paulin n'avait pu l'oublier. Quelle joie pour lui de trouver à Rome, pendant le voyage que nous venons de rappeler, un

[1] Velut navigantes, si aliquem in littore locum spectabilem videant, contractis paululum velis, et remigio pendente, pascunt oculos intuendi mora. (Epist. XXIX, *ad Severum.*)

de ses diacres, appelé Paschasius, qui était venu dans la ville apostolique, accompagné d'un catéchumène nommé Ursus. Digne disciple d'un tel apôtre, Paschasius semblait en retracer l'image par son air modeste et austère, et son langage tout brûlant de foi et de zèle sacerdotal. Paulin, en souvenir du saint évêque, le combla d'égards et de respects; mais occupé à Rome, comme nous l'avons dit, et voulant néanmoins mettre à profit l'occasion qu'il avait de s'enquérir à loisir de tout ce qui concernait Victricius, ce qu'il n'avait pu faire à Vienne, il proposa à Paschasius et à son compagnon de venir avec lui à Nole. Ils y vinrent en effet. Là, le catéchumène tomba grièvement malade, et Paulin, quoique prêtre, laissa le diacre lui administrer le baptême. Heureusement, Ursus revint à la santé. Paulin apprit du diacre, sur la vie et l'apostolat de Victricius, des détails qui le ravirent. Voici, en effet, ce que son hôte[1] lui raconta du grand évêque.

Il avait dans sa jeunesse porté les armes; Dieu, dit Paulin, voulant en faire un évêque et un apôtre, en avait fait d'abord un soldat : les fortes vertus guerrières avaient été pour lui une préparation aux vertus apostoliques, et les fatigues des camps un prélude aux labeurs de l'apostolat[2]. Mais un jour qu'on vou-

[1] C'est Paschasius que Paulin appelle *Tychitus tuus*, par une allusion évidente au compagnon de saint Paul, et Lebrun, voyant là un nom propre (cap. XXVI), a commis une légère méprise.

[2] Passus est militare te Cæsari, ut Deo disceres militare. (Ep. XVIII.)

lait exiger de lui un serment sacrilège, — c'était du temps de Julien l'Apostat, — le soldat avait jeté là ses armes, sous les yeux mêmes du tribun, et proclamé hautement sa foi chrétienne. Saisi, garrotté, battu de verges, et plongé, tout sanglant, dans une prison semée de pots cassés, comme il n'en était que plus intrépide, on l'avait condamné au supplice; mais pendant qu'on l'y conduisait, si durement enchaîné qu'il avait demandé, mais en vain, qu'on desserrât un peu ses liens, et que, pour l'insulter, le soldat qui devait l'exécuter touchait du glaive l'endroit où il voulait frapper, ce soldat fut lui-même frappé de cécité subite; et ces chaînes qu'on avait refusé de desserrer se brisèrent : ce miracle convertit le juge, et obtint au confesseur sa liberté. Sur-le-champ il se fit soldat du Christ et son apôtre, et il évangélisa, avec des labeurs infinis, les Nerviens et les Morins, peuples sauvages qui habitent, dit Paulin, une terre reculée aux extrémités du globe, battue des flots d'un océan barbare [1]. Ils étaient encore païens; quelques semences de la foi avaient, il est vrai, été apportées dans ces contrées au temps de Dioclétien, mais elles ne s'y étaient pas développées : Victricius avait renouvelé la face du pays; sa parole, et encore plus ses exemples, avaient converti et tellement transformé ces peuples, que dans les villes et les villages, et jusqu'au fond des bois, s'élevaient des églises et même des monastères; et la foi y faisait

[1] In terra Morinorum situ orbis extrema, quam barbaris fluctibus fremens tundit oceanus. (Ep. XVIII.) Il s'agit des pays belges.

éclore les plus héroïques vertus chrétiennes : là, comme dans les contrées civilisées, des vierges, des veuves, se consacraient à Dieu ; la chasteté refleurissait au sein des familles; les époux eux-mêmes s'élevaient jusqu'à la continence volontaire : un apôtre avait accompli ces merveilles chez des barbares[1]! Transporté d'admiration, Paulin ne put résister au désir de remettre au diacre, à son départ, pour le grand apôtre, une lettre dans laquelle il exprimait l'admiration où le jetaient tant de travaux et de vertus, et son regret de n'avoir pas su à Vienne qu'il se trouvait devant un confesseur de la foi : il eût, dit-il, baisé avec amour ses cicatrices. Il se représentait, en terminant sa lettre, le saint évêque montant au ciel avec tous ses mérites, la multitude des âmes qu'il y aura envoyées devant lui venant à sa rencontre, les anges lui apportant à la fois la pourpre des confesseurs et les bandelettes des pontifes, le Christ joyeux d'insérer dans sa couronne un tel diamant : et il lui demandait humblement le secours de ses prières.

Quelques années plus tard, en 404, alors qu'Honorius se trouvait à Rome pour y célébrer les fêtes de son quatrième consulat, Victricius dut y venir lui-même pour s'entendre avec le successeur d'Anastase, le pape Innocent, sur la discipline à établir dans ces chrétientés lointaines. Innocent lui adressa, pour di-

[1] Per frequentes ecclesias et monasteria secreta, castissimis ovium tuarum et cordibus delectantur et vocibus... Viduarum integritas, vel subjugatorum Christo conjugum arcana germanitas... (Ep. xviii.)

riger sa conduite, une lettre qui est restée célèbre dans le droit canonique[1]. Des accusations que Paulin ne précise pas avaient aussi motivé son voyage; on a supposé, d'après quelques expressions de Paulin lui-même, que ces accusations avaient trait à la foi : dans un siècle où, les hérésies orientales dissolvant de toute façon les dogmes, Rome devait veiller avec une attention sévère sur l'intégrité de la doctrine, et où le clergé des Gaules, que ni l'arianisme ni aucune des subtilités de l'esprit grec n'entamèrent jamais, se montrait aussi gardien ombrageux de la foi, il ne serait pas étonnant que les ennemis de Victricius, — quel grand évêque n'en a pas eu? — eussent essayé d'éveiller la sollicitude de Rome sur les formules employées par cet apôtre de peuples grossiers : quelles qu'aient été les accusations, Victricius en triompha avec éclat, et quitta Rome comblé des témoignages du Saint-Père. Paulin avait espéré que, si près de Nole, Victricius ne refuserait pas d'y venir; mais les besoins de son église ne lui permirent pas ce voyage; toutefois, avant de retourner en Gaule, il eut soin de faire remettre à Paulin une lettre d'excuse par un certain Candidianus, que Paulin appelle mon fils, et qui par conséquent devait être un de ses compagnons, envoyé par lui peut-être à Rome pour décider l'évêque de Rouen à venir jusqu'à Nole. Paulin, dans sa réponse à cette lettre, se montre aussi humilié que désolé de n'avoir pas eu le bonheur qu'il désirait si vi-

[1] C'est la 2e des Décrétales d'Innocent.

vement, et il attribue à ses péchés cette privation. Le reste de la lettre traite des plus hautes questions dogmatiques, celles-là mêmes, on l'a supposé par là du moins, sur lesquelles Victricius avait eu à s'expliquer avec le pape. On voit par ce passage de Paulin, et nous ne nous lassons pas de le faire remarquer, combien dans cette église des Gaules où il avait puisé la doctrine, était nette, précise, ferme, cette foi catholique, cette foi romaine, définie à Nicée, pour laquelle Hilaire avait livré de si beaux combats, et que les exils successifs d'Athanase en Occident n'avaient pu qu'affermir encore : l'unité de nature en Dieu et la Trinité des personnes, leur consubstantialité et leur distinction, l'égalité du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, la vérité de l'Incarnation, la vérité des deux natures en Jésus-Christ, dans l'unité de la personne, tous ces dogmes sont exprimés par Paulin, comme ils l'étaient, ainsi que nous l'avons fait observer, dans ses premières poésies déjà avec une rigueur théologique admirable[1].

Ces prodiges de la grâce du Christ, la barbarie reculant devant l'Évangile, les vertus chrétiennes s'épanouissant au milieu de nations sauvages et indomptées, toutes ces merveilles contemporaines que les récits de Paschasius venaient de faire contempler à Paulin à une des extrémités de l'Europe, opérées par un saint qu'il connaissait, qu'il avait vu de ses

[1] Epist. xxxvii. Le Martyrologe romain fait mention de saint Victrice au 7 août ; ce qu'il en dit est un résumé évident de la lettre xviii[e] de Paulin.

yeux, un autre apôtre vint les lui montrer, non moins efficaces, non moins divines, à l'autre frontière du monde occidental, chez ces peuples mêmes qui menaçaient en ce moment plus que jamais la vieille société romaine. Quels sont ces pèlerins que les fêtes de saint Félix de l'an 398 lui amènent, avec leur costume germain, mêlés aux foules venues de tous les points de l'Italie? C'est l'apôtre de ces terribles Gètes, de ces Daces et de ces sauvages des bords de la mer Noire, qui font trembler depuis tant d'années les deux capitales de l'empire ; c'est le grand évêque Nicétas avec une troupe d'apôtres, ses intrépides auxiliaires. Mais quel était cet évêque, et pourquoi venait-il à Nole? Avant de le raconter, il est indispensable que nous disions au lecteur quelques mots de l'état du christianisme dans les contrées d'où cet évêque arrivait.

De bonne heure le christianisme avait franchi les limites de l'empire et pénétré chez les barbares. Deux textes célèbres, l'un de Tertullien, l'autre de saint Irénée, nous montrent qu'avant l'an 200 il y avait déjà des évêques et des églises fondées, constituées, dans les pays d'au delà du Rhin et du Danube. Parmi les peuples qui ont déjà cru en Jésus-Christ, Tertullien nomme « les Sarmates et les Daces, les Scythes et les Germains ». Et saint Irénée, qui écrivait à Lyon, plus près des chrétientés germaniques, ne craignait pas d'invoquer leur témoignage avec celui des plus illustres églises de la terre pour prouver l'unité de la foi. « Si les langues diffèrent, disait-il,

la tradition ne varie point, et les églises fondées en Germanie n'ont pas d'autre loi ni d'autre enseignement que celles des Ibères et des Celtes, celles d'Orient et d'Asie, et les autres qui ont été établies au centre du monde. » On voit donc sans surprise un évêque de Germanie, Théophile, métropolitain des Goths, siéger au concile de Nicée en 315; un autre, Maximin de Trèves, paraître à Sardique en 347; un autre, l'évêque de Tongres, Servatius, à Rimini en 359. Aussi, vers l'époque où nous sommes, saint Jérôme pouvait-il écrire : « L'Arménien dépose son carquois, le Hun apprend le Psautier, le soleil de la foi réchauffe les glaces de la Scythie, et les blondes armées des Gètes promènent des églises avec leurs tentes; et peut-être ne combattent-ils à armes égales contre nous que parce qu'ils prient comme nous. » De même qu'une sorte de lente et pacifique infiltration des barbares dans l'empire avait précédé les grandes invasions, de même le christianisme peu à peu, par toutes les relations du monde romain avec le monde barbare, par les voies militaires qui conduisaient les légions au cœur de la Germanie, par les captifs que les barbares emmenaient dans leurs forêts, par les barbares eux-mêmes, auxiliaires de l'empire, et plus ou moins mêlés à la vie romaine, s'était introduit de toutes parts dans ces vastes régions où les armes de Rome ne pénétraient pas. Mais le premier grand apostolat chez les Goths dont fasse mention l'histoire est celui d'Ulphilas.

Cet évêque, Grec d'origine, d'une famille origi-

naire de Cappadoce, emmenée en captivité par les Goths en 266, exerçait sur cette nation un ascendant extraordinaire. C'était lui qui avait négocié avec Valens l'admission des Goths sur les terres de l'empire. Pour mieux les attacher à la foi chrétienne, il traduisit la Bible en langue gothique : c'est le premier exemple de traduction des livres saints dans les langues barbares. Malheureusement Ulphilas, venu en ambassade à Constantinople pour les affaires de sa nation, l'an 360, se laissa surprendre par les ariens, et bientôt les Goths, et après eux les autres barbares convertis passèrent à l'hérésie, et il fallut les convertir une seconde fois de l'arianisme au catholicisme. C'est la grande tâche qu'avait entreprise, dans les mêmes contrées, l'évêque Nicétas.

Nicétas était Grec aussi d'origine, comme son nom l'indique. Nous aimerions à croire fondée l'opinion de Tillemont, qui l'identifie, à cause de la ressemblance du nom et certaines autres vraisemblances, avec un ami de saint Jérôme que ce saint avait connu à Aquilée, ainsi que Rufin, dans les heureuses années qu'il y passa auprès de l'évêque Valérianus, avant de s'en aller au désert. Cet ami, jeune alors, et simple sous-diacre d'Aquilée, l'avait accompagné en Orient; nous avons encore une lettre éloquente que Jérôme lui écrivit de sa solitude. Il serait devenu dans la suite évêque des pays germains. L'érudition a fait des efforts considérables pour fixer les limites de son diocèse, et déterminer le lieu de sa résidence. Questions insolubles. Mais, du moins,

Paulin nous fait connaître les deux points extrêmes des pays évangélisés par lui[1] : Tomes, sur les bords de la mer Noire, et Scupi, ville située dans la Mésie inférieure, non loin de l'Italie. Dans ces vastes régions habitaient, au sud et au nord du Danube, les Goths, les Daces, les Scythes; et Nicétas, qui parcourait incessamment ces contrées, habitait, selon toute vraisemblance, sans résidence fixe, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre[2]. Comme plus tard les saints missionnaires, Kilian, Villibrod et Boniface, venaient prendre à Rome les avis du siège apostolique, ainsi qu'un membre attend son mouvement de la tête directrice de tout le corps, ce grand évêque s'était rendu à Rome en 398, pour conférer de sa mission avec le souverain Pontife, et retremper au tombeau des saints Apôtres son âme pour les labeurs de l'apostolat. Tout était alors confusion et bouleversement dans les pays d'où il venait. Dans leurs déplorables rivalités, Stilicon et Rufin, tantôt faisaient appel aux barbares, et tantôt les combattaient; tous

[1] Il y a quelque vraisemblance dans cette remarque de Tillemont que « l'autorité de Nicétas dans ces pays septentrionaux venait peut-être moins de son caractère que de sa sainteté, qui le pouvait faire considérer de tous ces peuples comme leur père, quoiqu'il n'en fût ni le seul évêque ni même le principal, puisqu'on croit que Sardique était la métropole de la province. » (T. X, p. 622.)

[2] Le Martyrologe, qui place sa fête au 7 janvier, ne lui donne, non plus que Paulin, d'autre titre que celui d'évêque des Daces: « En Dacie, saint Nicétas, évêque, qui, par la prédication de l'Évangile, adoucit et civilisa des nations sauvages et barbares. »

ces peuples s'agitaient, se soulevaient comme les flots d'une mer orageuse; le moment approchait où, par toutes les barrières rompues de l'empire, ils allaient inonder le monde romain : Nicétas, dans ces conjonctures solennelles, se sentait d'autant plus obligé de prendre les ordres du Saint-Siège. On le combla à Rome de respects. Mais l'apôtre ne voulut pas retourner chez ces barbares sans avoir vu un homme dont le nom était dans toutes les bouches, le solitaire de Nole. Du reste, si le vénérable évêque n'était autre que l'ami de saint Jérôme, sa pieuse curiosité s'explique encore mieux. Paulin vit donc venir à lui avec une joie très vive et un respect profond cet évêque deux fois vénérable, et par son âge, car Paulin, qui n'avait alors que quarante-cinq ans, se regarde comme un enfant devant lui, et par ses prodigieux travaux au milieu des peuples infidèles. Une tendre amitié les unit bientôt l'un et l'autre. Paulin le retint auprès de lui tant qu'il put; et pour lui rendre édification pour édification, il ne manqua pas de lui lire la Vie de saint Martin, par Sulpice Sévère, se faisant une joie, écrivait-il plus tard à Sévère, de glorifier ainsi du même coup et le saint et son historien. Nicétas, ravi, voulut emporter avec lui le merveilleux ouvrage; Paulin en fit faire des copies, qui, répandues par Nicétas et ses compagnons, propagèrent bientôt le nom de Martin au delà de l'Adriatique, dans tout le monde barbare.

Mais les joies du séjour de Nole ne pouvaient faire oublier à Nicétas que ses peuples le redemandaient,

« comme la terre altérée appelle la pluie[1] » : il partit donc. Paulin lui fit de poétiques adieux, et lui adressa une longue et belle ode, dans laquelle il célèbre avec enthousiasme ses travaux apostoliques et retrace avec complaisance l'image des églises naissantes dans ces pays lointains; ce qui donne pour nous à cette poésie un grand intérêt historique, en même temps qu'un vif intérêt littéraire :

« Quoi ! déjà tu veux partir, déjà nous quitter ! Mais les vastes espaces qui vont s'étendre entre nous ne sépareront pas nos cœurs.

« Tu traverseras sans effort les mers soumises ; la croix du salut armant l'antenne de ton navire, tu défieras les vents et les flots.

« Les joyeux matelots changeront en hymnes leurs chants accoutumés, et leurs voix pieuses entraîneront les brises favorables à leur suite.

« Avant tous Nicétas entonnera le cantique du Christ avec l'accent de la trompette, et David psalmodié à deux chœurs retentira d'un bout à l'autre des mers.

« Les bêtes des eaux entendront en tressaillant l'*Amen* des chrétiens, et les monstres attentifs aux chants du prêtre se joueront autour du navire. »

Après ce prélude, le poète traçait à l'évêque son itinéraire à travers l'Apulie et la Calabre jusqu'à l'Adriatique; puis de l'Épire et de la Macédoine jus-

[1] Ut ager levandis
Cum satis imbrem sitit.

qu'aux confins extrêmes de sa mission : Tomes, sur la mer Noire, qu'il voulait visiter d'abord, pour revenir ensuite à travers son vaste diocèse jusqu'à la ville la plus rapprochée de l'Italie, Scupi ; c'est par cette explication qu'on décharge Paulin d'une erreur géographique, dont une critique, erronée elle-même, l'avait gratifié [1].

Il poursuivait, célébrant avec enthousiasme l'ascendant victorieux de la foi :

« Les plages hyperboréennes te nomment leur père, le Scythe s'apaise à tes accents, et, infidèle à lui-même, il apprend de toi à dépouiller son humeur farouche.

« Ces peuples indomptables, qui n'ont jamais porté le joug, courbent maintenant devant le vrai Maître leurs cous dociles.

« Plus durs encore que leurs climats glacés, les Besses, devenus de douces brebis, entrent dans le bercail du Dieu de paix.

« Les Gètes accourent, et avec eux les deux peuples des Daces, celui qui habite l'intérieur des terres et celui des frontières, fier de se montrer couvert du cuir de ses nombreux troupeaux.

« Dans ces contrées silencieuses de l'univers, les barbares ont appris à louer le Christ avec la fidélité d'un cœur romain, et à mener une chaste vie. »

[1] Il n'est en effet nullement nécessaire, pour l'absoudre, de supposer avec Pagi une erreur de copiste, et de substituer la ville de Stobée, *Stobitanam urbem,* à la ville de Tomes, *Tomitanam urbem.*

Paulin se complaît à ce gracieux tableau, et il conclut ainsi :

« Grâces à Dieu, qui nous a uni à toi par des chaînes si fortes, que rien ne saurait les rompre !

« Le temps n'y pourra jamais rien, ni cet autre univers où tu vas, ni la mort elle-même : le corps peut mourir, non l'amour.

« Va donc, heureux évêque, mais que ton cœur revienne toujours ici : sois encore avec nous, même quand tu auras retrouvé ton peuple[1]. »

Ce sont là assurément de beaux accents, et cette ode, pleine de souffle et d'éclat, nous permet de constater dans Paulin les progrès parallèles du génie poétique et de la sainteté. Au reste, les vœux du poète seront entendus, et dans peu d'années nous retrouverons Nicétas à Nole. Mais comment ne pas partager déjà l'admiration de Paulin pour cet intrépide et infatigable apôtre des nations les plus féroces de l'univers? Nous ne savons plus assez aujourd'hui combien de fatigues et de sueurs, de dévouement et

1 Te patrem dicit tota plaga Borræ,
Ad tuos fatus Scytha mitigatur,
Et, sui discors, fera te magistro
Pectora ponit...
Orbis in muta regione, per te
Barbari discunt resonare Christum
Corde romano, placidamque casti
Vivere pacem...

La traduction de ces strophes est, à peu près tout entière, de M. Ozanam : *le Christianisme chez les Germains* ; nous sommes trop heureux de substituer, quand nous le pouvons, son style au nôtre.

d'héroïsme, il a fallu pour convertir au christianisme et à la civilisation les peuples qui devaient former l'Europe moderne. Au moment où le monde romain allait leur être enfin livré, si l'Évangile ne les eût déjà entamés et n'eût adouci leur violence sauvage, combien leur choc eût été plus terrible encore et plus désastreux! On peut dire que si la barbarie triomphante n'a pas mis en poudre le vieux monde, c'est au christianisme qu'on le doit, et à ces courageux évêques, les Victricius, les Nicétas, précurseurs des grands apôtres qui poursuivront et achèveront, mais il y faudra des siècles encore, la conversion des barbares.

Victor vit-il Nicétas à Nole? La chose n'est que vraisemblable; mais il est sûr qu'il y vit Mélanie. Nicétas, en effet, ou était encore à Nole, ou venait à peine de s'éloigner, que d'une autre extrémité du monde chrétien, de Jérusalem elle-même, Paulin vit arriver cette Romaine illustre, avec laquelle il avait des liens de parenté[1], cette Mélanie, dont le départ pour l'Orient avait fait autrefois une si profonde sensation dans Rome. Paulin a raconté à son ami Sulpice Sévère la merveilleuse histoire de cette femme, « la plus noble, disait saint Jérôme, des dames romaines, et le modèle de la noblesse chez les chrétiens. » C'est à notre saint que nous allons emprunter ce récit.

Mélanie était de l'illustre famille Anicia. Paulin la

[1] Sanguis meus. (Epist. XXIX.)

dit petite-fille[1] de ce Marcellinus qui fut consul l'an 341 ; ses richesses étaient prodigieuses ; elle avait des possessions en Aquitaine et en Espagne, en Italie, en Sicile et en Afrique : elle mit tout aux pieds de Dieu. Comme Marcella, sa parente, qui la première, enflammée par la parole de saint Athanase qu'elle avait entendue dans son enfance, alors que l'illustre exilé était recueilli chez sa mère, avait imité dans Rome la vie et les vertus des solitaires de l'Orient. Mélanie avait une admiration immense pour ces héros de la vie pénitente ; aussi, quand la cruelle épreuve du veuvage qui avait affranchi Marcella vint l'atteindre elle-même, à l'âge de vingt-deux ans, quand elle eut vu mourir coup sur coup son mari et deux de ses enfants, rien ne put la retenir. Un seul enfant lui restait, si jeune qu'il souriait, dit Paulin, au milieu des larmes de sa mère, inconscient de son malheur : quoique sa nombreuse parenté assurât à cet enfant des protecteurs certains, pour faire acte cependant de foi pleine et entière en la Providence, « elle le jeta, dit Paulin, entre les bras de Jésus-Christ, » et ne prit d'autre précaution légale que de le confier au préteur[2], que la loi investissait du soin des pupilles, et qui lui donna un tuteur; puis elle partit pour l'Orient, passa six mois à visiter les solitaires de l'Égypte, et, une horrible persécution ayant été sus-

[1] Saint Jérôme dit qu'elle en était la fille; mais le texte de Paulin doit ici lui être préféré.

[2] Selon l'ingénieuse correction faite par Rosweyde au texte de saint Jérôme : *prætori* urbano, au lieu de *prætore*.

citée contre eux par les ariens, que favorisait l'empereur Valens, elle les assista de ses aumônes, et en nourrit une fois jusqu'à cinq mille pendant trois jours : en Palestine, où elle suivit ceux qui y furent déportés, elle brava pour les secourir, avec une fierté toute romaine, les menaces du gouverneur. Elle finit par se fixer à Jérusalem, et se bâtit sur le mont des Oliviers, qui n'est séparé de la ville sainte que par la vallée de Josaphat, un monastère où elle vécut vingt-sept ans dans la solitude et la pénitence[1]. Elle y était depuis douze ans, quand une de ses amies de Rome, sainte Paule, vint à son tour se fixer aux portes de Jérusalem, à Bethléhem.

Cependant la grave situation où se trouvait l'empire après la mort de Théodose, à qui succédaient deux enfants, les mouvements menaçants des barbares, les périls croissants de Rome, avaient éveillé les sollicitudes de l'illustre solitaire pour le fils qu'elle avait laissé à Rome. Son espoir en la Providence n'avait pas été trompé; devenu grand, ce fils était parvenu aux dignités, à la préture, et il avait épousé Albina, fille de Rufius Cesonius Albinus, nièce, par conséquent, de l'illustre Volusianus, qu'Augustin s'efforça plus tard d'amener au christianisme. De ce mariage était née une enfant, appelée comme son

[1] Paulin dit cinq lustres, Pallade vingt-sept ans; cette indication, plus précise, paraît devoir être adoptée. Au reste, les critiques concilient sans peine ici Pallade et Paulin. Mais Pallade ajoutant qu'elle a passé trente-sept ans en Orient, « cela nous porte à croire, dit Tillemont, qu'elle demeura en Égypte environ dix ans avant de se fixer au mont des Oliviers. »

aïeule Mélanie, qui elle-même, à la fleur de l'âge, venait d'épouser un jeune et illustre patricien du nom de Pinianus. De plus, Mélanie avait une sœur nommée Avita, laquelle s'était unie au clarissime Turcius Apronianus. De ce mariage étaient nés un fils et une fille, Anomius et Asteria. Que devenaient tous ces êtres si chers? Dans ce naufrage imminent du monde que Mélanie voyait venir, se préoccupaient-ils de sauver du moins leurs âmes? De loin elle les y exhortait; mais combien sa présence et sa parole n'auraient-elles pas plus d'autorité? Elle se décida donc à quitter Jérusalem. Le bruit de sa venue fit à Rome une profonde sensation; sa nombreuse parenté se porta à sa rencontre jusqu'à Naples, où elle devait débarquer. Quand elle apparut avec son grossier vêtement monastique, son visage austère et noble, amaigri par les années et les jeûnes, et bruni par le soleil de l'Orient, elle avait à peu près soixante ans, cette troupe superbe de patriciens et de patriciennes, vêtus de soie et de pourpre, portés sur des chars somptueux ou des chevaux richement enharnachés, fut saisie de respect. Mais laissons ici Paulin nous raconter son voyage de Naples à Nole, pendant lequel elle semblait mener, au milieu des pompes mondaines qui l'entouraient, le triomphe de la sainte pauvreté. « Nous avons vu, dit-il, la gloire du Seigneur, dans la marche de cette mère entourée de ses enfants et de ses petits-enfants. Quel contraste! Elle était assise sur un mauvais petit cheval, plus chétif qu'un âne; tout le faste du siècle, en la personne de ces

opulents sénateurs, l'entourait, avec leurs voitures suspendues, leurs chars dorés, leurs chevaux superbement caparaçonnés, qui faisaient gémir et briller à la fois la voie Appienne; mais l'humilité de la chrétienne effaçait ces splendeurs de la vanité des hommes. Ces riches admiraient cette sainte devenue pauvre; elle souriait de leur opulence. Nous avons vu, dit le pieux narrateur, et nous en avons béni Dieu, la confusion du monde, et la pourpre, la soie, les dorures, abaissées devant de vieux et noirs habillements. » Ce qui frappe surtout Paulin, et ce qui est, en effet, bien remarquable, ce sont ces hommages rendus au dépouillement évangélique par ce que Rome avait alors de plus grand. « Tous ces hommes du siècle, saisis d'admiration devant cette mère vénérable, se glorifiaient plus de sa sainte pauvreté que de tout l'éclat de leur luxe. Et ils venaient toucher, avec leurs longues robes et leurs toges, sa grossière tunique et sa vile mantille, comme pour se purifier à ce contact de la souillure de leurs richesses; ils auraient voulu baiser jusqu'à la poussière de ses pieds. »

Paulin reçut toute cette troupe dans la partie de son habitation destinée aux étrangers, celle qui était la plus éloignée de la basilique de Saint-Félix; il put loger dans ses cellules non seulement Mélanie et les saints qui l'accompagnaient, mais toutes les personnes qui étaient venues à sa rencontre. Les pieux exercices du monastère n'en furent point troublés; Paulin et ses disciples, Therasia et ses vierges chantèrent la nuit, comme de coutume, leurs hymnes sa-

crées : par politesse et par respect, leurs hôtes s'interdirent tout tumulte, et s'ils ne mêlèrent pas leurs voix aux chants pieux, ils s'y unirent du moins par leur silence. Mélanie était pour les solitaires de Nole un prodige. Le jeûne semblait sa seule nourriture, la prière son unique délassement; son lit était un grossier manteau posé par terre, sur lequel elle s'étendait, recouverte d'un autre manteau, plus grossier encore; mais la douceur des saints livres, dont elle prolongeait la lecture bien avant dans la nuit, lui faisait oublier la dureté de cette couche. Pour cette âme sainte, veiller dans le Seigneur, c'était prendre son repos. Elle fit à Paulin, sur les lieux saints et les ascètes de l'Orient, de longs récits ; à son tour Paulin, comme il avait déjà fait pour le vénérable évêque Nicétas, comme il faisait d'ordinaire pour ses hôtes, se donna le plaisir de lui lire la Vie de saint Martin par son ami Sulpice Sévère. Cette lecture la transporta d'admiration. En partant, elle laissa à Paulin deux présents : une tunique de laine, probablement faite par elle-même, et quelque chose de plus précieux, un fragment de la vraie croix, qu'elle tenait de l'évêque de Jérusalem ; et elle lui raconta en même temps l'invention de cette relique incomparable. Nous empruntons encore à une lettre de Paulin à Sévère cet intéressant récit.

C'est à sainte Hélène que le monde est redevable de ce trésor. Après la conversion de Constantin, la pieuse impératrice, poussée par sa foi et sa piété, se rendit, malgré son grand âge, elle avait près de

quatre-vingts ans, aux lieux saints, qui avaient été indignement profanés par les empereurs païens. En effet, après la seconde révolte des Juifs sous Adrien, ce prince, s'imaginant éteindre à jamais leur esprit de rébellion en profanant la ville qui avait été le centre de leur culte, substitua d'abord au nom de Jérusalem celui d'Ælia Capitolina; et de plus, il éleva une statue à Jupiter sur l'emplacement du temple. Il n'avait pas mieux traité les lieux saints des chrétiens : une statue de Jupiter encore avait été érigée sur le Calvaire; la grotte de Bethléhem était devenue le temple impur d'Adonis. Heureuses profanations, pourrait-on dire en un sens, qui consacrèrent à jamais, par un témoignage irrécusable, l'authenticité de ces lieux vénérables. Sainte Hélène fit disparaître toutes ces souillures; et avec les immenses ressources du fisc que son fils lui ouvrit tout entières[1], elle bâtit de superbes églises dans les lieux consacrés par les mystères ineffables de l'Incarnation, de la Passion, de la Résurrection et de l'Ascension. Sur cette dernière église, Mélanie racontait un détail remarquable : c'est qu'on n'avait jamais pu parvenir à recouvrir de marbre la place où le Sauveur, en montant au ciel, avait laissé l'empreinte ineffaçable de ses pieds; un peu de gazon verdoyant indiquait au milieu de la basilique cet endroit merveilleux.

Mais un des plus vifs désirs de la pieuse mère de

[1] Toto fisco abusa est. (Eusèbe.)

l'empereur était de retrouver la croix de Notre-Seigneur. Qu'était-elle devenue? Sainte Hélène était persuadée que Dieu n'avait pas voulu priver son Église d'un objet si précieux, que par conséquent la croix n'avait pas été détruite, et qu'en cherchant bien on la trouverait. Elle fit donc faire sur le Calvaire des fouilles profondes, qui, en effet, mirent au jour non pas une croix seulement, mais trois. Nouvel et grand embarras. Car laquelle était celle du Sauveur? Impossible d'exposer la piété des fidèles à vénérer la croix d'un des voleurs crucifiés avec lui au lieu de la sienne. Que n'espère pas la foi! Hélène crut qu'il n'était pas présomptueux, pour un motif de cette importance, d'attendre un miracle. Par ses ordres on apporta sur le Calvaire le corps d'un homme qui venait de mourir, et, en présence de l'évêque de Jérusalem et d'un grand nombre de témoins, le cadavre fut placé successivement sur deux des trois croix, mais sans résultat, « la mort, dit Paulin, méprisant le gibet des malfaiteurs »; mais dès qu'il eut touché la troisième, le mort aussitôt revint à la vie et se dressa devant les assistants épouvantés. Le doute n'était plus possible; on déposa solennellement l'objet sacré dans l'église de la Passion : c'est là, disait Mélanie, qu'on le conserve encore. L'évêque de Jérusalem l'en retirait solennellement le jour de Pâques pour l'exposer à la vénération des fidèles; cependant les pèlerins illustres obtenaient quelquefois, exceptionnellement, la faveur de pouvoir le contempler dans les autres temps de l'année. Comme la piété des fidèles

se montra très avide de ce trésor, on en distribua de nombreuses parcelles, et Mélanie affirmait cette chose merveilleuse, que le bois sacré n'en paraissait pas diminué. Tel est le récit que Mélanie fit à Paulin, en lui offrant une parcelle du fragment qu'elle avait reçu elle-même.

Victor était là, Paulin le dit expressément : pouvait-il le laisser s'en retourner sans faire part lui-même à son ami de détails si pleins d'intérêt ? Nonobstant les deux grandes lettres qu'il avait déjà remises au jeune moine pour lui, il lui en écrivit donc une troisième, de laquelle nous avons tiré ce qu'on vient de lire sur l'arrivée à Nole de Mélanie[1].

[1] Epist. XXIX. Fontanini a remarqué avec sagacité, et prouvé, que la lettre XXIX est antérieure à la lettre XXVIII des dernières éditions de saint Paulin. Aux arguments de Fontanini, nous en ajouterons un absolument démonstratif. Puisque Paulin, dans cette lettre XXIX, remercie Sévère des manteaux apportés par Victor à son premier voyage, et dont il est question dans la lettre XXIII, il est de toute évidence que Victor a remporté les lettres XXIII et XXIX ensemble. La chronologie des dernières lettres de Paulin à Sévère se trouve par là même déterminée. Les lettres XXIII, XXIV, XXIX, emportées par Victor à son premier voyage, sont de 398. La lettre XVII, antérieure à la mort de Martin, par conséquent au voyage de Victor, est de la fin de 397. Et comme cette lettre accuse chez Sévère un silence de deux ans, la lettre XI ne peut être placée plus tard que le commencement de l'an 396. De plus, la question si controversée de la date du retour de Mélanie à Rome est résolue. Il n'y a plus moyen de mettre ce retour en 402, comme le font plusieurs critiques. Il faut dès lors renoncer à donner comme explication de son voyage le dessein de soutenir à Rome Rufin contre les adversaires qu'il s'y créa postérieurement. Enfin il devient, sinon démontré, du moins extrêmement vraisemblable, que Rufin l'accompagnait. Nous re-

Il l'avait bien, dans les précédentes, remercié des manteaux monastiques, en poil de chameau, que Victor avait apportés ; mais jusque-là il n'avait pas songé à rien donner en retour à Sévère : un des deux présents qu'il avait reçus de Mélanie lui parut de nature à l'acquitter pleinement envers son ami. Sa première pensée, en effet, en recevant la tunique de laine, fut de la lui offrir, soit comme remerciement, soit par humilité, se déclarant lui-même indigne d'un tel vêtement. Toutefois, avant de l'envoyer par Victor à son ami, il voulut le porter quelques jours, afin de participer par avance, dit-il, à la bénédiction que Sévère, à qui il le destinait, devait lui communiquer. Ces divers sentiments, où la tendresse le dispute à l'humilité, sont admirablement exprimés au début de la lettre XXIXe : « Tu as bien fait d'envoyer à un pécheur comme moi ces vêtements de pénitence, ces habits de poil de chameau qui, en stimulant ma chair pendant que je me tiendrai prosterné devant Dieu, me rappelleront que je dois sentir plus vivement encore l'aiguillon de la douleur au souvenir de mes péchés. » C'est pour cela, ajoute-t-il, qu'il n'a point voulu de cette tunique de laine, qui convient bien mieux à la douce innocence de son ami. Saisi d'ad-

marquerons cependant que Fontanini, et après lui Remondini, ont eu tort de citer comme preuve de cette concomitence le mot de Paulin sur Rufin, *comitem in via*. La citation nous avait d'abord paru péremptoire; mais en la vérifiant dans le texte, nous avons trouvé que Fontanini avait, par inadvertance, supprimé un petit mot : comitem in via *spiritali*. Ce petit mot fait évanouir l'argument.

miration devant les grands exemples qu'il vient d'avoir sous les yeux, ces prodigieux travaux des apôtres, ces admirables vertus de Mélanie, il se confond devant Dieu dans le sentiment douloureux de ce qu'il appelle son inutile vie, et il déclare que l'humiliation est sa sauvegarde, l'humiliation est toute sa raison d'espérer. L'exemple qu'il ne cesse de contempler, c'est Job, frappé, anéanti. « Job, dit-il, sur son fumier, ne peut pas tomber plus bas; mais il peut se relever. » Pour lui, serviteur inutile, ce n'est que par l'humble aveu de sa misère qu'il pourra fléchir Celui à qui ses œuvres ne le recommandent point : sa confiance est que la bonté du Maître suppléera à l'indigence du serviteur[1]. Si l'on doit mesurer les progrès d'un homme devant Dieu par ses progrès dans l'humilité, on peut dire que Paulin est déjà bien avancé, car il y a, manifestement, des trésors de pénitence et de vraie humilité dans son âme.

De Nole, Mélanie et sa suite se mirent en route vers Rome. Pour ne pas anticiper, nous arrêtons ici ce récit. Mais nous ne tarderons pas à le reprendre; car nous n'en avons pas fini avec Mélanie et sa famille, et les illustres voyageurs qui viennent de quitter Nole doivent bientôt aussi y revenir.

[1] Poterit nos vel humilitas confessionis asserere quasi modestos apud Dominum, quos commendare non poterit ut ignavos strenuæ servitutis utilitas. (Epist. XXIX.)

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

DEUX DISCIPLES DE PAULIN DANS LES GAULES, THERIDIUS ET POSTHUMIANUS
LEUR ADMIRATION POUR SÉVÈRE
LETTRE ET POÈME DE PAULIN APPORTÉS PAR EUX A JOVIUS

399–400

Si l'on accourait de si loin à Nole, l'empressement des Aquitains à visiter leur illustre compatriote ne pouvait pas être moindre. On a vu avec quelle avidité Sorianus avait saisi l'occasion à lui offerte par Marracinus de faire ce voyage : ainsi y étaient venus deux autres Aquitains dont nous avons à nous occuper maintenant, Theridius et Posthumianus.

Theridius était un des disciples les plus chers de Paulin, qui nous en a laissé un splendide éloge : il l'appelle un présent de Dieu ; l'homme de la paix, l'homme de la loi, l'homme de la grâce ; son repos, ses délices, son cœur[1]. Il était venu d'Aquitaine à

[1] Vir munus a Christo mihi,
Vir pacis, et vir legis, et vir gratiæ,
Requies, voluptas, mens mea.
(*Carmen* XXI.)

Rome, où il habitait avec un compagnon qui portait aussi le nom de Paulin, et de Rome la sainteté du solitaire de Nole l'y avait attiré. Il y était aux fêtes de saint Félix de l'an 399, et il y fut même l'objet d'un miracle que Paulin ne manqua pas de célébrer dans le *Natale* de l'année suivante, le VIIe. La veille de la fête, pendant que Paulin et les solitaires, réunis dans la basilique de Saint-Félix, y prolongeaient leur chant bien avant dans la nuit[1], incommodé par la fumée des cierges, et voulant respirer un moment, Theridius sortit et traversa d'un pas assuré, malgré les ténèbres, la nef déserte et silencieuse : la lampe qui d'ordinaire l'éclairait était venue à s'éteindre, et le frère que ce soin regardait l'avait enlevée pour y mettre de l'huile, sans songer à relever le crochet de fer à trois pointes qui la tenait suspendue : dans l'ombre Theridius heurta contre ce crochet et s'enfonça une des pointes dans l'orbite de l'œil. La douleur fut affreuse, et l'embarras du malheureux encore plus grand : car comment retirer cette pointe de fer sans arracher l'œil du même coup? Il était là, immobile, tenant d'une main son œil, et de l'autre la corde, de peur du moindre balancement : dans cette situation cruelle, il adressa une prière ardente à saint Félix, et soudain, comme si la main du saint lui-même l'avait arraché, le croc aigu sortit de la blessure, et Theridius ne fut nullement incommodé d'un

[1] Cœpimus hymnis
Exultare Deo, et psalmis producere noctem.
(*Natale* VII.)

accident dont les suites auraient pu être si terribles.

Posthumianus arrivait d'Orient; le désir de voir de ses yeux les merveilles de la solitude et les lieux saints l'avait entraîné au delà des mers; il avait visité l'Égypte, et vu à Bethléhem Jérôme, lequel fut fort surpris sans doute qu'un homme qui allait chercher si loin les héros de la vie pénitente ne connût pas encore le solitaire de Nole, son compatriote, que tout l'Occident déjà vénérait. C'est pourquoi Posthumianus s'était empressé, à son retour d'Orient, et avant de revenir en Aquitaine, d'accourir auprès de Paulin, dans le même temps que Theridius y arrivait de son côté. Paulin regarda comme une faveur du Ciel l'arrivée de ces deux compagnons, et il se prit pour eux d'une affection très vive. Mais une chose l'étonnait : ils ne connaissaient pas Sévère ! Cela se pouvait-il ? Et comment d'ailleurs ne pas faire jouir aussi son ami de la douce présence d'aussi chers disciples? Un voyage en Aquitaine fut donc décidé, et Paulin leur recommanda, une fois qu'ils seraient dans leur patrie, de voir avant tout Sévère, pour lequel il leur remit, selon sa coutume, une longue lettre, mais qui ne nous a pas été conservée. Ils trouvèrent le même accueil à Primuliacum qu'à Nole; et de leur côté ils furent dans l'admiration de tout ce qu'ils virent chez l'ami de Paulin : un complet détachement du monde; une application constante à Dieu et aux choses de Dieu, avec une aménité et une bonté égales à son austérité; autour de lui un essaim de jeunes disciples qui rivalisaient, avec leur maître, de sainte ardeur.

Sévère était, en effet, au plus haut point de sa ferveur : on eût dit que la mort récente de Martin avait donné un nouvel élan à son âme : l'exemple des compagnons du grand moine qui étaient venus se mettre sous sa conduite était de plus pour lui un aiguillon toujours nouveau. Aussi Theridius et Posthumianus auraient volontiers dressé là leur tente ; mais le souvenir de Paulin fut plus fort : après avoir passé quelque temps auprès de Sévère, ils voulurent absolument aller retrouver Paulin ; Virinus et Sorianus les suivirent de près. Sévère ne vit pas leur départ sans tristesse, et dans les lettres qu'il leur remit pour Paulin, il s'en plaignait doucement à son ami. « Ils faisaient le charme de ma solitude, disait-il, et tu me les enlèves ! » Les lettres de Sévère, nonobstant ses tendres reproches, comblèrent de joie Paulin. Il n'eut pas du reste à attendre longtemps l'occasion de s'en expliquer avec son ami. Posthumianus, de nouveau repris de sa passion des pèlerinages, annonça qu'il allait retourner en Orient, et partit, non sans avoir voulu auparavant revoir la Gaule et les amis qu'il y laissait. Paulin lui remit pour Sulpice Sévère une lettre en réponse à celle qu'il venait de recevoir : « Béni soit à jamais le Seigneur, disait-il, qui rassasie mes désirs de toutes les consolations qui me viennent de toi ! Mais, ajoutait-il, pour ne pas rester en compte l'un avec l'autre, et ne nous devoir que l'amitié, je vais répondre à toutes tes lettres. » Mais il ne répond guère (ce qui pourrait faire supposer que nous ne possédons pas sa lettre tout entière) qu'à la

plainte de Sévère au sujet des compagnons qu'il lui retirait : « Je suis loin, lui disait Paulin, de te contester aucun droit, et je te les eusse cédés volontiers, ces disciples, s'ils eussent été à toi; et ce n'eût pas été les perdre : car n'es-tu pas tout à moi en Jésus-Christ, comme je suis tout à toi? Et certes, je me croirais indigne d'être ton ami si je voulais pour moi un bien qui ne fût pas aussi pour toi. J'ose même dire que mon affection a été encore plus loin. Je me suis fait un reproche de ce que la Providence m'avait envoyé tout à coup ce présent, plutôt qu'à toi qui le mérites davantage. Aussi me suis-je empressé de te le communiquer, et je leur ai reproché de ne pas te connaître encore, et à leur départ ce que je leur ai recommandé par-dessus tout, ç'a été d'accourir auprès de toi, et de se jeter dans tes bras; et quelles actions de grâces n'ont-ils pas rendues à Dieu d'avoir trouvé en toi plus encore qu'ils n'espéraient! Comme ils se sont félicités de m'avoir cru sur parole! Et moi, avec quelle joie j'ai écouté tout ce qu'ils m'ont rapporté et de tes actes, et des entretiens qu'ils ont eu le bonheur d'avoir avec toi! C'est un cœur, me disaient-ils, que la divine charité embrase; un homme, — Paulin, évidemment, trahit ici l'idéal auquel il aspire lui-même et qu'il croit réalisé par son ami; — un homme à la fois humble et grand, pauvre et riche, esclave et libre, qui s'est fait l'égal de ses serviteurs, et le serviteur de ses frères; pauvre avec les riches par son esprit de mansuétude et d'humilité : il marche sur les sommets; c'est un vrai serviteur de Dieu : Martin

et Clarus revivent en lui. J'ai donc eu deux grandes joies : la tienne, puisque le commerce de ces frères t'a été si agréable ; la leur surtout, car ils considèrent comme une grande grâce de Dieu d'avoir pu te voir et t'entendre. Ils ont surtout admiré les jeunes disciples dont tu es entouré, comme l'olivier de ses rejetons, et qui te vénèrent comme un maître, et te chérissent comme un père. » Et faisant ici sur lui-même un retour d'humilité : « Malheureux que je suis ! s'écriait-il, mes péchés ne me permettent pas, à moi, une telle fécondité ; ah ! veuillez tous prier pour moi, afin que Dieu daigne achever en moi son œuvre. »

Ce ne fut pas cependant Posthumien qui remit cette lettre à Sévère, mais Victor. Victor se rendait à Nole, où Sévère l'envoyait pour la seconde fois ; mais ayant rencontré à Narbonne Posthumien, celui-ci, pressé de partir pour l'Orient, lui remit la missive dont il était porteur, et Victor, au lieu de continuer sa route vers Paulin, retourna vers Sévère, et fit tant de diligence, que celui-ci, averti du départ de Posthumien, put accourir à Narbonne assez tôt pour dire adieu au jeune pèlerin.

Posthumien passa trois années à visiter les solitudes, et quand après ce long pèlerinage il revint en Aquitaine retrouver Sulpice Sévère, quels ne furent pas leurs embrassements, et avec quel enthousiasme les solitaires de Primuliacum écoutèrent-ils les récits merveilleux que le voyageur leur faisait[1] ! Sulpice

[1] Intervenit nobis Posthumianus ab Oriente, quo ante triennium se contulerat, regressus. (Sulpice Sévère, *Dialogue* I.)

Sévère nous a laissé le récit animé de ces scènes dans le premier de ses célèbres dialogues : un détail qui dut surtout le charmer, c'est que Posthumien avait rencontré partout la Vie de saint Martin, non seulement à Rome, où Paulin l'avait fait connaître, mais à Carthage, à Alexandrie, à Nitrie, dans la Thébaïde : un jour au fond du désert, entrant dans la cellule d'un vieil anachorète, quel n'avait pas été son étonnement en le trouvant qui lisait cette vie ! Ayant dit alors qu'il en connaissait l'auteur, qu'il était son ami, il avait ravi ce vieillard. Mais dans cette courte biographie, Sévère avait omis bien des choses, et Posthumien revenait avide de nouveaux détails sur le grand moine d'Occident dont il s'était fait une patriotique gloire d'opposer la sainteté aux prodiges des solitaires de l'Orient[1]. Il est vrai, depuis la publication de son livre, Sévère avait complété son récit dans trois lettres admirables : l'une au au prêtre Eusèbe, encore du vivant du saint ; les deux autres après sa mort, l'une à Aurélius, véritable oraison funèbre de Martin, où éclate, avec la vénération, avec le culte pieux du disciple pour son maître, toute la tendresse de ce cœur si digne d'être aimé de Paulin ; l'autre à sa vénérable belle-mère Bassula. Mais ces lettres elles-mêmes ne disaient pas tout. Alors, pour satisfaire la pieuse avidité de Posthumien, eut lieu un second entretien, dans lequel

Nova Posthumianus exspectat, nunciaturus Orienti, ne se in comparatione Martini præferet Occidenti. (Sulpice Sévère, *Dialogue* I.)

un disciple de Martin, qu'on appelait en Aquitaine Gallus, simplement peut-être du nom de son pays, il était Celte, raconta ce qu'il savait du grand moine. La nuit étant venue avant qu'il eût fini, on remit la suite au lendemain. Mais dès le matin la cellule de Sévère était envahie par une troupe de moines et de clercs[1] : Évagre, Aper, que le lecteur retienne ce nom; Sebastianus, très probablement celui dont nous avons déjà parlé; Agricole, Aurelius et d'autres; tous venus de différents côtés pour entendre parler de Martin; et ceux-ci à peine reçus, on annonce que beaucoup de laïques sont à la porte, n'osant entrer, mais demandant à être admis. Aper s'y oppose, parce qu'ils viennent, dit-il, par curiosité plus que par piété. Sulpice Sévère cependant en laissa entrer deux, qui étaient des hommes considérables : Eucherius, un des vicaires de l'empereur, et le consulaire Celsus. Les autres furent exclus. Alors Gallus s'assit au milieu de l'assemblée, et après avoir excusé son audace, à lui, Gaulois, de prendre la parole au milieu de doctes Aquitains, il continua ses récits. « Cette petite scène, dit un écrivain moderne, peint vivement l'intérêt qu'on prenait généralement aux narrations légendaires. Remarquez aussi qu'on admet difficilement les laïques; il n'y a d'exception que pour les hauts fonctionnaires de l'empire. La légende est racontée surtout pour l'édification des clercs[2]. » Réflexion as-

[1] Gallo jam ad narrandum parato, irruit turba monachorum. (Sulpice Sévère, *Dialogue* III.)

[2] M. Ampère, *Histoire littéraire de la Gaule*, t. I.

sez légère, puisque ces prétendues légendes n'étaient pas seulement *racontées,* et par des témoins oculaires, mais *écrites* et *publiées* immédiatement, pour l'édification de *tous.* Seulement, dans ce siècle malheureux, et à la veille des calamités qui allaient tomber sur la Gaule, il y avait, comme il y aura toujours, deux sortes d'hommes: les uns, esprits frivoles, terre à terre, que rien ne pouvait détacher d'un monde qui allait périr, pas même ces grands exemples dont ils voulaient douter ou se moquer; et d'autres qui, regardant plus haut, et se réfugiant dans une vie supérieure, savaient les comprendre et les mettre à profit. Ces pages de Sulpice Sévère, avec celles de saint Athanase, de saint Jérôme, de Rufin, et bientôt celles de Cassien, s'en iront de par le monde, suscitant l'enthousiasme, semant partout les germes d'où sortiront les innombrables générations monastiques qui donneront à la civilisation chrétienne, dans sa lutte contre la barbarie et la féodalité, les âmes les plus pures et les plus grandes, et dans des temps de grossièreté et de force brutale les vrais héros de la vie supérieure et désintéressée. On voit du reste, à la fin du même dialogue, avec quelle rapidité ces récits se répandaient. Infatigable, Posthumianus allait repartir une troisième fois pour ses lointaines pérégrinations. « Porte en Orient, lui dit Sévère, tout ce que tu as appris du grand saint, sème-le sur ta route dans les diverses régions que tu vas parcourir, sème-le dans les îles, dans les ports, dans les cités, sème parmi tous les peuples le nom et la gloire de Martin.

Surtout ne néglige pas la Campanie, et quand tu devrais t'écarter de ta route, ne regarde pas à un retard, même considérable, pour visiter Paulin, cet homme notre ami qu'admire l'univers. Déroule à ses yeux ce qui a été la matière de nos entretiens. Dis-lui tout, afin que Rome, la ville sacrée, connaisse la gloire de notre héros... Si tu passes en Afrique, va dire à Carthage ce que tu as appris de lui; si, inclinant vers la gauche, tu pénètres dans le golfe de Corinthe, que Corinthe sache, qu'Athènes apprenne que Platon n'a pas été plus sage dans l'Académie, ni Socrate plus courageux dans sa prison; et quand tu seras parvenu jusqu'en Égypte, bien que cette contrée soit fière du nombre et de la vertu de ses saints, qu'elle ne dédaigne pas d'apprendre que, grâce au seul Martin, l'Occident ne lui cède en rien, non plus qu'à l'Asie entière[1]. »

Outre les lettres pour Sévère, Theridius et Posthumianus en avaient emporté une pour un personnage considérable de l'Aquitaine, accompagnée d'un poème destiné à compléter l'effet de la lettre. Ce personnage s'appelait Jovius; il était parent de Paulin, et soit qu'il n'eût point partagé au moment de sa conversion l'irritation de toute la parenté, soit qu'il fût revenu à des sentiments plus équitables, les meilleures relations existaient entre Paulin et lui. C'était un de ces

[1] Imprimis memento non præterire Campaniam, et si maxime cursus in devio sit, non tamen tibi tanti sint vel magnarum morarum dispendia, quin illic adeas illustrem virum ac toto laudatum orbe, Paulinum, etc. (Sulpice Sévère, *Dialogue* III.)

nobles et opulents Gallo-Romains qui mêlaient aux occupations de la vie publique la libre et haute culture des lettres : versé dans les langues grecque et latine, poètes, orateurs, historiens, philosophes, Jovius lisait tout ; il était poète aussi, et célèbre dans le double genre où s'était illustré Paulin, les poésies mythologiques, et les poésies historiques. Il exerçait en Aquitaine la charge importante et lucrative du recouvrement des deniers publics; mais il n'y avait pas d'honneurs dans l'empire auxquels les brusques révolutions du temps n'eussent pu porter un tel homme. L'histoire rencontre en Gaule à cette époque un Jovius que l'empereur Constantin députa à Honorius en 305, un autre Jovius qui fut préfet du prétoire la même année, et même un Jovinus, c'est presque le même nom, qui monta un moment sur le trône impérial en 311 : il ne serait pas impossible que l'ami de Paulin fût un des trois[1]. En matière de religion, il en était à peu près où nous avons vu Paulin lui-même avant sa conversion; non pas sans croyances, mais sans pratiques : les douceurs de la vie opulente et le goût des lettres lui suffisaient; de plus, son commerce avec les philosophes, surtout ceux de la nouvelle Académie, lui avait laissé sur des points graves des idées fausses : il niait la Providence, en tant du moins qu'elle se mêlait des affaires de ce monde, qu'il croyait régies par le hasard ou le destin, et il n'y avait pas lieu, selon lui, soit à prier

[1] Tillemont, *Vie de saint Paulin,* t. XIV, p. 84.

Dieu dans les adversités, soit à le remercier dans les prospérités. Voici à quelle occasion il avait manifesté à Paulin ces opinions. Paulin méditait alors les grandes fondations dont nous aurons à parler bientôt; tandis que dans ce but il s'occupait à recueillir tout ce qui pouvait lui rester encore de son immense patrimoine, un bâtiment, sur lequel il y avait, appartenant à Jovius et à lui, une somme considérable, et qu'il appelle, sans doute à cause de l'emploi qu'il lui destinait, *argentum sancti commercii,* après avoir été assailli d'une tempête et avoir perdu son pilote, fut jeté sur une côte où Paulin était très connu, où Jovius avait aussi des propriétés, et la précieuse cargaison échappa également à la mer et à l'avidité des matelots. Paulin vit là une protection de la Providence; Jovius n'y vit qu'un hasard heureux, Dieu ne s'occupant ni de tempêtes, ni de naufrages, ni de rien de pareil; c'était même lui manquer formellement de respect que de lui attribuer les calamités de la vie humaine[1] : ce qui, en définitive, était chasser Dieu du gouvernement de la nature et de l'humanité. C'est pour réfuter cette erreur, et en même temps élever Jovius à des pensées plus hautes et à une vie

[1] Ce paganisme philosophique n'est point mort, et nous n'avons pas oublié l'explosion qu'il fit en France, il y a quelques années, à propos d'une lettre pastorale de Mgr l'évêque d'Orléans, intitulée *les Signes du temps,* dans laquelle l'éloquent évêque n'avait pas fait autre chose que de rappeler le dogme de la Providence. C'est pour répondre à ces païens modernes que Mgr l'évêque d'Orléans publia l'écrasante brochure intitulée : *l'Athéisme et le péril social.*

enfin chrétienne, que Paulin lui adressa par Theridius et Posthumianus une lettre où il discutait avec le philosophe, et un poème où il parlait au poète son langage.

La lettre est donc une discussion philosophique sur la Providence. Paulin voit très bien que le nœud de la question est de savoir si le monde a été fait ou non; car s'il a été fait, il peut, il doit être gouverné par celui qui l'a créé; or, que le monde se soit fait tout seul, c'est ce qui serait absurde; qu'il ait été fait et ordonné, c'est ce qui ressort manifestement du caractère contingent et changeant des choses : car ce qui a en soi la nécessité de son être est immuable. Parler des lois de la nature, c'est ne rien dire si on n'entend la volonté même de celui qui a établi l'ordre parmi tant d'éléments discordants; parler de natures essentiellement mauvaises ne se peut non plus : Dieu, qui est bon, ayant tout créé, toute nature en soi est bonne. Même quand nous ignorons les raisons des choses, nous les devons supposer, car Dieu ne fait rien sans raison. Si donc Dieu a fait le monde, il le gouverne; et s'il le gouverne, il n'y a pas place pour la fatalité; et Platon aurait dû laisser aux poètes ce mythe des trois Parques, filles de la Nécessité, filant à ses pieds les destinées humaines.

Ayant ainsi réfuté l'erreur où était son ami, et établi ces deux vérités corrélatives, la création et la Providence, Paulin, pour pousser Jovius à conclure pratiquement, lui adressait une vive et pressante exhortation : « Puisque nous venons de Dieu, vivons

donc enfin pour Dieu : la grande loi de l'homme ici-bas est manifestement de connaître et d'accomplir sa volonté souveraine. Vous parlez de vos occupations et de vos soucis, mais avec plus d'éloquence que de vérité. Est-ce en dormant, dites-moi, que vous avez amassé les trésors qui sont en vous? Toutes les fleurs des poètes, tous les fleuves des orateurs, toutes les sources des philosophes sont à vous ; la littérature étrangère elle-même; et sur vos lèvres romaines vous savez mettre le miel de l'Attique. Où sont donc les impôts, quand vous lisez Cicéron et Démosthènes? ou quand, fatigué des lectures vulgaires, vous prenez en main Xénophon, Platon, Caton, Varron, et tant d'autres, dont j'ignore les noms et dont vous possédez les ouvrages? Pour cela vous trouvez des loisirs, de la liberté : s'il s'agit du Christ, c'est-à-dire de la sagesse même de Dieu, vous parlez d'impôts et d'accablements. Vous avez du temps pour faire le philosophe, vous n'en avez pas pour vivre en chrétien! Retournez vos pensées, et changez votre langage. Il ne s'agit pas de déserter la philosophie, mais d'y apporter le condiment de la foi, et de faire servir les doctrines philosophiques à devenir le philosophe, le poète de Dieu. Mettez la sagesse, non à chercher toujours Dieu, mais à l'imiter enfin; aspirez à l'éloquence des œuvres plus qu'à celle des paroles; au lieu de discourir de grandes choses, faites-en[1]. » Il termine

[1] Non enim, opinor, dormiens aut aliud agens tantas oris aut pectoris divitias coegisti... Ubi tunc tributa sunt, cum Tullium et Demosthenem perlegis?... Vacat tibi ut philosophus sis; non

en lui montrant l'inanité de cette philosophie, « qui cherche toujours et ne trouve jamais, » et il lui demande, comme un plus noble et plus fécond emploi de ses facultés et de sa vie, de mettre sa science et son éloquence profanes, « comme des armes prises à l'ennemi, » au service de la vérité. Ce sont là sans doute des considérations bien simples, de pur sens commun, mais invincibles à la réflexion, et qui éternellement confondront l'indifférence, légère et coupable, des hommes du siècle pour le plus grand intérêt de la vie humaine, le salut.

Le poème se compose de même d'une démonstration et d'une exhortation; mais la démonstration est plus historique que philosophique; c'est par les grands faits bibliques, poétiquement rappelés, que Paulin prouve à Jovius l'intervention de Dieu dans les choses humaines. Et de même qu'il lui avait fait entrevoir un plus fécond emploi de son éloquence, s'il consentait à se faire le champion de la vérité, de même il lui révèle dans la poésie chrétienne une source plus haute d'inspiration : « Commencez donc à ne plus aimer que les choses divines, et que votre âme, déplorablement abaissée vers la terre, se relève enfin vers Dieu. Alors vous arrivera des cieux une lumière nouvelle; l'esprit du Seigneur, par de secrètes voies, pénétrera en vous; son divin souffle vous

vacat ut christianus sis. Verte potius sententiam, verte facundiam. Nam animi philosophiam non deponas licet, dum eam fide condias et religione... Tibi sit ab illis linguæ copiam et oris ornatum, quasi quædam de hostilibus armis spolia, cœpisse. (Epist. XVI.)

fera tressaillir. Oui, pour vous un plus grand horizon se découvre. Le jugement de Pâris, la guerre des géants, jeux d'enfants, en vérité! Plus grave et plus mûr, laissez donc les muses légères, prenez-vous à de plus grands sujets, élevez-vous jusqu'aux choses divines. Les fabuleuses fictions, ou les triomphes des guerriers, que vous ornez de tous les trésors de votre riche poésie, vous donneront moins de gloire que des chants où, sans cesser de charmer l'oreille, vous instruiriez saintement les âmes. Avec la gloire vous y gagnerez la vie. Chantez les miracles véritables du grand Dieu. La foi enflamme l'amour; et si vous aimez Dieu, le Christ à son tour vous aimera. C'est alors que je vous réputerai vraiment un divin poète, et que je me désaltérerai à vos chants, comme à une douce fontaine[1]. »

Hélas! Jovius ne comprit pas; les offuscations des affaires et la vanité de l'esprit furent plus fortes que les raisons : avec Aper, dont nous avons tout à l'heure rencontré le nom, Paulin aura une correspondance plus consolante.

[1] Incipe divinis tantum dare tempora rebus...
Mox oculis cœlo nova lux orietur aperto,
Intrabitque sacer tacito per aperta meatu
Spiritus, et læto quatiet tua viscera flatu...
...Major rerum tibi nascitur ordo...
...Decuerunt ludicra parvum :
Nunc animis gravior, quantum provectior annis,
Aspernare leves maturo corde camenas...
Tunc te divinum vere memorabo poetam,
Et quasi dulcis aquæ potum, tua carmina ducam.
(*Carmen* XIX.)

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

TROIS NOUVEAUX POÈMES DE PAULIN
L'ÉPITHALAME DE JULIANUS ET D'YA, LE POÈME A CYTHERIUS
LE POÈME SUR LA MORT DU JEUNE CELSUS

Trois poèmes, dont il n'est pas facile d'assigner la date précise, mais qui doivent avoir été composés vers l'époque où nous sommes arrivés, vont nous permettre d'étudier sous une face nouvelle l'âme de Paulin, et cette tendresse dont il portait en lui l'inépuisable source. Dans le moine austère et dépouillé, c'est encore l'homme, l'ami, mais se mêlant à toutes les joies comme à toutes les douleurs de ses amis, qui va nous apparaître; et toujours le poète, car il l'est plus que jamais : partout où il y a une larme à essuyer, ou un bonheur à partager, ses vers arrivent; et l'amitié ne l'inspire pas moins heureusement que la piété.

Ces trois poèmes sont : l'épithalame de Julianus et d'Ya, le poème à Cytherius, et celui sur la mort d'un jeune enfant nommé Celsus. Par un contraste plein de charme, les deux premiers de ces poèmes mettent sous nos yeux comme les deux formes de

l'ancienne discipline de l'Église en ce qui touche le recrutement du sacerdoce; l'une, imposée par la nécessité du temps, d'après laquelle le clergé se recrutait parmi les hommes qui avaient déjà mené la vie du monde et de la famille : Paulin en est lui-même un exemple; l'autre, vers laquelle l'Église tendait de plus en plus, et qui consistait à prendre au monde dès leur jeune âge, pour les soustraire à tout péril et les élever sous ses ailes dans la science et la vertu, les futurs ministres de ses autels; ainsi avait été élevé Amandus[1] : contraste qui fait ressortir d'autant plus le véritable esprit de l'Église, la nécessité pour le prêtre d'être un homme à part, séparé du peuple, et voué, dès qu'il avait fait les grands pas dans le sanctuaire, à la loi souveraine de la vie pure et continente. Nous avons besoin d'oublier ici nos habitudes modernes, et de nous souvenir que nous sommes dans la société et dans l'Église du ɪᴠᵉ siècle.

Parmi les évêques campaniens qui avaient fait à Paulin un si sympathique accueil, deux surtout étaient particulièrement ses amis : Æmilius, de Bénévent, et Memorius ou Memor, de Capoue. Æmilius appartenait à l'illustre *gens* Æmilia, une des plus anciennes familles de Rome, et c'était un des évêques les plus considérables de l'Italie, puisque quand, quelques années plus tard, en 405, le pape Innocent voulut intervenir par une ambassade dans les démê-

[1] A pueritia ipsi militans, et sacris litteris enutritus, nulla conversationis terrenæ et carneæ labe pollutus. (Epist. xii, *ad Amandum.*)

lés de saint Chrysostome avec la cour de Byzance, Æmilius fut un des cinq évêques que le pape choisit. Homme du monde avant de recevoir l'épiscopat, il avait eu une fille nommée Ya[1]. Memor n'était pas moins éminent; saint Augustin, qui correspondait avec lui, le tenait en grande estime. Comme Æmilius, il avait aussi été marié à une femme de noble race, qui s'appelait Juliana : elle vivait encore; c'était une personne de grande piété. Les femmes qui consentaient à voir leur mari entrer dans l'Église, ce qui entraînait pour les deux conjoints, quand il s'agissait des ordres supérieurs, l'obligation de la continence, étaient d'ordinaire d'admirables chrétiennes, dont la vie répondait à la nouvelle dignité de leurs époux. Quand ils continuaient à habiter sous le même toit, leurs maisons étaient des maisons modèles, où l'on se souvenait que l'Apôtre avait recommandé à l'évêque de bien régir sa famille avant de gouverner l'Église de Dieu. Memor et Juliana avaient eu trois enfants, deux filles et un fils, qu'ils avaient élevés avec le plus grand soin[2]. Le fils montrait les disposi-

[1] C'est l'opinion du cardinal Noris (*Hist. Pelag.*, lib. I, c. XVIII); elle paraît assez conforme à plusieurs passages de ce poème, notamment à ce vers :

Prisca sub imagine sanctum
Fœdus *Aroneis pignoribus* geritur.

Muratori combat cette opinion, par ce motif surtout que Memor et Æmilius, selon lui, étaient frères. Frères par l'épiscopat; rien ne prouve qu'il faille donner à ce mot de Paulin un autre sens.

[2] Marius Mercator, *in verb. Juliani*, IV.

tions les plus heureuses, et déjà il était clerc, mais sans avoir sans doute l'intention de recevoir les ordres supérieurs, puisqu'il songeait au mariage, que l'Église ne tolérait, en Occident, que pour les ordres inférieurs. Les deux évêques s'entendirent pour marier Ya à Julianus, et bénirent ensemble l'union de leurs enfants. Paulin et Therasia ne dédaignèrent pas de paraître à cette fête de famille. Paulin fit plus, il la chanta. Les épithalames étaient fort dans le goût du temps; le jeune poète païen en vogue, Claudien, venait d'en faire un, aux applaudissements de Rome, pour les noces d'Honorius avec la fille de Stilicon [1]. Peut-être l'exemple du poète grand invocateur des divinités de l'Olympe fut-il un stimulant de plus pour Paulin, jaloux de montrer que les inspirations du christianisme valaient bien celles des Muses païennes [2]. Saint Grégoire de Nazianze, quelques années auparavant, en avait agi de même pour le mariage d'une jeune fille qui appartenait à une des premières familles de Constantinople, et dont il avait surveillé l'éducation avec un soin paternel pendant trois années; celle qui fut plus tard sainte Olympiade, la fille dévouée de saint Chrysostome [3]. On le voit, la

[1] L'an 398; Claudien avait alors trente-trois ans.

[2] La date du poème de Claudien serait à elle seule un indice trop faible de la date du poème de Paulin. Une lettre de saint Augustin à Memorius, que l'évêque de Calame Possidius fut chargé de porter, en fournit un autre. Nous y reviendrons tout à l'heure.

[3] Son mariage se fit en présence d'un grand nombre d'évêques, amis de la famille; saint Grégoire de Nazianze, qu'une

gravité du sacerdoce n'interdisait pas alors aux évêques ce genre de poésie. Mais avec quelle délicatesse ils le touchaient! et comme ils le transformaient en quelque sorte, par l'élévation et la pureté des idées nouvelles que le christianisme avait apportées au monde sur cette grande chose de la vie humaine! Au reste, bien différente des noces païennes avait été cette union de deux jeunes chrétiens, élevés dans des maisons sacerdotales, et dont l'un servait à l'autel son père devenu évêque; union bénie par deux pontifes sous les yeux d'un saint. On s'était abstenu de l'ostentation ordinaire à ces fêtes dans les familles du patriciat : tout s'était passé dans la simplicité, la modestie et la piété. « On ne saurait dire avec quel charme Paulin salue ces deux époux vierges que le Christ va unir, comme deux colombes pareilles, au joug léger de son char [1]. » Tout d'abord il écarte bien loin ces divinités profanatrices des noces, Junon, Vénus, Cupidon; et il rappelle le véritable esprit du mariage chrétien, l'union non pas seulement de deux vies, mais de deux âmes, dans une sainte affection :

« Qu'un chaste amour unisse vos âmes, jeune serviteur du Christ, jeune servante de Dieu, cœurs vierges. Attachez, ô Christ, à votre char ces deux colombes qui se ressemblent, et soumettez à votre

maladie avait empêché d'y assister, s'en excusa dans une lettre à Procope, préfet de Constantinople, tuteur de la jeune épousée, et s'en dédommagea en composant pour Olympiade un chant nuptial. (*Voir ci-dessous*, p. 84, note 3.)

[1] M. Ozanam.

joug plein de douceur leurs cous dociles. Loin de ces noces les vaines joies, la licence vulgaire, et Junon, Cupidon, Vénus, impures divinités! L'amour de la sainteté, la sainteté de l'amour, il n'y a pas dans cet hymen autre chose. Que la paix de Dieu en forme seule le lien[1]. »

Puis, remontant à l'origine divine des choses, il rappelle les grandes scènes de l'Éden, la femme tirée du cœur de l'homme, afin, dit le poète, que leur amour fût à jamais impérissable; d'une si sainte union, il veut donc que soient bannies toutes les folles réjouissances des noces opulentes, et il entre à ce sujet dans des détails précieux pour l'histoire :

« Point de courses tumultueuses du peuple sur les places publiques, point de feuillage sur le sol, ni sur le seuil de la maison; qu'on ne parfume pas l'air des vapeurs odorantes de l'encens d'Orient; que tout respire la pureté : le seul parfum qui convienne aux saints, c'est celui qui s'exhale des cœurs où règne l'amour de Dieu[2]. »

Les vrais ornements d'une épouse chrétienne, Paulin le dit avec les plus gracieuses images, ce ne sont pas les vains atours : ce sont les solides vertus;

1 Concordes animæ casto sociantur amore,
Virgo puer Christi, virgo puella Dei.
Christe Deus, pariles duc ad tua frena columbas,
Et moderare levi subdita colla jugo.

2 Nulla per ornatas insultet turba plateas,
Nemo solum foliis, limina fronde tegat;
Nulla peregrinis fragret nidoribus aura;
Cuncta pudicitiæ munditias oleant.

qu'on n'oublie pas qu'il s'agit de la femme d'un clerc :

« Qu'elle rejette les robes brodées d'or et de pourpre, que son vêtement doré soit la grâce céleste; qu'elle repousse les pierreries et les bijoux, qu'elle soit elle-même le diamant du Seigneur. Ce cou qui doit se courber sous le joug du Christ, qu'aucune parure ne le charge; qu'elle orne son âme de toutes les vertus, et elle sera un trésor pour son époux. Et toi, jeune chrétien, appliqué aux saintes lettres, dédaigne les soins de ton corps pour une parure plus belle. Le Christ vous a donné à tous les deux une riche dot : la foi, l'espérance, la piété, la paix et la sainte pudeur[1]. »

A ces conditions, le mariage chrétien retrouve sa dignité première, la sainte égalité des époux devant Dieu, l'affranchissement de la femme hors de là asservie, la présence du Christ à leur chaste hymen :

« Ainsi, et par de telles vertus, a pris fin l'antique servitude d'Ève; ainsi Sara, affranchie, s'est vue l'égale de son époux; à de telles unions le Christ préside, et sa présence, comme autrefois, y change l'eau en vin généreux. »

De l'exemple des saints patriarches, Paulin s'élève plus haut encore, jusqu'à la Vierge mère; plus haut encore, jusqu'à ce qu'il nomme « les merveilleuses

[1] Horreat inclusas auro vel murice vestes,
Aurea vestis huic gratia pura Dei est;
Respuat et variis distincta monilia gemmis,
Nobilis ut Domino gemma sit ipsa Deo.

inventions de Dieu pour le salut des hommes[1] », la mystérieuse union du Christ avec l'Église, ce profond symbole, selon l'Apôtre, des noces chrétiennes; et, tout ému de ces grandes pensées, il s'écrie : « O couple qu'un indissoluble lien va unir, que la croix adorable du Christ soit votre vrai joug; que votre affection soit celle du Christ pour l'Église, et de l'Eglise pour le Christ. » Puis pour conclure, s'adressant tour à tour aux deux pontifes : « Et vous, ô évêque, ô leur père, que votre main les bénisse; donnez vous-même le signal des chants sacrés. Conduis, ô Memor, ces enfants à l'autel du Christ. Mais quel est le parfum qui tout à coup embaume ces lieux? quelle soudaine lumière éblouit mon regard? Ah! je le reconnais, cet homme que précède comme un parfum du ciel, dont un éclat tout divin illumine le visage vénérable, c'est lui, c'est Æmilius, le pontife que tous les dons du Christ environnent. Lève-toi, Memor, vénère-le, c'est ton père par l'âge; embrasse-le, c'est ton frère dans le sacerdoce. Tous deux, les insignes sacrés vous couvrent, et l'amitié non moins que la piété vous unit. Écoute, ô Christ, les prières de tes deux pontifes; exauce les vœux de ces cœurs qui te sont consacrés. »

Jusqu'ici c'est un hymne à l'amour chrétien, à l'amour chaste, mais enfin à l'amour, que Paulin a fait entendre : l'hymne s'achève tout à coup par un chant à l'amour supérieur, à l'amour transfiguré, dont Therasia et lui ont su comprendre l'éminente

[1] O nova ad humanam Domini commenta salutem!

beauté et l'inestimable prix : « Qu'ils soient unis dans la sainte virginité! Du moins, qu'il ne naisse d'eux que des vierges, ou des ministres des autels, comme dans une nouvelle maison d'Aaron[1]. » Et jouant en terminant sur ce nom de Memor : « Gardez, dit-il, ô maison de Mémor, mémoire de Paulin et de Therasia[2]. » Ces deux noms, discrètement prononcés à la fin de ce chant nuptial et après ces derniers souhaits, entr'ouvraient aux jeunes époux, bien au-dessus des joies terrestres de leur hyménée, ces horizons sublimes que le christianisme seul a dévoilés, et desquels aussi on pourrait dire avec Dante qu'ils n'ont pour confins que la lumière et que l'amour : une lumière dont celle de ce monde n'est que l'ombre; un amour dont les terrestres affections ne sont, quelles qu'elles soient, que le prélude[3].

1 Ut sit in ambobus concordia virginitatis,
Aut sint ambo sacris semina virginibus.

2 Esto Paulini Therasiæque memor.

3 Il ne sera pas sans intérêt de citer ici un fragment de l'épithalame de saint Grégoire :

« Voici, ma fille, le cadeau de noces que je t'envoie : rien n'est préférable aux conseils d'un père. Ce ne sont ni les pierreries enchâssées dans l'or, ni les menteuses couleurs par lesquelles un visage est substitué à un autre, qui sont la vraie parure d'une femme. Que celles-là portent des robes de pourpre, des robes splendides, richement brodées, chargées d'or, qui n'ont rien en elles-mêmes et dans leur vie pour les embellir et les distinguer. Toi, prends souci de la chasteté, et de cette beauté qu'on admire même les yeux fermés. Honore Dieu, et après Dieu ton mari, comme l'œil de ta vie et l'arbitre de tes destinées. N'aime que lui, ne cherche à plaire qu'à lui. Réponds à sa tendresse; cependant sois toujours digne, afin que la satiété, qui se mêle à toutes

Ces souhaits de Paulin se sont-ils accomplis, ou bien est-ce la mort qui vint tout à coup briser cette union, et rejeter Julianus par le deuil dans l'Église? Toujours est-il qu'assez peu de temps après, une lettre de saint Augustin nous le montre diacre [1]; il deviendra même évêque; nous le retrouverons quand nous aurons à parler du pélagianisme, dont il sera, hélas! contre saint Augustin lui même, un des plus ardents et des plus éloquents champions.

C'est un contraire spectacle qui inspira, vers la même époque [2], à Paulin un autre chant destiné à célébrer l'offrande qu'une pieuse famille avait faite à Dieu d'un jeune enfant, et à tracer l'idéal d'une éducation sacerdotale. Ces dignes chrétiens étaient pa-

les choses d'ici-bas, ne s'empare pas de son cœur... Cède à ton mari, s'il s'emporte; s'il souffre, viens à son aide par de douces paroles et de bons avis... Entre l'époux et l'épouse, mêmes plaisirs, mêmes douleurs, mêmes soucis. Donne à ton mari des conseils, mais n'oublie pas que c'est à lui qu'appartient l'autorité. S'il est triste, partage sa tristesse, mais montre-lui le plus tôt possible un visage serein; car à un homme battu par l'affliction, le cœur de la femme est un port assuré. Qu'on trouve en toi l'élévation de l'âme, jamais l'orgueil... Veille sur tes oreilles, veille sur tes yeux : que ta modestie inspire à ton époux un pieux respect... »

[1] Filio tuo, et condiacono Juliano, quoniam et ipse jam nobiscum commilitat. (Epist. CXXXI, *ad Memorem.*) Cette lettre fixerait la date précise au delà de laquelle on ne pourrait pas placer la composition de ce poème. Mais il y a controverse sur la date de cette lettre et du voyage en Italie de Possidius, qui en fut le porteur. Les éditeurs bénédictins la placent en 399.

[2] On peut le conjecturer avec assez de vraisemblance, croyons-nous, d'un vers du *Natale* de l'an 400, qui paraît faire allusion au naufrage de Martinianus.

rents et amis de Paulin; le père, nommé Cytherius, était un homme considérable de sa province, riche, lettré, généreux, faisant de larges aumônes aux pauvres, et qui avait une femme en tout point digne de lui. Paulin la représente en quelques paroles exquises comme la couronne de son mari, partageant ses sollicitudes, ayant surtout à cœur son salut, élevant chrétiennement sa famille, l'appui de toute la maison. D'après un usage fréquent dans les premiers siècles, et qui fut souvent imité depuis, ils avaient fait avec joie à Dieu le sacrifice de leur premier-né, et l'avaient confié à Sévère, pour le former dès ses jeunes ans au ministère des autels[1]. Ces nouvelles furent apportées à Nole par un moine aquitain, que le désir de visiter le solitaire qui jetait sur le nom aquitain tant d'éclat avait déterminé à passer en Italie. Martinianus, c'était son nom, ne connaissait pas Paulin; mais il était lié avec Cytherius; il lui demanda donc une lettre de recommandation et partit pour Nole. Son voyage fut plein d'émouvantes péripéties. Il avait choisi d'abord la route de terre; mais il se ravisa, et s'embarqua à Narbonne. Le temps

[1] Les plus illustres de nos vierges martyres, sainte Agnès, sainte Cécile, sainte Agathe, sainte Catherine, avaient été ainsi de bonne heure vouées à Dieu; la petite-fille de sainte Paule l'avait été avant même de naître; Mélanie la jeune offrit la sienne aussitôt après sa naissance. On voulait éviter ainsi à ces âmes privilégiées, dit saint Augustin, la périlleuse expérience qui cause le naufrage de tant de vertus: « Alii virginitatem ab ineunte ætate vovent, ut nihil tale vel experiantur quale illi experti sunt, et reliquerunt, et voverunt plurimum. » (*In Psalm.* LXXV.)

était calme, les matelots sifflaient pour appeler les vents[1] : mais le bâtiment était vieux, et tout à coup, au milieu de la nuit, il s'effondra, versant dans la mer les passagers; un petit nombre seulement put se réfugier dans la chaloupe. Réveillé en sursaut par les cris au moment où les flots envahissaient le navire, Martinianus n'avait eu que le temps de se jeter dans la barque, où, malgré l'eau et le froid, il s'endormit, les épîtres de saint Paul sur sa poitrine, seule chose qu'il avait pu sauver, et d'un sommeil si profond, que Paulin le croit surnaturel; il ne revint de ce sommeil ou de cet évanouissement que quand l'embarcation toucha terre à Marseille. Les frères qui le reçurent étaient pauvres, et ne purent lui donner que peu d'argent et une chaussure. Dans sa détresse, et n'osant point continuer son voyage par terre de peur d'être pris pour un de ces vagabonds équivoques qui déshonoraient dès lors l'habit monastique[2], Martinianus se résolut à s'embarquer de nouveau, et il aborda, heureusement cette fois, en Italie, au port de Centum-Cellæ, aujourd'hui Civitâ-Vecchia; de là, il se rendit à pied à Rome, où des compatriotes lui donnèrent, au lieu des méchants lambeaux qu'il portait, des habits et de l'argent. Il reprit alors son voyage vers Nole; mais il n'était pas

[1] C'est encore l'usage des matelots anglais, au dire de Mgr Wiseman, qui, dans un de ses écrits, a raconté avec beaucoup d'*humour* cette aventure de Martinianus. (*Essais sur divers sujets*, t. I, p. 559.)

[2] Avara mendicabula. (Poema XXI, *ad Cytherium*.)

au terme de ses épreuves; comme il sortait de Capoue, ayant rencontré de ces mulets comme on en rencontre encore aujourd'hui, qui revenaient à vide[1], il en loua un; mais au bout de quelque temps la bête capricieuse se débarrassa de son cavalier, et jeta l'infortuné Martinianus, la tête la première, sur les pierres et les ronces. Il se releva sans s'être fait le moindre mal : Saint Félix, dit Paulin, ne permit pas qu'il arrivât malheur, si près de lui, à un pèlerin venu de si loin. Il avait perdu sa lettre de recommandation, comme tout le reste; mais il n'en eut pas besoin : Paulin n'eut pas de peine à reconnaître, à la distinction de son langage et de ses manières, aux détails précis qu'il donnait sur Cytherius, qu'il avait bien devant lui un ami de son ami, et il l'accueillit comme il eût fait Cytherius lui-même. Les péripéties de son voyage l'intéressèrent vivement, et plus encore ce qu'il lui apprit de Cytherius : de sa grande foi, de sa charité, de ses écrits, dont il lui citait des passages. « Ah! s'écriait Paulin ravi, béni soit Dieu, qui autrefois choisissait ce qu'il y avait de plus infime dans le monde pour confondre les puissants, et qui aujourd'hui choisit les grands pour montrer la vérité de cette parole : *Quand je serai élevé, j'attirerai tout à moi.* » Martinianus s'en retourna avec un poème, qui est sans contredit un des plus curieux de Paulin. Le saint s'étend et s'égaye sur les aventures du pèlerin ; mais son vrai but, nous

[1] C'est encore Mgr Wiseman qui a remarqué cette persistance des mœurs italiennes.

l'avons dit, est de tracer les règles de l'éducation d'un futur prêtre, et de louer la foi généreuse des parents qui avaient fait avec un si prompt empressement don de ce fils à Dieu. Les plus gracieuses images abondent sous sa plume pour peindre « cette jeune plante qui croît pour Dieu dans les parvis de Sion, ce Samuel qui grandit sous l'œil du Seigneur, qui est un agneau aujourd'hui, qui sera bientôt un pasteur »! De quelles précautions il faut l'entourer, et de quelles vertus l'embellir! « Que les mains de sa pieuse mère, s'écrie le poète, lui tissent un éphod convenable à sa petite taille, de ce fin lin qui symbolise, par sa blancheur, la sainte doctrine; avec des franges d'or, ce qui veut dire toutes les vertus. Que ce jeune nazaréen laisse croître sa chevelure, afin qu'un jour, comme Samson, il étouffe le lion furieux dans les fortes étreintes de la prière. » Sous ce symbole, longtemps prolongé, de la chevelure nazaréenne, que le rasoir ne touche pas et où réside la force, on reconnaît sans peine la vertu sacerdotale par excellence; Paulin y insiste avec une singulière énergie : « La femme étrangère, dit-il, c'est la perfide volupté, qui tue, par ses flatteurs mais mortels artifices, la virilité de l'âme, et crève les yeux de l'esprit... Qu'il soit donc assis, solitaire, dans sa jeunesse; qu'il aime l'ombre et la paix du foyer; qu'il préfère la maison du deuil à celle du festin; qu'il dompte ses sens pour délivrer son âme; qu'il mène sur la terre la vie d'un ange, qu'il soit dans un corps comme n'y étant pas, qu'il répande tous les parfums de la chasteté, comme

un lis du paradis. » Joseph surtout fournit au poète des traits frappants : « Qu'il ait comme Joseph une robe de pourpre, la robe des vertus; un collier d'or, c'est-à-dire le joug du Christ, si suave et si léger, qui enlace sans meurtrir; et à son doigt l'anneau signe de la royauté. Et comme Joseph parcourait les plaines de Memphis, entassant dans les greniers de Pharaon, pendant les années d'abondance, les grains destinés à nourrir le peuple durant la famine, qu'il parcoure aussi tout le royaume de Dieu, les saintes lettres, et que dans les greniers de son âme il amasse des trésors de science et d'amour, de sagesse et de piété, pour en faire un jour l'aliment du peuple. Qu'il suce d'abord le lait des prophètes aux mamelles de l'ancien Testament; la loi de grâce le nourrira ensuite du pain des anges et du miel du rocher. »

Telle doit donc être, d'après Paulin, l'éducation d'un futur prêtre : à la base, la parfaite innocence; et pour la garder à travers les séductions de la jeunesse, l'austérité; avec l'innocence, toutes les vertus; et avec toutes les vertus, la science, le zèle. Il n'ignorait pas sans doute, puisqu'il en était un, que les prêtres pris, sous la nécessité des temps, du milieu du monde, quand ils entraient dans l'Église avec le véritable esprit sacerdotal, y faisaient entrer avec eux l'influence dont ils jouissaient dans le siècle : avantage considérable; il n'en est pas moins vrai qu'à ses yeux le fils de Cytherius est dans des conditions plus favorables que l'époux d'Ya, Julianus; et même à

Julianus, bien qu'il ne dût pas monter à l'autel, mais s'arrêter aux premiers degrés, nous avons vu Paulin souhaiter une vie aussi voisine que possible de celle du prêtre; et si Julianus fut prêtre un jour et même évêque, c'est que la mort, nous l'avons dit, ou les sublimes renoncements suggérés par Paulin, vinrent plus tard l'élever à ces hauteurs, auxquelles il n'avait pas cru d'abord pouvoir aspirer.

Après l'enfant, c'est aux parents que Paulin s'adresse. Répondant d'avance à ces familles, même chrétiennes, mais timides dans la foi, qui croient perdre le fils qu'elles donnent à l'Église, comme si Dieu ne savait pas rendre ce qu'il prend, il affirme que ce fils, comme Joseph encore, sera la bénédiction et le salut de tous les siens : « De même que, autrefois, la Providence envoya le jeune Joseph en Egypte, avant son père et ses frères, pour qu'il y devînt leur nourricier aux jours de la famine, peut-être votre enfant vous a-t-il précédés dans la maison du pain céleste pour venir en aide à ses parents et à ses frères, à l'heure de la famine aussi, sur cette terre malheureuse, toujours prête à porter des épines au lieu de fruits. » Que de fois, en effet, n'a-t-on pas vu les bénédictions, même terrestres, récompenser les généreux sacrifices des familles, et de vieilles races épuisées refleurir en quelque sorte, et retrouver un nouveau lustre dans un de leurs rejetons donné au sanctuaire! « Comme on raconte que les aiglons nourrissent les vieux aigles que le temps a dépouillés de leurs plumes, et les rapportent dans le nid : là, leur

jeunesse se renouvelle ; alors les aiglons volent devant eux, les provoquent, et les aigles se reprennent à voler; ainsi ce fils béni, pareil à ces oiseaux qui planent dans les nuages, vous précède aujourd'hui, et vous emportera tous un jour avec lui dans le ciel. »

Le poète achève par ces graves et austères conseils :

« Comme les aigles, les élus, quand aura retenti la trompette des morts, voleront au-devant de leur chef; ceux que les choses terrestres retiennent dans leurs liens voudront s'élancer aussi ; ils ne le pourront pas. Vous donc, chers objets de toutes mes sollicitudes, dégagez-vous de vos fardeaux, délivrez vos pieds des entraves, afin de monter légers vers le Christ; libres de ce poids accablant des choses et purs de toute souillure, vous serez emportés sans peine dans les nuages au-devant de Dieu ; lui, vous inondera de sa lumière; la gloire céleste absorbera votre mortalité; immortels comme les anges, vous vivrez avec lui à jamais. »

Le troisième poème dont nous avons à parler maintenant est un chant consolateur : Paulin essaye de sécher des larmes dont il avait connu lui-même l'amertume. Le deuil était entré dans une noble famille d'Aquitaine; Pneumatius et Fidelis, dignes parents aussi et amis de Paulin, avaient perdu, au moment même de son joyeux baptême, un jeune enfant de huit ans, leur orgueil et leur espoir : le sien avait vécu huit jours! L'enfant s'appelait Celsus : c'était

aussi le nom du fils qu'il avait pleuré. Son cœur s'émut, et il s'empressa de s'associer à la douleur et aux espérances de ces parents chrétiens :

« Que faire? s'écrie-t-il; mon âme hésite. Faut-il que je vous félicite? Faut-il que je pleure avec vous? Il y a lieu aux larmes, il y a lieu aussi à la joie; mais le cœur voudrait pleurer. Je pleure donc ce jeune enfant, ce doux gage sitôt ravi à la tendresse d'un père et d'une mère! » Puis il rappelle tout ce que ce précoce enfant promettait déjà, au point que ses parents s'en effrayaient, et leurs larmes amères au jour des funérailles : « Mais, poursuit-il, ne savoir que pleurer quand une âme est entrée dans la joie du Seigneur, est-ce l'aimer? Est-ce aimer Dieu? Si notre piété est sincère, il faut vouloir ce que Dieu a voulu. » Tout le poème se déploie ensuite dans l'horizon des pensées chrétiennes, et Paulin trouve, en chantant l'Incarnation, la Rédemption, la mort vaincue sur la croix, l'immortalité reconquise pour l'homme par le Sauveur, des accents bien nouveaux pour la poésie latine. Le passage où le Christ montre à l'homme ses plaies sanglantes, l'invitant lui-même aux espérances éternelles, est d'une saisissante beauté. Le poète poursuit en son nom et s'écrie : « Qui pourra consoler et reposer nos âmes, si cette promesse, si cet espoir ne suffit pas? Chassons donc de nos cœurs ingrats la plainte et essuyons de nos yeux les larmes. Sans doute on ne voit pas des yeux du corps les choses divines : est-ce pour cela qu'on hésiterait à les croire? Insensés! on voit la

terre, on croit au ciel; le monde est visible au regard, Dieu à l'âme. » Mais s'il nous faut absolument des images sensibles, Paulin, comme avant lui nombre de Pères, et après lui Prudence, ne craint pas de les emprunter poétiquement à la nature, au spectacle changeant et perpétuellement renouvelé des choses :

« Tout, ici-bas, nous offre le symbole de la résurrection; sur la terre les plantes, dans le ciel les astres; les jours succèdent aux nuits; le soleil se couche et se lève; enseveli la nuit dans le sommeil comme dans la mort, quand je m'éveille je revis. Mais quoi! les moissons, les feuilles des arbres, les saisons, ne les voyez-vous pas par des lois constantes passer et se renouveler? On demande comment un mort peut renaître, et ce qui est cendre redevenir un être vivant ! Mais le grain que vous confiez au sillon, ne faut-il pas qu'il y pourrisse avant de percer le sol? Cœurs indociles et rebelles, vous croyez à la terre, et vous refusez de croire à Dieu ! Mais pour Dieu rien ne périt, parce que tout ce qui a l'être l'a dans son sein immense. » A ces poétiques images, Paulin fait succéder la vision grandiose d'Ézéchiel; puis le Christ lui-même sortant du sépulcre après avoir ébranlé la montagne, déchiré le voile du temple, ouvert les tombeaux des morts, et enfin montant au ciel sur une nuée lumineuse, tel qu'à la fin des temps on le verra reparaître pour juger les générations.

Après cette hymne à l'immortalité, le poète se tourne vers les deux cœurs qu'il veut consoler et s'écrie : « O mes frères, ô mes chers amis, dans cette

grande foi consolez donc votre deuil, chassez vos tristesses, ouvrez vos âmes à la joie; laissez le deuil poignant et la douleur folle à ceux qui n'ont pas d'espérances, parce qu'ils n'ont pas de croyances; laissez la stupeur morne et la désolation aux cœurs que n'éclaire pas la vérité. Ce que je vous ai dit, moi, ce ne sont pas les fables, les vains rêves des poètes; c'est ce que Dieu, qui sait bien ce qu'il a fait, nous a lui-même révélé. »

Mais ces glorieuses destinées, il faut les mériter; Paulin, pour donner une conclusion pratique à son chant, y exhorte ses amis et s'y exhorte lui-même: ce passage où le poète se mêle si intimement à sa vivante poésie, est un des plus remarquables; il exprime d'ailleurs avec une saisissante vérité cette âme de saint que nous essayons de peindre:

« Pleurons nos péchés, lavons dans l'abondance de nos larmes les blessures de nos âmes; ainsi David mouillait toutes les nuits sa couche de ses pleurs, David si grand par son cœur si humble. Si ce roi cher à Dieu pleurait ainsi, que ferai-je, moi, misérable? Quelles seront mes expiations, mes satisfations? Ah! qui me donnera une fontaine de larmes, pour pleurer mes fautes et mes jours perdus? Brisez, ô Sauveur Jésus, le rocher de mon cœur, et faites-én jaillir les saintes eaux de la pénitence. Ou plutôt, vous-même, ô Christ, source sacrée, faites couler vos eaux vives et vivifiantes dans mon âme. Qui boit de vous, ô Christ, qui se plonge en vous, torrent divin, se désaltère, et pourtant il a soif encore; car plus

on s'abreuve de vous, ô Verbe, plus on est altéré de vos délices. O Seigneur, ô Dieu, pain de vie, source de vie, qu'à jamais nos cœurs aient faim et soif de vous! Douceur infinie, amour infini, vous remplissez les cœurs sans épuiser leurs désirs, et toujours appelé par ces désirs inassouvis, plus vous venez, plus on vous possède, et plus s'irrite notre amour. Ainsi se consomme le mystère : sans fin on vous aime, et sans fin vous donnez la vie à ceux dont vous êtes aimé. Faites-moi donc, ô mon Dieu, pleurer maintenant et jeter dans des larmes salutaires les semences de la vie éternelle. Allez, vous qui vivez pour les plaisirs, je préfère ceux qui pleurent : dans des larmes vite passées je moissonnerai une félicité qui ne passera jamais. Oui, je pleure aujourd'hui; un âpre vêtement de poil de chèvre à la fois couvre mon corps et l'aiguillonne; mais un jour le Père céleste apaisé me rendra les honneurs dus à son fils, et mon anneau, et ma robe de fête. Si triste et pénible est une telle vie, une douce mort en sera la délivrance, et les joies célestes le prix. »

Qui ne sent une âme dans ces vers? Ou la poésie est là, ou elle n'est nulle part, et je comprends l'émotion d'un littérateur véritable, comme M. Villemain, devant un pareil passage. C'est le même souffle jusqu'à la fin, avec plus de douceur toutefois et d'exquise tendresse. Par leurs bonnes œuvres, en arrachant de leur âme la racine des péchés, en versant dans le sein des pauvres ces charités dont le ciel est la récompense, en baisant les vestiges du Sauveur, en

baignant ses pieds de leurs larmes, en les essuyant de leurs cheveux, Pneumatius et Fidelis mériteront le bonheur que leur fils a obtenu par son innocence. Et ici, sous les plus gracieuses images, Paulin leur montrait ce gage de leur commune tendresse, dans la sereine lumière des cieux, nourri du lait et du miel des élus, s'abreuvant au sein d'Abraham, avec Lazare, de la rosée rafraîchissante; ou mêlé sous les ombrages du paradis aux enfants de Bethléhem, ces jeunes martyrs qui jouent devant l'Agneau avec leurs couronnes, et qui le suivent partout où il va[1]. Puis, tout à coup, saisi de la pensée de son propre fils dont le souvenir ne le quitte pas, quoique pénitent il soit assis depuis tant d'années au tombeau de Nole, ému de savoir par la foi cette partie de lui-même, pour ainsi dire, déjà reçue au sein de Dieu, il s'écrie : « Tel était aussi l'enfant qui fut le nôtre; il portait ton heureux nom, ô Celsus; mais Dieu nous le redemanda aussitôt après nous l'avoir donné. Nous l'avions attendu longtemps, mais nous n'étions pas dignes de le conserver. Nous l'avons

[1] Aut cum Betleæis infantibus in paradiso,
Quos malus Herodes perculit invidia,
Inter odoratum ludit nemus, atque coronas
Texit, honorandis præmia martyribus.

Tout le monde connaît ces beaux vers de Prudence sur les saints Innocents :

Salvete, flores martyrum :
Ante aram simplices
Palma et coronis luditis.

Mais qui savait que c'était une imitation de Paulin?

inhumé à Complutum, près du tombeau de deux martyrs, pour que ce voisinage lui communiquant quelque chose de la vertu des saints, il pût nous obtenir la purification de nos âmes. Nous avons été pécheurs; mais cette goutte de notre sang peut-être sera un jour notre lumière, notre salut[1]. Celsus, joignez-vous à votre frère, et tous deux obtenez-nous une place auprès de vous. Je le crois, vous jouez ensemble dans les bosquets éternels; vous y avez la même vie, le même bonheur. Vivez, jeunes frères, vivez dans cette éternelle alliance; couple charmant, habitez ces joyeuses demeures, et tous deux prévalez-vous, enfants, auprès de Dieu, de votre innocence, et que vos prières parlent plus haut que les péchés de vos parents. » Belles paroles, que les cœurs blessés du même deuil recueilleront avec bonheur!

Disons-le avec M. Ozanam : « C'est charmant ! c'est bien supérieur à toutes les idylles d'Ausone, à tous les panégyriques de Claudien, et nulle part encore on n'avait trouvé ces accents, ces larmes, cette vie et cette inspiration. » Sans doute cette poésie a un défaut; comme un fleuve trop plein, elle déborde, et le vers coule alors diffus ou inharmonieux : ce n'est pas à l'école d'Ausone que Paulin pouvait apprendre la sobriété, la mesure, et sa langue est nécessairement de son pays et de son temps. Il n'en est pas

1 Forte etenim nobis quoque peccatoribus, olim
Sanguinis hæc nostri guttula, lumen erit.

moins vrai poète, surtout par l'âme, par le souffle, par l'élan; et l'on conçoit, malgré les réserves qu'une critique sévère est obligée de faire sur sa versification, les enthousiasmes qu'il inspira, non seulement aux contemporains, et aux écrivains du moyen âge, tels que Dungal, qui appelle ses poèmes « une guirlande de fleurs, roses et lis embaumés, entre lesquels on ne saurait choisir[1] »; mais encore aux critiques lettrés de la Renaissance, qui le proclament, avec hyperbole, il en faut convenir, tantôt un Cicéron chrétien, et tantôt un Virgile, ou qui déclarent à l'envi que « la persuasion avec tous ses charmes est assise sur ses lèvres[2] ». Ainsi nous le voyons réaliser un double progrès, dans son âme et dans son génie : toujours tout entier à ce profond travail sur lui-même que ses lettres nous ont révélé déjà, et nous révéleront de plus en plus, il marche, il avance sans cesse dans la foi, la pénitence, l'humilité, et surtout le saint amour, dont il nous faisait entendre tout à l'heure les brûlantes effusions; et sa sainteté manifestement profite à son talent : il chante ce qu'il a dans l'âme, et ces nouveaux sentiments et ces grandes pensées élargissent son horizon, élèvent son essor, donnent à sa poésie plus de chaleur et

[1] Non facile a quoquam excerpi aut deflorari potest, quia cuncta flores, aromata, rosæ, lilia suaveolentia sunt. (Dungalus, *adversus Claudium Taurinensem.*)

[2] In ejus labiis et Pytho illa et Suadæ medulla
Sessitasse merito prædicantur.
(Badius, *in Præfat. ad Paulini opera.*)

plus d'éclat. On a le loisir de constater qu'à mesure qu'il devient plus saint, il devient aussi plus poète; et toujours dans le saint, dans le poète, se fait sentir, comme un charme de plus, charme exquis, ce cœur incomparable, tout pétri de tendresse : plus on avance dans l'étude de ce grand et aimable saint, plus on sent croître la sympathie en même temps que la vénération.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

RETOUR A NOLE DE CARDAMAS ET DE VICTOR
FIN DE LA CORRESPONDANCE AVEC DELPHINUS ET AMANDUS
NOUVELLES LETTRES A SULPICE SÉVÈRE

399-400

Il y avait deux ans que Cardamas avait quitté Nole; deux ans qu'aucune lettre de Bordeaux n'était arrivée à Paulin. Nous avons déjà vu que ce cœur si tendre ne pouvait se résigner au silence de ses amis. Ici, il en souffrait d'autant plus que des événements du plus haut intérêt pour Delphinus et Amandus, non moins que pour lui-même, le rendaient, lui semblait-il, plus inexplicable.

C'était d'abord la mort de saint Ambroise; arrivée la même année (397) que celle de saint Martin. Le lecteur, après ce que nous avons raconté de l'affection d'Ambroise pour Paulin, est peut-être étonné que depuis leur dernière rencontre à Florence, lorsque Paulin se rendait à Nole, nous ayons à peine prononcé le nom de l'archevêque de Milan. Ce n'est pas que leurs rapports n'aient été, — comment pourrait-on en douter? — très fréquents; mais malheureuse-

ment aucune de leurs lettres ne nous a été conservée. Nous savons seulement que Paulin reçut plus d'une fois de l'évêque de Milan des reliques, pour les grandes fondations qu'il méditait déjà d'exécuter à Nole et dont nous aurons à parler bientôt. Sans nul doute aussi Ambroise lui communiquait ses ouvrages, et il les lisait assidûment, puisque nous avons vu combien heureusement il s'en inspirait. Sa mort dut causer un deuil profond à Paulin : pour un autre motif elle ne pouvait être indifférente à Delphinus. Ambroise avait eu pour successeur le vieux prêtre qui eut tant de part à la conversion de saint Augustin, Simplicius; mais celui-ci n'avait fait que passer sur le siège de Milan. Or, parmi les clercs qui assistaient à ses derniers moments le grand archevêque se trouvait un diacre de Bordeaux, que Delphinus avait cédé à Ambroise, et qui était très lié avec Paulin : et c'était ce diacre, nommé Venerius, qui venait de succéder au successeur d'Ambroise. Comment de tels événements n'amenaient-ils pas Delphinus à s'en entretenir avec Paulin ? En outre Ambroise avait été suivi de près dans la tombe par Sirice, et l'élection avait porté sur le trône apostolique précisément un ami déclaré de Paulin, le prêtre Anastasius, un de ceux qui avaient fait éclater pour lui à Rome ces sympathies dont Sirice avait pris ombrage. On ne l'ignorait pas à Bordeaux : comment donc les deux hommes auxquels il avait voué une si tendre et respectueuse reconnaissance ne se sentaient-ils pas sollicités par là encore à lui renvoyer le messager accoutumé, le fidèle Cardamas,

avec la douce rosée de leurs lettres? Enfin Paulin était préoccupé d'une affaire importante que Delphinus avait en main; non content de pourvoir au service religieux de l'église d'Alingone, à l'ombre de laquelle reposaient ses parents, il avait été engagé par Delphinus, c'est ce que les lettres que nous rencontrons maintenant nous apprennent, dans une œuvre considérable, la reconstruction de cette église: où en étaient ces grands travaux? comment n'en recevait-il aucune nouvelle? Il en attendait «comme une une terre altérée, dit-il, attend la pluie». Il n'y tint plus, et, dans son impatience, il envoya à Delphinus et à Amandus quelques-uns de ses jeunes compagnons, en particulier Uranius: mais ceux-ci non plus ne revenaient pas. Quoi donc? Delphinus était-il retombé malade? Ou bien les Goths, qui faisaient alors trembler l'Italie, étaient-ils cause de ces ajournements? Ainsi se passa tout l'été de l'an 399, dans cette anxieuse attente, et l'hiver de l'an 400 touchait déjà à son terme, quand la subite arrivée de Cardamas, plus souhaitée qu'espérée, vint ramener dans son cœur la joie. Cardamas, il est vrai, revenait seul, et Paulin avait, à l'endroit d'Uranius et des autres, une déception: soit amour de la terre natale, soit fatigue de la vie de Nole, ces jeunes gens n'accompagnaient pas le vieux messager; mais enfin il revenait, avec des lettres et des nouvelles. Dans les lettres qu'à son retour il dut emporter, et dont trois seulement nous restent, deux adressées à Delphinus et une à Amandus, nous retrouvons, plus expressif peut-

être que jamais, l'accent de sa vénération et de sa reconnaissance :

« Nous attendions, comme une terre altérée, le rafraîchissement de vos lettres[1]; car deux ans déjà s'étaient écoulés depuis que Cardamas nous avait apporté quelques gouttes seulement, mais bien douces, de la rosée de vos paroles. Enfin, *le Dieu bon et miséricordieux, qui console les humbles, et qui comble nos espérances,* nous l'a renvoyé : il est revenu, *ce messager de bonnes nouvelles, d'une terre lointaine;* et notre tristesse a été aussitôt changée en joie. » Paulin ensuite a quelques mots, pleins de douceur, au sujet de ces jeunes gens qui l'ont quitté : « Qu'ils restent, dit-il simplement, sans amertume aucune, où ils sont, puisqu'ils n'ont pas voulu demeurer où ils devaient. » Plus tard l'un d'eux au moins, Uranius, comprendra sa faute, et Paulin, indulgent, la lui pardonnera; car nous le retrouverons prêtre alors, à son lit de mort, et c'est lui qui nous fournira le touchant récit des derniers moments du saint. La lettre s'achève par une effusion d'humilité et de piété, où éclate, comme toujours, ce vif désir de transformation et de sanctification qui le stimule incessamment : Homme infortuné, « le premier des pécheurs, le dernier des serviteurs de Dieu, » il a, dit-il, cette gloire d'avoir eu Delphinus pour père, d'avoir été régénéré par lui : « Mais, s'écrie-t-il, serviteur inutile, fils dégénéré que je suis, rien en moi n'est digne de mon

[1] Exspectabamus, ut area sitiens, refrigeria litterarum tuarum. (Epist. XIX, *ad Delphinum.*)

père, et depuis tant d'années déjà que j'ai été greffé sur un tel arbre (onze ans, au moment où nous sommes, nous séparent de son baptême), je n'en conserve pas moins dans mon cœur l'âpreté naturelle de l'olivier sauvage. Et cependant, buvant sa sève généreuse, puisant en lui ma vie, ne faudrait-il pas qu'on s'en aperçût aux fruits que je devrais enfin porter? Ah! je n'ai aucune de vos vertus, ô mon père, rien par où je puisse me dire votre fils! et il y a toujours, je le sens, dans ce malheureux cœur les causes des châtiments éternels, puisqu'il y a toujours les épines et les racines du péché. Donc, ô mon cher et vénéré père, obtenez de Dieu par vos assidues prières qu'*il regarde du haut du ciel, et qu'il visite cette vigne que votre main a plantée;* qu'il l'arrose de *cette pluie volontaire réservée à son héritage,* qui fait reverdir les terres arides et couler des fleuves dans le désert; qu'il fasse croître et mûrir en moi des fruits qui soient un jour votre couronne, et qui vous permettent de dire à Dieu, en les lui offrant de vos mains : *Me voici, Seigneur, et avec moi ces fils que vous m'avez donnés.* »

Les derniers mots sont en faveur de Cardamas, et nous montrent le saint qui sourit aimablement en parlant à l'évêque de Bordeaux de ce vieux et fidèle serviteur, qu'il a l'humilité d'appeler « mon collègue dans votre service », et qu'il a trouvé d'une gravité digne de son titre nouveau d'exorciste, et d'une abstinence bien méritoire dans un ancien homme de théâtre. « Il s'est mis entièrement, disait Paulin, au régime de nos petits verres et de nos légumes, et

vous le verrez bien à son visage pâle et amaigri ; à moins, ajoute-t-il gaiement, qu'il ne s'en dédommage pendant la route en faisant de nouveau connaissance avec ses coupes. »

Il avait fait sa lettre si courte par respect; mais ce peu de paroles, après un si long silence, ne pouvaient suffire à un cœur tel que le sien; il avait besoin d'exprimer de nouveau, et en termes plus tendres encore, la reconnaissance dont il était pénétré pour le père de son âme : il est inépuisable à en varier les formules; cette particulière vénération et tendresse des âmes revenues à Dieu pour celui qui a été à leur égard l'instrument de la grâce divine éclate dans cette seconde lettre à chaque mot.

« Puisqu'il y a si longtemps, dit-il, vous le reconnaissez vous-même, que nous avons échangé nos paroles, ne serait-ce pas trop peu d'une seule lettre? Laissez-moi donc cette consolation ; car, si faible qu'elle soit, c'en est une d'oublier, pendant qu'en vous écrivant je fixe tout entier le regard de mon cœur sur vous, que vous êtes loin; laissez-moi croire que je vous parle comme si vous étiez près de moi. Non pour éteindre ainsi, ce qui d'ailleurs ne serait pas mon avantage, l'ardente soif de mes désirs; mais pour la calmer du moins, par cette illusion d'une mutuelle présence et d'un mutuel entretien. Et qu'importe que les corps soient séparés si les cœurs ne le sont pas? Je suis donc toujours avec vous, et vous toujours avec moi. Car si la distance des lieux nous sépare maintenant, je n'en demeure pas moins

au fond de votre cœur, comme vous au fond du mien, *à la vie, à la mort*[1]. »

D'ailleurs, Paulin n'avait parlé à Delphinus dans sa première lettre d'aucune affaire, ni de l'Église d'Alingone, ni de la mort d'Ambroise, ni de l'élection du nouveau pape près duquel il se trouvait en si haute faveur : il y arrive maintenant. « Oui, dit-il, c'est un de mes grands amis qui est aujourd'hui le pontife de Rome! » Et Paulin fait connaître à Delphinus que le nouveau pontife, sans même lui laisser le temps de le prévenir, avait, dans une lettre à tous les évêques de la Campanie, proclamé hautement l'affection dont il voulait bien l'honorer. Il avait fait plus : dans le courant de l'année (399), la fête des saints Apôtres ayant amené Paulin à Rome selon sa coutume, le nouveau pape avait eu à cœur de le recevoir avec autant de bienveillance que de distinction. Vint plus tard le jour anniversaire de son élection, et c'était l'usage des évêques, dans ces temps anciens, de célébrer avec éclat ces anniversaires. Les souverains pontifes y invitaient les évêques leurs suffragants. Anastasius fit à Paulin, quoiqu'il ne fût encore que prêtre, l'honneur de le comprendre dans ses invitations : Paulin, dans son humilité, s'excusa de paraître à cette fête, et le pape voulut bien agréer

[1] Absentia corporalis non potest præsentiam spiritalem solvere... Semper tecum sumus, tuque nobiscum; nam etsi facie ad tempus discernimur, semper tamen corde conserti manēmus in te, vicissim te habitante in visceribus nostris, *ad commoriendum et ad convivendum.* (Epist. xx.)

ses excuses, et lui faire savoir que de loin comme de près il pouvait toujours compter sur lui. Cette faveur, dont il était bien éloigné de faire parade, Paulin la mettait, en termes enjoués et aimables, au service de l'évêque de Bordeaux : « Si Dieu permet, lui disait-il, que je puisse encore célébrer la fête des saints Apôtres à Rome, je me ferai recommander par lui à vos bontés : j'espère bien qu'il ne refusera pas. »

Quant au nouvel archevêque de Milan, Delphinus avait manifesté le désir de renouer avec lui des relations, et prié Paulin de vouloir bien être auprès de lui son intermédiaire : Paulin annonce qu'il lui écrit que Cardamas devra passer par Milan pour porter la lettre, et qu'il ne doute pas que Venerius, reconnaissant, ne s'empresse de mettre les débuts de son épiscopat « sous les auspices de celui dont il était le fils autrefois, dont il est devenu le frère ».

Paulin enfin en arrive à l'église d'Alingone : modeste, comme toujours, c'est à peine s'il laisse soupçonner la part qu'il a dans cette grande œuvre, dont il rapporte tout l'honneur au vénérable évêque. Les oppositions n'avaient pas manqué; mais enfin Delphinus avait pu, nonobstant tout, faire la consécration du nouvel édifice; Paulin le remercie de l'avoir fait participer à la bonne œuvre de ce gentil qui est loué dans l'Évangile pour avoir bâti aux Juifs une synagogue, et il lui dit tout le plaisir que lui a causé le passage de sa lettre où il racontait cette dédicace : « Dans ma joie, écrit-il, je me figurais être là, prenant part à vos transports, et chantant avec vous :

Tressaillez devant le Seigneur, chantez des psaumes, faites résonner les instruments, immolez des victimes, adorez le Seigneur dans son saint temple. » Et selon sa coutume d'interpréter tout au sens mystique, passant par une transition naturelle de cette église au temple que nous sommes : « Demandez à Dieu, disait le pieux solitaire, qu'il bâtisse aussi en moi, par le Christ et dans le Christ, une maison où il habite; mais qu'il la bâtisse sur cette pierre qui est lui-même, afin que jamais le vent des iniquités ni le torrent des tentations ne la puissent renverser. Qu'il réside dans mon cœur, comme dans son vrai temple, un temple où je puisse lui immoler des victimes pures, et où il puisse lui-même célébrer ses banquets. » Et revenant encore et toujours à ce que la sainteté de Delphinus lui impose à lui-même de vertus : « J'espère, lui dit-il en terminant, me souvenir toujours que je suis bien votre fils, le fils du dauphin, un poisson pris dans vos filets, et que vous avez retiré des flots amers du profond abîme[1]. Mais si je suis un poisson pris par vous, il faut aussi que comme Pierre[2] dans la gueule de ce poisson vous trouviez une monnaie à l'effigie, non de César, mais du vrai et immortel Roi dont notre âme est l'image; oui, il faut que cette monnaie porte l'empreinte de votre sceau,

[1] Meminerimus nos Delphini filios esse factos..., quia tu misisti hamum ad me de profundis et amaris hujus sæculi fluctibus extrahendum. (Epist. xx.)

[2] Allusion au poisson pris par Pierre, et dans la gueule duquel il trouva une pièce de monnaie qui servit à Notre-Seigneur pour payer le tribut.

c'est-à-dire de votre doctrine, de vos vertus, de votre âme. »

La lettre à Amandus n'est guère qu'un éloge du vieux et courageux messager, Cardamas, qui lui rappelle, dit-il, Hazaël, dont les Livres saints disent qu'il était plus rapide que les cerfs, et aussi saint Jean, qui devança Pierre au tombeau par la vitesse de sa course. Ce qui amène une digression restée célèbre sur le début de l'Évangile de saint Jean. Dans une de ses *Élévations sur les mystères*, Bossuet représente l'évangéliste, « le bien-aimé parmi les disciples, » qui, « par un rapide vol, fendant les airs, perçant les nues, s'élevant au-dessus des anges, des archanges, des chérubins, entonne son Évangile par ces mots : *Au commencement était le Verbe*[1]. » On croirait que Bossuet ici n'a fait que traduire ce beau passage de Paulin. Cette affirmation si nette de la génération éternelle du Verbe, distinct du Père et de l'Esprit, mais consubstantiel à l'un et à l'autre, paraît à Paulin comme un éclair qui foudroie toutes les hérésies : « Arius, car l'unité de la nature divine dans le Père et dans le Fils, et leur distinction personnelle, est manifeste dans cet oracle ; Sabellius, qui n'attribue qu'une origine humaine au Christ ; Marcion, qui imagine de distinguer entre le Dieu de la Loi et celui de l'Évangile ; Manès, qui niait le Créateur véritable du monde, et en affirmait un imaginaire : mais *tout a été fait par le Verbe, et rien n'a été fait sans lui;*

[1] Johannes igitur beatus dominici pectoris cubator, etc. Ep. XXI.)

le gnostique enfin, avec ses rêves de fantômes aériens, types des choses corporelles : car *le Verbe s'est fait chair;* non qu'il ait changé sa nature en la nôtre, comme d'autres serpents nous le sifflent aux oreilles; mais, demeurant ce qu'il est en lui-même, il a voulu, pour nous, commencer d'être ce qu'il n'était pas. » Ce passage montre avec quelle sûreté de doctrine et d'expression Paulin, quand il le voulait, touchait l'exposition des grands dogmes et de la métaphysique chrétienne.

Avec sa bonté habituelle, il revenait encore, en terminant, à Cardamas, qui infatigable alors que ses cheveux blancs lui donnaient bien droit au repos, allait et venait ainsi pour leur service, et il recommandait instamment à son ami la vieillesse de cet homme sûr et dévoué.

Là s'arrête, malheureusement pour nous, la correspondance entre Nole et Bordeaux : pas une seule des lettres que Paulin dut échanger encore, au moins jusqu'à l'an 406, époque des grands malheurs de la Gaule, non pas tant avec Delphinus, qui ne tarda pas à aller rejoindre au ciel saint Martin et saint Ambroise, qu'avec Amandus, qui lui succéda sur le siège de Bordeaux, n'est arrivée jusqu'à nous.

La correspondance avec Sévère se prolonge un peu plus. L'année même du retour de Cardamas (400), nous retrouvons pour la seconde fois Victor à Nole, l'aimable et cher Victor, qui allait devenir « la consolation annuelle de Paulin ». Sévère le lui avait promis pour l'entrée de l'hiver de l'année pré-

cédente, « et le passant, disait-il, tout entier avec vous, il aura moins froid qu'avec moi. » Paulin l'attendait donc avec impatience; il ne vint pas. Il était parti cependant de Primuliacum; mais à Narbonne, on s'en souvient, il avait rencontré Posthumien, pressé de partir pour l'Orient, et il était retourné porter à Sévère les lettres de Paulin dont Posthumien était chargé. Ce ne fut qu'à la fin de la mauvaise saison, en février ou mars de l'an 400, Cardamas n'étant peut-être pas encore reparti, que Paulin le revit: avec quelle joie! « Rien donc, cher ami, ne vous arrête, lui disait-il; ce n'est pas vous qui dites, comme le paresseux: *Le lion est dans le chemin!* Ce n'est pas vous qui avez peur *des périls nocturnes ou des traits qui volent pendant le jour.* Aussi *l'ange de Dieu vous protège et vous porte dans ses bras.* — J'espère bien, répondait Victor, aller et revenir souvent ainsi. — Oui, disait Paulin; et vous êtes bien un Victor, un vainqueur: votre piété triomphe des distances et des fatigues. Je compte bien que vous serez ma consolation de tous les ans[1]. » Victor arrivait avec des lettres de Sévère; en retour, Sévère réclamait aussi les lettres et les écrits de son ami. « Hé quoi! disait Paulin à Victor: je vous ai la première fois accablé de mes volumes, et Sévère veut que je recommence! » Victor avait encore d'autres instructions. Sévère, ses Dialogues terminés, poursuivait un autre ouvrage considérable, qui est demeuré son

[1] Solemne solatium. (Epist. XXVIII.)

grand titre littéraire, et lui a valu d'être surnommé le Salluste chrétien ; c'était une histoire universelle, qui prenait l'Église à son origine, dans le peuple hébreu, et allait jusqu'à l'époque contemporaine ; sa pensée était de montrer le monde antique préparant le monde nouveau ; il faisait, en un mot, ce qu'un critique moderne a appelé « les propylées historiques du christianisme ». C'est la pensée de Bossuet en germe, celle aussi de saint Augustin. Mais des difficultés chronologiques considérables l'embarrassaient dans l'histoire et la succession des rois chez les Hébreux. Il avait donc remis à Victor une note précise sur ces difficultés, et il priait Paulin de l'aider à les résoudre.

Paulin ne put mieux faire que de retenir Victor tout le printemps; mais alors, la fête des saints Apôtres étant proche, il voulut aussi le garder jusque-là, afin de l'emmener avec lui à Rome; d'ailleurs, il fut repris de nouveau par la maladie (c'est la troisième que nous constatons déjà depuis environ six ans qu'il est à Nole), et les lettres que Victor devait emporter n'étaient pas encore prêtes. Victor ne partit donc que dans le courant de l'automne, chargé, dit Paulin, comme un chariot : « Ce n'est plus un homme qui voyage, écrivait-il à Sévère; c'est un chariot qui marche, un chariot à deux pieds [1]. » L'ayant gardé si longtemps, et le renvoyant ainsi à l'entrée de l'hiver suivant, il en faisait à Sévère cette aimable excuse :

[1] Epistolarum nostrarum veredarius pedes, aut veredus bipes. (Epist. XXVIII.)

« Cela vaudra bien mieux que ce que tu disais, peu véridiquement de moi, trop modestement de toi : car c'est bien aux ardeurs de ton âme qu'il pourra se réchauffer, dans la froide saison, et c'est bien celle des chaleurs qu'il devait passer auprès d'un cœur glacé comme moi. Cette prolongation de séjour à Nole permit à Victor de voir les grands travaux que Paulin faisait commencer, cette année-là même, et il put en même temps mettre Paulin au courant des travaux analogues que Sévère faisait de son côté à Primuliacum ; mais n'anticipons pas sur nos récits. Sévère avait demandé à Paulin ses écrits : en réponse à ce désir, Paulin remit à Victor un exemplaire de son panégyrique de Théodose ; mais, en le lui envoyant, il s'excusait, comme nous l'avons raconté plus haut, d'avoir entrepris un tel travail au début de sa solitude. Victor emporta de plus les *Natalitia* composés par Paulin chaque année en l'honneur de saint Félix ; il y en avait déjà sept. Mais quant à la question concernant la chronologie hébraïque, Paulin se crut trop peu versé dans l'histoire pour s'engager dans ce dédale, et il pensa faire mieux en s'adressant à un plus habile que lui. Avec Mélanie, en effet, était arrivé d'Orient à Rome un homme d'un vaste savoir, également érudit dans les lettres grecques et latines, et d'une austérité égale à sa science, Rufin, le compagnon, le guide de Mélanie dans sa voie spirituelle[1]. Paulin avait lié des rapports affectueux avec cet homme

[1] Comitem in via spiritali. (Epist. XXVIII.)

qu'il avait reçu à Nole, et que tout alors désignait à sa vénération. Il avait trouvé en lui, pour l'étude des saints livres, un maître à l'école duquel il s'était empressé de se mettre, soit à Nole même, pendant le séjour que Rufin y avait fait avec Mélanie, soit à Rome, pendant les voyages qu'il y faisait lui-même. Et bien qu'en ce moment Rufin ne fût plus à Rome, mais à Aquilée, la pensée de lui renvoyer les questions posées par Sévère se présenta naturellement à Paulin. « Je lui enverrai, écrivit-il à son ami, ta note, et la réponse qu'il me fera, je te la transmettrai. Si celui-là ne peut t'éclairer, ne compte sur aucun autre. » Nous aurons dans la suite à parler plus en détail des rapports de Paulin avec Rufin; la suite de ces correspondances nous conduit maintenant à un autre sujet, que nous avons déjà fait pressentir, et que son importance nous oblige de traiter à part; nous voulons parler des grandes constructions que Sévère et Paulin faisaient exécuter en même temps, avec une pieuse émulation, à Primuliacum et à Nole.

CHAPITRE VINGTIÈME

LES BASILIQUES DE SULPICE SÉVÈRE A PRIMULIACUM
LETTRES ET VERS DE PAULIN A CE SUJET

400-402

Ce ne fut pas fortuitement, sans doute, et sans un concert, un échange de vues préalables, bien que les lettres qui nous restent n'en disent rien, que Paulin et Sévère conçurent en même temps, sous l'empire de nécessités analogues, la pensée des mêmes grandes œuvres, la construction de basiliques nouvelles à Nole et à Primuliacum; et il y eut cette harmonie de plus dans leurs deux vies ; comme si tout ce que l'un faisait pour la gloire de Dieu et le progrès de sa vie chrétienne, l'autre, par une sainte émulation de la piété et de l'amitié, se sentît incliné à le faire aussi. Nous parlerons en premier lieu des fondations de Sévère.

L'église de Primuliacum avait suffi d'abord pour lui et sa naissante communauté. Mais les disciples lui arrivaient de tous côtés, les nobles familles des Gaules lui confiaient à l'envi leurs enfants, il songea

à reconstruire sur de plus vastes proportions cette vieille église. Puis, sentant l'utilité pour sa famille spirituelle d'une église particulière, il se détermina à la bâtir[1]. En outre, il eut l'idée de relier l'une à l'autre les deux basiliques par un baptistère. Sur quel plan fit-il exécuter ces grands ouvrages? Nous ne le savons pas, et aucun texte ne nous permet d'en essayer la description. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que le baptistère, conformément aux idées et au symbolisme du temps, avait la forme d'une tour[2]. L'intention de Sévère était de l'orner de peintures, ainsi que les basiliques; et cherchant quels sujets il ferait représenter, sa pensée se fixa d'abord sur le grand évêque qui venait d'être rappelé au ciel, et qu'il pleurait toujours, bien qu'il ne doutât pas de sa félicité au sein de Dieu, saint Martin. Mais saint Martin ne remplissait pas seul son cœur: Paulin y occupait aussi une grande place; dans son admiration pour cet ami, Sévère sans difficulté embrassa l'idée de le donner comme pendant à Martin : et il chargea Victor, dans son troisième voyage à Nole, celui de l'an 401, de lui demander à cet effet son portrait et celui de Therasia. On se représente l'étonnement d'un homme aussi humble que Paulin à cette proposition inattendue. Nous avons sa réponse : « A

1 « Il avait autour de lui une famille sainte qui était un temple vivant du Saint-Esprit, et c'est sans doute ce que Paulin appelle son église domestique. » (Tillemont.) On voit qu'il s'agit aussi d'une véritable église, d'une basilique.

2 Turrito tegmine. (Epist. XXXII.)

l'exemple, écrivait-il à son ami dans la lettre que Victor fut chargé d'emporter, de celui qui dit un jour à l'apôtre : *Vos lectures vous ont troublé le sens,* j'aurais bien plus le droit de te dire : Sévère, mon cher Sévère, ton amitié vraiment t'aveugle, et tu en agis avec moi, qui ne suis plus un enfant par l'âge, si je le suis encore par la raison, comme un bon grand-père à qui l'excès de sa tendresse pour un petit-fils, soit dit sans offenser ta sagesse, fait faire des folies.

« Quelle réponse veux-tu que je fasse à ta prière? A quoi peut te servir une vaine image? Ou plutôt quelle image veux-tu que je t'envoie? celle de l'homme terrestre, ou celle de l'homme céleste? Je sais que tu désires cette forme incorruptible que le Roi du ciel aime en nous; car il n'y a que celle-là qui te pourrait être utile. Mais, infortuné que je suis, cette image-là je l'ai trop défigurée, et mes pensées charnelles et mes actions terrestres ne prouvent que trop qu'il y a plus en moi du vieil Adam que du nouveau. Comment donc faire? Me peindre tel que je suis, j'en aurais trop de honte; tel que je ne suis pas, je ne l'oserais jamais. Et que suis-je? Un malheureux homme, en guerre avec lui-même, et qui ne sent que trop cette terrible loi de la chair qui lutte contre l'esprit. Infortuné que je suis! la croix elle-même n'a pu me faire oublier le fruit de l'arbre maudit! Et il coule encore dans mes veines ce venin dont le père de notre race a infecté toute sa malheureuse postérité[1]! » Ce

[1] Infelix ego... Durat enim mihi illud ab Adam virus pater-

passage est remarquable par l'affirmation précise du péché originel qu'il contient, et saint Augustin (ce qui prouve, pour le dire en passant, combien les lettres de Paulin étaient répandues dans l'Église) en fut frappé à un tel point que nous le verrons l'invoquer dans sa lutte contre Pélage, et le rappeler à Paulin lui-même. C'est en développant ces idées que Paulin émettait une belle et profonde pensée, et qui est un des fondements de la mortification chrétienne : « Je m'emporte au delà de ce que je dois, parce que je ne prends aucun soin de me modérer en ce que je puis[1]. » — « Prie plutôt pour moi, ajoutait-il, ô mon frère, et demande à Dieu deux choses : qu'il anéantisse en moi le vieil homme, avec toutes ses misères, et qu'il me fasse renaître et fleurir en Jésus-Christ, renouvelant ma jeunesse comme celle de l'aigle. » Et après cette protestation d'une humilité sincère, pour mieux faire agréer son refus, Paulin ajoutait gracieusement : « Mais notre image, ne l'as-tu pas peinte de la main de Dieu même, non sur le bois ou la cire, mais en traits immortels, dans ton cœur, où tu la

num, quo universitatem generis sui pater prævaricatus infecit. (Epist. xxx.)

[1] Voici le commentaire éloquent que Bossuet a fait de cette parole : « En effet, chrétiens, celui qui prend sa course avec tant d'ardeur dans cette vaste carrière des choses licites, doit craindre qu'étant sur le bord il ne puisse plus retenir ses pas, qu'il ne soit emporté plus loin qu'il ne pense, ou par le penchant du chemin, ou par l'impétuosité de son jugement, et qu'enfin il ne lui arrive ce qu'a dit de lui-même le grand saint Paulin : *Quod non expediebat admisi, dum non tempero quod licebat.* Je m'emporte, etc. » (*Sermon pour une vêture.*)

pourras contempler, non seulement ici-bas, mais jusque dans l'éternité? Si cependant tu veux, dès cette vie, donner à ton amitié ces consolations sensibles, tu pourras dicter de mémoire au peintre nos traits, et si nous ne sommes pas ressemblants pour d'autres, nous le serons du moins pour toi qui nous contemples et nous embrasses perpétuellement des yeux du cœur. »

Ce refus ne découragea pas Sévère, l'image de Paulin n'en fut pas moins peinte, en regard de celle de saint Martin, dans le baptistère. Ce n'est pas tout; Victor pendant son séjour à Nole avait vu commencer aussi les fondations de Paulin, et celui-ci n'avait pas manqué de lui communiquer, à l'intention de Sévère, toutes ses pensées pour l'achèvement et l'ornementation de ses basiliques. Sévère avait donc appris que Paulin ou avait composé déjà, ou se proposait de composer des inscriptions en vers pour expliquer au peuple le symbolisme de ses édifices et des peintures qui les devaient orner; que de plus il avait un riche trésor de reliques, reliques des saints apôtres et des martyrs, qu'il se proposait de placer sous l'autel de la basilique qu'il restaurait. Il se mit donc aussi en frais de poésie, et fit orner d'inscriptions en vers les murailles de son baptistère. Et quant aux reliques, il en obtint tout à coup de précieuses, et qu'il ne souhaitait pas. Clarus, ce disciple de Martin, qui s'était rendu auprès de lui, après la mort de Martin, ainsi que nous l'avons raconté, vint à mourir : c'était un saint, Sévère n'en pouvait douter; il n'hésita donc

pas à placer son corps sous l'autel même de l'église de sa communauté; mais il n'avait point de reliques à placer sous l'autel de l'autre basilique, et, ne voulant pas que Primuliacum eût rien à envier sous ce rapport à Nole, il se décida quand les édifices furent achevés, et avant d'en faire la consécration, à prier Paulin de lui céder quelque chose de son trésor. Le vaillant Victor fut donc une quatrième fois envoyé à Nole[1]. Les lettres qu'il emportait rendaient compte à Paulin des beaux travaux exécutés à Primuliacum, et les explications intelligentes qu'il y ajouta de vive voix les représentèrent si bien à Paulin, qu'il croyait, disait-il, les voir[2]. Sévère communiquait aussi à son ami les vers qu'il avait faits pour son baptistère, et dont il était peu satisfait; car il lui demandait de vouloir bien, lui, meilleur poète, en composer d'autres, qu'il mettrait à la place des siens dès qu'il les aurait. Paulin fut ravi de tout ce qu'il apprit des beaux travaux de Sévère, et bénit Dieu de ces harmonies qui se rencontraient dans leurs œuvres comme dans leurs âmes; mais comme toujours il s'humilia devant son ami, proclamant les fondations de Sévère bien supérieures aux siennes, puisque Sévère avait construit, disait-il, outre ses basiliques, un baptistère, ce que lui, Paulin, n'avait pas fait[3]. Nous verrons, cependant, si

[1] En 402; car la lettre XXXII qu'il remporta alors parle de la consécration des basiliques de Paulin, qui eut lieu cette année-là.

[2] Epist. XXXII.

[3] Etiam baptisterium basilicis duabus interpositum condidisti, ut nos quoque operum ædificatione vinceres. (*Ibid.*)

les constructions de Sévère devaient l'emporter sur celles de Paulin. Mais ce qui le désola, ce fut d'apprendre que, quoi qu'il eût dit, son portrait avait été placé dans le baptistère comme pendant à celui de saint Martin. « Hé quoi! s'écriait-il, quelle union peut-il y avoir entre la lumière et les ténèbres, entre la colombe et le serpent, entre Martin et moi! » Son ingénieuse humilité cependant y découvrit un avantage dont elle profita habilement : c'est que ce voisinage, comme une ombre qui donne du lustre à un tableau, ferait ressortir d'autant plus la figure du grand évêque, et c'est de cette pensée qu'il s'empara pour réparer ce qu'il appelait « une erreur de l'amitié [1] » : « Je t'ai donc obéi, dit-il, et j'ai expliqué dans mes vers, pour l'instruction des néophytes, la seule pensée qui ait pu te faire exposer à leurs regards deux figures si dissemblables. »

Voici, en effet, les inscriptions qu'il avait composées pour le baptistère, car il en envoyait deux. La première était courte :

« O vous tous qui purifiez dans ces fonts sacrés et vos corps et vos âmes, considérez les deux voies que l'on vous propose pour une sainte vie : Martin vous offre l'exemple de la parfaite vertu ; Paulin vous apprend comment on obtient son pardon : pécheurs, regardez celui-ci; justes, celui-là. L'un est un exemple pour les saints, l'autre pour ceux qui ont péché. »

[1] Errore caritatis tuæ. (Epist. XXXII.)

La seconde inscription développait un peu plus la même pensée.

« Riche des trésors du Christ, mais pauvre pour lui-même, Sévère a couronné de ce dôme magnifique ces fontaines sacrées. Destinant cet édifice aux sacrements régénérateurs des hommes, il a dignement représenté ces mystères de vie par une double et symbolique peinture : deux hommes sont là, l'un à l'air auguste et vénérable, c'est Martin ; l'autre, l'obscur et humilié Paulin. Par la puissance de ses exemples et de sa parole, le premier affermit la foi ; l'autre, donnant tout son bien pour racheter ses péchés, enseigne qu'au-dessus de toutes choses il faut placer le salut de son âme. »

« Ainsi, ajoutait agréablement Paulin, on ne se moquera plus de toi pour avoir fait des peintures aussi choquantes par le contraste ; on approuvera, au contraire, que tu aies voulu représenter un grand saint comme Martin, et un grand pécheur comme moi, pour donner tout à la fois un exemple aux bons, et une consolation aux malheureux. Mais ne va pas commettre une nouvelle faute, en effaçant tes vers : qu'ils restent sur les murailles de ton baptistère comme des diamants dont la pâleur des miens relèvera encore l'éclat. »

Ces deux inscriptions interprétaient les peintures ; celle que voici, le baptistère lui-même :

« C'est ici la fontaine où les âmes se régénèrent, et c'est la grâce divine qui communique aux eaux cette vertu vivifiante : l'Esprit-Saint lui-même y

descend, et marie à ces eaux sacrées celles du ciel. Divinement fécondes, elles enfantent la race sainte. Admirable bonté de Dieu, c'est un pécheur qu'on y plonge; c'est un juste qui en sort : et ainsi, par une mort et une renaissance également heureuses, l'homme meurt aux choses terrestres, il renaît aux choses célestes. Le péché est détruit, la vie rendue; le vieil Adam meurt, le nouveau revit pour le ciel[1]. »

Assurément, ces vers sont beaux et dignes des grandes et saintes choses qu'ils expriment.

Les basiliques aussi étaient ornées de peintures, comme le baptistère par lequel les deux édifices se reliaient; des fonts sacrés on conduisait les néophytes régénérés, vêtus de blanc, jusqu'à l'autel, sous les yeux du peuple; là on leur donnait le pain eucharistique, au milieu des chants joyeux de l'assistance. Une belle inscription de Paulin décrit ces choses, et en explique le symbolisme : les trois édifices sont le symbole de la Trinité; les deux basiliques celui des deux Testaments; dans le baptistère qui rattache l'une à l'autre, il faut voir les rapports des deux Testaments et leur commune origine, contestée, comme on sait, par quelques hérésies. Quant aux pompes

[1] Hic reparandarum generator fons animarum
Vivum divino lumine flumen agit.
Sanctus in hunc cœlo descendit Spiritus amnem,
Cœlestique sacras fonte maritat aquas.
Concipit unda Deum, sanctamque liquoribus almis
Edit ab æterno semine progeniem.
Mira Dei pietas! peccator mergitur undis,
Mox eadem emergit justificatus aqua.

mêmes du baptême, voici comment Paulin les décrit :

« Des fonts sacrés le prêtre qui les a régénérés conduit au temple les néophytes vêtus de blanc, emblème de leur innocence reconquise; et rangeant en couronne ces jeunes agneaux autour des autels richement parés, il dépose sur leurs lèvres la céleste nourriture. Les plus anciens fidèles s'associent à ces saintes joies, et tous ensemble font retentir le saint bercail du joyeux *Alleluia*[1]. »

Les vers cités plus haut paraissent avoir été destinés à la basilique reconstruite et agrandie; celle que Paulin appelle l'église domestique de Sévère, et où reposait sous l'autel, nous l'avons dit, le corps de Clarus, ne pouvait pas être oubliée : Paulin voulut se donner aussi la pieuse joie de faire des vers à la mémoire de ce disciple de Martin qu'il vénérait presque à l'égal du saint évêque, et il composa deux inscriptions, entre lesquelles, disait-il à Sévère, « ton embarras sera non de choisir la meilleure, mais de savoir si tu ne dois pas, pour l'honneur de Clarus, les supprimer toutes deux. » La vérité est qu'elles sont toutes deux également belles : elles expriment du reste, sous une forme différente, la même pensée. Une prière admirable à Clarus suivait la seconde;

[1] Inde parens sacro ducit de fonte sacerdos
    Infantes, niveos corpore, corde, habitu.
Circumdansque rudes festis altaribus agnos
    Cruda salutiferis imbuit ora cibis :
Hinc senior sociæ congaudet turba catervæ;
    Alleluia novis balat ovile choris.

nous la citerons, et pour la beauté des vers, et parce que cette pure tendresse de Therasia et de Paulin, cette union de leurs âmes, plus intime, semble-t-il, à mesure qu'ils deviennent plus austères et plus saints, s'y révèle avec un charme pénétrant. De temps en temps Therasia apparaît dans cette histoire; mais Paulin laisse deviner, plus qu'il ne l'exprime, ce qu'est pour lui cette compagne devenue maintenant une sœur; ici il s'explique enfin, son admiration autant que son saint amour éclate; on sent combien elle lui est une aide et un soutien encore, tout prêtre et moine et saint qu'il est; qu'elle se tient là près de lui comme un doux astre dont le rayonnement lui est toujours secourable, et qu'il est heureux, dans ses dépouillements et ses austérités, de contempler pour s'animer lui-même à une vertu plus haute. S'il ne lui cède pas en affection, il se croit loin des sommets où elle est parvenue, et il demande au saint de le rendre enfin digne d'elle par ses prières :

« O Clarus, illustre aussi par votre foi (Clarus signifie illustre), plus encore par votre sainteté, et plus encore par la gloire qui la couronne, vous à qui fut donné si justement ce nom qui est le nom même de la gloire, comme vos restes sacrés sont bien placés sous les autels! Temple du Christ, votre place était bien là, sous l'autel de Dieu. Mais vos restes mortels seulement sont ici ; votre âme s'est envolée aux cieux. Soit donc que vous reposiez dans le sein d'Abraham, ou sous cet autel du Seigneur chanté par l'Apôtre, ou dans les jardins mystérieux des élus, en quelque ré-

gion du ciel ou du paradis que vous soyez, heureux et tranquille au sein de l'éternelle paix, accueillez avec bonté les vœux que des pécheurs vous adressent: souvenez-vous de Paulin et de Therasia. Aimez-les, comme vous en a si souvent prié Sévère, bien qu'ils n'aient pas été connus de vous : ils ne méritaient pas ce bonheur! Vous ne pouvez pas les séparer : ils ne sont pas séparables; n'en entraîneriez-vous qu'un, l'autre lui est uni si étroitement, qu'il viendrait avec lui. Aimez-les donc tous les deux, puisque tous les deux ils ne font qu'un. Ainsi Dieu nous a appelés, tous les deux ensemble; ainsi Martin nous a chéris; ainsi, ô Clarus, vous daignerez nous protéger, sans distinguer entre deux âmes dont l'affection, je ne puis pas dire la vertu, n'a fait qu'une seule âme; mais vos prières, ô saint, mettront là aussi, dans la vertu, l'égalité. Uni à Martin pour nous aimer, vos prières seront plus fortes que nos iniquités, et, partageant avec Sévère le bonheur d'être vos amis, nous nous sentirons à jamais en paix sous l'abri de vos ailes[1]. »

Il n'y avait que la question des reliques où Paulin

[1] Hæc peccatorum bonus accipe vota rogantum,
Ut sis Paulini Therasiæque memor!...
Non potes individuos divellere; si trahis unum,
Unus adhærentem, quo rapitur, rapiet.
Ergo individuos pariter complectere fratres,
Utque sumus, sic nos dilige participans.
Sic Deus accivit, sic nos Martinus amavit :
Sic et tu pariter, Clare, tuere pares;
Non meritis, sed amore pares : tu, sancte, valebis
Exorare pares et meritis fieri.

ne pouvait satisfaire son ami, ayant disposé déjà, comme nous le dirons, de celles qu'il possédait ; mais Victor et lui surent y suppléer. Il y avait dans l'Italie du Nord, à Brescia, une femme admirable, nommée Sylvia, que Paulin connaissait; elle était Gauloise, et peut-être avait-elle fait le pèlerinage de Nole : c'était la sœur du fameux Rufin, le ministre d'Arcadius, lequel venait de faire tout récemment la fin tragique que l'on sait. Nous la rencontrons en ce moment pour la première et la dernière fois : ce n'est qu'une apparition dans notre récit, mais qui nous permet du moins d'entrevoir et de saluer en passant une autre de ces admirables femmes que le christianisme suscitait en si grand nombre dans ce siècle; ensevelies dans un grand deuil, et embaumant le monde d'une grande vertu. Cette noble dame avait habité l'Orient, et passé plusieurs années à Constantinople, où elle avait donné l'exemple d'une haute piété : l'illustre sainte Olympiade en particulier l'admirait beaucoup et l'avait l'avait prise pour modèle. Sylvia avait rapporté d'Orient de nombreuses reliques des martyrs, et Victor, qui l'avait vue au début de son voyage, avait obtenu d'elle la promesse qu'elle ne refuserait pas d'en donner quelque chose pour la basilique de Sévère. On voit ici encore combien le culte des saints et la dévotion à leurs reliques étaient établis, en Orient comme en Occident, dans ce siècle des grands docteurs et des grands conciles, et du plus plein épanouissement du dogme chrétien qui fut jamais; et on comprend d'autant moins que le protestantisme, dont la prétention

est précisément de ramener le christianisme à la pureté de ces premiers temps, ait pu avoir, contre ce point de la doctrine, les scrupules qu'il conserve encore, et qui l'ont entraîné, pendant les funestes guerres de religion, à des dévastations si lamentables. Mais, non content d'avoir fourni à Victor ces précieuses indications, Paulin voulut encore se donner le plaisir de faire à Sévère un présent qui ne pouvait que lui être infiniment agréable : du fragment de la vraie croix que lui avait laissé Mélanie, il détacha donc une parcelle, la mit dans un reliquaire d'or, et, par une délicatesse qui devait toucher Sévère, Therasia voulut qu'elle fût offerte de sa part à Bassula : « Mais, disait Paulin à Sévère, c'est toujours l'offrir à toi-même. » C'est dans la lettre dont il accompagnait ce présent que Paulin fit de l'invention de la croix par sainte Hélène le récit que nous avons donné ci-dessus : Sévère le trouva si beau qu'il l'inséra presque textuellement dans son histoire : « De cette croix sacrée du Sauveur je ne t'envoie qu'un atome, pour ainsi dire, lui écrivait Paulin : c'est peu, mais c'est beaucoup pourtant[1], si tu le regardes avec les yeux de la foi. Dans ce fragment, il y a toute la vertu de la croix elle-même. Cette croix à laquelle a été attaché Notre-Seigneur, elle a fait trembler la terre et fendu les rochers : ah! ne fendra-t-elle pas aussi nos cœurs! » Naturellement Paulin composa encore des inscriptions pour cette insigne relique, destinée dans sa

[1] Magnum in modico munus. (Epist. xxxv.)

pensée soit à être placée, avec les reliques des apôtres et des martyrs que Victor espérait recevoir de Sylvia, sous l'autel de la grande basilique de Primuliacum, soit à être conservée dans son reliquaire, afin que Sévère pût l'avoir toujours sous sa main et à sa disposition dans les besoins et les périls quotidiens. Et enfin, comme Victor insistait pour que Paulin lui permît d'emporter toutes les inscriptions dont il avait couvert, ainsi que nous le verrons, ses propres basiliques, affirmant que Sévère l'exigeait, et qu'il était juste, d'ailleurs, qu'il fît connaître à son ami tous les détails de son œuvre, comme Sévère lui avait fait connaître tous les détails de la sienne, Paulin transcrivit dans la lettre que devait emporter Victor toutes les inscriptions dont nous aurons à parler quand nous raconterons les grands travaux qui s'exécutaient à Nole dans le même temps. « Tu les a voulus, lui disait-il, ces vers bien indignes de tes belles constructions, les voilà; mais puisque tu t'obstines à penser sur moi autrement que moi-même, si tu les transportes sur les murs de ton église domestique, ce sera ma vengeance. Et tu te repentiras de les avoir exigés, quand tu verras toutes les moqueries qu'on ne manquera pas d'en faire. Non pas toutefois qu'on puisse s'y tromper, et t'attribuer jamais ces vers, ces péchés commis par moi : non, j'en porterai seul la honte. »

Puis, selon sa coutume, s'élevant à de plus hautes pensées, et de ces édifices matériels au temple spirituel que chaque chrétien est chargé de bâtir dans

son âme, et exposant les points de vue qui les avaient déterminés, Sévère et lui, à ces fondations : « Oh! s'écriait-il, qu'il est consolant d'ériger et d'orner ces édifices consacrés à un Dieu magnifique dans ses récompenses, et qui nous payera si cher un jour ces largesses de notre piété! Ces œuvres, et tant d'autres encore, nous les faisons avec les matériaux que cette terre nous fournit : mais *béni soit le Seigneur, qui seul opère des merveilles!* De même qu'il a changé le rocher en torrents d'eau, de même il convertit en trésors célestes les terrestres objets dont nous lui faisons hommage! Tandis que nous lui élevons ici-bas des édifices matériels, lui, par une secrète opération, il fait de nous un édifice pour le ciel. Ainsi, pauvres hommes que nous sommes, nous croyons être généreux, nous croyons donner quelque chose : en réalité nous trafiquons, nous faisons un échange tout à notre avantage; avec la terre nous achetons le ciel, avec des choses indigentes et misérables une félicité sans prix. Oh! oui, qui prête au Christ fait un fructueux commerce. » Le développement de cette pensée amène Paulin à dire quelques mots de la grande vertu chrétienne dont il était lui-même un si héroïque modèle, la charité; le passage est trop beau en lui-même, et trop révélateur de la vie que nous racontons, pour que nous n'en citions pas quelque chose :

« Mais, diras-tu peut-être, le Christ, où le trouver, comment l'atteindre? Vois-le dans tout pauvre, touche-le dans tout indigent, recueille-le dans tout

homme sans demeure; car sa parole est formelle: *c'est à lui-même que l'on fait tout ce que l'on fait au plus petit.* Nous savons maintenant comment on le voit, tout invisible qu'il est, comment on l'atteint, quoique inaccessible. *Vous aurez toujours,* nous a-t-il dit, *des pauvres parmi vous.* Si donc nous le voulons, jamais nous ne serons embarrassés pour faire une bonne action, puisque nous avons toujours quelque pauvre sous la main. Prêtons en toute sécurité au pauvre, ou plutôt au Christ dans ses pauvres: nous sommes sûrs alors d'avoir notre part de la gloire suprême qu'il leur réserve. »

Ainsi Paulin savait parler le langage de la grande foi, comme il savait en faire les œuvres.

Il est temps maintenant de passer aux belles fondations de Nole.

CHAPITRE VINGT-UNIÈME

GRANDES FONDATIONS DE PAULIN A NOLE
IL BATIT UNE BASILIQUE EN L'HONNEUR DE SAINT FÉLIX
ET RESTAURE L'ANCIENNE
IL ÉRIGE AUSSI UNE BASILIQUE A FONDI

400-402

La vieille basilique de Saint-Félix était manifestement insuffisante pour les foules sans cesse croissantes des pèlerins ; de plus, obstrué encore par ses lourds piliers, l'édicule manquait de lumière; enfin Paulin souffrait d'en voir les abords déshonorés, d'un côté par une misérable masure, de l'autre par le potager du monastère qui y confinait, et sur la façade même par deux affreuses bicoques en bois, sortes d'auberges qui étaient venues se poser là. L'idée de bâtir une splendide église à saint Félix se présenta donc à Paulin, qui venait d'aider si efficacement l'évêque de Bordeaux à restaurer ou à reconstruire celle d'Alingone. Cette œuvre de religion par excellence, l'érection d'un temple à Dieu, en même temps qu'elle glorifierait puissamment le saint au service duquel il s'était voué, et Dieu dans ce grand saint,

lui paraissait devoir être pour lui-même une excitation permanente à l'édification, dans son âme, de ce temple spirituel que tout chrétien doit élever. Les ressources pour cette entreprise ne pouvaient pas lui manquer; car bien qu'il eût vendu ses possessions d'Aquitaine et d'Espagne, et qu'il en eût distribué le prix aux pauvres, il n'avait pu en tous les cas donner que ce qu'il avait reçu, et peut-être, tant elles étaient vastes, n'avait-il pas encore reçu le prix de toutes : nous venons de voir, en effet, qu'un navire, chargé, comme il dit, de l'argent de ce saint commerce, lui avait récemment procuré des sommes, à coup sûr, considérables; de plus, nous ne voyons pas qu'il eût vendu de suite ce qu'il possédait à Nole et à Fondi; enfin, ses opulents parents et amis de Rome, Mélanie et les siens, qu'il revoyait chaque année, et qu'il mit sans aucun doute dans la confidence de ses projets, ne pouvaient lui faire défaut en cette occurrence. Quoi qu'il en soit, et quelles que fussent les ressources sur lesquelles il comptait, il entreprit, au commencement de l'année 400, six ans après son arrivée à Nole, les magnifiques fondations dont nous avons maintenant à parler, et qui méritent d'occuper une place d'honneur dans l'histoire de l'art chrétien.

L'art a une mission sublime, qui est d'élever l'âme humaine par le visible à l'invisible, l'homme étant une intelligence unie à des organes. Et c'est pourquoi l'art est l'auxiliaire naturel et nécessaire de la religion, dont la fin est analogue. Le culte en a besoin

non seulement pour bâtir les édifices où il rassemble les hommes, et où s'accomplissent les grands actes qui le constituent, l'adoration, la prière, le sacrifice, mais aussi pour donner aux croyances et aux sentiments dont il procède l'expression qui leur est propre, et que réclame la double nature spirituelle et corporelle de l'homme. Cette expression est le symbole, c'est-à-dire l'idée immatérielle sous une forme matérielle.

Le symbolisme est tellement la langue de l'art, qu'il est celle de l'artiste divin lui-même; la nature n'est pas autre chose qu'un grand symbole qui nous révèle son auteur. Dans ses œuvres, Dieu a mis ses idées, son image, un reflet de sa beauté suprême :

L'étendue à nos yeux révèle sa grandeur,
La terre sa bonté, les astres sa splendeur;
Il s'est produit lui-même en son brillant ouvrage;
L'univers tout entier réfléchit son image.

Ces réalisations créées de l'idéal incréé, malgré leur imperfection nécessaire, et par leur imperfection même, provoquent, aiguillonnent l'élan de l'homme vers l'invisible et l'infini. Mais la nature, expression trop incomplète de Dieu, ne suffit pas à l'homme; l'idée de l'infini qu'il porte en lui-même déborde trop les objets qui frappent sa vue, pour que cette pâle image, si variée et si riche qu'elle soit, puisse satisfaire les ardeurs sacrées qu'elle allume; alors il appelle l'art à son aide, il imite Dieu, il se fait artiste à son tour; il créé, c'est-a-dire il jette au

dehors ses idées, ses sentiments, tout ce qui fait sa vie spirituelle, sous une forme sensible et vivante; l'art est ainsi une sorte de langage, le plus poétique, le plus beau, comme aussi le plus puissant, pour saisir l'âme et l'emporter vers l'idéal, qui au fond est Dieu.

De ces analogies entre l'art et la religion, il suit que toute religion doit donner naissance à un art en rapport avec elle-même, auquel elle ouvre un champ d'autant plus vaste qu'elle est plus parfaite. Et comme le christianisme est la plus haute et la plus sainte des religions, l'art chrétien devait être et a été le plus fécond de tous les arts. Le christianisme a, en effet, transformé l'art humain, comme il a transformé l'âme humaine; non en changeant ses conditions essentielles et ses procédés nécessaires, mais en le pénétrant d'idées nouvelles, en l'inspirant d'un souffle nouveau. Quand l'art chrétien sortit du dogme chrétien, puisque c'est l'idée, nous l'avons vu, qui enfante l'art, il trouvait un autre art qui l'avait précédé; architecture, peinture, sculpture, musique, éloquence, poésie, tout cela existait dans le monde; il s'en empara; il emprunta à cet art profane et païen ce qui est essentiel à tout art, les procédés, les règles, les éléments, la matière; mais il y mit son esprit, et le fit vivre de sa vie.

Il y avait donc, quand le christianisme parut, le paganisme et le temple païen. Le temple païen était né de l'idée païenne. Le dieu des polythéistes n'était pas le Dieu unique et infini; fait à l'image de l'homme,

il habitait une demeure; le temple païen fut conçu comme cette habitation. Seul, le prêtre y entrait pour les sacrifices; la foule n'y était pas admise, et c'est pourquoi les temples païens étaient de si étroites enceintes. Le Dieu des chrétiens, au contraire, est le Dieu de l'univers, de même que le christianisme est la religion universelle, et les mystères chrétiens accomplis dans le temple admettent à leur participation l'assemblée chrétienne tout entière. Dès lors elle ne pouvait rester en dehors de l'édifice religieux ; il était nécessaire qu'elle y trouvât place; il fallut par conséquent l'agrandir : le type païen fut donc abandonné, et l'on en chercha un autre; le nom même d'*église, assemblée,* appliqué aux édifices religieux indique la raison fondamentale de ce changement.

Ce nouveau type, ce furent les édifices destinés aux actes de la vie civile qui le fournirent naturellement, à cause de leur analogie sous ce rapport avec l'idée chrétienne; car l'idée d'universalité qui manquait à la religion païenne se retrouvait dans la vie civile : il y avait des lieux où les hommes pouvaient tenir leurs assemblées pour leurs intérêts civils communs; tels étaient les édifices où l'on rendait la justice, les basiliques, dont les dispositions se trouvaient correspondre parfaitement à l'idée fondamentale par laquelle la religion nouvelle réunissait tous les hommes au pied du même autel, comme aussi aux besoins nouveaux de son culte, qui réclamait tout à la fois une place distincte pour le clergé, et une autre pour l'assemblée chrétienne elle-même. La basilique,

en effet, se composait généralement d'une enceinte demi-circulaire, où se tenaient les juges, et d'un long parallélogramme, divisé par deux rangs de colonnes en trois nefs, celle du milieu plus large que les deux autres, où circulait la foule. A ce type fondamental pouvait facilement s'adapter la *cella* antique, qui était tout le temple païen, et qui, disposée en nombre plus ou moins grand le long des nefs latérales, satisfaisait à des intentions particulières et à des besoins spéciaux. C'est pourquoi, quand la paix fut rendue à l'Église, et que le christianisme, sorti des cryptes et des catacombes, put déployer son culte et son art selon son génie propre, il s'empara du type, déjà, non pas exclusivement, mais généralement adopté par lui, de la basilique, et bâtit sur ce type la plupart des grands édifices religieux. C'est ainsi que furent construites à Rome, par Constantin, ces fameuses basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul et de Saint-Jean-de-Latran; par sainte Hélène, en terre sainte, celles du Calvaire, de la Crèche et du Mont-des-Oliviers; d'autres encore: telle était la célèbre basilique de Tyr, décrite par Eusèbe; et à Milan cette église des saints Gervais-et-Protais, dont l'abside subsiste encore, telle que l'a vue saint Ambroise, qui y repose, et dont elle porte aujourd'hui le nom.

Quand donc Paulin, dans son zèle pour la gloire de saint Félix, voulut, à côté du vieil édifice qui abritait les restes vénérés du saint, en bâtir un nouveau, il n'eut pas à en chercher le type, il n'eut qu'à s'inspirer de ce qu'il avait vu à Milan et à Rome, et

la basilique de Saint-Pierre fut probablement le modèle auquel il s'attacha. Son édifice fut, en effet, une basilique avec une abside et trois nefs formées par deux rangs de colonnes, et le long des nefs latérales des *cellæ* ou chapelles[1], destinées à des usages particuliers, soit à la prière silencieuse, soit à la sépulture des membres de la communauté, d'après ce touchant usage des vieux âges chrétiens qui aimaient à faire dormir leurs morts, jusqu'au jour du grand réveil, à l'ombre de Dieu, dans le lieu saint. L'autel était placé, non dans la nef, mais sous l'abside; la façade avait trois portes; l'édifice était tourné non à l'Orient, selon la coutume générale, mais vers le tombeau de saint Félix. Il avait fallu pour cela abattre l'abside d'un vieil édifice encore debout dans l'intervalle qui séparait les deux églises, et percer le mur latéral de la vieille basilique de trois ouvertures correspondant aux trois portes de la nouvelle. Ces ouvertures étaient en claire-voie, de telle sorte qu'on avait vue d'un des deux édifices dans l'autre, et réciproquement[2].

Telle était dans ses grandes lignes l'église bâtie par saint Paulin. Mais elle eût trop écrasé de sa splendeur la vieille basilique, étroite et sombre, s'il l'eût laissée dans cet état. Aussi entreprit-il, en même temps qu'il édifiait la nouvelle, de restaurer et d'agrandir l'ancienne. Et d'abord, pour lui donner plus de lumière, il remplaça les piliers massifs qui la soute-

[1] Muratori, *Dissert.* XVII.

[2] Epist. XXXII, *ad Severum*.

naient par d'élégantes colonnes ; il entoura aussi de colonnes, disposées en forme de quadrilatère, l'enceinte vénérable où était le saint tombeau ; d'autres colonnes, placées autour du quadrilatère, formaient comme des nefs, dans lesquelles le peuple pouvait se répandre. Mais l'édifice ne reçut pas plus d'élévation, puisque la vieille voûte en bois fut conservée ; seulement elle fut repeinte, ce qui lui donna tout l'éclat de l'ivoire; des peintures et d'autres ornements de toute nature achevèrent d'enlever au vieil édicule toute apparence de vétusté.

Une belle inscription en vers, exécutée en mosaïque, sur les arceaux des colonnes, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du quadrilatère, et qui se voit encore aujourd'hui[1], célébrait ce beau travail; la voici :

« Petit était le lieu, étroit pour les saints mystères; le pèlerin n'aurait pas pu y étendre ses mains en priant. Maintenant, agrandi, il offre aux peuples, pour les pompes du culte, un somptueux autel, sur le tombeau du saint martyr. L'édifice renouvelé charme le regard de Dieu : ainsi le Christ renouvelle-t-il sans cesse toute chose, et les éclaire de sa lumière. C'est pour honorer le tombeau du saint qui nous est cher, qu'on a donné ici et du jour et de

[1] « L'inscription en mosaïque : *Parvus erat locus, angustus sacris agendis*, etc., existe encore : je l'ai vue sur la frise supérieure aux colonnes; les lettres sont du temps de saint Paulin. Nul doute que l'inscription ne soit de lui. » (*Lettre de M. de Rossi à l'auteur*, 27 septembre 1876.)

l'espace. L'antique et vénérable sanctuaire de Félix à la fois s'éclaire et se dilate. Vous qui vous souvenez de son exiguïté, réjouissez-vous ; c'est l'honneur du pontife, que le nouvel éclat de ce tombeau[1]. »

Outre ces deux basiliques, Paulin construisit, pour les relier, soit ensemble, soit avec le monastère, de magnifiques portiques. Il en désigne clairement trois : l'un, dans l'intervalle qui séparait les deux édifices ; et les deux autres qui entouraient ce qu'il appelle la cour intérieure et la cour extérieure.

Il parle aussi d'un baptistère qui faisait partie de la basilique majeure, c'est-à-dire de la basilique de saint Félix.

On voit, par ce simple coup d'œil d'ensemble jeté sur les fondations de Paulin, combien elles étaient considérables. Mais avant d'en décrire les détails, et pour les mieux faire comprendre, il est nécessaire de dire quelques mots de la révolution capitale qu'avait déjà accomplie l'art chrétien.

Les grands événements de l'histoire ont leurs contre-coups nécessaires dans l'art, parce que l'art, traduction des idées et des sentiments des hommes,

1 La porte secrète qui donnait sur le jardin de saint Félix était ornée, en dehors et en dedans, de deux inscriptions. En dehors, on lisait :

« Par ce jardin agréable, entrez, chrétiens, dans la maison de Dieu : une telle entrée convient bien à un lieu d'où l'on sort pour aller, si on le mérite, en paradis. »

En dedans :

« Vous qui sortez de ce temple, après y avoir offert à Dieu vos prières, revenez-y de corps, restez-y de cœur. »

est nécessairement l'expression d'une civilisation, d'une société. Le christianisme naquit et grandit au milieu des persécutions; la première phase de l'art chrétien devait se ressentir de cet état d'oppression; aussi apparaît-il, à un premier coup d'œil jeté sur le symbolisme des catacombes, qu'on est là en présence d'un art, en germe simplement, pour ainsi dire, qui se cache comme un proscrit, et n'ose pas se déployer tout entier. Il ne dit, et bien timidement encore, que ce qu'il est absolument nécessaire qu'il dise : les idées essentielles, les dogmes fondamentaux du christianisme, la rédemption, la grâce, les sacrements qui la contiennent, l'Église qui les dispense, l'autre vie, dont ils renferment la promesse; et tout cela sous des symboles aussi simples que les idées elles-mêmes : le poisson, la brebis, le bon Pasteur, la colombe, le palmier, quelquefois une scène historique, mais isolée, et répondant à un dogme particulier, comme le sacrifice d'Abraham, Moïse frappant le rocher, le Sauveur multipliant les pains.

Au IVe siècle, le christianisme victorieux sort des catacombes, et l'art chrétien avec lui; mais c'est, comme le christianisme lui-même, un art triomphant. Non sans doute qu'il fût, pendant les trois premiers siècles, tout entier dans les cryptes; toutefois, si des églises existaient alors à la surface du sol, elles étaient rares; Constantin ayant donné le signal, on les vit germer de toutes parts, mais avec une expression nouvelle dans leur symbolisme : ce symbolisme s'étend, se développe, se complète; aux

objets isolés succèdent des cycles entiers de peintures; les prophéties apparaissent sur les nefs, et en regard leur accomplissement[1]; aux voûtes rayonnantes des absides resplendit l'image du Christ glorifié, ou de la croix couronnée : l'idée du triomphe est partout; dans la basilique elle-même une interprétation plus savante la découvre, sous un symbolisme plus profond. Les longues nefs qui aboutissent à l'autel, et où se déploient les cycles que nous avons dits, les prophéties en regard de leur accomplissement, symbolisent la longue préparation évangélique, la longue attente des nations; l'autel, centre moral de l'édifice, l'autel où s'immole la victime, atteste que les temps sont accomplis, et que Celui qui devait venir est venu; l'arc triomphal qui le surmonte à la naissance de l'abside proclame non seulement l'avènement du Rédempteur, mais sa victoire; les voûtes de l'abside le montrent emportant avec lui dans la gloire des cieux les hommes rachetés. Mais le symbole, pour être compris, a besoin d'être interprété; de là l'usage antique, et qui s'est conservé jusque dans le moyen âge, d'expliquer les peintures par des inscriptions. Ainsi la basilique chrétienne devenait un vrai poème, et comme l'épopée du christianisme, où les vérités invisibles se révélaient au regard par leur expression symbolique, où

[1] Les rapports des deux Testaments, si féconds pour la symbolique chrétienne, sont tout entiers dans ces paroles de Paulin sur Notre-Seigneur : *Ipse est initium et finis, qui in Lege velatur, in Evangelio revelatur.* (Epist. XXVIII, *ad Aprum.*)

chaque pierre parlait et chantait. Et dans ce vaste poème, que de richesses de détail, que d'épisodes merveilleux, que de beautés sans nombre, ou touchantes ou sublimes, dans lesquelles se jouera, inépuisable, l'art chrétien ! Par là cet art atteignait le but complet de l'art, qui est de parler à l'âme, et de l'art religieux, qui est de parler de Dieu, et d'en parler non pas à des privilégiés, à un petit nombre, mais à la foule, et surtout à la foule; aux humbles, aux petits, aux ignorants, à ceux qui ont peine à s'élever des oppressions multiples de la vie matérielle jnsqu'aux choses de l'esprit, pour lesquelles cependant le christianisme déclare qu'ils sont faits : religion vraiment universelle et maternelle, éducatrice des âmes, répondant à leurs plus hautes aspirations, s'attempérant à leurs faiblesses, pour que chacun ait, dès ici-bas, sa part d'idéal, jusqu'à ce que l'idéal se donne à tous, tout entier, à jamais[1].

C'est ainsi que Paulin, poète et artiste, moine, prêtre et saint pénitent, concevait l'art et le temple chrétiens; telle est l'œuvre qu'il voulut réaliser en entreprenant à Nole ces grands travaux. Sans doute il veut glorifier le saint qu'il aime, et Dieu dans ce saint; mais il songe aussi à tous ces pèlerins qui viennent là, des cités, des hameaux, et des vallées perdues des montagnes; croyants sincères, mais gens simples, grossiers, ignorants; et c'est dans un but d'apostolat aussi, et d'enseignement, que, complétant

[1] C'est en ce sens qu'un concile d'Arras de l'an 1205 disait que *la peinture est le livre de ceux qui n'en peuvent pas lire d'autre.*

par la poésie, qui était son art et sa langue à lui, l'œuvre de l'architecture et de la peinture, il couvrit de ses vers les deux basiliques.

Pénétrons-y donc maintenant, et à l'aide des indications que lui-même nous donne, examinons-en les détails. Soit dans la lettre à Sévère que nous connaissons déjà, soit dans les *Natalitia* composés pendant l'exécution des travaux, et depuis, il nous fournit des renseignements en grand nombre, d'une manière quelquefois plus poétique que précise; ce qui nous permet, malgré le peu qui nous reste de ces monuments, de nous en faire une idée assez exacte, quoiqu'il faille renoncer, sur certains points, à une restitution complète.

La façade de la nouvelle basilique, nous l'avons dit, avait trois portes; une inscription en deux vers disait pourquoi :

« L'auguste demeure présente à ceux qui veulent y pénétrer trois entrées: symbole de notre foi au grand mystère[1]. »

L'abside était pavée tout en marbre; un revêtement de marbre en ornait aussi les murailles.

Elle était triple, *trichora*[2]; c'est-à-dire qu'outre la conque principale, il y en avait, à droite et à gauche, deux autres, de dimensions plus petites. De

[1] Alma domus triplici patet ingredientibus arcu
Testaturque piam janua trina fidem.

(Epist. xxxii.)

[2] Non l'autel, comme le dit par distraction Tillemont. Le mot *abside*, du reste, est nouveau alors dans la langue latine: Paulin hésite sur sa vraie orthographe.

ces deux enfoncements, que Paulin appelle *secretaria,* l'un, celui de droite, était destiné à conserver les vases sacrés, les ornements sacerdotaux; là se faisaient les apprêts du sacrifice et des cérémonies saintes. Dans l'autre, celui de gauche, étaient déposés les livres saints; il servait aussi de chapelle accessoire, pour recevoir ceux qui voulaient prier après le sacrifice[1], ou ceux qui voulaient y lire et y méditer la sainte Écriture.

Mais la grande splendeur de cette abside, c'était la mosaïque qui rayonnait au milieu[2] : Paulin y avait représenté, sous les symboles familiers à la primitive Église, mais en y ajoutant l'idée du triomphe, les grands mystères de notre foi : la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, la grâce. Voici ces symboles :

Une main sortant d'un nuage figurait le Père éternel disant, après le baptême du Christ au Jourdain : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé.* L'Esprit-Saint était représenté par une colombe, forme sous laquelle il se manifesta en cette circonstance. Un agneau, autre symbole évangélique, figurait le Christ, incarné pour être immolé; une croix à côté de cet agneau figurait le sacrifice de la divine victime; cette croix

[1] Altera post sacerdotem capaci sinu receptat orantes. (Epist. XXXII.)

[2] « L'usage des revêtements en mosaïques pour les édifices religieux exista chez les chrétiens dès l'époque des persécutions. Mais ce n'est qu'au IVe siècle que commence le règne véritable de la mosaïque chrétienne; c'est alors seulement qu'elle se déploie librement, en plein air, dans les basiliques principalement.» (M. l'abbé Martigny, *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes.*)

était de couleur rouge, et entourée d'une couronne de lumière, pour exprimer la royauté du Christ sur le monde, conquise par son sang; tout autour de cette couronne étaient disposées, en couronne aussi, douze colombes, figure des douze apôtres; un palmier qui se dressait à côté de la croix symbolisait aussi la victoire du Crucifié. L'agneau et la croix posaient sur un rocher d'où s'échappaient quatre fleuves[1], les quatre fleuves du paradis terrestre, symbole des quatre Évangiles, et des eaux sanctifiantes de la vérité et de grâce qu'ils ont fait couler dans l'Église. De beaux vers rayonnaient au-dessus de cet ensemble symbolique pour l'interpréter :

« Le mystère tout entier de la Trinité resplendit ici : cet agneau, c'est le Christ; dans le nuage tonne la voix du Père; sous la forme de cette colombe le Saint-Esprit descend; voici la croix : un globe de lumière la couronne, couronné lui-même par les apôtres, figurés par ces colombes. Ainsi, au mystère de la Trinité est joint celui du Christ. Les symboles de la Trinité sont manifestes; la voix révèle le Père, la colombe l'Esprit, l'agneau et la croix la sainte Victime, dont la palme et la pourpre indiquent la triomphante royauté; il se tient debout sur la pierre,

[1] Epist. XXXII. — Ce symbole se voyait aussi à l'abside de la basilique de Sainte-Pudentienne, mosaïque toute récente alors, puisqu'elle est, selon M. de Rossi, de l'an 398 (Bulletin, année 1867, p. 59); on le voit encore aujourd'hui à l'abside de la basilique de Saint-Clément, dont la mosaïque rappelle étonnamment celle de la basilique paulinienne. « Ce sujet, ajoute M. de Rossi, a été répété à satiété dans les représentations symboliques. »

pierre lui-même de l'Église. De cette pierre s'échappent quatre fleuves, les quatre Évangiles, vivants fleuves du Christ[1]. »

Au milieu de cette abside était l'autel, unique, selon la coutume de la primitive Église[2]; splendide, mais riche surtout par le trésor des reliques que Paulin y avait renfermées: c'étaient des reliques de saint Jean-Baptiste, des apôtres saint André et saint Thomas, de saint Luc l'évangéliste, et des saints martyrs Vitalis, Agricola et Proculus, de la vierge Euphémie, de saint Nazaire, dont saint Ambroise avait tout récemment retrouvé les restes; et surtout une portion considérable du précieux fragment de la vraie croix, que Paulin tenait de Mélanie. De beaux vers encore, courant, à la naissance de l'abside, sur la corniche de stuc qui la séparait de la nef, célébraient ces richesses, et la gloire de cet autel, et l'honneur des

1 Pleno coruscat Trinitas mysterio;
Stat Christus agno; vox Patris cœlo tonat,
Et per columbam Spiritus sanctus fluit.
Crucem corona lucido cingit globo,
Cui coronæ sunt corona apostoli,
Quorum figura est in columbarum choro...
Sanctam fatentur crux et agnus Victimam;
Regnum et triumphum purpura et palma indicant.
Petram superstat ipse petra Ecclesiæ,
De qua sonori quatuor fontes meant,
Evangelistæ viva Christi flumina.

(Epist. XXXII.)

2 Ed era solo in questa basilica, perche tal fu l'uso de primi secoli, a parer de migliori critici. (Remondini, t. II.)

saints dont les restes étaient associés à la croix même du chef des martyrs :

« ... Un double honneur couronne donc ces saints autels : à la croix sont unies les cendres des apôtres et des martyrs. Oh ! qu'à ce bois sacré sont justement associés les restes des saints ! qu'ils reposent bien près de la croix, ceux qui sont morts pour la croix[1] ! »

Selon la coutume des premiers siècles, de riches voiles enveloppaient cet autel; une croix d'un beau travail et d'un prix considérable, contenant aussi un fragment de la vraie croix, était suspendue devant lui[2] : c'était le vrai joyau de cette basilique. Paulin l'a décrite, on dirait, avec amour[3].

[1] Illic pietas, hic alma fides, hic gloria Christi,
Hic est martyribus crux sociata suis...
(Epist. XXXII, *ad Severum.*)

[2] C'est ainsi que nous interprétons ce vers :
Altaris faciem signo pietatis adornat.
(*Natale* XI, v. 664.)

[3] Cette description, dans le *Natale* XI, n'a pas moins de soixante-sept vers. — On sait que deux sortes de croix étaient en usage chez les premiers chrétiens : l'une appelée *commissa*, et semblable, disent les Pères, à la lettre grecque *tau* ou à notre T majuscule, à trois branches seulement; et l'autre, appelée *immissa*, ayant de plus une branche supérieure, plus courte que l'inférieure : c'est la figure universellement usitée aujourd'hui. A laquelle de ces deux croix se rapportait celle où fut attaché Notre-Seigneur? Les savants ont beaucoup agité cette question sans pouvoir la résoudre. Paulin, pour peindre la sienne, se sert tour à tour de plusieurs comparaisons : tantôt d'un mât avec son antenne; les Pères ont fréquemment employé cette belle image *; tantôt d'une balance, avec sa tige et ses deux bras; et encore du

* Antennæ navium, velorum cornua, sub figura nostræ crucis volitant. (Origène, Hom. VIII, *in diversa.*)

Elle était toute couverte d'or, et parsemée de pierreries. A son sommet était fixée une couronne d'or aussi, et de diamants. Elle portait gravé sur sa tige le monogramme du Christ, dont Paulin explique merveilleusement la richesse symbolique, et toutes les belles significations que les chrétiens y attachaient[1]. Des deux branches latérales et de l'infé-

timon d'un char avec le joug; et enfin de la figure formée sur le visage humain par le nez et les sourcils. Mais ces comparaisons sont trop peu précises pour permettre de décider s'il parle de la première ou de la seconde espèce de croix.

[1] Il voit donc d'abord dans le *chi* et le *rho* entrelacés les six lettres du nom sacré, *Christos;* six en ne comptant qu'une fois le *sigma*. Et, en effet, le *chi* et le *rho*, par leur entrelacement, forment de plus, d'abord l'*iota*, si on considère la tige du *rho*, abstraction faite de sa partie recourbée. Cette ligne recourbée, pour peu qu'elle déborde à gauche, figure, avec la tige du *rho*, la lettre *tau;* l'*omicron* est donné par la courbure elle-même; et cette courbure, si on la renverse, donnera le *sigma*, non sous sa forme vulgaire, mais sous une autre forme, qu'il affecte souvent dans les inscriptions antiques, et qui le fait ressembler à notre *c*. Voilà donc bien les six lettres du nom du Christ, impliquées dans son monogramme. Maintenant si on considère que ce symbole unique est formé de trois lignes entrelacées, on y verra de plus une image du Dieu un en trois personnes. Est-ce tout? Non, car les branches entrelacées du *chi* regardent les quatre points cardinaux; de plus, le *rho* s'élève au-dessus du symbole et le domine : image de la domination du Christ sur le monde entier, de sa divinité par conséquent. Et ainsi, le nom sacré du Sauveur des hommes, son humanité et sa divinité tout ensemble, et l'adorable Trinité, ce simple signe rappelait tout cela aux chrétiens. On conçoit qu'ils aimassent à le multiplier, à le placer partout sous leurs regards. Ajoutons qu'à la droite et à la gauche du monogramme il y avait, selon la coutume, l'*alpha* et l'*oméga*, la première lettre et la dernière, formée chacune également de trois lignes, autre symbole de la Trinité, du Dieu un et

rieure partaient des chaînettes d'or qui suspendaient trois petites lampes, qu'on allumait aux jours des grandes solennités[1]. Telle était cette célèbre croix paulinienne.

D'autres ornements encore accompagnaient celui-là : à chaque colonne étaient fixés des candélabres, qui portaient des cierges, peints des plus riches couleurs, et dont les mèches de papyrus embaumaient le temple en brûlant; de la voûte descendaient des chaînes de bronze, qui tenaient suspendues, au milieu de la nef, des lampes d'argent et de cristal de la forme la plus gracieuse, imitant des branches d'arbre, et portant comme des fruits ou des fleurs leurs coupes de verre. La poésie de Paulin s'est complu à peindre l'effet charmant de la lumière dans ces lustres, la nuit surtout, à travers les ténèbres de la basilique, quand une brise légère, agitant doucement les lampes, promenait dans les nefs leurs reflets tremblants.

Écoutons ici le poète lui-même :

« On voit à chaque colonne, symétriquement rangés, des candélabres, dont la pointe porte des cierges peints; le papyrus qu'ils enveloppent répand, quand ils brûlent, une lumière odorante. Au milieu de la basilique, des hauteurs de la voûte, pendent par

triple, principe et fin de toute chose. C'est ainsi qu'on représentait le fameux *labarum* de Constantin :

Α ☧ Ω

[1] Ce détail nous confirme dans notre opinion que cette croix était suspendue devant l'autel, et non sur l'autel même : autrement, comment s'expliquer ces chaînettes et ces lampes?

des chaînes de bronze des lustres qui, comme des arbres, étendent en tout sens leurs branches flexibles; à l'extrémité de ces branches s'épanouissent, comme des fruits, leurs calices de cristal; quand la lumière y brille, on dirait les fleurs du printemps; leurs flammes, aux reflets variés, paraissent des astres qui scintillent : ces nombreuses lueurs éclairent les profondes ténèbres, et répandent dans l'air autour d'elles de mouvantes clartés[1]. »

Un autre grand ornement de cette basilique, c'étaient les peintures dont Paulin, par un procédé rare encore, dit-il, *raro more*, l'avait couverte. Il y avait représenté tout un cycle de scènes bibliques, en particulier le passage de la mer Rouge, et les scènes relatives à la délivrance des Hébreux. Ce qui était rare, ce n'était pas de peindre des figures d'hommes dans les églises, mais d'y exécuter ainsi tout un ensemble de sujets.

1 Circumfixa per omnes
Ordine diverso, quasi candelabra, columnas,
Depictas exstante gerunt quæ cuspide ceras,
Lumina ut inclusis reddantur odora papyris.
At medio in spatii, fixi laquearibus altis
Pendebant per ahena cavi retinacula lychni,
Qui, specie arborea, lentis quasi vitrea virgis
Brachia jactantes, summoque cacumine rami,
Vitreolos jactant, tamquam sua poma, caniclos;
Et quasi vernantes accenso lumine florent,
Densaque multicomis imitantur sidera flammis,
Distinguuntque graves numerosa luce tenebras,
Et tenerum igniculis florentibus æthera pingunt.
(*Natale* XI.)

Au contraire, dans la vieille basilique, les sujets de peinture avaient été empruntés au nouveau Testament.

La magnificence de Paulin ne s'était pas moins déployée dans les portiques. Le premier, avons-nous dit, reliait ensemble, par des galeries, les deux basiliques [1]. S'il était le plus petit, il n'était pas le moins orné. Une belle fontaine [2] s'y voyait au milieu; les inscriptions étaient prodiguées dans ce vestibule. Nous avons déjà cité le distique qui expliquait le symbolisme des trois portes; un autre distique souhaitait la paix à quiconque entrait dans le lieu saint avec un cœur pur. Sur chacune des deux portes latérales de la nouvelle basilique était peinte, couleur de pourpre, une croix surmontée d'une couronne de fleurs, sur laquelle posaient des colombes: une inscription en trois hexamètres, qui la surmontait, disait pourquoi :

« Voyez, dans le vestibule du Christ, cette croix que surmonte une couronne; c'est la promesse des récompenses qui attendent nos travaux : prenez la croix, vous qui voulez emporter la couronne [3]. »

Il y avait au pied de chaque croix elle-même des inscriptions plus précises encore. Au-dessous de l'une on lisait :

[1] Vicissim sibi tecta ac spatia basilicæ utriusque junguntur. (Epist. XXXII.)

[2] Cantharus. (*Natale* XI.)

[3] Cerne coronatam Domini super atria Christi
Stare crucem, duro spondentem celsa labori
Præmia : tolle crucem, qui vis auferre coronam.

« Cette croix qui porte à son sommet une couronne de fleurs a la couleur du sang répandu par le Sauveur; et les colombes qui reposent sur ce signe sacré signifient que le ciel est ouvert aux âmes simples. »

Et au-dessous de l'autre :

« Par cette croix faites-nous mourir au monde, faites mourir le monde pour nous. Que la mort du péché soit la vie de nos âmes : de nous aussi, ô Christ, vous ferez vos colombes chéries, si dans nos âmes purifiées habite votre paix[1]. »

L'inscription qui se lisait sur la porte du milieu était naturellement la plus belle; elle se composait des huit vers hexamètres suivants :

« De même que le Christ, notre Paix, a comblé l'intervalle, l'antique séparation des deux peuples, et, brisant avec sa croix le mur qui les divisait, des deux n'en a fait qu'un, ainsi voyons-nous, après la destruction du vieil édifice (il avait fallu, on s'en souvient, abattre là une vieille abside), les deux basiliques jointes ensemble par leurs portes rapprochées et unies. Au milieu du saint parvis, une fontaine prête ses eaux à ceux qui veulent avant d'entrer laver

[1] Au-dessus même des cintres couraient deux autres inscriptions; sur le cintre de droite celle-ci :

« Une lumière nouvelle s'ouvre aux yeux étonnés; du même seuil le regard aperçoit à la fois les deux sanctuaires. »

Sur le cintre gauche cette autre :

« Les deux basiliques s'ouvrent chacune sous trois arceaux, et à travers ces portes chacun peut admirer les cérémonies accomplies dans l'autre. »

leurs mains. Le peuple adore le Christ dans le double sanctuaire de Félix. C'est l'évêque Paul qui tient ce peuple sous le sceptre de sa parole[1]. »

Telles étaient les inscriptions qui se voyaient, soit sur les portes mêmes de la nouvelle basilique, soit au-dessus. Des inscriptions correspondantes ornaient celles de l'ancienne. Ainsi, à la grande inscription de la porte du milieu de la nouvelle église, correspondait, en face, sur la porte du milieu de l'ancienne, une inscription de même étendue, et en vers héroïques aussi :

« O vous qu'une même dévotion au bienheureux Félix amène ici de lieux divers, répandez vos flots pressés à travers ces triples portes : quel que soit votre nombre, ces parvis ainsi réunis par ces arcades ouvertes devant vous laisseront passer vos foules dans ces temples que le pontife Paul a consacrés aux choses éternelles[2]. »

Remarquons ici ce détail où se révèle si bien l'humilité de notre saint : dans ces deux principales inscriptions qui ornent les portes du milieu des deux basiliques, un nom propre se lit; mais c'est le nom de l'évêque qui gouvernait alors l'Église de Nole; non le sien[3].

[1] Ut medium valli pax nostra resolvit Iesus,
Et, cruce discidium perimens, duo fecit in unum, etc.

[2] Quos devota fides densis celebrari beatum
Felicem populis diverso suadet ab ore, etc.

[3] Et sur les deux portes latérales, faisant face aux inscriptions que nous connaissons, d'un côté celle-ci :

Ce n'est pas tout : au-dessus des arcades qui formaient cette enceinte, Paulin bâtit pour les pèlerins des cellules, desquelles on avait vue sur les basiliques mêmes[1].

Tel était ce vestibule : il s'ouvrait sur un vesti-

« Une même foi vous fait adorer un seul Dieu sous un triple nom : par cette entrée pénétrez dans son temple. »

Et de l'autre la suivante :

« Sortis de l'ancien sanctuaire de Saint-Félix, pénétrez dans le nouveau. »

[1] A nos risques et périls, mais en conjurant les archéologues de faire mieux, s'ils le peuvent, nous indiquerons ici les divers passages qui nous paraissent se rapporter à l'un ou à l'autre de ces trois portiques, tels que, après l'étude la plus attentive, nous avons rapproché et combiné ces textes pour arriver à les entendre :

1° *Vestibule entre les deux basiliques :*

1° Lettre XXXII, *à Sévère :* Nam quia novam a veteri paries abside cujusdam monumenti interposita, etc.

2° *Natale* IX :

1° Ecce vides istam, qua janua prima receptat,
Porticus, obscuro fuerat prius obruta tecto :
Nunc eadem nova pigmentis et culmine crevit...

2° Sed *rursum* redeamus in atria; conspice *rursum*
Impositas longis duplicato tegmine cellas
Porticibus...
Spectant de superis altaria tota fenestris
Sub quibus intus habent *sanctorum corpora* sedem...

C'est l'autel de la nouvelle basilique sous lequel étaient les reliques, et qu'on ne pouvait apercevoir que du vestibule intermédiaire.

3° His igitur (les saints) vicinus erit, quicumque supernis
Castus aget tectis...

3° *Natale* X :

Illic adjunctæ sociantur mœnibus aulæ
*Diffuso*que sinu simul *et coeunte* patentes...

bule plus vaste, sinon plus beau, qui correspondait aux deux portes septentrionales de la vieille basilique, et que Paulin appelle le vestibule intérieur, *area interior*. Il était à ciel ouvert, entouré sur ses quatre faces de colonnades; au milieu s'élevait une fontaine superbe, couverte d'une sorte de toit en treillis; aux quatre angles étaient quatre autres fontaines plus petites, d'un travail merveilleux: les eaux s'échappaient de ces fontaines en jets brillants et avec un agréable murmure; les pèlerins, dans l'intervalle de leurs dévotions, pouvaient circuler sous ces portiques, et, appuyés sur des balustrades qui couraient d'une colonne à l'autre, contempler le jeu gracieux des eaux, à l'abri de la pluie quand le temps était mauvais, et du froid en hiver, et des ardeurs du jour en été. Pour alimenter ces fontaines, des piscines avaient été disposées tout autour des édifices. Ces portiques soutenaient aussi, à leur étage supérieur, des cellules; enfin trois *cellæ* ou chapelles s'ouvraient sous ce portique. De là aussi le regard, à travers les arcades, apercevait au loin la campagne[1].

1 2° *Area interior :*

1° *Natale* IX :

1° Ast ubi conseptum quadrato tegmine circa
Vestibulum, medio reseratur in æthera campo,
Hortulus ante fuit...
Interea nobis amor incidit, hoc opus isto
Ædificare loco...
Venerandam ut martyris aulam

Enfin, devant la façade de l'ancienne basilique s'étendait un troisième vestibule, moins orné, mais plus grand que le précédent, avec des portiques également surmontés de cellules attenantes au monastère, qui se prolongeait, nous l'avons dit, jusque-là : cette église, ces portiques, ce monastère, vus de loin, avaient, dit Paulin, l'aspect d'un château fort; là, point de balustrades entre les colonnes : tout

Lucida frons BIFORES perfunderet intima largo
Lumine...

Il ne peut s'agir ici du vestibule intermédiaire, qui s'ouvrait *tribus arcubus paribus.*

2° Aspice nunc aliud latus ut sit porticus una,
Et paries mediis, *spatio bipatente*, columnis
Culmine discretas aditu sibi copulat aulas...
Et populis rigui præbet spectacula campi...

Ce ne peut être le vestibule intermédiaire, duquel on ne pouvait avoir vue sur la campagne. Mais ces deux vestibules devaient communiquer par les arcades du vestibule intermédiaire :

Quæ longum reserata latus, cum lumine cœli
Acquirit spatium tecti, *quod in atria juncta*
Panditur, insertos socians disjuncta per arcus.

3° Forsitan hæc inter cupidus spectacula, quæris
Unde replenda sit hæc tot fontibus area (interior) dives...

2° *Natale* x :

1° *Interior* variis ornatibus *area* ridet,
Læta super tectis, *et aperta luce serenis*
Frontibus...
Cætera dispositis stant vasa sub æthere nudo
Fonticulis...
Basilicis hæc juncta *tribus...*

2° Qua nova tecta sedent, multi meminere locorum.
Pars spatii *brevis hortus* erat...
... et splendet aquis, quæ sorde nitebat...
... Parias post vilia conchas.

l'espace était laissé libre aux réunions des pèlerins[1].

C'est sur l'emplacement de ce vestibule que se trouvaient, en avant de la basilique de Saint-Félix, les deux auberges dont nous avons parlé. La façon merveilleuse dont elles disparurent, après avoir failli, il est vrai, emporter les basiliques avec elles, mérite d'être racontée. Le propriétaire ne voulait à aucun prix s'en dessaisir, et jurait qu'il mourrait plutôt. Paulin répugnait à employer les moyens légaux. Il espéra que Félix ferait disparaître de quelque façon l'obstacle : il ne se trompa pas. Tout à coup, une nuit, l'alarme est chez Paulin : on s'éveillait au bruit de la flamme; un incendie venait d'éclater; les basiliques, le monastère paraissaient en feu; ce n'était qu'une des auberges qui brûlait; mais tout était à craindre pour les constructions voisines. On court aux citernes, on les épuise; mais en vain; la flamme monte toujours, pétillante et menaçante. Dans ce péril, on invoque saint Félix; on se précipite à son tombeau; puis on passe dans la nouvelle basilique; on se

1 3° *Area exterior.*

Il n'en est pas question, pensons-nous, dans le *Natale* IX. D'où nous concluons que cet atrium n'était pas terminé quand ce *Natale* fut composé, et qu'il fut fait le dernier, entre les fêtes de saint Félix, de l'an 402, et la dédicace des basiliques aux fêtes de Pâques de la même année. Le *Natale* X le nomme et le décrit :

Parte alia patet *exterior,* quæ cingitur æque
Area porticibus...

Il précédait la façade de la vieille basilique.

jette au pied du nouvel autel, qu'on embrasse, en implorant les apôtres et les martyrs dont les reliques étaient là. Cependant les crépitements de l'incendie approchaient toujours. Alors une inspiration vient à Paulin; il se souvient qu'il garde chez lui quelque chose d'une plus grande vertu encore, un fragment de la vraie croix. Il court chercher la précieuse relique, et la mettant sur sa poitrine, ainsi qu'un bouclier, il marche contre la flamme, comme pour lui défendre d'avancer : à l'instant la flamme s'arrête, et bientôt elle se consume, et s'éteint tout à fait. Cette nuit de terreurs passée, on s'empresse au matin d'aller voir les ravages de l'incendie qui fumait encore; on s'attendait à ce que les constructions de Paulin auraient été atteintes; pas une pierre n'avait été endommagée, et rien n'avait été brûlé, que ce qui devait l'être, c'est-à-dire la maison où le feu avait pris. Le propriétaire fut tellement frappé de ce prodige qu'il démolit de ses propres mains l'autre auberge, et rien n'empêcha plus Paulin de donner à son atrium et à sa colonnade les proportions qu'il désirait.

Quel magnifique espace que tous ces portiques, pour y étaler les grandes scènes bibliques dont Paulin voulait faire non seulement le splendide ornement de ces beaux ouvrages, mais surtout une permanente et éloquente prédication pour les agrestes populations que la dévotion à saint Félix attirait là de toutes parts. On y voyait la suite des belles histoires racontées dans le Pentateuque et aussi dans le livre des Rois, en particulier la touchante histoire de Noémi :

Orpha qui l'abandonne, Ruth qui lui reste fidèle. Les trois *cellæ* ou chapelles dont nous avons parlé étaient couvertes aussi de peintures[1]. Dans celle du milieu, Paulin avait fait représenter des scènes de martyres; dans les deux autres, d'un côté l'histoire de Job et de Tobie, de l'autre celle d'Esther et de Judith, afin que tous, hommes et femmes, dit-il, eussent tour à tour sous les yeux des enseignements et des modèles.

Pendant qu'on exécutait à Nole tous ces travaux, Paulin faisait rebâtir aussi, sur des proportions plus vastes, la vieille basilique de Fondi, ce lieu qui lui était si cher, et où il avait lui-même tant de sym-

[1] Ces *cellæ* étaient fermées par des grilles. On trouve à Cimitille de nombreux débris de ces *cancelli* ou *transennæ*, sur lesquelles se lisent encore des inscriptions, non point en vers de la façon de Paulin, mais en versets des Écritures, et qui presque toutes ont pour objet la grande vertu qui fut surtout celle de Paulin, la charité. Nous devons à une obligeante communication de M. de Rossi les inscriptions suivantes :

Transenne avec inscription des deux côtés :

DILIGE DEVM EX TOTO CORDE ET PROXIMVM SICUT TE

De l'autre côté :

BEATIVS EST DARE QUAM ACCIPERE

Fragment d'une autre transenne :

*Frang*E ESVRIENTI PANEM TVVM

De l'autre côté ;

MORS ET VITA IN MANU LINGVAE...

Fragment de transenne collé contre un mur; c'est pourquoi l'inscription du revers n'est pas visible :

SERMONES SAPIENTIVM TANQVAM ST*ellae*...

Ainsi, dans ces basiliques pauliniennes, toutes les pierres parlaient.

pathies. Les inscriptions qu'il composa pour cette basilique, et que sa lettre à Sulpice Sévère nous a conservées, nous apprennent cette particularité remarquable que sur la mosaïque de l'abside la scène du jugement dernier était représentée : on y voyait le bon Pasteur, non plus comme aux catacombes, portant la brebis sur ses épaules, mais sous la figure du souverain Juge, séparant à jamais les boucs des brebis, les réprouvés des élus.

De tous ces travaux, magnifiques témoignages de la piété d'un grand saint, que reste-t-il? Rien de la basilique bâtie par lui : l'église qui en occupe à peu près la place, réédifiée plusieurs fois, l'a été de nouveau au commencement de ce siècle, avec un goût plus que douteux ; mais un escalier qui s'ouvre à l'angle du transept de cette église, du côté de l'évangile, conduit à ce qui subsiste aujourd'hui de la vieille basilique : l'abside, une chapelle latérale, et, grâces à Dieu! l'enceinte même où était le tombeau de saint Félix, encore entouré des colonnes élevées par saint Paulin[1]; au milieu de cette enceinte est un autel de forme moderne, sur le devant duquel on voit le monogramme du Christ, avec l'*alpha* et l'*oméga*,

[1] A droite de cette enceinte, un rang de colonnes parallèles la sépare de la chapelle latérale, et forme une petite nef ou ambulacre qui conduit à l'abside; on montre encore dans cette chapelle latérale une vieille chaire épiscopale en bois, qu'on dit être celle de saint Paulin ; on voit à gauche quelques tombeaux d'évêques qui sont venus postérieurement se grouper là, ce qui est un signe archéologique de plus que le tombeau de saint Félix était bien dans cet endroit.

et la légende, dont nous dirons ci-dessous l'origine, *Ara veritatis*[1]; derrière cet autel, entre les deux colonnes de droite du quadrilatère, supporté par deux colonnes plus petites, et placé en cet endroit à une époque inconnue, c'est le tombeau même de saint Félix, recouvert d'un voile de soie qui tombe de vétusté. Au premier coup d'œil on reconnaît que la dévastation a passé là, le double vandalisme du temps et des hommes. Tout le sol est parsemé de débris et d'inscriptions, qui vont disparaissant chaque jour. Le deuil de ce lieu vénérable est augmenté encore par l'abandon ignominieux dans lequel il est laissé. Nous l'avons visité, avec une émotion que nous serions impuissant à redire: en face de ce tombeau autrefois si glorifié et si oublié aujourd'hui, dans ce sanctuaire qui vit les foules et les fêtes si poétiquement décrites par saint Paulin, et que nous retrouvions désert, abandonné, nous avons célébré les saints mystères, le cœur et les yeux pleins de larmes; songeant avec douleur, nous, fils d'un siècle incrédule que nous avons mission de refaire chrétien, à l'ardente foi des vieux âges, et promettant aux glorieux saints dont la pensée nous suivait là de travailler à ressusciter leur mémoire. Puisse le cri que nous poussons ici être entendu, et les pèlerins croyants reprendre le chemin du vieux sanctuaire, et le sanc-

[1] A cet autel est appuyé un autre autel massif, percé sur le devant de deux ouvertures qui ont dû contenir des reliques, très ancien sans aucun doute, s'il n'est pas du temps même de saint Paulin.

tuaire lui-même, sous l'inspiration d'une piété réparatrice, voir un jour se ranimer ses débris, et retrouver quelque chose de la splendeur que saint Paulin lui avait donnée[1]!

[1] Depuis que nous avons publié cet ouvrage, des travaux encore inédits sur les basiliques pauliniennes ont été faits par M. Rohault de Fleury, et doivent paraître dans le magnifique ouvrage intitulé : *La Messe, études archéologiques sur ses monuments, par Ch. Rohault de Fleury, continuée par son fils.* L'auteur, malgré le texte sur lequel principalement nous nous sommes appuyé, *e latere confessoris* (Epist. XXXII), oppose la basilique de saint Félix et celle de saint Paulin façade à façade; ce qui entraîne, pour les *area intérior* et *area exterior,* une position différente de celle que nous leur avons assignée. Peut-être M. Rohault de Fleury a-t-il raison. Ce qu'il faudrait, c'est que des fouilles fussent exécutées à Nole; et nous le demandons à grands cris : elles donneraient des trésors.

Du reste, rien de plus facile pour les pèlerins que d'aller à Nole : de la station qui précède Naples part l'embranchement du chemin de fer de Lauro, qui conduit très rapidement à Nole. Indépendamment des grands souvenirs chrétiens qui sont là, le pays seul en vaut la peine : des collines voisines de Nole on a un des plus beaux aspects de la Campanie. Combien nous souhaitons que les pèlerins catholiques n'aillent plus à Naples sans visiter la ville de saint Paulin!

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

LES *NATALITIA* COMPOSÉS PENDANT LA CONSTRUCTION DES BASILIQUES

400-402

Les trois années employées par Paulin à l'exécution de ces grands travaux nous paraissent particulièrement importantes dans sa vie, et il serait d'un haut intérêt, ce nous semble, de pouvoir nous rendre compte aussi exactement que possible de ses pensées, de son état d'âme pendant ces trois années si occupées. Nous en savons déjà quelque chose. D'une part, les lettres à Sévère dont nous avons parlé; d'autre part, les peintures et les inscriptions poétiques dont il avait couvert les deux basiliques et les beaux cloîtres qui les entouraient, nous ont révélé en partie le mouvement d'esprit, le déploiement de poésie religieuse qui se faisait en lui, en même temps que, dans sa solitude, il travaillait surtout à édifier, par l'austérité et la lutte morale, le temple intérieur, que ces temples matériels lui représentaient. Mais les poésies que les fêtes de saint Félix, selon la promesse qu'il en avait faite au saint, l'amenèrent à composer pendant le

temps que durèrent ces constructions, vont nous permettre de regarder de plus près encore dans son âme, et de compléter l'étude intime que nous nous proposons en ce moment.

Ce qui doit ajouter à l'admiration que nous inspirent ces belles œuvres, c'est le courage qu'il lui fallait pour les entreprendre à l'heure incertaine et troublée où il y mettait la main : il commençait à bâtir au bruit des armes. Nous sommes forcés ici de jeter un coup d'œil sur l'histoire contemporaine, et de résumer les événements dont Paulin lui-même, dans sa solitude, et à travers les pieuses joies et le saint enthousiasme de ces hardies entreprises, va ressentir les contre-coups et les poignantes émotions, auxquelles cependant le retour de son saint ami, l'évêque Nicétas, mêlera des consolations inattendues.

L'heure des grandes invasions, retardée par le génie de Théodose, allait sonner; un vaste et décisif mouvement de peuples se préparait sur toutes les frontières de l'empire. En Occident tous les peuples germains, Francs, Alains, Suèves, Vandales, Hérules, Burgondes, frémissaient, impatients de franchir enfin la double barrière du Rhin et des Alpes, et de déborder sur la Gaule et l'Italie. En Orient, les Huns pressaient toujours les Goths; ceux-ci, reçus en deçà du Danube, depuis 375, sur les terres de l'empire, mais sans limites fixes et déterminées, étaient une perpétuelle menace pour Constantinople; et les deux ministres d'Arcadius et d'Honorius, Rufin et Stilicon, au lieu de s'unir pour conjurer les périls communs,

précipitèrent, par leurs rivalités, les catastrophes. L'instrument dont se servit Rufin pour créer à son rival des embarras et se rendre lui-même nécessaire, ce fut le Visigoth Alaric. Il nous faut dire quelques mots de ce barbare, qui pendant plus de dix ans va faire trembler Rome, jusqu'à ce qu'enfin il en viole l'inviolable majesté.

Quand saint Ambroise prononçait dans sa cathédrale de Milan l'éloge funèbre de Théodose, il aurait pu apercevoir dans son auditoire un jeune chef barbare dont le nom, alors peu connu, allait bientôt remplir le monde de sa sinistre célébrité; il avait servi à la tête des troupes auxiliaires de Théodose dans son expédition contre Eugène, et il s'en retournait en Mésie, dans les cantonnements de sa nation : c'était Alaric. Ambitieux, aventureux, à demi gagné à la civilisation romaine, il rêvait de jouer dans l'empire un rôle analogue à celui des barbares qu'il voyait parvenus aux premières dignités. Sur un signe de Rufin il envahit l'Illyrie orientale, comme on nommait alors la Grèce; de là, il menaçait l'Italie. Stilicon mena contre lui les armées réunies de Théodose et du tyran Eugène, et il aurait pu l'anéantir, quand des ordres venus d'Orient, dont cette province relevait, et sincèrement ou perfidement respectés par lui, firent mettre bas les armes au général d'Honorius, et Alaric se trouva tout à coup investi, sous le titre de fédéré qu'on lui octroya, du gouvernement de la province qu'il venait de ravager. Constantinople voulait se réserver contre les entreprises possibles de Stilicon

les alliances de ce chef et de ses Visigoths, et peut-être aussi Stilicon n'était pas fâché de pouvoir exploiter de son côté, à son profit, l'ambition du barbare.

Alaric ne se tint pas longtemps tranquille en Grèce; de là le jeune chef visigoth tournait sans cesse ses regards vers l'Italie, et dans ses rêves ardents il croyait, disait-il, entendre une voix qui lui disait de marcher vers Rome. Il ne se mit toutefois en mouvement que vers le milieu de l'an 400; et par conséquent aux fêtes de saint Félix, c'est-à-dire au 14 janvier de cette année, bien que la paix conquise en Grèce par Stilicon laissât l'horizon politique chargé de nuages menaçants, on n'était pas cependant sous le coup d'alarmes immédiates; le *Natale* de cette année, le VIII[e], n'en porte donc aucune trace : tout au contraire, Paulin, qui n'a pas encore commencé ses travaux, mais qui les porte déjà dans sa pensée, montre dans ce poème une âme toute à la joie, à la confiance et à l'amour. La poésie chante en lui, comme tout dans la nature chante au printemps. On sent ce bonheur de l'homme qui va mettre enfin la main à une grande œuvre longtemps rêvée. Quoi de plus gracieux que ce début dans lequel l'âpre saison de l'hiver, qui avait cette année-là une rigueur inaccoutumée, se transfigurant à ses yeux, il compare la fête du saint qui ramène la poésie sur ses lèvres, à la douce saison qui rend leur voix à tous les chantres ailés de la nature, et dans ses vers nous fait vraiment entendre leurs chants? Nous les citérons ici, moins encore

pour montrer avec quel art Paulin savait éviter, dans ces *Natalitia,* la monotonie qui pouvait naître d'un sujet toujours le même, que pour mettre le lecteur, si nous pouvons ainsi dire, en communication directe et intime avec l'âme de notre saint :

« Le printemps rend leur voix aux oiseaux ; le printemps qui me rend à moi le chant, c'est votre fête, ô Félix ! A sa lumière l'hiver fleurit, la joie renaît : en vain l'âpre froidure durcit le sol, blanchit les campagnes, l'allégresse de ce beau jour nous ramène le printemps et ses douceurs ; les cœurs qu'attristait le sombre hiver se dilatent, tous les nuages de l'âme se dissipent. Elle connaît cette saison amie, la douce hirondelle, le bel oiseau aux plumes noires, au corset blanc, et aussi la tourterelle, sœur de la colombe, et le chardonneret qui gazouille dans les buissons, et tous ces doux chanteurs qui erraient muets dans les haies dépouillées de leur feuillage ; tous ils retrouvent, au printemps, leurs chansons, aussi variées que leur plumage. Ainsi je te connais, beau jour qui, chaque année, me ramènes la grande fête de Félix et ses joies saintes. C'est aujourd'hui que pour moi commence le renouveau ; c'est aujourd'hui que reviennent sur mes lèvres les paroles, dans mon cœur les vœux, sur ma lyre les cantiques. »

Suit une invocation à Celui qui est, dit-il, son inspirateur, puisqu'il est le Verbe, la parole, l'harmonie; il lui demande de pouvoir varier ses chants, « comme cet oiseau du printemps qui, caché sous le

vert feuillage, jette aux campagnes sa multiple harmonie. » Et ici on dirait que Paulin veut lutter avec cet oiseau, qui, si l'on en croit les poètes, lutte lui-même quelquefois avec les prodiges de la voix humaine, chanteur plus prodigieux encore. « Il ne sait qu'un air, mais il paraît chanter toujours une chanson nouvelle; son plumage aussi n'a qu'une couleur; mais combien de notes sa voix! Tantôt ce sont des roulades, ou des sifflements longtemps prolongés, tantôt des sons plaintifs, soudain interrompus par cette harmonie brisée, étonnement et charme de nos oreilles[1]. » — « Oh! ajoute le pieux poète, que ta grâce coule en moi, ô Christ, qu'elle me donne, à l'instar de cet oiseau, de varier aussi les chants que j'ai promis, et qu'elle mette sur les lèvres du seul et même poète des harmonies toujours nouvelles. »

Ainsi Paulin, à la veille des plus grand périls, s'abandonnait, comme si rien ne l'eût menacé, à ce pieux et confiant enthousiasme. Mais ces chants se taisaient à peine sur ses lèvres, que les menaces suspendues sur l'Italie éclataient; Alaric, rompant la

[1] Et velut illam
Me modo veris avem dulci fac voce canorum,
Quæ viridi sub fronde latens solet avia rura
Multimodis mulcere sonis, linguamque per unam
Fundere non unas, mutato carmine, voces :
Unicolor plumis ales, sed picta loquelis;
Nunc teretes rotat illa modos, nunc sibila longis
Ducit acuta sonis, rursum quasi flebile carmen
Inchoat, et subito præcidens fine querelam,
Attonitas rupto modulamine decipit aures.

trêve, poussait ses hordes jusqu'à Aquilée, tandis que d'autres barbares excités par lui s'avançaient par les Alpes occidentales, afin d'envelopper Milan dans le réseau d'une double invasion. L'effroi fut grand en Italie. Stilicon ordonna des levées d'hommes extraordinaires, et fit réparer à la hâte les murailles de Rome[1]. Ces préparatifs de défense accrurent encore les alarmes : Rome est donc en péril; Rome va donc être assiégée? Les païens se sentaient pris de terreurs superstitieuses, dont nous trouvons l'écho dans les vers de Claudien; les chrétiens n'étaient pas moins épouvantés. On ne voyait de toutes parts, sur les chemins et dans les ports, que fugitifs cherchant à devancer l'arrivée des barbares. C'est au milieu de ces agitations que Paulin avait entrepris ses constructions, et qu'il dut célébrer les fêtes de saint Félix de l'an 401. Le *Natale* de cette année porte la trace de ces terreurs; mais les travaux ne s'en poursuivaient pas moins à Nole comme au sein d'une profonde paix, et Paulin, dans ses vers, cherche à relever du côté de Dieu les courages, et à rassurer par les grandes pensées de la foi ces populations tremblantes :

« Le voilà donc revenu, s'écrie-t-il, le jour illustré par le nom de Félix. Ce serait le moment des chants joyeux, si les inquiétudes des temps où nous

[1] Une inscription, qui fut placée au-dessus de la porte appelée *Portuensis,* au delà du Tibre, et qui subsiste encore aujourd'hui, constate ce fait : *Ob instauratos urbi æternæ muros, portas ac turres, egestis immensis ruderibus, ex suggestione V. C. et illustris militis, Stiliconis*, etc.

sommes permettaient la joie. N'importe, au milieu même des combats, que ce jour soit pour nous un jour de paix et d'allégresse ; et, bien que les horribles guerres frémissent au loin, que rien ne trouble la tranquille liberté de nos âmes. Ce jour, quand je serais esclave au milieu des armes gétiques, je le célébrerais encore avec bonheur parmi les farouches Alamans; quand les chaînes de la captivité presseraient mon cou, l'ennemi n'enchaînerait pas mon âme avec mon corps : sans trembler, ma piété insulterait à la servitude ; libre au milieu des barbares, l'amour mettrait encore à mes lèvres des prières et des chants. En vain donc tant de bruits effrayants, tant de rumeurs sinistres viennent de toutes parts frapper nos oreilles; que notre ferme confiance en Dieu fortifie, arme nos âmes; restons debout, et qu'aucunes terreurs ne couvrent de leurs sombres nuages l'éclat serein d'un jour sur lequel Dieu fait doucement rayonner la gloire céleste de Félix[1]. »

Et comme à l'approche des grands périls ou les peuples s'abandonnent eux-mêmes dans leur épouvante ou s'exaltent dans leur présomption, sans songer à chercher en Dieu ni leur courage ni leurs secours, sans rentrer non plus en eux-mêmes pour trouver dans leurs fautes l'explication de leurs châti-

[1] Hunc ego si Geticis agerem male subditus armis
Inter et immites celebrarem lætus Alanos ;
Et si multijugæ præmerent mea colla catenæ,
Captivis animum membris non jungeret hostis...
Licet inter barbara vincla,
Liber amor placitis caneret mea vota loquelis, etc.

ments, Paulin donne à ces fils d'une société en décadence cette grande leçon : « Sachez bien que ce ne sont pas leurs armes ni leur force qui rendent ces peuples étrangers si redoutables, c'est la colère de Dieu irritée par nos crimes qui les pousse contre nous; il veut, par de salutaires terreurs, rappeler à de saintes pensées nos cœurs égarés. C'est donc Dieu qu'il faut craindre dans nos farouches ennemis; c'est en cessant de craindre Dieu que nous méritons de les redouter. Nous l'oublions dans les temps prospères; du moins dans nos épouvantes revenons à lui, courbons la tête, et par notre repentir fléchissons ce Dieu que nous oublions trop dans nos orgueilleuses prospérités. »

Est-ce pour le ve siècle ou pour le nôtre que ces paroles sont écrites?

Ces vues à la fois chrétiennes et philosophiques du poète ne le trompaient pas : les barbares étaient bien les envoyés de la Providence, les fléaux de Dieu, et l'empire romain avait accompli sa destinée. Le secours, s'il y en avait, était donc du côté de Celui qui déchaînait ces peuples pour refaire avec eux l'avenir, et dans les fortes vertus chrétiennes, seules capables de vaincre à la fois la corruption du vieux monde et la barbarie du nouveau; c'est pourquoi, sans nier qu'il fût bon de réparer des murailles et de rassembler des soldats, Paulin rappelait avec raison qu'il était meilleur encore de prier, parce que les prières aussi sont des armes : « Le secret de ne pas craindre, c'est de craindre Dieu; qui ne le redoute pas a tout à

redouter. Qu'ils placent toute leur espérance dans les légions, qu'ils relèvent les murailles pour s'en faire un abri, ceux qui ne savent pas mettre leur confiance dans le Christ; pour nous, le signe invincible de la croix, l'invocation du nom du Seigneur, voilà notre défense. Sans lui, les armes tombent des mains; avec lui, elles sont une défense; derrière vos murailles il sera votre rempart, lui qui peut tenir lieu de tout rempart. »

Et pour corroborer ces fortes leçons, Paulin exposait poétiquement toutes les miraculeuses délivrances dont les livres saints nous ont conservé le souvenir. Il terminait par le récit de deux miracles récents de saint Félix, celui que nous avons raconté déjà, cet incendie nocturne arrêté tout à coup, comme si le saint eût de sa main repoussé les flammes, et le suivant. Des sommets escarpés de l'Abella tombait à la fonte des neiges un torrent qui plus d'une fois avait menacé d'emporter les édifices voisins des basiliques de Saint-Félix et les basiliques elles-mêmes. Nous avons dit à quelles inondations étaient exposées ces campagnes noliennes. Mais tout à coup le torrent se creusa un nouveau lit, et roula loin du lieu consacré ses eaux dévastatrices. Félix avait encore détourné ce fléau. « Ainsi, concluait le poète, repousse loin de nous, ô Félix, le torrent plus redoutable encore des armes ; que nulle troupe impie n'approche des temples dont tu es la seule garde ; que l'ennemi ne redoute pas moins que le font les démons ton enceinte sacrée; que le sang ne souille jamais des lieux que

ces terribles éléments, le feu et les eaux, ont respectés. »

Ces prières ne devront pas toujours être exaucées; mais, pour le moment, le péril si redouté s'évanouit; l'épée de Stilicon repoussa Alaric; l'Italie respira quelque temps. Cependant les travaux avaient marché à grands pas à Nole : si tout n'était pas fini aux fêtes de saint Félix de l'année suivante, 402, Paulin avait l'espérance fondée d'arriver bientôt au terme. La joie qu'il en ressentait s'accrut encore par une faveur inespérée que lui fit alors la Providence : son grand et saint ami l'apôtre des Daces, Nicétas, celui qui était venu de si loin visiter Nole quatre ans auparavant, et dont Paulin avait chanté le départ et souhaité le retour en si beaux vers, venait d'arriver de nouveau; ni les mouvements tumultueux des Goths, ni les rigueurs de la saison n'avaient pu l'arrêter. Il était là; Paulin avait le bonheur de célébrer encore une fois avec lui ces douces fêtes, et de lui montrer ses travaux. La joie inspira le poète, et nous pouvons dire que, malgré les longueurs accoutumées de sa poésie, jamais peut-être il n'eut plus de souffle et de vol que dans ce poème magnifique.

Voici comment il débutait :

« Parais, ô jour qui reviens chaque année, mais trop tardivement à mon gré, et qui achèves si vite ta course! tu es lent à venir, tu as des ailes pour t'en aller. De quels vœux je t'appelle, pendant cette longue année qui te regarde! Ah! je voudrais que l'année n'eût qu'un jour, et que ce jour ce fût toi!

Que ne viens-tu du moins dans cette saison de l'été où tu pourrais prolonger tes heures! mais non, tu ne reparais, hélas! que dans ces mois qui chassent si vite la lumière, et qui s'attardent dans les ténèbres. Mais, que dis-je? va, fuis, jour rapide, je ne te retiens pas; je ne me plains plus que tu sois si court: Félix n'est-il pas toujours vivant et présent, et sa lumière, à lui, peut-elle s'éteindre? Sans doute le jour de sa *naissance* l'emporte sur tous les jours; c'est alors que nous voyons les multitudes courir plus nombreuses à son saint tombeau; mais y a-t-il un seul jour où ce concours s'interrompe, et qui ne soit son jour de fête? un seul jour sans prières et sans foules de pèlerins? »

C'est ici que Paulin déroulait le cycle des fêtes chrétiennes, et en donnait les raisons profondes dans les beaux vers que nous avons cités plus haut.

Mais il avait une autre raison de se réjouir: « O douce lumière, s'écriait-il, jour heureux, combien tu t'es levé cette année plus brillant et plus beau! puisque, avec les fêtes de Félix, tu me ramènes Nicétas. » Et comme c'était cette année-là un de ces doux hivers si fréquents dans ces belles contrées, le poète chante avec l'Épouse des Cantiques: *La pluie a disparu, l'hiver a fui, la voix de la tourterelle s'est fait entendre dans nos parages; la vigne a donné son parfum; les lis du ciel ont fleuri sur notre terre.* Et attribuant poétiquement ce précoce retour des fleurs à l'arrivée de son ami: « Pourquoi, s'écrie-t-il, en dépit de la saison, le printemps s'est-il tout à coup

épanoui? Pourquoi des fleurs au temps des frimas? Nicétas, l'oint du Seigneur, est revenu, accompagné d'amis du Christ, et soudain l'hiver s'est changé en printemps, et de partout un souffle embaumé nous apporte des parfums de vie. Quand je le vois arriver de si loin le jour même de ta fête, ô Félix! comment ne pas croire que c'est ta main qui le ramène, et ta prière qui m'a obtenu ce bonheur, dont je n'aurais osé me flatter, ni dans mes vœux, ni dans mes rêves, de voir, d'embrasser Nicétas, et de pouvoir encore une fois, au grand jour de ta fête, faire entendre devant lui les chants que je te dois[1]. »

Mais ces chants seront-ils dignes de celui devant qui ils se produisent? « Oh! s'écrie le poète, si le chérubin pouvait prendre sur l'autel céleste un charbon ardent et en brûler mes lèvres impures, peut-être alors mes chants, puisés non dans mon cœur, mais dans le cœur de celui qui va les entendre, seraient-ils moins indignes, et l'inculte et infirme parole du misérable pécheur que je suis ne souillerait pas les oreilles d'un saint, ne blesserait pas celles d'un maître. »

Un souvenir biblique saisissant alors son esprit, et rappelant à sa pensée la croix du Sauveur, cette croix lui inspire un mouvement lyrique admirable, explosion à la fois de poésie et de piété :

[1] Unde repente, precor, versa vice temporis, æther
Ver agit, et gelidis flores visuntur in agris?
Unctus adest Domini Christi, comitatus amicis,
Nicetas : hinc vernat hyems, hinc undique nobis
Spirat odoratos vegetabilis aura vapores...

« Le Dieu qui est ma vie a été suspendu au bois, pour que ma propre vie fût relevée vers Dieu. O Christ, qui êtes la vie, que vous rendrai-je pour avoir racheté la mienne? Oh! quand je livrerais mon corps à la flamme, quand je m'anéantirais dans les humiliations, vous donnerais-je tout ce que mérite votre sang répandu ? Quel amour pourra jamais payer le vôtre? Seigneur, vous avez pris ma forme pour que je m'élève, moi, esclave, à votre ressemblance, et on estimerait grand d'acheter le salut au prix de choses périssables, d'échanger des biens caducs pour des biens éternels, de troquer le ciel avec a terre! Ah! je vous coûte plus cher, moi, je vous coûte la mort sur la croix! »

Mais tout à coup le poète s'arrête, étonné de son audace : « Et d'où me viennent, dit-il, ces transports? Quel souffle m'élève au-dessus de moi-même? Je ne me reconnais plus, une plus grande âme m'anime; je le sens, c'est Nicétas, c'est lui qui, à mes côtés, me touche, m'inspire, et réchauffe à sa flamme mon cœur attiédi. Mais réprimons ces élans téméraires, n'essayons pas, humble poète, des chants plus grands que notre génie, redescendons à terre, et marchons d'un pas modeste dans la plaine[1]. »

S'adressant alors à Nicétas : « Recevez-moi, ô père, lui dit-il, dans votre sein, laissez-moi y appuyer ma tête, et que cette riche source arrose et

[1] Unde mihi hos animos? Quæ me levat aura superbum?
Non agnosco tumens mea pectora : major agit mens;
Sentio Nicetam qui proximus assidet...

féconde mon âme altérée. Mais est-ce bien vous que je revois? Après quatre ans, m'êtes-vous enfin rendu? Grâces au Christ, qui, bien que tardivement, a daigné vous ramener! Combien j'ai craint que les mouvements des nations ennemies dans ces vastes régions qui nous séparent, que tous ces tumultes des guerres ne vinssent vous arrêter! Mais rien n'a fait obstacle à vos désirs, vous avez tout surmonté, et la mer, et les fatigues, et la crainte des Goths, et les rigueurs des saisons; vrai Nicétas, vrai vainqueur : vaincu en même temps que vainqueur; vaincu par l'amitié pour moi, par la piété envers Félix, mais victorieux de toutes les difficultés.

« Eh bien! ô saint, ô père, daignez m'écouter et me tendre la main, et, cette main dans la mienne, marchons et causons ensemble. Qu'il m'est doux de montrer à mon père, à mon maître, tout ce que j'ai pu faire pendant que, loin de moi, son affection ne cessait de me suivre d'une pensée inquiète! Père et maître à la fois, ce qui est bien il daignera l'approuver; ce qui est mal, le blâmer; ce qui est défectueux, le corriger; ce qui reste encore à faire, le hâter par ses prières. Venez donc, ô père, et laissez-moi guider vos pas au milieu de tous ces ouvrages. »

Et alors Paulin lui montrait les deux grands et magnifiques portiques qui précédaient les basiliques : « Là, disait-il, une noire masure obstruait l'édifice; maintenant tout dans ce portique est renouvelé, et les murailles et les peintures. Ici, où s'étend à ciel ouvert cet immense atrium, c'étaient un misérable

jardin mal cultivé et des ruines : c'est là que j'ai voulu élever ces portiques; l'honneur de la basilique réclamait cet ouvrage. A travers ces arceaux la lumière maintenant, par ces deux portes, pénètre au fond du sanctuaire, là où repose le glorieux Félix; par ces deux portes entr'ouvertes il contemple, triomphant, ces portiques, et les foules qui viennent à flots pressés inonder ses demeures. »

Et de là, conduisant l'auguste visiteur dans la vieille basilique, il lui en expliquait la restauration et lui montrait, avec un juste orgueil, la voûte renouvelée et resplendissante, le marbre qui éclatait partout, et ces lampes suspendues qui faisaient flotter dans les nefs leurs lumières que fatiguait une brise légère, et ces colonnes qui remplaçaient les vieux piliers; puis, pénétrant de nouveau dans l'atrium qui séparait les basiliques, il lui montrait ces cellules superposées aux galeries, dont les fenêtres permettaient d'apercevoir les deux autels. Il se complaisait à énumérer toutes les reliques qui enrichissaient l'autel nouveau; il expliquait comment les habitations et les basiliques ne faisaient qu'un : « S'il y a plusieurs constructions distinctes, il n'y a cependant, disait-il, qu'une seule maison de paix; car tous nous ne faisons qu'un seul corps, unis que nous sommes tous dans le Christ notre chef. » Et comme le saint vieillard, émerveillé devant les fontaines du second atrium, demandait où l'on prendrait l'eau pour les alimenter, puisque la ville était loin et l'aqueduc hors de service : « Notre espoir, disait Paulin,

n'est pas en nous, il est tout en Dieu; c'est du ciel que nous attendons l'eau que ces marbres verseront à pleins bords dans nos bassins. » Et en même temps il lui montrait les nombreuses citernes disposées tout autour des édifices pour conserver l'eau des pluies; ressource insuffisante, si la Providence n'eût pas dû venir merveilleusement, comme nous le verrons, à son secours. « Et, ajoutait-il, même quand de temps en temps l'eau ferait défaut, peut-être ces conques de marbre, symétriquement rangées, avec leurs formes diverses, et ces fleurs aux riches couleurs entrelacées dans leur sculpture, offriront-elles encore aux yeux un aspect agréable. »

Ayant ainsi montré tous les dehors des édifices à Nicétas : « Entrez encore une fois dans ces sanctuaires, ô saint pontife, disait-il, en chantant avec moi et des psaumes et des hymnes; offrez à Dieu mes vœux, unis à vos saintes prières; ensemble célébrons notre glorieux patron; par lui présentées au Seigneur, vos prières trouveront une route facile pour monter jusqu'au ciel : Félix vous précédera devant le trône de Dieu. »

Restait à voir les peintures, et des basiliques et des portiques : « Allons, disait le poète, levez et fatiguez un peu votre tête à regarder, il faut tout voir. Sous ces figures il y a des réalités; c'est un spectacle moins encore pour les yeux que pour l'âme. » Mais ce n'était pas seulement pour instruire les rudes habitants des montagnes que Paulin avait voulu dérouler toute cette suite de saintes histoires; une charité

plus maternelle encore dictait ces inspirations de l'art chrétien. Ces peuples ignorants s'étaient imaginé honorer les saints et les martyrs en célébrant sur leurs tombeaux des banquets qui dégénéraient promptement en abus. Nous avons dit avec quelle énergie Ambroise avait combattu cet usage à Milan, et Augustin à Carthage. Le saint et indulgent poète avait imaginé cette manière détournée, mais non moins efficace, de le déraciner. Écoutons-le :

« Vous voyez, disait-il à Nicétas, combien nombreuses ces foules viennent ici de toutes nos campagnes, et quelle est la pieuse erreur de ces âmes naïves. Ils ont quitté leurs lointaines demeures, insoucieux des frimas, et les voilà veillant la nuit entière, écartant le sommeil par leurs réjouissances, et les ténèbres par leurs torches. Erreur excusable sans doute, mais grossière, de croire réjouir les saints par ces libations sur leurs tombeaux. Voilà pourquoi j'ai cru utile de couvrir toutes les demeures de Félix de saintes peintures. Étonnés, ces gens agrestes regardent les sujets représentés ; la parole leur explique la peinture, et tandis que tour à tour ils lisent et contemplent, ils oublient les banquets ; la plus grande partie du jour se passe à ces spectacles, et les coupes se font plus rares ; de plus, en parcourant les histoires des saints, leurs âmes s'élèvent jusqu'à l'imitation de ces exemples. » Admirable manière, assurément, et bien digne d'un poète et d'un saint, de concevoir et de réaliser un temple chrétien !

Le poème se termine par cette belle prière :

« O Créateur souverain des choses! des temples bâtis de main d'homme ne vous renferment pas, vous que le monde ne saurait contenir, vous pour qui le ciel et la terre ne sont qu'un point imperceptible. Mais quand nous y honorons vos saints, quand nos humbles hommages proclament leur grandeur, notre espoir est que, grâce à leurs intercessions, vous mettrez vous-même le couronnement à l'édifice que vous élevez en nous, et que vous daignerez y faire votre demeure. »

Quand Nicétas s'en retourna, les grands travaux de Paulin touchaient à leur terme; dans le cours même de cette année ils furent achevés. La dédicace en fut faite solennellement aux fêtes de Pâques. L'évêque Paul administra avec pompe, dans le baptistère renouvelé, le sacrement de la régénération[1], et à l'autel de la basilique le sacrement de l'Eucharistie. Moins de trois années avaient suffi à Paulin pour mener à fin cette grande œuvre. Le *Natale* de l'année suivante, 403, la décrit de nouveau, avec une étonnante variété de formes, et, ce qui pour nous est encore plus précieux, nous permet de saisir les pensées et les sentiments qui remplissent alors le poète; c'est, avec la joie d'une grande chose accomplie, d'où résulte ce déploiement de toutes ses facultés poétiques, c'est, disons-nous, cette préoccupation

[1] C'est ce détail qui nous induit à fixer ainsi l'époque de cette dédicace.

qui ne l'abandonne pas un instant, de travailler, de purifier, de perfectionner de plus en plus son âme, vrai temple de Dieu à ses yeux, dont les constructions matérielles ne sont que l'image.

« Et maintenant, s'écrie-t-il en terminant ce poème, quelle leçon tirerai-je de ces constructions? Quel travail ferai-je sur moi-même? Que pourrai-je là bâtir, restaurer, embellir, pour que le Christ y fasse sa demeure? Là aussi, dans l'esprit, dans le cœur, il y a des immondices et des épines: eh bien! il les faut arracher, ces épines; les enlever, ces immondices; il faut aller jusqu'à la racine d'où pullule l'arbre maudit, et là mettre la hache, porter le coup, pour débarrasser le champ de notre âme de toute cette germination malheureuse. Alors avec l'arbre les fruits périront; alors, la place déblayée, on pourra y construire, et, le sol bien préparé, le divin édifice montera dans les airs. Le Christ lui-même en dressera les colonnes, à la place des lourds et obscurs piliers qui l'obstruaient, et dans l'espace agrandi le céleste Roi pourra promener ses pas.

« Mais ce serait peu d'avoir construit ces nouveaux édifices, si nous laissions subsister quelque chose du vieil homme en nous; non, et que le Christ, en venant habiter dans nos cœurs, y reconnaisse des demeures renouvelées. Périsse l'ancienne vie, et qu'une autre toute différente la remplace; de nous-mêmes laissons le monde, qui, bon gré, mal gré, nous quittera un jour; qu'à l'image de l'homme terrestre succède la forme de l'homme céleste, et à Adam, Jésus-Christ.

Transformons-nous ici-bas, pour être transfigurés là-haut. »

Ainsi dans le poète nous retrouvons toujours le saint, comme dans le saint le poète. A ses dépouillements, à ses renoncements, l'esprit a gagné non moins que l'âme : plus la chair est comprimée, plus la dilatation spirituelle en tous sens est grande. Beau spectacle assurément à contempler, et plus encore à imiter.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

LES XIe, XIIe ET XIIIe *NATALITIA*. — LA FAMILLE DE MÉLANIE A NOLE

404-406

Nous continuerons et achèverons dans ce chapitre l'intéressante étude des poésies de saint Paulin. Les trois *Natalitia* que nous rencontrons maintenant, les XIe, XIIe et XIIIe, sont ceux-là mêmes qui ont été découverts par Muratori. On va voir quelle en est l'importance pour la vie du saint.

L'ombre d'Alaric s'était déjà projetée sur Rome, et le barbare, quoique battu et repoussé, apparaît toujours comme une menace à l'horizon; mais un grand homme de guerre, Stilicon, couvre l'empire. On est encore à la confiance pendant l'année 404 et au commencement de 405. « La gloire environnait Stilicon. Il voulut la reverser en partie sur l'empereur en l'amenant dans Rome à la demande du sénat, comme pour rétablir la paix entre les empereurs chrétiens et la ville des dieux. C'était la quatrième fois seulement, depuis Constantin, qu'un césar adorateur du Christ visitait la cité de Jules César et

d'Auguste[1]. » Le poète Claudien célébra, en païen exalté, les fêtes qui eurent lieu à Rome lorsque Honorius y prit son sixième consulat, au 1er janvier 404. Paulin, dans le *Natale* de cette année, semble réagir contre cet enthousiasme.

Nous appellerions volontiers ce poème le cantique de la foi triomphante. Paulin y célèbre d'abord la victoire du Christ sur le paganisme, et flagelle avec plus de verve encore que dans le chant composé dès son arrivée à Nole ces dieux qui n'en sont pas. Les détails les plus curieux sur l'idolâtrie y abondent. Du triomphe du Christ le poète passe à la gloire des saints : il dit les raisons de leur culte, la vertu de leurs reliques, la puissance de leur protection sur les lieux qui leur sont spécialement consacrés. C'est là que nous avons puisé pour exposer les grandes vues de Paulin sur le culte des saints en général, et sur celui de saint Félix en particulier. Le poème se termine par le vif et piquant récit d'un miracle récent de saint Félix. Nous avons décrit la lampe magnifique en forme de croix que Paulin avait suspendue devant l'autel de la basilique construite par lui. Ce bijou fut dérobé par un misérable qui, reçu dans le monastère par charité, se cacha une nuit dans une des chapelles, et s'évada le lendemain matin en emportant avec lui ce trésor, dans l'intention d'aller le vendre à Rome. Mais bourrelé de remords, pris de terreurs étranges, et comme arrêté et ramené sur ses

[1] M. Amédée Thierry, *Trois ministres de l'empire romain.*

pas par une main invisible, il ne fit, pendant huit à dix jours, que tourner en quelque sorte autour de la montagne du Vésuve, dans les environs de laquelle on finit par le surprendre, encore nanti de son larcin. Il racontait lui-même, avec effroi et repentir, l'impossibilité où il avait été de fuir, et aussi comment, malgré tous ses efforts, il n'avait jamais pu enlever la couronne de diamants qui surmontait cette croix.

Nous nous arrêterons moins encore au *Natale* suivant, le XIIe, celui de 405, qui n'est que le récit de trois faits surprenants, où se peint la foi naïve des pauvres pèlerins que le saint voyait accourir à ses fêtes; traits de mœurs de plus à ajouter aux descriptions que nous avons faites : c'est d'abord un paysan d'Abella, qui, remportant les meilleures parties du porc qu'il avait promis aux pauvres de saint Félix, est jeté bas par son cheval, et ne recouvre l'usage subitement perdu de ses jambes que quand il a entièrement acquitté son vœu; c'est ensuite un autre porc promis aussi, mais trop gras pour être amené, une génisse trop indomptée pour être attelée, qui viennent d'eux-mêmes et tout seuls à Nole, la génisse de plus loin que Bénévent, pour être immolés par leurs maîtres : petites gens sans doute et humbles récits, mais dans lesquels se joue avec foi et avec grâce le talent poétique du saint, et qu'il relève et éclaire par des vers comme ceux-ci qui terminent le poème : « Pourquoi raconter de telles choses ? Dieu, dit l'Apôtre, prend-il souci des bœufs? Mais ce Dieu bon, qui a tout fait pour nous, par ces docilités merveilleuses inspirées

à des êtres sans raison, apprend aux hommes à ne pas se montrer moins dociles et plus rebelles. »

Nous avons hâte d'arriver au XIIIe *Natale*, le plus remarquable de tous peut-être; et d'abord, nous en détacherons deux récits, diversement intéressants : l'un est l'examen de la tombe de saint Félix par les ordres de l'évêque de Nole et sous les yeux de Paulin ravi; examen qui eut lieu à l'occasion que voici : la plaque de marbre qui la recouvrait à l'extérieur était percée, nous l'avons dit, de deux ouvertures par lesquelles on introduisait, selon le pieux usage de ces temps, ou des vases, ou des linges, ou des éponges imbibées d'huile, pour leur communiquer, par le contact avec les saintes reliques, quelque chose de leur vertu[1]. Or il venait d'arriver que les vases introduits avaient été retirés pleins de poussière. Pourquoi cela? Et dans cette poussière n'y avait-il pas mêlées quelques parcelles du corps saint lui-même? Peut-être le coffret qui renfermait immédiatement le corps du saint avait-il été endommagé par quelque animal ou autrement. On voulut s'en assurer, et l'évêque, assisté de tout le clergé de Nole, fit sous ses yeux enlever les *cancelli* ou balustrades qui protégeaient la tombe vénérée, puis l'enveloppe extérieure de marbre : alors le coffret lui-même apparut intact; aucune profanation d'aucun genre n'avait troublé

[1] Superficies tabulæ gemino patet ore,
Præbens infusæ subjecta foramina nardo,
Quæ cineris sancti veniens a sede reposta,
Sanctificat medicans arcana spiritus aura.

dans sa paix éternelle le saint qui reposait là, en attendant la résurrection glorieuse; et Paulin put voir de ses yeux et toucher de ses mains l'arche même qui le renfermait.

L'autre récit nous fait connaître comment Paulin put se procurer l'eau nécessaire aux fontaines dont il avait orné les basiliques : choses, on s'en souvient, dont s'était préoccupé Nicétas. Les citernes étant insuffisantes, il s'adressa aux habitants de Nole; mais ceux-ci n'aimaient pas, paraît-il, à partager leurs eaux[1]. D'ailleurs l'aqueduc qui leur amenait de la montagne une eau qu'ils préféraient à celle qui filtrait dans leurs puits, était rompu en plusieurs endroits, et surtout à son origine. Ce que Nole lui refusait, une ville plus petite et moins riche, située non dans la plaine, mais dans les montagnes voisines, le lui donna, la petite ville d'Abella, distante de six milles de Nole.

Virgile la mentionne, Silius Italicus aussi; Virgile

[1] D'après une anecdote rapportée par Aulu-Gelle, ils auraient fait le même refus à Virgile, qui habita, comme on sait, à la fin de sa vie, dans ces campagnes voisines de Naples, et le poète s'en serait vengé en substituant le mot *Ora* au mot *Nola*, dans un vers de ses *Géorgiques :*

Et vicina Vesevo
Ora jugo.

Il faut voir avec quelle sérieuse indignation Remondini repousse cette anecdote, ainsi que la maligne épigramme de Sannazar à cette occasion :

Infensum musis nomen, male grata petenti,
Virgilio optatam Nola negavit aquam.
Idcirco nimirum hoc dicta es nomine Nola,
Nolueris magnis quod placuisse viris.

vante le miel de ses abeilles, ou les fruits de ses arbres, selon la leçon que l'on adopte : *maliferæ* ou *melliferæ ;*

> Et quæ melliferæ prospectant mœnia Abellæ ;

Silius Italicus, son indigence en fait de sol labourable :

> Sorrentum, et pauper sulci cerealis Abella.

Enfermée de toutes parts par des sommets, elle jouit d'une température très douce, excepté quand s'engouffre, l'hiver, dans les gorges le vent du nord. Son horizon est magnifique ; car si on s'élève un peu au-dessus, le coup d'œil est charmant ; on a sous les yeux toute la Campanie, avec ses villes, jusqu'aux montagnes bleuâtres de Maddaloni ; à droite la plaine s'étend jusqu'aux collines de Nocera ; Naples, bien qu'éloignée de seize mille pas, paraît si rapprochée, qu'au lever du soleil on peut, non pas seulement voir, mais compter toutes ses maisons.

Prise d'un beau zèle pour saint Félix, toute la petite ville se mit à l'ouvrage, hommes, femmes, enfants, vieillards, et dès l'aurore et sous les feux d'un soleil ardent : il fallait capter les petits cours d'eau qui tombaient de la montagne, et les ramener à l'aqueduc ; porter dans des corbeilles des matériaux à des hauteurs inaccessibles aux bêtes de somme, refaire les arcades, réparer les conduits ; mais telle était l'ardeur de tous, qu'en peu de jours le travail fut achevé, et que Nole, qui avait refusé de donner

ses eaux, en reçut elle-même en abondance[1] : car l'aqueduc passait par Nole avant de se rendre aux basiliques de Saint-Félix. Ce bienfait méritait bien que Paulin lui consacrât quelques beaux vers[2]. Nous n'avons pas besoin de dire que les eaux jaillissantes dans ses fontaines lui rappelaient les eaux divines dont le Sauveur a dit qu'elles rejaillissent jusqu'à la vie éternelle, et desquelles surtout le poète était altéré.

Mais le grand intérêt de ce XIIIe *Natale* n'est pas là; il est dans les hôtes illustres que Paulin avait reçus dans son monastère, et qui célébrèrent cette année avec lui les fêtes de saint Félix : ces hôtes étaient toute la famille de Mélanie. Qui les avait amenés à Nole? Leur amitié pour Paulin, sans doute, et leur dévotion pour saint Félix; mais aussi les menaces du temps et les nouveaux périls de Rome.

A peine Stilicon avait-il repoussé Alaric, qu'une invasion plus redoutable vint le surprendre : une multitude innombrable de barbares, les uns disent deux cent, les autres quatre cent mille, s'avançaient vers l'Italie, commandés par un chef farouche, Rhadagaise, ennemi acharné du christianisme et de Rome, et qui ne se proposait rien moins que d'offrir à ses dieux en libation tout le sang des Romains : débouchant à l'improviste par les Alpes Tridentines

1 Fluxit abunda tuis aqua potibus atque lavacris.

2 Quodnam igitur tanto pro munere munus, Abella,
Pauper opum, referam tibi?

sur la Ligurie, il s'avançait à travers la haute Italie par la route de Bologne vers Rome, sans trouver aucun obstacle; déjà ses hordes avaient roulé jusqu'à Florence; l'épouvante à Rome était au comble, quand Stilicon, qui accourait à sa rencontre de l'autre côté des Apennins, par la route de la mer, lui barra le passage, et, après l'avoir battu, l'obligea de se retirer sur les montagnes de Fésules, aujourd'hui Fiésole, à peu de distance de Florence, où il parvint à le bloquer; en peu de temps cette immense multitude se consuma elle-même; Rhadagaise, ayant cherché à fuir, fut pris et égorgé au bas de la montagne, sous les yeux des barbares, qui mirent alors bas les armes: pas un n'échappa; plus de cent mille avaient péri par le glaive ou la faim; le reste fut vendu comme esclaves, et cette marchandise humaine, au dire des historiens, tomba à si bas prix, que ces prisonniers se donnaient en bloc comme des bêtes de somme, à un écu par tête.

Rome, après avoir si fort tremblé, fut dans l'ivresse de la joie; les chrétiens ne pouvaient pas ne pas voir dans cette merveilleuse victoire de Stilicon une manifeste protection de Dieu, et ils l'attribuaient aux puissants patrons de Rome, Pierre et Paul, et à tant de saints et de martyrs dont elle gardait les restes vénérés, et dont elle honorait la mémoire. Félix était du nombre, puisqu'il avait une église à Rome, et qu'on l'avait tant invoqué à Nole. Paulin ne manqua pas de lui donner une part dans les actions de grâces par lesquelles, au 14 janvier de l'an-

née suivante (406), débutait son poème accoutumé en l'honneur de son saint chéri.

« Par un heureux retour des choses, après les tempêtes que nous venons de traverser, l'aimable paix nous ouvre une année tranquille, et le jour consacré au glorieux Félix peut être célébré par des peuples qui ne tremblent plus. Lui-même, en ce jour de triomphe, invite à la joie nos âmes qui respirent enfin, maintenant que le nuage de cette effroyable guerre est dissipé ; car c'est à lui aussi que cette paix est due, à lui et à ses pères vénérés, Pierre et Paul, et à ses frères les glorieux martyrs : tous ensemble faisant monter vers le suprême Maître une intercession victorieuse, ils ont incliné sa clémence à prolonger les jours de l'empire romain[1], à repousser les barbares parvenus déjà aux portes de la ville, et à rejeter sur leurs têtes la mort et les chaînes qu'ils nous apportaient. Et maintenant que nos craintes sont dissipées, comme on aime après l'orage à regarder les nuages qui s'en vont, comparons aux terreurs passées la sécurité présente. Qu'ils étaient sombres les jours de cette année, ou plutôt de cette nuit qui vient de s'écouler, alors que, déchaîné par la colère divine, l'ennemi promenait ses ravages dans les cités de l'Italie! Mais le Christ s'est laissé fléchir, et aujourd'hui partout éclatent à nos yeux les merveilles de sa puissance; ils ont été immolés avec leur chef

[1] Regem regum exoravit, amico
Numine romani producere tempora regni, etc.

impie ces peuples barbares : le Christ a renversé le tyran sacrilège. »

On sent dans ces beaux vers l'accent du patriotisme romain mêlé aux inspirations des grandes pensées chrétiennes. Cependant, nonobstant ces terreurs évanouies, ou plutôt à cause d'elles, les hôtes du monastère s'étaient beaucoup multipliés : la demeure de Paulin, pendant l'année terrible qui venait de s'écouler, avait paru à beaucoup un refuge plus tranquille que cette Rome agitée, et un dernier asile avant d'abandonner pour jamais la patrie. « Le Christ, dit Paulin, les avait envoyés en grand nombre, et Félix les avait reçus avec joie dans son sein. » Le poète considérait sa famille spirituelle ainsi accrue comme une prairie émaillée de fleurs variées et suaves. Après donc avoir chanté la paix, se demandant quel bienfait nouveau et particulier de Félix il célébrera, car la paix ne pouvait pas être attribuée qu'à lui seul : « Je n'ai pas à le chercher bien loin, s'écriait-il; il est là, sous mes yeux, sous ma main, ce bienfait : c'est cette troupe sainte qu'il a su attirer à lui[1], » c'est-à-dire principalement, nous le savons déjà, Mélanie et sa famille.

On n'a pas oublié que ce qui avait rappelé d'Orient la solitaire du mont des Oliviers, c'étaient ses préoccupations maternelles, et l'ardent désir de sauver des ruines qu'elle prévoyait les chères âmes de ses enfants. Elle y réussit pleinement, avec l'aide de Rufin

[1] Non ibo longe, nec procul sumam mihi :
Adsunt, tenentur ipsa dona cominus.

et de Paulin lui-même. Non qu'elle ait pu d'abord empêcher le mariage de sa petite-fille : âgée de douze ans à peine, cette enfant, appelée, comme sa grand'-mère, Mélanie, ne songeait qu'à l'imiter; mais, nonobstant ces désirs enfantins, Publicola son père et Albina sa mère la marièrent en 399, c'est-à-dire dans sa quatorzième année, à un noble et chrétien jeune homme de tout point digne d'elle par la naissance, par la fortune et par le cœur, dit un historien qui les a connus à Rome[1]; il n'avait lui-même que dix-sept ans, et s'appelait Valerius Severus Pinianus, de l'antique race de Valerius Publicola. Son père avait été préfet de Rome et consul. Leurs biens étaient immenses, et dans tout l'empire il n'y avait peut-être que l'empereur de plus riche qu'eux; mais la jeune Mélanie, qui avait cédé en acceptant cet époux tout à la fois à l'obéissance et à son cœur, montra de nouveau à l'Église ce que sainte Cécile avait déjà fait voir, combien dans les âmes qu'une certaine grâce de Dieu a touchées l'affection peut s'épurer et se transfigurer sans cesser d'être douce et profonde; car il est difficile de rencontrer dans l'histoire deux âmes plus tendrement et constamment unies que Pinianus et Mélanie; et cependant, dès les premiers jours de leur vie commune, la pieuse enfant parlait déjà à son jeune mari des beautés supérieures de la vie angélique. Leurs épreuves domestiques, car deux enfants qui leur naquirent ne vécurent pas, dispo-

1 Palladius, *Historia Lausiaca*.

saient peu à peu le jeune homme à prêter l'oreille aux exhortations de sa sainte compagne ; les éloquentes instances de la vénérable aïeule achevèrent de l'entraîner. Mêlant à ses pressentiments, trop justifiés par les terreurs sans cesse renaissantes qu'inspiraient les barbares, l'interprétation des prophéties apocalyptiques sur la chute de Rome : « Mes enfants, ne cessait-elle de répéter, il y a bientôt quatre cents ans qu'il a été écrit : « La dernière heure approche ; des malheurs sans nombre s'apprêtent à fondre sur nous. Pourquoi donc vous attacher obstinément aux vanités de cette vie? Dans les jours qui vont venir êtes-vous bien assurés de pouvoir jouir des biens que vous ont laissés vos ancêtres ? » C'est ainsi, dit Palladius, qu'elle combattait contre les bêtes de l'ordre sénatorial, hommes et femmes surtout; car de telles exhortations devaient soulever, on le pense bien, de vives oppositions. Pinianus se décida, mais à la façon des grandes âmes, magnanimement, quoiqu'il n'eût que vingt-quatre ans, et Mélanie vingt ans. Au comble du bonheur, la jeune femme se dépouille d'abord de ses riches parures de soie et d'or, et les donne aux églises pour orner les autels ; puis des sommes immenses qu'ils retirèrent de leurs possessions d'Espagne et des Gaules, ils firent de tous côtés, et jusqu'en Orient, aux hôpitaux et aux monastères, de magnifiques largesses. « Autant de pris, disait avec joie Mélanie l'aïeule, aux griffes du lion barbare. » On les vit aussi affranchir en un seul jour tous ceux de leurs esclaves qui le voulurent, et il y en eut huit mille.

Mélanie l'aïeule avait une jeune nièce[1], nommée Avita, et mariée au clarissime Turcius Apronianus, un de ces derniers et obstinés tenants du paganisme, comme le sénat en comptait encore beaucoup : aidée de Rufin et de Paulin, que Turcius Apronianus dans la suite appelait tous deux ses pères, Mélanie le convertit, et si bien, qu'il sortit des fonts du baptême, non pas chrétien à demi, mais chrétien généreux, prêt à tous les sacrifices. Et d'abord, quoique assez jeune encore, car il était moins âgé que Paulin, il se décida à mener avec Avita la même vie que Paulin et Therasia, que Pinianus et la jeune Mélanie; puis, conformément à un usage que nous avons déjà rencontré, et sans doute aussi au vœu de leurs deux enfants, ils les vouèrent, le jeune Asterius, qui avait été baptisé le même jour que son père, aux autels, et la tendre Eunomia à la vie monastique.

Ainsi donc, Albina, belle-fille de Mélanie l'aïeule, Mélanie sa petite-fille, et le mari de celle-ci, Pinianus, d'une part; de l'autre, Avita et Turcius Apronianus, avec leurs aimables enfants Asterius et Eunomia : voilà les compagnons que l'invasion de Rhadagaise lui avait donnés, et qui célébraient avec lui ces fêtes de l'an 406. Si on y ajoute, comme il le fait, le vénérable évêque de Bénévent, Émilius[2], on

[1] Muratori dit une sœur; mais le texte grec et formel. (*Dissert.* III.)

[2] Peut-être ne l'y ajoute-t-il que poétiquement; car il ne devait pas être de retour alors de sa mission en Orient au sujet de saint Chrysostome.

complète, avec Paulin lui-même et Therasia, ce nombre parfait et symbolique de dix : c'est pourquoi Paulin appelait ce groupe pieux une lyre à dix cordes, qui résonnait, harmonieuse, au souffle de saint Félix, sous la main de l'artiste divin, Jésus-Christ.

Paulin ne compte dans ce nombre ni Mélanie l'aïeule, ni son fils Publicola : comme il n'y a nul doute qu'ils n'y fussent aussi venus, il faut en conclure qu'ils en étaient alors partis ; nous verrons, en effet, qu'ils étaient en ce moment-là en Afrique, auprès de saint Augustin[1].

Mais écoutons le poète lui-même :

« Voici donc les présents que m'a faits cette année Félix; voici les nouveaux serviteurs qu'il a daigné recevoir dans son sein : ils étaient nobles dans le siècle; maintenant ils ont leur place marquée dans les cieux ; le Christ, qui fait les riches, a voulu qu'ils se fissent pauvres en ce monde, afin de leur donner, pour prix des grandeurs terrestres foulées par eux aux pieds, son propre royaume. »

Et il les nomme l'un après l'autre, exaltant avec une fierté romaine et chrétienne la gloire de ces grands sacrifices :

« C'est Turcius Apronianus, l'orgueil de la *gens* Turcia, un chrétien bien récent encore, un vieillard par la sagesse; ancien sénateur dans la curie romaine,

[1] Nous repoussons absolument l'opinion de ceux qui, sur un texte certainement erroné de Surius, ou plutôt de Métaphraste qu'il traduit, font mourir Publicola à Rome. Nous en donnerons ci-après une raison péremptoire.

nouveau venu dans l'Église de Jésus-Christ. Près de lui, soumis au même joug d'un mariage sanctifié, plus jeune par l'âge, son égal par la foi, c'est Pinianus, lui aussi de race noble et antique, premier-né d'un consul romain, et descendant, par une longue suite d'aïeux, de ce Valerius que Rome, après avoir chassé ses rois, donna pour collègue à Brutus. O merveilleuse fécondité de nos vieilles races! la vertu de ces Romains d'un autre âge revit transformée dans leur chrétienne postérité; ainsi en est-il de ce lointain aïeul de mon Pinianus, qui fut choisi par ses concitoyens pour briser le joug des rois et conquérir la liberté: avec la même grande âme, mais pour une cause meilleure, Pinianus a mis l'orgueil du siècle à ses pieds, et, vainqueur de lui-même, il a conquis une liberté plus belle, celle de son âme; et, jaloux d'imiter jusqu'au bout son magnanime ancêtre, il a mis en liberté ses nombreux esclaves, comme lui ses concitoyens. »

Comme on aime à rencontrer ici, et à saluer avec Paulin, à cette heure d'irrémédiable décadence, la magnanimité romaine mêlée à la vertu chrétienne! Quand la patrie périssait, où auraient pu, en effet, se réfugier les âmes? Partout ailleurs l'épouvante, la fuite, le désespoir ou la superstition, qui, seule survivant au paganisme, l'agitait encore par de suprêmes mais impuissantes convulsions : la foi chrétienne, en ouvrant d'autres horizons sur les choses du temps et celles de l'éternité, élevait les pensées, retrempait les courages; les grandes âmes que sa

lumière avait saisies méprisaient sans peine des biens de toute façon périssables; et, l'œil fixé sur l'avenir que Dieu préparait, sans crainte sur les destinées de cette Église, fille du Christ, que Rome ne pouvait entraîner dans sa chute, se refaisant là comme une patrie immortelle, elles trouvaient, avec la force des grands sacrifices, la paix, la joie, et jusqu'à l'enthousiasme.

« Voilà donc ceux que Félix a reçus dans son sein; le Christ les lui a donnés; il les abrite avec nous dans ces tranquilles demeures; ils ne les quitteront plus. Glorifiez donc Dieu avec moi; et comme le luth fait sortir de ses dix cordes une seule harmonie, dans la diversité de nos âges et de nos âmes, faisons entendre un même chant. » Et de nouveau il les énumère : « Nous sommes donc trois (Turcius Apronianus, Pinianus, Paulin) qui n'avons qu'une même âme; à ces trois d'autres âmes sont unies, dont le livre céleste garde aussi les noms : la première, dans notre chœur, c'est Albina, avec sa compagne Therasia; et la troisième, qui avec elle conduit les chœurs sacrés, c'est Avita : près de ces trois vénérables mères, voici leur jeune postérité, ces deux tendres fleurs, Mélanie et Eunomia; mais elles sont aussi nos filles, car si l'âge met entre Turcius et moi des différences, l'amour de Dieu les efface : moi, ce sont les années qui me font père; lui il l'est réellement. » Il s'arrête avec une complaisance particulière sur ces deux tendres fleurs, comme il les a nommées : « Appia (c'est le prénom de Mélanie) nous rappelle la

noble sœur de ce Philémon qu'une lettre de l'Apôtre a immortalisée. Quant à Eunomia, elle est la fiancée de l'époux éternel; le Christ, par un précoce amour, l'a appelée du sein de sa mère; il l'a embaumée de son parfum, elle en répand autour d'elle la suave odeur. » Puis il les montre toutes deux entraînant à chanter avec elles les louanges de Dieu la chaste troupe de leurs compagnes. D'Eunomia et de Mélanie, le poète revient à Pinianus et à Asterius; et, jouant doucement sur leurs deux noms, il écrit ces vers délicieux :

« Ce jeune époux de Mélanie, mais dans le Christ, Dieu a voulu que son nom fût emprunté à ce bel arbre qui s'appelle un pin; né pour l'éternelle vie, ce jeune homme est bien nommé de l'arbre qui verdit toujours; car le pin dresse une cime toujours verdoyante, et se plaît à déployer, majestueux, ses rameaux sur les sommets. Il ne change pas avec les saisons : sous les feux de l'été, sous les neiges de l'hiver, c'est toujours le même et vert feuillage; une liqueur odorante distille de son tronc onctueux ; ce rude tronc lui-même n'est pas stérile : bel arbre, symbole d'immortalité, vivace et altier, odorant et verdoyant, tel au regard de Dieu est le jeune et heureux Pinianus; en lui la grâce demeure et ne passe pas; planté par la main divine, déjà il a crû dans les vertus, et comme un beau pin il élève sa tête gracieuse. Voilà mon premier fils; mais à côté de lui il en est un autre, radieux, lui, comme un astre; il s'appelle Asterius. La piété éclairée de ses parents l'a consacré à Dieu, et, comme

Samuel, il coule doucement ses jeunes années sous les ailes du Seigneur : il brillera un jour dans les demeures célestes, et déjà son jeune visage rayonne d'un doux éclat comme son nom. Nous voici donc neuf; Æmilius fait le dixième : nombre plein et mystérieux; la voilà la lyre à dix cordes; Félix en est l'archet; de cet archet le Christ, dans la joie du triomphe, frappe la lyre, et sous la main du Christ, la lyre rend sa douce et parfaite harmonie. »

Cette suave poésie témoigne de la profonde paix et du vrai bonheur que l'on goûtait au monastère de Paulin, au lendemain de l'invasion de Rhadagaise et à la veille du retour d'Alaric, comme aussi des vives joies que l'amitié faisait goûter à ce saint qui toujours y fut si sensible. Ces sentiments éclatent encore plus dans les élans qui suivent. Paulin passe en revue toutes les grâces dont il se sent redevable à Félix, c'est-à-dire toute sa vie; et, sous le poids de sa reconnaissance, il s'écrie : « Étais-je aussi heureux, alors qu'on m'appelait sénateur, que maintenant qu'on me dit pauvre? Toutes ces demeures, toutes ces basiliques, toutes ces galeries, consacrées au saint martyr, tout cela aussi est à moi. Que dis-je? Félix lui-même est ma maison, la maison où ma vie s'écoule, et que rien ne renversera. Ah! nous avions autrefois de somptueuses demeures; mais que nous sommes mieux dans nos petites cellules, voisines du saint martyr! Le Christ y est plus près de nous, lui qui se plaît avec les petits et qui fuit les orgueilleux, qui préfère les humbles toits aux palais superbes.

Toutes ces possessions, cet or, ces bijoux, terre au fond que tout cela! Sainte pauvreté de Jésus-Christ, tu nous dépouilles de cette poussière, mais tu nous donnes les biens célestes[1]! »

Ils sont donc heureux, ces pénitents, ces dépouillés, ces anéantis, ces hommes qui ont tout donné à Dieu; ils n'ont regret à rien de ce qu'ils ont sacrifié; ils ont trouvé en échange des trésors pour eux sans prix; ils sont heureux: ce sont eux-mêmes qui le disent; qui pourrait en douter?

Les hôtes de Paulin cependant n'étaient pas aussi décidés qu'il le pensait à ne plus quitter Nole: Rome une fois délivrée des terreurs de Rhadagaise, ils y retournèrent; mais la tranquillité, hélas! ne devait pas être de longue durée. Victime, selon les jugements divers des historiens, ou d'une coupable ambition ou de misérables intrigues auxquelles ne sut pas résister la lâche imbécillité du prince dont il était depuis si longtemps l'appui, Stilicon fut mis à mort par ordre d'Honorius : c'était briser de sa propre main la seule épée que redoutait Alaric. Sur-le-champ le barbare se montra menaçant, et de nouveau ses approches vinrent jeter Rome dans de plus grandes alarmes: une lettre de Paulin à Rufin, qui était revenu d'Aquilée, et dont nous aurons bientôt à parler, nous montrera les angoisses et les incertitudes par lesquelles passèrent les fils de Mélanie avant de se

[1] Ce poème a 858 vers : Paulin change trois fois de mètre, et emploie tour à tour l'hexamètre, le pentamètre et l'iambe. Le *Natale* XII en a 444, le XI[e] 730.

décider à abandonner enfin et pour jamais la patrie. Paulin les revit donc à ce suprême moment; mais enchaîné à Nole par un devoir rigoureux, et ne pouvant les suivre en Sicile, où ils allaient, il leur adressa des adieux dont on regrette qu'aucun texte ne nous fasse entendre l'écho. De Sicile, après avoir vendu les biens qu'ils y possédaient, ils se rendirent en Afrique, à Carthage d'abord, et de là à Thagaste, auprès du saint évêque Alypius, le tendre ami d'Augustin. Ils y vivaient à la façon de Paulin, dans un monastère, avec un grand nombre de membres de leur famille, et d'autres Romains et Romaines gagnés par eux à la vie monastique. Saint Augustin entretenait une active correspondance avec eux. Dans une visite qu'ils lui firent un jour à Hippone, Pinianus fut obligé de se défendre contre les violences du peuple, qui voulait forcer Augustin à l'ordonner prêtre, afin d'attacher à leur ville ce Romain, encore si opulent et si généreux. Mais l'Afrique elle-même n'ayant pas paru à l'abri des invasions que l'Espagne ne tarda pas à y verser, ils la quittèrent, après y avoir séjourné pendant sept ans, et vinrent se fixer à Jérusalem, dans les monastères que leur aïeule avait bâtis. Palladius dit que c'est elle-même qui les y conduisit; selon un autre historien, emportée, après la mort de son fils, par son désir des lieux saints, elle les y aurait devancés, et y serait morte quarante jours après son arrivée. Ses enfants y vécurent longtemps encore, laissant dans l'Orient et dans toute l'Église une mémoire sainte et vénérée.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

SUITE DES CORRESPONDANCES DE PAULIN AVEC LES GAULES
ALETHIUS ET FLORENTIUS ; DESIDERIUS, AMANDUS ET SANCTUS ; APER
INTÉRIEUR D'UNE MAISON SACERDOTALE AU IVe SIÈCLE
ENTRE 400 ET 406

Revenons maintenant vers les Gaules, que nous avons depuis quelque temps perdues de vue. Jusqu'ici, en étudiant les correspondances de Paulin, c'est principalement l'ami que nous avons admiré dans le saint ; les lettres qui vont maintenant passer sous nos yeux nous montreront en outre le docteur que de partout l'on consulte et que l'on aiguillonne : nous aurons là un témoignage de plus de ce puissant courant intellectuel qui animait l'Église, et en particulier le clergé des Gaules, et des rapports fréquents, incessants, qui avaient lieu, nonobstant la menace des invasions et la difficulté des communications à cette époque, entre les différentes parties de ce grand corps qui s'appelait l'Église chrétienne. A mesure que les lettres de Paulin se répandent et que sa réputation de doctrine s'établit, on accourt à

lui comme on faisait depuis longtemps vers saint Jérôme, et aussi déjà vers saint Augustin. Non seulement ceux que la pratique de la perfection chrétienne préoccupe veulent entrer, de près ou de loin, en rapport avec l'homme qui en offrait un si beau modèle en ce siècle, mais ceux qui étudient avec ardeur les saints livres, et qui ont lu ces lettres où coulent, on peut bien le dire, le lait et le miel des Écritures, où le texte sacré semble s'ouvrir pour livrer à une ingénieuse interprétation des trésors inattendus, se tournent vers le solitaire de Nole, soit pour lui demander celles de ses lettres qu'ils n'ont pas, car ils veulent les posséder toutes, soit pour provoquer ses explications sur quelque importante question d'exégèse biblique, soit pour l'exciter à quelque grand et utile travail, dont on pense qu'il peut enrichir l'Église : ainsi avait fait déjà Sévère, à propos de son Histoire de l'Église ; ainsi allaient faire d'illustres prêtres ou évêques de l'Église des Gaules : Alethius et Florentius, Desiderius, Amandus (un autre que celui de Bordeaux) et Sanctus ; Aper, que nous rencontrons également ici, bornera ses questions à des conseils de vie chrétienne et sacerdotale.

Victor, que Paulin avait appelé si justement « sa consolation annuelle », était l'ordinaire intermédiaire de cette correspondance : c'était un événement en Aquitaine, quand on apprenait qu'il allait partir pour Nole ; les amis de Sévère accouraient pour lui confier aussi leurs lettres, et « ce char à deux pieds », comme l'avait nommé Paulin, emportait tout ce qu'on voulait.

C'est lui qui fut porteur de la lettre d'Alethius, un illustre Aquitain, frère de l'évêque de Cahors, Florentius, et son successeur sur le même siège; on peut par conséquent supposer que ce fut lui aussi qui porta celles de Florentius lui-même, comme aussi c'est par le même Victor que Paulin reçut celle de Desiderius.

Alethius avait demandé à Paulin un travail que Paulin ne nous a pas dit. Paulin dans sa réponse, bienveillante et humble, comme toujours, en exprime sa profonde surprise: « Comment, dit-il, c'est à la porte d'un pauvre tel que moi qu'un riche tel que vous vient frapper! O illusion de la charité! mais ai-je donc assez d'eau pour votre soif? suis-je une coupe où vous puissiez boire? Le pain que vous demandez, est-ce que je le possède? Ne vous en prenez donc qu'à vous-même, si votre faim n'est pas apaisée, opulent qui vous adressez à mon indigence, et obtenez-moi plutôt par vos prières les abondantes eaux qui manquent à ma sécheresse, et la douceur qui fait défaut à mon amertume. » La lettre, telle que nous la possédons, s'arrête tout à coup, évidemment incomplète, inachevée[1]. Heureusement il nous reste, au lieu de l'ouvrage inconnu qu'Alethius demandait à Paulin, un autre qu'il ne demandait pas, et que Paulin lui envoyait comme dédommagement; ouvrage infiniment précieux pour nous, puisqu'il nous permet d'apprécier Paulin sous un point de vue

[1] Epist. XXXIII.

nouveau, et comme orateur; car c'est un de ses sermons, le seul qui ait échappé au temps. A cette époque, c'étaient les évêques qui remplissaient habituellement le devoir de la prédication, et l'évêque de Nole, c'est Paulin lui-même qui en témoigne[1], n'y manquait pas; et même, d'après un usage dont se plaint quelque part saint Jérôme, un simple prêtre ne pouvait prendre la parole devant l'évêque; mais ce sermon de Paulin, antérieur à son épiscopat, prouve que l'évêque de Nole avait voulu se l'associer dans ce ministère, à l'exemple de quelques évêques contemporains, tels que Flavien d'Antioche, qui s'était déchargé de ce soin sur le jeune diacre Chrysostome, et plus récemment Aurèle, à Carthage, sur saint Augustin, simple prêtre encore. Ce fragment oratoire nous permet de nous faire une idée de sa prédication, et, par un bonheur de plus, c'est un sermon sur l'aumône, sujet qui devait aller particulièrement bien à un saint resté lui-même, dans l'Église, si célèbre par sa charité. Ce sermon se rapproche du genre populaire adopté par saint Augustin : style simple et clair, comparaisons familières empruntées aux choses de la vie quotidienne, raisonnements palpables et de sens commun, mais vifs et pressants, tel est, dans sa physionomie générale, ce discours. En voici le début :

« Ce n'est pas pour rien, frères bien-aimés, qu'on place une crèche dans les étables; elle n'est pas là

[1] Paulus apostolico quem temperat ore sacerdos. (Epist. XXXII.)

seulement pour qu'on la voie; c'est une espèce de table préparée par l'homme, qui est un être raisonnable, aux animaux sans raison, pour qu'ils puissent y trouver leur nourriture. Mais si, après avoir placé là une crèche, on négligeait d'y mettre du fourrage, les animaux mourraient de faim : s'ils ne mangeaient pas, la faim les mangerait. Ceci est pour nous un exemple. Dieu a placé dans nos églises une table, avec de la nourriture pour nos âmes : si nos âmes négligent cette nourriture, elles périront. »

Par cette comparaison empruntée aux usages rustiques de ses auditeurs, Paulin voulait fixer tout d'abord leur attention : un rhéteur n'eût pas été aussi familier. « Mais, dit avec beaucoup de sens ici M. Ampère, les rhéteurs parlaient pour les rhéteurs, ils s'adressaient aux beaux esprits comme eux; les orateurs chrétiens s'adressaient à tout le monde, et quand on s'adresse à tout le monde, on s'adresse surtout aux classes les plus nombreuses, c'est-à-dire aux simples et aux pauvres. Le christianisme en cela obéissait à son principe, et la chaire chrétienne ne perdra jamais complètement ce caractère simple, familier, populaire, qui est dans son essence et dans son origine[1]. » Et c'est ce qui fera à jamais l'honneur comme la puissance de la parole évangélique. Nous ajouterons, pour ceux qui aiment à aller au fond des choses, qu'on peut remarquer ici les analogies évidentes des différentes branches de l'art chrétien,

[1] *Histoire de la Littérature dans les Gaules*, t. I.

peinture, poésie, éloquence : toutes trois populaires, en raison de leur mission même ; et populaires de la même manière, quoique avec une nuance appropriée à leur nature propre, c'est-à-dire procédant par symboles, ou par images et comparaisons, qui sont aussi des symboles.

Il y a du reste de grandes beautés de détail dans ce discours : sur le devoir rigoureux, pour tout homme qui possède quelque chose des biens de ce monde, de secourir les malheureux, sur la dignité du pauvre assimilé à Jésus-Christ par Jésus-Christ lui-même, sur les récompenses que Dieu payera avec usure à ceux qui lui prêtent dans la personne des indigents, Paulin développe des idées devenues vulgaires dans le christianisme, mais bien étranges pour cette société païenne, qui avait poussé si loin le mépris de l'homme et l'âpre amour des jouissances matérielles. Le fragment suivant permettra d'en juger :

« O infinie bonté de Dieu, il consent à ce que nous lui prêtions ce dont il nous a lui-même gratifiés ; il se constitue notre débiteur pour des choses que nous tenons de lui, afin de pouvoir nous rendre avec usure ce que nous aurons donné. Hâtez-vous donc, mon frère, de devenir le créancier d'un pareil débiteur. Point d'hésitation, de retard, de parcimonie. Ceux qui doivent dîner chez vous sont à votre porte, attendant le moment d'entrer : vous seul êtes en retard. Allons, hâtez-vous, ne les laissez pas plus longtemps dehors, pour ne pas faire injure à Celui qui a per-

mis que ces pauvres fussent pauvres, et cela dans des vues pleines de bonté. Car, ô frères bien-aimés, le Tout-Puissant n'aurait-il pas pu établir les choses de telle sorte qu'il n'y eût point de pauvres ici-bas, et que personne n'eût besoin de personne? Autre a été le dessein de ce Dieu bon et miséricordieux. Il a permis la misère: pourquoi? Pour que nous soyons miséricordieux nous-mêmes, à son exemple: l'indigence de votre frère, si vous savez avoir l'intelligence du pauvre, est pour vous matière à des récompenses sans prix. Vous, ce que vous avez reçu, vous ne l'avez pas reçu pour vous seul: Dieu vous a fait cette part de ses biens, afin de pouvoir être votre débiteur pour tout ce que, par un mouvement spontané de votre cœur, vous aurez versé dans le sein du pauvre, et afin aussi de vous communiquer dans l'éternité ce qui doit être alors la part du pauvre. C'est par ses mains qu'aujourd'hui Jésus-Christ reçoit vos dons, et c'est en sa considération qu'alors il vous rendra tout. Il y aura une juste rétribution un jour, une équitable compensation: le pauvre alors recevra ce dont il aura été privé ici-bas, et le riche qui n'aura pas voulu secourir le pauvre, n'aura rien de la félicité qui attend le pauvre. Comprenez ces choses, frères bien-aimés, et ne négligez pas la grâce qui vous est offerte. »

Paulin déjà, dans ses lettres à Sulpice Sévère, a développé sur ce grand devoir de l'homme, le soulagement de la misère, des idées analogues; mais elles ont ici cette vivacité, cette flamme, qui rend la

parole parlée autrement pénétrante que la parole écrite : Paulin assurément était éloquent[1].

Sa tendresse d'âme éclatait donc, dans ce sermon, non moins que son humilité chrétienne dans la lettre à Alethius : le frère de celui-ci, Florentius, qui était évêque de Cahors, ne résista pas au plaisir de se mettre en rapport à son tour avec un homme qui inspirait autant de sympathie par son grand cœur que d'admiration par sa grande vertu : la lettre qu'il confiait pour lui à Victor exprimait ce sentiment, et quoique Florentius ne l'eût jamais vu, il lui parlait déjà, dès le début de leurs relations, le langage d'une vieille amitié. On ne touchait jamais cette fibre chez Paulin sans qu'aussitôt son âme répondît : l'unique lettre qui nous reste de lui à Alethius est un témoignage de plus de cette sensibilité extrême à l'endroit de l'amitié, et, comme toujours aussi, de cette humilité sincère, profonde, qui s'incline dans le sentiment de la vénération la plus vraie devant toutes les vertus qu'il rencontre, et Florentius, en effet, qui, « douce brebis du Christ, avait si bien mérité d'être pasteur, » était un des évêques les plus vénérables des Gaules; Paulin se recommandait humblement à ses prières : « A tous vos sacrifices, à toutes

[1] *Sermo de Gazophylacio.* — Nous mentionnerons, à côté de ce sermon, l'éloquent récit du martyre de saint Genais, que Lebrun lui attribue avec beaucoup de vraisemblance, et qui paraît être un morceau oratoire. Au reste, dirons-nous ici avec le P. Sacchini : « De eo genere certum haberi debet (Paulinum) multa elaborasse, quæ ævi vetustas et publicæ calamitates, et hominum injuriæ aboleverint. »

vos prières, lui disait-il, mêlez un souvenir pour moi : demandez à Dieu que, sous une peau de brebis, je ne cache pas ces bêtes rapaces, des sens indomptés, mais qu'à votre exemple je me transforme, et porte aussi véritablement que vous l'image de l'Homme céleste[1].

Desiderius était de même un prêtre des plus considérés dans les Gaules : c'était à lui que Sévère avait dédié sa Vie de saint Martin; ce prêtre ardent correspondait aussi avec Jérôme, et allait aiguillonner le saint docteur jusque dans sa solitude de Bethléhem; il correspondait aussi avec Paulin, et Victor n'allait guère de fois à Nole sans emporter quelques-unes de ses lettres. Elles sont toutes perdues, et de celles que Paulin lui écrivit il ne nous reste qu'une seule, assez courte, mais non pas sans intérêt. Desiderius lui avait demandé l'explication de ce fameux passage de la Genèse qu'il appelle les *Bénédictions du patriarche*, c'est-à-dire les prophéties que Jacob, entouré à son lit de mort de ses douze enfants, fait sur chacun d'eux. L'humilité de Paulin s'alarme et s'excuse de cette demande. Son âme, dit-il, n'est pas assez pure pour recevoir de Dieu de telles lumières ;

[1] Epist. XLII.— Il y a, vers la fin de la lettre, de belles paroles expliquant en quel sens Jésus-Christ est appelé *la pierre*. « Il est la pierre, parce que sur lui repose l'Église; il est la pierre d'où a jailli sous la lance du soldat l'eau et le sang, l'eau de la grâce, le sang du sacrement; le baptême et l'Eucharistie... » Mais nous ne pouvons, dans ce livre, qu'effleurer pour ainsi dire ces lettres : que de mots charmants ou profonds nous sommes forcés d'y laisser, bien à regret!

il n'est qu'un pauvre ruisseau, où coulent à peine quelques gouttes d'eau amère, dans un lit presque desséché. Il n'est qu'un arbre stérile, trop semblable à ce figuier qui mérita d'être maudit, et que la malédiction divine dessécha, et dépouilla même de ses feuilles. Accoutumé qu'il était à creuser toujours le texte sacré, ce souvenir l'entraîne dans une de ces interprétations ingénieuses où il excellait : « Avez-vous remarqué, dit-il à ce propos, la réflexion profonde que l'évangéliste Marc ajoute à ce récit de saint Matthieu ? C'est que ce n'était pas la saison des fruits. » Il en conclut que « nous, qui sommes la véritable vigne, le véritable champ du père de famille, nous devons en toute saison porter nos fruits, et Dieu a toujours le droit de nous les demander. Priez-le donc, ajoute-t-il, de m'accorder et mon pardon et du temps : que sa crainte fouille et remue mon cœur; que les nécessaires humiliations de la pénitence y répandent comme un engrais fécond; afin que, en quelque saison et quelque jour qu'il vienne à moi, le Christ me trouve un arbre, un champ fertile; que quelque chose qu'il me demande, il ne puisse dire : *Il n'est pas mûr*[1]. » Nous verrons ci-dessous ce que Paulin fit plus tard pour satisfaire à la demande de Desiderius.

C'est *Paulin et Therasia, pécheurs,* qui écrivent cette lettre; ce sont eux encore qui écrivent à Sanctus

[1] Propter nos utique scriptum est, in quibus escam suam Deus semper vult invenire... Omni die me fertilem sibi Christus inveniat. (Epist. XLIII.)

et à Amandus. Sanctus avait été un de ses amis au temps de sa vie mondaine. Un jour, après sa retraite à Nole, Paulin, probablement dans une préoccupation de zèle pour le salut de cet ami, s'était le premier rappelé à son souvenir; mais Sanctus alors n'ayant répondu qu'une lettre courte et polie, Paulin avait cru devoir en rester là. Plus tard, touché, comme tant d'autres, de cette vertu si rare, Sanctus avait fait plus que de l'admirer, il avait essayé de l'imiter, et il s'était courageusement donné, lui, homme du monde, à la vie chrétienne; peut-être même était-il entré dans l'Église : on pourrait le conjecturer du moins de sa science des Écritures. Amandus, jeune clerc aussi peut-être, car tel paraît être le sens des paroles sous lesquelles Paulin le désigne, *Benedictum Domini puerum*, était intimement lié avec lui : tous deux avaient eu la pensée de chercher aussi auprès de Paulin des lumières et des encouragements : leur lettre le combla de joie, et fut pour lui, c'est son expression, plus douce qu'une huile parfumée, d'abord parce qu'elle était le témoignage d'une vieille amitié qui se réveillait, et aussi parce que le lait et le miel des Écritures, disait-il encore, y étaient distillés. Une chose seulement lui avait été pénible dans cette lettre, c'étaient les louanges qu'elle contenait, et auxquelles son humilité devenait de plus en plus rebelle; et c'est pourquoi il sent plus vivement que jamais le besoin de se réfugier dans cette nécessaire et protectrice humilité: ramené par les souvenirs que son correspondant avait

éveillés aux pensées amères de sa vie mondaine, il repousse avec force des louanges dont il proclame à la fois l'injustice et le danger, qui l'effrayent autant qu'elles le contristent. Il n'a de goût qu'aux larmes et à la pénitence; il ne sent de sécurité que dans ces sentiments d'un cœur contrit et repentant. Rarement l'humilité a parlé un langage plus touchant et plus pénétrant.

Il déclare donc que ce dont il a besoin, c'est de prières et non de félicitations : « Vous l'avez lu, dit-il, dans les saintes lettres, ceux qu'il convient de féliciter; ce sont ceux dont les voies ont été droites et saintes, mais non pas des pécheurs tels que nous, qui *sommes assis dans l'amertume de nos âmes*, liés encore des liens trop puissants de l'iniquité. A ceux-là ce qu'il faut, c'est *ce cœur contrit et humilié que Dieu ne méprisera pas;* c'est cette *fontaine de larmes* que Jérémie répandait sur son peuple, et ces *torrents de pleurs* dont David baignait *non pas seulement sa face, mais sa couche.* Car, hélas! il y a en nous plus d'œuvres d'iniquité que de justice, et c'est bien tard que nous avons commencé *à lever les yeux vers ces montagnes de Dieu d'où nous viendra la justice et le salut :* si toutefois nous parvenons à *porter l'image de l'homme céleste comme nous avons porté celle de l'homme terrestre.* » Voilà plusieurs fois déjà que nous rencontrons sous la plume de Paulin cette formule de l'Apôtre; elle lui agréait particulièrement; il n'en est point, en effet, qui exprime plus heureusement ce qui constitue le travail que le chrétien doit

accomplir en soi, et qui était toute la vie de Paulin et de Therasia dans leur solitude. Et ici Paulin revenait sur lui-même, sur sa vie d'autrefois et sa vie d'aujourd'hui, avec des accents profonds, sincères, avec des cris, devrions-nous dire, qu'il faut faire entendre, parce que toute son âme apparaît là, quoiqu'on doive y reconnaître aussi les habituelles exagérations de l'humilité : « Ce qui nous convient donc à nous, à cette heure, c'est la prière dont parle le Psalmiste, *la prière du pauvre qui est dans l'angoisse et les larmes;* car nos *jours ont déjà presque défailli*, mais non pas la malice de nos cœurs. Nous avançons dans notre course; la vieillesse ne parsème pas seulement notre tête de cheveux blancs, elle l'en couvre; et nous ne sommes encore, quant à la vie spirituelle, qu'un enfant qui essaye en se traînant ses premiers pas; qui à peine commence à parler le langage de Dieu; muette et embarrassée dans les saintes Écritures, notre langue en est toujours à ses premiers bégayements, ou plutôt à ses vagissements; autrefois si loquace dans les lettres humaines et les vaines fictions, nous balbutions dans les choses de la vérité; robuste encore dans les vices, infirme dans les vertus; nouveau-né à la justice, et vieilli dans le péché. Longtemps, en effet, vous le savez trop, ô mon cher Sanctus, nous nous sommes roulé dans la fange du siècle. Plût à Dieu que le Christ eût enfin *renouvelé notre jeunesse comme celle de l'aigle!* plût à Dieu qu'il nous eût *dépouillé de toute la vieille humanité* pour nous *re-*

vêtir de cet homme nouveau qui a été créé selon Dieu[1]*!* »

La transformation de son âme dans la pénitence, il n'a donc pas d'autre pensée : il l'exprime encore sous les emblèmes, empruntés aux psaumes pénitentiaux, du pélican du désert, de l'oiseau des nuits, et du passereau solitaire sur le toit. Il dit tenir d'un saint et savant homme (c'est Rufin qu'il désigne ainsi) qui avait beaucoup appris dans ses lectures et ses voyages, que le pélican est un oiseau qui erre dans les déserts voisins des bords du Nil, faisant la guerre aux serpents dont il se nourrit, mais qui quelquefois aussi le tuent. « Voilà bien, dit Paulin, l'image de celui qui pour pleurer ses péchés s'est *enfui dans la solitude*, et là, comme l'oiseau égyptien, lutte contre les serpents, c'est-à-dire contre les instincts de la nature corrompue, qu'il faut absolument vaincre, sinon ils tueront l'âme. Cette victoire remportée, l'âme purifiée de ces instincts ténébreux voit la pure lumière, et c'est alors qu'elle ressemble *à l'oiseau des nuits dans sa demeure*[2]. Et quand elle a ainsi, *comme le pélican du désert*, détruit les serpents, et avec les yeux de l'*oiseau de nuit* percé les ténèbres de ce siècle, alors elle prend son vol au sommet des

[1] Ecce enim veteres posuit dies nostros productos cursu ætatis, nec spargit canis caput, sed perfundit senectus : et nos adhuc primis reptantem conatibus ævi spiritalis infantiam parvulis sensibus agimus... Quondam in litteris humanarum fabularum loquaces, nunc in veritatis balbutimus eloquiis. (Epist. XL.)

[2] Paulin substitue *nycticora,* qui voit la nuit (de κόρη, *pupille*), à *nycticorax,* corbeau de nuit, ce qui n'a pas de sens. Il dit que cette correction, c'est à Rufin qu'il la doit.

vertus, et s'y tient dans la méditation et la prière, *comme le passereau solitaire sur le toit.* » — « Mais souvenons-nous, ajoute-t-il tout aussitôt, qu'il faut rester sur le toit et n'en pas descendre, car l'oiseleur est là, avec ses réseaux et ses appâts perfides. » Et le piège contre lequel Paulin se tient en garde, et que les louanges importunes dont il trouve ses amis trop prodigues lui font redouter encore plus, c'est le grand péril de la vertu même, l'orgueil, la complaisance; il se hâte donc de se réfugier dans la sainte humilité: « Demandez pour nous à Dieu, avec instance, que nous ayant donné le mépris de notre patrimoine, il nous donne aussi le mépris de nous-mêmes. Car la voie est étroite, et nous marchons comme sur une corde tendue : si nous déclinons à droite ou à gauche, nous tombons. Et sur le chemin lui-même des vertus nous pouvons glisser et choir. Nous pouvons prendre vanité de l'humilité même ; et alors c'en est fait de notre piété. Le bel avantage de nous être dépouillés de nos biens, si nous avons gardé nos vices! L'argent, les terres, tout cela n'est pas nous ; ce qui est de notre âme, voilà ce qui est nous-mêmes; s'en dépouiller, voilà la grande victoire[1]. » Ainsi, retiré, depuis de longues années déjà, dans

[1] Quamobrem orate solliciti ut dignum Deo cor accipiamus ; et qui accepimus contemptum patrimonii, accipiamus etiam nostri contemptum. Angusta enim via gradimur, et quasi in fune suspenso ancipites ambulamus : et nisi certo libramine vestigia fixerimus, ut non declinemus dextra vel sinistra, facile nos in ruinam inimicus impellet. (Epist. XL.)

la solitude, après avoir tout quitté pour Dieu, cet opulent, ce consulaire, ce poète, poursuit sans relâche, avec une ardeur qui croît chaque jour, ce travail de depouillement intérieur, de transformation profonde et totale, par lui entrepris pour se donner toute la beauté d'âme que Dieu lui demande : ainsi se font les saints.

La correspondance reprise entre Paulin et Sanctus devint fort active : celui-ci faisait collection de toutes les lettres écrites par Paulin; il l'étonna en lui en envoyant un jour la liste : Paulin en avait oublié la plupart. Il lui faisait passer, en outre, comme en échange, un recueil d'hymnes, peut-être composées par lui-même : Paulin vit là une exhortation à ne pas laisser manquer d'huile, comme il dit, ces lampes qu'en bons serviteurs nous devons tenir toujours allumées, et il en prend occasion, dans une autre et plus courte lettre à Sanctus, seuls débris qui nous restent de toute cette correspondance, de lui expliquer le sens mystique de la parabole des sept vierges sages et des sept vierges folles : il y voyait l'emblème de la fécondité et de la stérilité des âmes, selon qu'elles poursuivent ou non l'œuvre nécessaire de la sanctification[1].

Mais plus profond et plus attachant encore est l'intérêt d'âme que nous offre sa correspondance avec Aper; correspondance qui nous est arrivée moins mutilée; car il nous reste trois longues lettres de

[1] Epist. XLI.

Paulin à ce personnage. Qui était Aper? Très certainement un Aquitain considérable, célèbre au barreau, magistrat sévère et redouté sur son siège; d'une famille chrétienne, selon toute vraisemblance, et chrétien lui-même, non comme Cytherius, mais plutôt à la façon de Jovius ou de Paulin avant sa conversion, et de beaucoup de ces patriciens gallo-romains: gens, non pas aussi sceptiques, peut-être, que l'ont dit quelques historiens de nos jours, mais très mondains, et plus préoccupés des douceurs d'une vie opulente, relevée et charmée par la culture des lettres, que des intérêts supérieurs de leur âme et de leur éternité. Les conversions parmi eux étaient fréquentes; les calamités du temps ne laissaient pas tout le monde indifférent et insensible, et des exemples comme ceux de Paulin et de Sévère portaient aussi leur fruit; et quand ces conversions se produisaient, elles donnaient souvent de précieuses recrues à l'Église. Aper un jour se décida donc à briser avec le monde. Est-ce lui que Sévère nomme parmi ces moines et ces clercs qui vinrent faire irruption dans sa demeure pour assister, vers l'an 403, à ces dialogues sur saint Martin dont nous avons déjà parlé? Rien n'est plus vraisemblable; car cet avocat, ce magistrat aquitain, ne pouvait pas n'avoir point de relations avec Sévère. Quelques historiens en font de plus le saint évêque de Toul dont il est question dans certains martyrologes au 15 septembre : les dates offrent quelque difficulté. Il paraît indubitable, du moins, qu'il fut évêque un jour; et il n'était pas seulement

converti à la vie chrétienne au moment où commence sa correspondance avec Paulin, il avait fait un pas de plus; il était prêtre, et il nous est un nouvel exemple de ces personnages influents dans le siècle que l'élection populaire ou l'intuition d'un évêque prenait sans hésiter pour l'Église, quoique mariés et pères de famille. Aper avait d'ailleurs comme Paulin une femme admirable, nommée Amanda, qui probablement n'avait pas été sans influence sur la conversion de son mari, et qui certainement n'hésita pas à embrasser les obligations que l'entrée d'Aper dans l'Église lui imposait à elle-même : du moins Paulin n'a pas craint de lui appliquer les louangeuses paroles que saint Augustin, dans la première de ses lettres, avait écrites sur Therasia. Et comme Paulin aussi, Aper, qui s'était décidé à consacrer le reste de sa vie à Dieu, avait senti le besoin de se reposer et de se retremper dans la retraite, à la campagne : c'est peut-être alors que Sévère lui donnait le nom de moine; et même quand il eut reçu l'ordination sacerdotale, il se tenait encore éloigné des villes, non pour refuser à l'Église les services qu'il pouvait et voulait lui rendre, mais pour s'y préparer : il n'avait pas fui, en effet, le tumulte des affaires pour le retrouver presque aussi bruyant dans les grandes églises, et avant de donner il voulait amasser. Il employait donc les récents loisirs que lui donnait sa retraite à s'instruire à fond des choses chrétiennes, « et à former en lui le Christ, avant de le former chez les autres. » Enfin, pour compléter la ressemblance avec Paulin,

les moqueries du monde poursuivaient le magistrat devenu prêtre, comme elles avaient poursuivi autrefois le jeune consulaire. Toutes ces harmonies d'âme, jointes peut-être à d'anciens souvenirs, devaient naturellement tourner Aper vers Paulin : non qu'un homme de cette trempe eût besoin d'être affermi contre des railleries dont il s'applaudissait; mais Paulin lui paraissait un précieux guide dans une voie où il l'avait devancé, et où il avait fait de si grands pas; voie si analogue à celle de Paulin, et pourtant si différente; car Paulin avait tout vendu et donné aux pauvres; mais Aper, qui avait de nombreux enfants, ne pouvait pas les dépouiller. A cela près, Paulin, l'ancien possesseur de ces royaumes que chantait Ausone, le consulaire, l'élégant orateur, le brillant poète, aujourd'hui solitaire et pauvre, et prêtre de Jésus-Christ, tout entier aux soins de son âme et à la pratique des grandes vertus, était pour Aper un idéal que, dans la seconde moitié de sa vie, il eût voulu pouvoir atteindre, et un maître dont la parole ne pouvait que lui être d'un secours inappréciable. Il lui écrivit donc pour lui dire sa conversion à la foi du Christ, son entrée dans l'Église, et sa retraite à la campagne; les colères que ce changement avait soulevées; le dédain qu'il faisait de ces colères; mais aussi le besoin qu'il sentait de ses conseils au début d'une vie si nouvelle : se proclamant un enfant dans la foi. Ces recours, bien erronés, selon Paulin, à ce qu'il appelait son indigence et sa faiblesse, pénétraient de confusion cet homme si

véritablement humble, et toujours prêt à préférer la vertu des autres à la sienne. Mais sa joie fut grande aussi de voir gagné à l'Église un orateur, un jurisconsulte, un homme de cette valeur; et il admirait, en bénissant Dieu, ces coups de la grâce qui donnaient de tels exemples de générosité et de courage à un siècle qui en avait tant besoin. Il se trouvait, pour répondre à cette lettre, dans la même situation à peu près que quand il dut écrire à Sévère, récemment converti aussi, mais plus ému des railleries mondaines : le fond des pensées dans les deux lettres est le même; mais il y a, dans la réponse à Aper, quelque chose de plus ferme encore, et de pris plus profondément aux entrailles des dogmes chrétiens.

Il débute par un cri de joie : « *Je me suis réjoui*, dit-il, modifiant légèrement le mot du Psalmiste, *de ce que vous m'avez écrit*. Ainsi donc, comme vous l'affirmez en terminant votre chère lettre, c'en est fait : Jésus-Christ a enfin votre foi et votre amour; vous le reconnaissez Seigneur et Dieu, Fils de Dieu avant tous les siècles, fils de David dans le temps, ressuscité des morts et à jamais vivant, et par sa résurrection nous donnant un gage certain de la nôtre. Et après avoir, dans un si ferme langage, résumé tout le mystère du christianisme, vous dites que vous n'êtes qu'un enfant, balbutiant à peine le langage chrétien. Non, vous avez d'un coup atteint cette sagesse dont saint Paul se glorifiait, quand il disait : *Je ne sais qu'une chose, Jésus-Christ*, *et Jésus-*

Christ crucifié : cette science qui est folie selon le monde, et qui est sagesse aux yeux de Dieu. » Il y voit l'œuvre manifeste de Dieu, qui peut seul restaurer ce qu'il a créé, et qui démontre avec éclat sa puissance souveraine par ces triomphes éclatants de sa grâce. Que peuvent, contre ces miraculeux changements, les fades railleries des hommes légers? Aper s'en félicite; il y voit la preuve qu'il a donc bien rompu avec le monde, puisque le monde rompt avec lui : il a bien raison. Et moins encore pour l'affermir que pour triompher avec lui de ces moqueries frivoles, « auxquelles, dit Paulin, mieux que nos paroles notre vie répondra, » il se complaît à lui exposer les grands points de vue qui donneront éternellement raison aux convertis, aux vainqueurs d'eux-mêmes et du monde. Et d'abord le point de vue purement chrétien : au fond, c'est Jésus-Christ que le monde persécuté dans celui qui s'est donné à Jésus-Christ. Ainsi en a-t-il été toujours; et ici Paulin instruisait Aper à reconnaître Jésus-Christ dans tout l'ancien Testament, qui en est plein, dans tous ces saints des premiers âges, prophétiques images du Christ, passés, comme lui, au creuset des épreuves. « Dès l'origine des siècles, dit-il, le Christ souffre dans ses saints; car c'est lui le commencement et la fin, lui que la Loi voile, et que l'Évangile dévoile[1] : Abel tué par son frère, c'était lui; Noé raillé par son fils, Abraham voyageur vers la terre promise, Isaac

[1] In Lege velatur, in Evangelio revelatur. (Epist. XXXVIII.)

offert en sacrifice, Jacob réduit en servitude, Joseph vendu, Moïse exposé sur les eaux, les prophètes lapidés et frappés du glaive, c'était lui, toujours lui. Et depuis, c'est lui qui souffrait dans les apôtres, qui mourait dans les martyrs; c'est lui qui porte nos infirmités et nos souffrances; c'est lui qu'on outrage en toi, que le monde déteste en toi: mais c'est lui aussi qui triomphe de tout par toi. » Voilà la vérité chrétienne, voilà ce qui fait la force invincible du chrétien : la certitude de cette possession de Jésus-Christ, de cette union avec Jésus-Christ.

Dans la conscience de ces sublimes réalités, Paulin s'écrie, dominant de ces hauteurs les hommes vains et les choses vaines : « Gardez, rhéteurs, votre rhétorique; philosophes, votre philosophie; riches, vos richesses; rois, vos royaumes: notre royaume, à nous, notre richesse, notre gloire, c'est Jésus-Christ; notre sagesse, la folie de la croix; notre force, notre infirmité selon la chair; notre orgueil, le scandale de la croix. Oui, avec Jésus-Christ, nous sommes ensevelis aujourd'hui dans l'humiliation, l'obscurité, l'opprobre; mais un jour viendra où ceux qui triomphent contre nous seront forcés de se dire, au souvenir de ces éphémères triomphes : *Les voilà donc, ceux dont nous estimions la vie une folie! les voilà comptés parmi les fils de Dieu.* Laissons-les donc, mon ami, se targuer de leur gloire et de leur vie, cela durera peu. *Ils tomberont aussi vite que la fleur des champs; leurs jours brillants passeront comme l'ombre.* » Et mêlant aux révélations de la foi celles

de la raison elle-même, et au point de vue chrétien le point de vue simplement humain, Paulin montrait ici la vanité foncière, non moins que la déraison et l'injustice, de ces vies mondaines, dévoyées et perdues : « Que peuvent-ils espérer? Tout leur espoir, hélas! est enfermé dans les étroites limites de cette vie. N'ayant ni les vraies lumières, ni les aspirations et les désirs que donnent ces lumières, peuvent-ils faire autre chose que de se prendre aux vanités présentes, à cette double et pauvre passion des richesses et des plaisirs? Mais nous, que la foi de Jésus-Christ éclaire, nous savons la vérité sur tout cela, et nous méprisons ce qui passe, nous aspirons à l'éternel. La vérité, c'est Jésus-Christ. Ceux qui ont le malheur de lui rester étrangers, comment voulez-vous qu'ils ne demeurent pas dans ces ténèbres et ces erreurs, prenant le fragile pour le solide, la réalité pour la chimère, et la chimère pour la réalité. Ah! s'ils voulaient voir ce qui est le vrai, afin de faire ce qui est le bien, et lever vers le ciel ces yeux qu'ils ont résolu de tenir attachés à la terre, s'ils se soulevaient un peu de cette terre, ils ne tarderaient pas à être éclairés par les exemples même de ceux qui leur paraissent malheureux et insensés. Et pourquoi donc sommes-nous sur la terre? N'est-ce pas pour servir le Créateur? On a beau dire, si on n'accomplit pas cette loi suprême de la vie humaine, on cesse d'être homme, on pèche contre la raison, on dément sa propre nature, on se rend semblable à l'être sans intelligence. » Fières et fortes paroles, éternellement vraies, qu'il

y a plaisir aux chrétiens de répéter dans un temps où l'impiété étale aussi d'insolents triomphes, et où cette double fièvre de l'or et des voluptés brûle plus que jamais les hommes : il y a plaisir aux vaincus, aux moqués, à ceux qu'on prend en compassion, de se savoir dans le vrai, dans le bien, dans l'honneur, et de pouvoir se dire avec une absolue certitude, à la face des insulteurs : C'est nous qui en définitive avons raison ; c'est nous, nous les vaincus, les moqués d'aujourd'hui, qui sommes les triomphateurs de l'avenir. Et qui donc, après tout, ajoutait Paulin, a le droit de railler un homme comme Aper ? A qui donc est-il inférieur en connaissances et en bon sens ? Plus on connaît sa belle intelligence et l'étendue de son savoir, plus il est manifeste qu'un tel changement dans un tel homme ne peut pas être folie, mais sagesse, et que la vertu de Dieu est là. « Où est-il, en effet, maintenant, cet avocat terrible au barreau, ce magistrat plus terrible encore à son tribunal ? Où est-il, ce taureau superbe, comme vous vous nommiez vous-même ? injustement aujourd'hui : autrefois, c'était vrai peut-être. Comment ce cou rebelle s'est-il si docilement plié au joug ? Vous êtes aujourd'hui *ce taureau soumis et dompté* qui, selon le mot du prophète, *sait reconnaître son maître*. Heureux les yeux qui voient la merveille de cette conversion ! Bien malheureux et aveugles ceux qui la voient, mais ne la comprennent pas. Aper, le sanglier[1], adoucissant son humeur farouche, est devenu

[1] *Aper*, en latin, signifie *sanglier*.

un agneau de Jésus-Christ. » Paulin félicite ensuite son ami de s'être retiré à la campagne, « pour se préparer, par les études que la solitude favorise, à devenir un plus utile serviteur de l'Église, un plus digne maître de la doctrine, » un ministre de l'Église tel qu'il lui en faut, » puissant en œuvre et en parole. »

Une correspondance ainsi commencée ne pouvait en rester là; Aper en sentait trop le prix pour ne pas la poursuivre. La seconde lettre[1] qu'il écrivit à Paulin lui disait les embarras que lui causaient les affaires temporelles et les nécessaires soins à donner à ses enfants : l'ancien magistrat, aujourd'hui prêtre, sentait vivement les incompatibilités des devoirs d'un père de famille avec ceux d'un ministre de l'Église. Sa grande consolation était le secours qu'il trouvait pour se décharger de ces soins dans l'admirable et intelligent dévouement de celle avec qui maintenant, selon les expressions de saint Augustin à Paulin, redites par Paulin à son ami, il était uni « par des liens d'autant plus forts, qu'ils étaient devenus plus purs[2]. » La réponse de Paulin, peut-être parce que la lettre d'Aper était aussi au nom de sa femme, est en son nom et en celui de Therasia : « Aux saints et vénérés et très chers frères Aper et Amanda, Paulin et Therasia, pécheurs. » Il dit que de ce réel et grand obstacle il faut faire un exercice de vertu; qu'on peut, à travers une vie distraite par de tels soins, tenir

[1] Epist. XXXIX.

[2] Quanto castioribus, tanto firmioribus.

son âme sans cesse élevée et unie à Dieu; que la campagne même, où Aper réside encore, peut l'y aider : ne nous rappelle-t-elle pas, en effet, que nous aussi nous sommes le champ du Seigneur, et que nous devons cultiver notre âme comme nous voulons que soit cultivé notre champ? Et les fléaux qui la désolent n'ont-ils pas de nombreuses analogies avec les ennemis spirituels qu'il nous faut combattre incessamment? La lettre se termine par d'ingénieuses et solides considérations sur ce sujet.

La correspondance continue, et, à mesure qu'elle se poursuit, Paulin admire le double progrès de son ami dans les sciences divines et dans les vertus chrétiennes. Ce n'est pas seulement un lettré qui lui écrit, mais un prêtre qui possède à fond les Écritures: et il se considère, lui, dans ce commerce épistolaire, comme un pauvre appelé à la table d'un riche, et fort embarrassé pour le payer de retour. Le grand intérêt pour nous de cette lettre[1], c'est le portrait que Paulin y trace, en termes exquis, de cette femme, et de tête, et de cœur, et d'action, Amanda, qui a pris résolument sur elle toute l'administration domestique, pour laisser son mari appliqué exclusivement à la méditation des paroles et des œuvres de Dieu, et qui est bien pour lui, selon le mot des saints livres, « l'aide et l'appui » que Dieu a voulu. « En parfaite conformité de pensées avec lui, animée de son âme pour ainsi dire, elle le suit

[1] Epist. XLIV.

autant qu'elle le peut dans sa voie, et prend sur elle, pour l'en dispenser, tous les soins des affaires. Toute au monde en apparence, pour que son mari soit tout à Dieu ; libre cependant dans cette servitude volontaire, par la fermeté d'une âme maîtresse d'elle-même : aussi est-elle cette femme *en qui son mari se confie, et qui lui rend le bien et non le mal tous les jours de sa vie; qui, plus précieuse pour lui que les pierreries, le fait resplendir aux portes de l'église* de l'éclat qu'elle répand ; *sa couronne,* comme lui-même est *son honneur,* elle partagera sa récompense, parce que, dans son dévouement, elle n'a pas préféré le monde au Christ, mais son mari à elle-même. Et leurs enfants, comme les rejetons de l'olivier, entourent leur père à l'autel du Seigneur, et croissent dans la solitude comme autrefois les fils des prophètes sur les bords du Jourdain. Héritiers de la sainteté de leur père, ils le seront de sa dignité. »

Ici finit cette correspondance, comme toutes celles que Paulin avait eues jusqu'ici avec les Gaules, car à partir de l'an 406 on ne trouve plus aucune lettre de lui aux amis que nous connaissons. Les *Natalitia* seront également interrompus[1] : les grandes calamités qui fondront alors sur la Gaule, et bientôt après sur l'Italie, rendront les communications entre les deux pays à peu près impossibles, et la douleur fera taire les chants sur ses lèvres. De plus grands devoirs aussi, ceux de la charge épiscopale, l'appelleront.

[1] Le xive et dernier nous manque.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME

DERNIÈRES RELATIONS DE PAULIN AVEC RUFIN ET SAINT JÉRÔME

Mais avant de tracer le tableau des épouvantables calamités que les invasions enfin triomphantes vont déchaîner sur le monde romain, et dont Paulin, dans sa paisible retraite de Nole, sera lui-même victime, il nous faut revenir sur nos pas, et reprendre où nous l'avons laissé le récit de ses relations avec saint Jérôme et saint Augustin, et aussi avec Rufin : les âpres luttes de celui-ci avec saint Jérôme, au milieu desquelles Paulin saura ne rompre ni avec l'un ni avec l'autre, nous montreront, sous un jour nouveau, cette bienveillance, cette tendresse, cette charité, trait distinctif de la physionomie de notre saint et son plus grand charme; d'autre part, sa correspondance avec saint Augustin, tout entière consacrée aux questions d'interprétation biblique et de doctrine, fera ressortir la sérénité profonde de ces deux grandes âmes, si sensibles pourtant aux maux de leur temps, mais élevées par la foi et l'amour de Dieu à des hau-

teurs où l'on dirait que les bruits de la terre n'atteignent pas.

Nous avons de l'admiration croissante de Jérôme pour Paulin un éloquent témoignage dans sa lettre à Julianus, un noble chrétien, que des deuils répétés, et les pertes amenées par les invasions, avaient détaché de la terre, et qui avait demandé à Jérôme ses conseils pour la vie parfaite: Jérôme ne connaît pas de plus beaux modèles à lui offrir que Pammachius et Paulin: « Ne reculez pas, à cause de votre naissance et de votre fortune: voyez cet admirable Pammachius, et ce prêtre d'une foi si ardente, Paulin: ils n'ont pas seulement immolé à Dieu leurs richesses, mais eux-mêmes. Leurs paroles et leurs exemples vous feront faire des progrès nouveaux. Vous êtes de noble race; eux aussi, mais ils sont plus nobles encore dans le Christ; vous avez des richesses et des dignités; eux aussi, mais ils les ont sacrifiées à Jésus-Christ, et n'en sont que plus riches et plus honorés par ce sacrifice[1]. »

Une estime fondée sur de telles vertus ne pouvait pas être altérée par le mécompte qu'ils eurent tous les deux à l'occasion de Vigilance, personnage que nous connaissons déjà, mais sur lequel quelques détails de plus sont ici nécessaires. Né à Convènes, bourgade assez mal famée, sur le versant septentrional des Pyrénées, ancienne colonie de vagabonds et de brigands établie là autrefois par Pompée pour gar-

[1] Epist. XCII, *ad Julianum.*

der le passage des montagnes, il avait passé sa jeunesse en Espagne, à Calagurris, où son père était venu s'établir, et faisait en grand, paraît-il, le commerce des vins[1]. » Il lui resta toujours quelque chose des mœurs de son pays et de ses habitudes premières, quoiqu'il eût passé par les écoles, et qu'il fût venu se mettre un des premiers sous la conduite de Sévère, qui l'envoya deux fois à Paulin; simple clerc d'abord, prêtre ensuite. Le bienveillant solitaire de Nole aperçut plutôt ses qualités que ses défauts, et le voyant, dans la ferveur de son récent sacerdoce, avide d'instruction, et allant chercher jusqu'en Orient la doctrine, il n'avait pas hésité à lui confier sa seconde lettre à saint Jérôme, avec son panégyrique de Théodose, en y ajoutant, en faveur du messager lui-même, une lettre de recommandation. Vigilance arrivait à Bethléhem au plus fort de la querelle origéniste et des démêlés entre Jérôme et Rufin, dont nous allons tout à l'heure parler. Sa pétulance méridionale et son incompétence en ces questions eurent bientôt édifié Jérôme sur la valeur réelle de son hôte: il fut même obligé un jour de le réprimer, ce qu'il fit, toutefois, avec ménagement, par égard pour Paulin, et de l'envelopper, selon, dit-il, le conseil d'Hippocrate au sujet des insensés, avec des liens, ceux des saintes Écritures[2]. Vigilance quitta Bethlé-

[1] C'est ce qui semble résulter des ironies de saint Jérôme : « Le même homme ne peut pas être expert à goûter les vins et à discerner les doctrines. » (Epist. xxxvi, *ad Vigilantium.*)

[2] *Epist. ad Riparium.*

hem, ennemi acharné du grand moine, et le dénigrant de son mieux partout où il passait. Ce vice d'esprit et d'âme l'entraîna plus loin encore : aigri et audacieux, il reprit, une fois de retour en Occident, les vieilles doctrines, confondues déjà par Jérôme, d'Helvidius et de Jovinien contre les austérités monastiques ; attaquant en outre d'autres usages catholiques, tels que la virginité en général et en particulier le célibat des prêtres, plus rigoureusement observé, en effet, en Occident qu'en Orient; le culte des saints et des reliques; traitant à cause de ce culte les catholiques d'idolâtres et de cendriers, *cinerarios;* dénigrant du même coup Paulin et les pieux usages de Nole, et Sulpice Sévère aussi. Par malheur pour lui, le fléau de tous les hérétiques contemporains, Jérôme, mis au courant de ces déclamations par les prêtres et les évêques aquitains et espagnols avec lesquels il correspondait, entra en lice contre ce faible adversaire, et l'accabla sous sa vaste érudition, sa puissante logique et sa terrible ironie. Mais il n'en voulut pas un instant à Paulin[1], qui, en le lui recommandant, ne l'avait trompé qu'après avoir été trompé le premier. De même, et c'est l'honneur et la vertu de tous les deux, Jérôme sut conserver à Paulin toute son amitié, nonobstant les relations personnelles que les circonstances amenèrent entre son ami et son violent adversaire Rufin, et cela au

[1] Credidi sancti presbyteri Paulini epistolis... nec reprehendo sanctum virum. (*Ad Vigilantium.*)

milieu même de la soudaine et terrible reprise de leurs polémiques.

La querelle avait commencé à Jérusalem, avant le départ de Mélanie et de Rufin pour Rome; mais une réconciliation avait eu lieu : Rufin et Jérôme s'étaient donné la main sur le sépulcre du Sauveur; et d'ailleurs, ces grands débats qui avaient enflammé l'Orient, troublé le désert, retenti jusqu'à Constantinople, avaient fait peu de bruit en Occident, surtout à Nole; et de tout autres préoccupations que les querelles origénistes se font jour dans les entretiens de Paulin et de Therasia avec la solitaire du mont des Oliviers, quand elle y arriva avec Rufin. Le malheur qu'eut celui-ci de se faire, à la fin de sa vie, le champion de l'erreur, plus encore que les coups dont l'a marqué à jamais la terrible polémique de Jérôme, a laissé sur son nom une ombre ineffaçable: mais quand il arrivait d'Orient, ces débats apaisés, rayonnant du prestige de ses longues années de solitude, Paulin pouvait-il apercevoir cette ombre? Pour Paulin, Rufin était un homme austère et saint, autant que lettré et érudit, versé dans les langues, dans l'histoire, dans les saintes Écritures, qui avait visité les solitudes d'Égypte, écrit la Vie des Pères du désert, mené lui-même pendant longtemps aux lieux saints la vie monastique, enrichi l'Église de savants ouvrages; et qui, à Rome, pendant les deux ans qu'il y passa, en rapports si intimes avec cette noble famille de Mélanie, secondait les efforts de l'aïeule vénérée et les siens pour amener ces conversions qui

le comblèrent de tant de joie. Le neveu de Mélanie, en particulier, Turcius Apronianus, confessait qu'il lui devait en grande partie le bonheur d'être chrétien : Rufin appelait ce clarissime mon fils très cher. Bien avant donc que Rufin eût ranimé à Rome ces disputes, des relations intimes, et dont assurément Jérôme ne pouvait prendre aucun ombrage, s'étaient établies entre eux, et nous en avons retrouvé la trace dans la lettre à Sévère où, en réponse à des questions sur la chronologie biblique, Paulin répond qu'il consultera ce savant homme, et dans celle à Desiderius, où il est fait mention aussi des lumières que Paulin devait à Rufin sur les saints Livres.

Nous avons raconté ailleurs[1], nous ne redirons pas ici comment la traduction du livre *des Principes* d'Origène, publiée à Rome par Rufin, avec une préface qui présentait Jérôme comme un origéniste, ranima toute cette dispute ; et comment d'Aquilée, où Rufin fut obligé de se retirer deux ans après son arrivée à Rome, il lança contre Jérôme, sous le titre d'*Apologie,* ces violentes invectives auxquelles Jérôme répondit avec non moins d'âpreté : douloureuses polémiques, dont les éclats remplirent toute l'Église, et dont saint Augustin versait des larmes[2]. Nous en admirons d'autant plus la parfaite sagesse et charité de l'attitude de Paulin. Tandis que trop souvent dans les controverses doctrinales les moins compétents sont les plus passionnés, et que les femmes elles-mêmes s'y

1 *Histoire de sainte Paule,* ch. XVII et XVIII.

2 Epist. LXXII, *ad Hieronymum.*

précipitent quelquefois, comme on dit que fit trop Mélanie, mais non pas sainte Paule, épousant des haines ou des sympathies auxquelles tout leur fait un devoir de rester étrangères, Paulin, lui, peu versé dans les subtilités de la métaphysique grecque, quoique très précisément instruit des dogmes chrétiens, se contenta, pendant ces disputes, de se tenir simplement et fortement attaché à l'ancre de la foi romaine, laissant aux savants les disputes savantes; et sans se jeter dans la polémique, quoique nullement origéniste, il crut devoir à sa situation spéciale vis-à-vis des deux adversaires de ne pas interrompre les relations cordiales qu'il entretenait avec l'un et avec l'autre; hommes éminents tous deux dont, au fond, les vivacités réciproques n'effaçaient pas les grands services rendus par eux à l'Église et à la science. Il était l'ami de Jérôme, il le resta; les circonstances l'avaient mis en rapport avant ces fâcheux éclats avec Rufin : sans lui livrer sa foi, il continua à voir en lui les qualités réelles qu'il avait, et à en tirer profit pour sa propre édification et instruction; admirablement fidèle en cela aux délicatesses de l'amitié, comme à celles de l'esprit chrétien, qui est justice et charité, et également compris, admiré et aimé des deux polémistes, tant ils le savaient sincère. On ne le vit donc, pendant le séjour de Rufin à Rome, et pendant les huit années qu'il en fut éloigné, ni attaquer ni défendre aucun des combattants. Il poursuit dans sa solitude de Nole le travail entrepris sur lui-même; il écrit ces belles lettres que nous avons ci-

tées, et où nous le voyons marcher, marcher toujours à grands pas dans les voies de l'humilité, de la pénitence et de l'amour de Dieu ; il bâtit ses basiliques; il chante chaque année les gloires de saint Félix; il rassure par ses chants virils les populations alarmées; il se plonge dans la méditation des saints Livres; Nicétas revient le voir, mais pas un mot de leurs entretiens ne trahit des préoccupations polémiques; les amis de Rufin, épouvantés de l'apparition de Rhadagaise, viennent habiter sa solitude: pas le moindre écho encore de ces âpres querelles. Et de même dans ses lettres avec Jérôme et avec Rufin; car il continue à correspondre avec tous les deux.

De la correspondance avec Jérôme, il ne nous reste qu'une seule lettre de celui-ci. On voit par cette lettre, qui est une réponse, que Paulin lui avait demandé un commentaire sur Daniel, et surtout des lettres plus longues; qu'il lui avait posé aussi des questions précises sur certains passages difficiles de la Bible : « Pourquoi est-il dit, dans le livre de la Genèse, que Dieu a endurci le cœur de Pharaon, et pourquoi l'Apôtre saint Paul affirme-t-il que le bien dépend non de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de celui qui fait miséricorde? Que devient alors, avec une telle souveraineté et nécessité de la grâce, le libre arbitre de l'homme? Et au contraire, comment, avant la grâce du baptême, les enfants nés de parents fidèles sont-ils appelés saints? La grâce n'est donc pas à tel point nécessaire? » Ces questions dénotent bien le génie de Paulin; c'est essentiellement

un homme d'Occident, un esprit pratique, beaucoup plus tourné à l'action qu'à la spéculation. Pélage d'ailleurs avait déjà commencé à remuer ces problèmes à Rome; et, non démasqué encore, il s'était mis en rapport avec Paulin, comme il faisait avec les personnages les plus renommés; il lui avait même écrit sur ces questions une longue lettre, où Paulin n'avait pu apercevoir les germes cachés des errreurs que Pélage n'avait pas encore développées; lettre dont nous verrons celui-ci se prévaloir beaucoup, dans la controverse que ne tardera pas à soulever le pélagianisme.

Sur la question des lettres trop courtes, Jérôme répond que tout vaisseau en partance pour l'Occident lui en demande un si grand nombre, qu'il ne peut y suffire. Relativement aux commentaires sur Daniel, il s'excuse sur les nécessités de la polémique : il avait fallu tout abandonner pour répondre à Rufin. Plus tard cependant, Jérôme reprit ce travail et l'acheva, non sans fournir par là à ses ennemis de nouvelles armes, car ayant appliqué à l'empire romain ce que le prophète dit du colosse aux pieds d'argile, on ne manqua pas de traduire l'austère interprète en ennemi de l'État. Enfin, sur la question relative aux enfants, Jérôme donne l'explication de Tertullien, dans son livre *de Monogamia;* il s'agit d'une sainteté relative : ces enfants sont dits saints parce qu'ils sont purs des souillures de l'idolâtrie, et déjà candidats de la foi, non parce qu'ils sont déjà en état de grâce; et pour la difficulté tirée du texte de la Genèse et de

celui de saint Paul, il répond par l'autorité d'Origène, et renvoïe Paulin à la traduction du livre *des Principes*, qu'il vient d'opposer à celle de Rufin, et que leur ami commun Pammachius pourra lui communiquer; et il saisit cette occasion d'expliquer en quel sens il est le partisan et l'adversaire d'Origène. C'était, en effet, le tourment de Jérôme, que ces iniquités de la polémique, obstinées à lui prêter des excès d'opinion qui n'avaient jamais été les siens, et qui n'y réussissaient que trop; car on trouve l'écho de ces jugements injustes jusque dans les dialogues de Sulpice Sévère. Posthumien, revenu d'Orient, et parlant des débats suscités à Alexandrie par l'origénisme, ajoute : « Ce qui m'étonne, c'est que Jérôme, cet homme si attaché en toute chose à la foi catholique, ait été autrefois, comme on le dit, admirateur d'Origène, et que maintenant il soit un des plus ardents à le condamner. » Jérôme combattait les erreurs d'Origène, sans cesser d'admirer ce qu'il y avait d'ailleurs d'excellent dans ses écrits. Mais comment ne pas en faire la remarque? Combien peu d'hommes, dans les querelles de doctrine, font les distinctions nécessaires, et savent s'abstenir de ces jugements absolus, de ces condamnations universelles, où se trouvent si ordinairement lésées la vérité, la justice et la charité? C'était un profond sentiment de réserve, joint à sa tendresse d'âme, à l'absence complète en lui de haine et de passion, qui maintenait Paulin au milieu de ces disputes dans les relations les plus amicales et les plus équitables, entre deux

hommes qui avaient l'un et l'autre des titres si puissants à son affection. N'oublions pas un détail, minime en soi, mais caractéristique de la cordialité qui continuait à régner entre Jérôme et lui. Quelquefois les amis de Rome envoyaient aux monastères de Bethléhem de petits présents, tels qu'il convenait à la pauvreté et à l'austérité des solitaires, et il nous reste un billet charmant de Jérôme, où ce vieux lion de la polémique, toujours si sensible aux choses du cœur, remercie avec un gracieux enjouement Marcella de quelques objets transmis par elle à Bethléhem. Paulin un jour joignit à une de ses lettres un présent de même nature, un simple petit bonnet de laine, mais auquel la délicatesse de Jérôme sut attacher un grand prix, car il n'oublia pas de l'en remercier dans les termes affectueux que voici : « J'ai reçu aussi avec plaisir le petit bonnet que vous m'avez envoyé pour réchauffer ma pauvre tête grise : s'il est un peu étroit, l'amitié saura l'élargir ; assurément le présent m'est cher, mais bien plus encore le donateur. » Certes, Jérôme, si cruellement provoqué et dénigré, eut à son tour, dans cette polémique, des âpretés qui nous affligent, mais qu'on peut cependant expliquer. On était loin alors du sophisme moderne sur l'innocuité des erreurs, et ce grand homme, dont la vie entière et les prodigieux travaux étaient consacrés à la doctrine, la défendait comme l'arche sainte qui portait les destinées du monde. Et pourquoi aussi, malgré ses erreurs et ses fautes si graves, croire que Rufin eût perdu tout à

coup, avec ses vertus et le mérite de ses services, tout droit à l'affection et à l'estime? Meurtris tous les deux dans la lutte, combien il devait être doux aux deux jouteurs, qui se portaient de si rudes coups, de rencontrer enfin un homme, un saint, à la sincérité duquel ils croyaient, parce qu'il était sincère, et qui, leur ami avant cette querelle, le demeurait toujours; équitable autant qu'affectueux, leur tendant, par-dessus leurs polémiques, une main loyale, et cherchant à les faire monter l'un et l'autre avec lui sur ces hauteurs sereines où il se tenait, ces régions où n'atteint pas l'envie, où meurt la dispute, où règne dans la paix la suave charité.

Revenu d'Aquilée à Rome, quand Aquilée, menacée par les barbares, ne fut plus un séjour sûr pour lui, Rufin y retrouvait donc, avec les égards dont l'entourait la famille de Mélanie, la vénération et la fidèle affection de Paulin. Deux seulement des lettres que Paulin lui écrivit nous restent, mais combien révélatrices dans leur brièveté! Quel temps! quels périls! quelles angoisses! Stilicon n'est plus, Alaric revient, insultant, rançonnant Rome, « et gardant sous sa main la ville maîtresse du monde, comme un jouet pour ses colères, ou un enjeu pour ses caprices de gloire[1]. » Par trois fois il en fit le siège. En lisant un peu entre les lignes, dans les lettres de Paulin à Rufin, on entrevoit le drame intime qui agitait cette famille de Mélanie et toutes les familles de

[1] M. Amédée Thierry.

Rome. Que faire? Partir? On s'y résignait à l'approche du péril; puis, l'orage momentanément dissipé, on trouvait toujours de nouvelles raisons d'ajourner. Alaric approchant, on était venu à Nole; Alaric s'étant éloigné, on était retourné à Rome. Mais le barbare reviendrait-il? Dirait-on enfin un adieu éternel à la patrie? Telles étaient les questions qu'on agitait dans de cruelles incertitudes[1]. Une troisième fois Alaric revint, et Paulin revit à Nole ses amis fugitifs. Rufin était de tous ces voyages. On aime à voir le redoutable adversaire de Jérôme oublier, sous le toit d'un ami commun, ces tristes débats, et récréer son âme et son cœur dans les douceurs de l'amitié; on aime à voir surtout ces grands esprits chercher une diversion aux douleurs des choses publiques dans les belles études bibliques et patristiques. Rufin avait apporté d'Orient un grand ouvrage du pape saint Clément, *les Recognitions;* Paulin s'était mis à le traduire, et avait soumis sa traduction à Rufin. De Rome, où il était retourné avec ses amis après un départ d'Alaric, Rufin lui en écrivit sa pensée. Un messager des petits-fils de Mélanie, « nos communs fils, » disait Paulin, avait apporté la lettre: « Douce lettre, s'écrie Paulin, qui m'a été, malgré sa brièveté, un rafraîchissement, et comme cette rosée qui, à défaut des eaux courantes, ranime les campagnes desséchées. » Rufin avait trouvé cepen-

[1] Etiamnum nunc in æstu sollicitudinis, et incerto morarum... Si vos certi esse de vestra sententia, vel Domini circa vos placito, cœperitis. (Epist. XLVI, *ad Rufinum.*)

dant que la traduction laissait à désirer ; que le traducteur, en plus d'un endroit, avait plutôt deviné le sens que rendu les paroles, et il l'exhortait (rien évidemment ne paraissait impossible, en fait de travail, à ces vaillants hommes) à se remettre à l'étude du grec, nonobstant les cinquante-cinq ans qu'il avait alors. « Que volontiers je le ferais ! s'écrie Paulin ; mais il me faudrait un maître ; revenez donc, et restez un peu plus longtemps chez moi ; laissez-moi jouir plus à mon gré de votre présence : pauvre que je suis, laissez-moi du moins, dans mon avidité et dans ma faim, ramasser quelques miettes à la table du riche[1]. » Dans une autre lettre, se souvenant de la demande que lui avait faite dans le temps le prêtre Desiderius, il le priait de vouloir bien lui expliquer tout entier le beau chapitre de la Genèse, où se trouvent les bénédictions du patriarche mourant à ses enfants. Et il le conjurait de s'arrêter encore à Nole s'il était obligé de quitter Rome définitivement[2]. Rufin écrivit l'explication demandée ; nous la possédons encore dans les œuvres complètes du prêtre d'Aquilée. Sans aucun doute Paulin le revit quand il passa avec la famille de Mélanie en Sicile. De Messine, ils aperçurent les flammes qui consumaient Rhegium : Alaric était parvenu à cette pointe extrême de l'Italie, et il se préparait même à passer le détroit ; mais une tempête dispersa sa flotte. Et cependant, au

[1] Diutius consortio tuo perfruar... Pleniorem mihi tui copiam tribuas. (Epist. XLVI, *ad Rufinum.*)

[2] Epist. XLVII, *ad Rufinum.*

milieu de ces calamités et de ces épouvantes, fugitif, menacé, incertain du lendemain, Rufin travaillait, écrivait encore; il traduisait les Homélies d'Origène sur le livre des Nombres, demandant aux nuits pour ces travaux le repos d'esprit que les jours ne lui donnaient pas; le présent périssant, ces hommes fermes travaillaient obstinément pour l'avenir : spectacle émouvant et fortifiant. Rien de plus touchant que la préface de cet ouvrage, qui fut le dernier que Rufin écrivit, à la vue, pour ainsi dire, des flammes et des glaives, au lendemain d'une fuite douloureuse, à la veille d'une fuite nouvelle. La mort le trouva ainsi debout comme un soldat sous les armes. Homme toutefois plus célèbre dans l'Église que vénéré; ses luttes pour l'erreur ont fait tache sur sa mémoire, et si l'amitié d'un saint tel que Paulin le protège, la main de Jérôme l'a marqué pour la postérité de traits indélébiles.

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME

SAINT PAULIN ET SAINT AUGUSTIN

396-410

La correspondance de Paulin et de saint Augustin n'était pas moins active. Commencée dans les termes que nous avons vus, avec une si singulière estime et affection de part et d'autre, leur liaison ne pouvait que croître encore avec la sainteté et l'illustration de chacun d'eux. Ces deux astres montent ensemble, quoique à des hauteurs inégales, sur l'horizon de l'Église. Au moment où nous avons arrêté nos récits, Augustin venait d'être élevé à la dignité d'évêque; son nom était grand déjà en Afrique et partout; ses premiers écrits étaient lus avec une avidité incroyable; mais ce n'étaient là encore que des préludes; c'est à partir de cette époque que l'aigle d'Hippone, comme on l'a nommé, prend son vrai vol, scrute sous tous ses aspects, et dans toutes les profondeurs, le dogme chrétien, illumine toutes les questions, combat toutes les hérésies qui encombrent autour de lui le champ

de l'Église. Nous ne comparerons pas à cette gloire le doux rayonnement de Paulin; il n'en est pas moins vrai que, quelque distance qui les sépare, Augustin subit un charme et cède à un attrait, qui ne laisse pas soupçonner chez lui la supériorité du génie. Paulin le traite en ami, mais aussi en maître; Augustin en égal, et comme un homme de qui il peut recevoir autant qu'il peut lui donner. Les relations si fréquentes entre l'Afrique et l'Italie leur offraient sans cesse des occasions d'entretenir cette amitié; mais, malgré leur mutuel désir, peut-être ne se virent-ils jamais[1]. Les disciples ou les diacres d'Augustin, les évêques ses amis, Theasius, Evodius, Possidius, Alype lui-même un jour, passèrent la mer, et virent Paulin, soit à Nole, soit à Rome : Augustin ne put jamais quitter l'Afrique. Leurs lettres n'en étaient que plus fréquentes : de toute cette correspondance, malheureusement, de l'an 396 à l'an 410, où nous sommes arrivés, c'est-à-dire pendant quinze années, et même plus, nous ne pouvons recueillir que des débris; on constate l'existence, et par conséquent la perte de plusieurs lettres de l'un ou de l'autre; quatre seulement nous restent, qui suffisent, il est vrai, à nous faire connaître et la tendresse croissante, et la nature grave et élevée de leurs relations[2].

[1] Nous disons peut-être à cause de la captivité volontaire de Paulin en Afrique, dont nous traitons au chapitre suivant.

[2] Nous avons deux lettres encore d'Augustin à Paulin, mais écrites plus tard.

Mais avant d'entrer dans le détail de ces correspondances, nous devons mentionner un fait qui trouve sa place vers l'an 400, et qui prouve quelle était au loin la réputation du sanctuaire de Nole, et aussi quelle était l'âme de saint Augustin. Il lui arriva d'éprouver une des plus grandes douleurs qui puissent déchirer un cœur d'évêque : un scandale affligea son église ; un prêtre en était accusé; mais le prêtre à son tour en accusait un laïque; ce laïque, qui aspirait au sacerdoce, disait à saint Augustin : « Ou bien ordonnez-moi, ou bien chassez de l'Église ce prêtre : si je suis coupable, il l'est autant que moi. » Les ennemis de l'Église, qui s'abattaient dès lors, comme aujourd'hui, sur tout scandale venu du sanctuaire, comme sur une proie, triomphaient de cette misère; les chrétiens s'en désolaient et s'en troublaient ; Augustin était plongé dans les plus douloureuses angoisses; non seulement l'honneur de l'Église et le bien des âmes était en cause, mais lui, évêque, gardien du sanctuaire, chargé d'en fermer l'entrée aux indignes et d'en expulser les coupables, qu'avait-il à faire, sans preuves capables d'éclairer sa conscience, en face de deux accusations contradictoires? Quand il était à Milan, il avait vu s'opérer au tombeau des saints des choses merveilleuses : un parjure, venu là pour tromper Dieu et les hommes, avait été contraint, comme par une force mystérieuse, de confesser la vérité. Il en arrivait de même, disait-on, au tombeau de Nole : là, l'innocence ou la culpabilité des accusés éclatait miraculeusement. Ce grand

esprit, le plus philosophique de son temps, croyait ces choses : l'intervention divine dans les affaires humaines, les réponses de Dieu aux appels de l'homme, ne lui paraissant indignes ni de l'homme ni de Dieu. « Comment se fait cela, disait-il, je l'ignore; mais cela est. Certainement Dieu est partout; mais si pourtant il lui plaît d'opérer ici ou là tels ou tels miracles, qui peut lui en demander compte? » Manquant donc absolument de lumières pour se prononcer, il se décida à essayer une sorte de jugement de Dieu, et à envoyer les deux accusés, Bonifacius et Spes, c'étaient leurs noms, au tombeau de saint Félix : « D'autant plus, disait-il, que de là on pourra nous écrire facilement et fidèlement les impressions miraculeuses qui pourront se produire en eux. » Nous ne savons pas quel fut le résultat de cette affaire : il nous reste du moins l'admirable lettre de saint Augustin à son peuple d'Hippone, où il explique la doctrine que nous exposions tout à l'heure sur les vertus attachées par Dieu au tombeau de tel ou tel saint, et où il enseigne aux fidèles comment il faut se comporter devant les scandales qui éclatent parfois dans l'Église, en même temps qu'il confond, avec une souveraine raison, les conclusions injustes auxquelles est toujours prompte à s'emporter dans ces circonstances la haine des hommes irréligieux[1].

[1] « Je ne vous dis pas de ne pas vous affliger de ce scandale; ceux qui ne déplorent pas ces choses n'ont pas la charité de Jésus-Christ... Déplorez ces choses, car elles sont déplorables; mais ne laissez pas renverser par elles votre foi et votre piété... N'a-

Venons-en maintenant aux correspondances échangées entre les deux grands saints. Paulin, l'an 408, probablement, avait devancé l'époque accoutumée de son voyage à Rome, et s'y était rendu, pour y honorer les martyrs et les saints, non à l'époque de la fête des saints Apôtres, mais immédiatement après Pâques. Il y rencontra un diacre africain, nommé Quintus, qu'Augustin à son départ avait chargé de lettres pour lui. Mais accablé à Rome de relations et de visites, Paulin n'avait pas eu un instant pour prendre connaissance de ces lettres, et, quelque avide qu'il en fût, voulant les lire à loisir et non pas à la hâte, il attendit son départ; et à la première station qu'il fit sur sa route, à Formium, il consacra la journée tout entière à cette lecture. Quintus, qui l'accompagna jusqu'à Nole, put constater la multitude d'occupations qui l'accablaient, soit le gouvernement de son monastère devenu plus nombreux, soit les soins de l'hospitalité, soit les nécessités d'une correspondance de jour en jour plus étendue, soit les travaux de la prédication, soit enfin une part déjà dans le gouvernement de l'Église de Nole, dont le vieil évêque allait mourir; et il étonna un peu, à son retour, en lui racontant ces choses, saint Augustin, qui se représentait Paulin comme consacrant paisiblement à l'étude des choses chrétiennes ce qu'il ap-

joutez pas à ma douleur, n'aggravez pas mes peines... Quant à ceux qui s'en réjouissent, que veulent-ils? Si une femme est convaincue d'adultère, ces gens-là ne chassent pas pour cela leurs épouses et n'accusent pas leurs mères, etc. » (Epist. LXXVIII.)

pelle un loisir chrétien. On voit par la réponse de Paulin[1] que d'autres lettres précédemment avaient été échangées entre eux : faisant probablement allusion aux périls du moment, et au départ de ses amis pour l'Afrique, Paulin avait dit à Augustin que son intention, à lui, était de rester à jamais à Nole, près de son saint chéri, à moins pourtant que la volonté de Dieu n'exigeât le contraire. « Mais comment, à quels signes peut-on reconnaître ici-bas la volonté de Dieu ? » demandait saint Augustin ; et son esprit philosophique, éclairé encore des lumières des Écritures, posait plusieurs cas où la volonté de Dieu paraissant manifeste, c'est un devoir pour nous d'y incliner notre propre volonté ; et d'autres cas sur lesquels il le priait expressément de lui dire sa pensée : « Dieu ne nous envoie pas toujours une voix du ciel, un prophète, un songe, une extase, pour nous manifester sa volonté ; mais il y a d'autres indices. Par exemple, nous avions décidé un départ, mais un devoir inattendu survient qui s'y oppose ; nous avion résolu de rester, mais un autre devoir nous dit de partir : n'est-ce pas Dieu qui nous demande alors de sacrifier notre volonté à la sienne ? » Sur ces délicates questions de la vie pratique, quotidienne, Augustin demandait à Paulin une réponse que celui-ci lui fit sans doute, mais qui ne nous est pas parvenue.

Augustin avait alors auprès de lui Mélanie, dont il

[1] Epist. LXXX.

admirait les hautes vertus, et qu'il venait de voir plus admirable que jamais dans un récent et cruel deuil : la mort de son fils unique Publicola. Ce sénateur, tandis que Mélanie la jeune et le reste de la famille étaient restés à Nole, aux approches de Rhadagaise, et, le péril passé, étaient retournés à Rome, ainsi que nous l'avons raconté, avait accompagné sa mère en Afrique, et il y était mort. Mélanie fut désolée, et Augustin vit de ses yeux, dans cette âme dont la force n'étouffait pas la tendresse, la lutte de la nature et de la grâce; il la vit pleurer son fils, emporté ainsi sur la terre étrangère, et dans ce malheur, que cette circonstance faisait plus poignant encore, s'affliger surtout de ce que ce fils, excellent chrétien d'ailleurs, était mort avant qu'elle eût pu réussir à le désabuser entièrement des choses du siècle, et lui faire échanger la toge sénatoriale contre la bure monastique; il l'avait vue pleurer, mais soudain sécher ses larmes, et adorer les volontés éternelles. Il ne manqua pas de raconter, avec son éloquence accoutumée, ce bel exemple à Paulin; et à cette occasion il lui posait diverses questions touchant la résurrection des corps, et ce que doit être au vrai la vie future; c'était là une des questions que soulevait la querelle origéniste; non qu'Augustin s'y mêlât plus que Paulin lui-même : de l'Égypte leur grand foyer et de l'Asie leur grand théâtre, ces disputes avaient peu pénétré l'Afrique romaine, et en général l'Occident, et Augustin, qui était plus Latin que Grec, et qui, du reste, voyait avec dou-

leur les querelles de personnes si déplorablement mêlées là aux querelles de doctrines, y prenait peu de part. Mais ces grandes questions elles-mêmes occupaient nécessairement son esprit désireux en tout point de lumière. Cette lettre est perdue; la réponse de Paulin nous reste.

On voit, dès les premiers mots, son attitude devant le génie supérieur d'Augustin : « Vos lettres, lui disait-il, sont un flambeau devant mes pas, une lumière pour ma route. Chaque fois qu'elles m'arrivent, je sens se dissiper les ténèbres de mon ignorance et de mes doutes, et mes yeux s'ouvrir comme à une pure lumière. Mais comment un homme aussi terrestre que moi peut-il répondre à cette sagesse qui vous vient de Dieu? » Il le remercie ensuite de lui avoir fait connaître par ce bel exemple de Mélanie, par ces larmes qui étaient à la fois d'une mère et d'une sainte, quelle mesure nous devons garder dans les grandes épreuves. Il ajoute ensuite, pour répondre au plus vif de cette douleur, que si Publicola ne s'était pas élevé, en effet, jusqu'aux sublimes renoncements de sa mère et de sa fille, sa vie, néanmoins, avait été dans le siècle admirablement chrétienne. Mais il refusa d'en dire davantage sur cet homme qu'il aimait tendrement[1], et sur sa mère; soit, dit-

[1] Il en dit assez cependant pour qu'il soit tout à fait impossible d'admettre qu'il parle d'un petit-fils de Mélanie, qui n'aurait pu être encore qu'un tout jeune homme. Cette remarque nous paraît décisive pour démontrer, contrairement au texte formel de Surius, que Publicola n'est pas mort à Rome.

il, parce qu'il l'avait fait déjà dans ses précédentes lettres, soit parce que, dans son humilité, il se reconnaît incapable de parler comme il convient de si hautes vertus, qui ne peuvent être célébrées dignement, ajoute-t-il, que par Augustin lui-même, Augustin, « l'homme de Jésus-Christ, le docteur du peuple de Dieu, » qui peut, du reste, en juger maintenant lui-même, puisqu'il en est l'heureux témoin.

Quant aux questions qu'Augustin avait posées, Paulin répond d'abord, et nous n'en sommes pas surpris, que, pour lui, il préfère de beaucoup savoir ce que doit être la vie présente pour nous faire arriver à la vie future, que ce que sera cette vie future elle-même. Et que doit être la vie présente? Il dit sa pensée sur ce point important. Il faut, au sens tant de fois inculqué par l'Évangile, mourir ici-bas au siècle pour vivre là-haut avec Jésus-Christ. Il s'explique cependant sur la question proposée dans un sens entièrement opposé à l'erreur d'Origène, et de tout point conforme à la foi chrétienne : « Nous ressusciterons, comme Jésus-Christ, modèle dans sa résurrection, de la nôtre, avec nos vrais corps, mais glorifiés et spiritualisés. » Mais il ne s'arrête pas à ces données de la foi : comme Augustin, il cherche à aller plus loin même que la révélation ; car si Dieu nous a dit sur le ciel ce qui suffit assurément à enflammer nos désirs, il ne nous a pas tout dit : et que de questions se posent encore nos âmes inquiètes ! On est touché de voir ces grands esprits, enveloppés

de catastrophes sociales sans exemple, se réfugier de ce spectacle décourageant dans les pensées célestes pour y retremper leur courage : apprenant aux chrétiens destinés aussi à vivre dans des temps orageux à échapper de même à la tristesse des choses. Et qui pourrait s'étonner de voir ce philosophe qui a écrit divinement sur la musique, et ce poète qui embellissait chacun de ses jours par le chant assidu des louanges de Dieu, s'interroger, à travers les mers qui les séparent, sur cette question spéciale de savoir quelle est au juste cette harmonie des cieux tant célébrée dans l'Écriture, et si vraiment au ciel nous chanterons encore, de nos voix humaines, des chants faisant écho aux concerts des anges? Et tel est en fait l'opinion que Paulin embrasse : nos voix seront transformées comme nos corps, et il y aura au ciel de vrais chants, une harmonie, non pas métaphysique seulement, l'harmonie de l'ordre universel, celle qui résulte de toutes choses remises à leur place, mais une harmonie réelle, ineffable, telle que nos voix humaines glorifiées en pourront produire. Opinion pleinement conforme, du reste, à toutes les analogies de la foi.

Nous avons la réponse d'Augustin à cette lettre : et ce fut un de ses plus tendres amis, celui qui devait être son historien, Possidius, évêque de Calame, qui fut chargé de la remettre à Paulin. De tristes événements l'amenaient en Italie, derniers et sanglants épisodes de la résistance du paganisme et de l'hérésie aux édits de Théodose et de ses fils. Théo-

dose avait voulu donner l'unité et la paix religieuse à l'empire; ses fils continuèrent sa politique, et aux édits de leur père contre l'hérésie et le culte des dieux ils ajoutèrent une série de nouveaux édits plus sévères encore. Il est certain, du reste, que la paix publique était sérieusement menacée par les allures turbulentes de l'hérésie et par le fanatisme païen. L'arianisme avait désolé l'Orient; le donatisme, à la fois hérésie et schisme, désolait l'Église d'Afrique. Que de travaux il coûta à Augustin! Car il ne suffisait pas à Augustin d'écrire, d'assembler des conciles, de tenir des conférences; les dissidents en appelaient souvent à la violence; la secte des Circoncellions, comme on les nommait, se portait aux derniers excès, et Augustin avait à défendre, non seulement sa propre vie quelquefois, mais sans cesse les populations catholiques, menacées et attaquées. Ce qui restait de païens en Afrique n'étaient pas moins ardents à la défense de leur culte, et un récent décret d'Honorius qui interdisait les fêtes païennes avait causé dans les esprits une fermentation qui éclata à Calame en tumultes sanglants: aux fêtes de Flore, les plus licencieuses de toutes, les païens avaient passé en chantant devant l'église des chrétiens, et avaient troublé les mystères; il s'en était suivi une rixe à la suite de laquelle l'église et la maison de l'évêque avaient été incendiées, un prêtre tué, l'évêque lui-même très exposé. Les lois de l'empire, loin de protéger les chrétiens, avaient attiré sur eux l'orage. Il fallait invoquer contre de tels excès la

puissance publique. Augustin publia d'éloquents écrits à ce sujet; son génie y éclate; mais dans la lettre intime que Possidius, qui passa en Occident pour obtenir de l'empereur la répression de ces désordres, fut prié de remettre à Paulin, se lisent toutes les angoisses où ces luttes pénibles et les répressions qu'il fallait obtenir jetaient cette âme si ennemie de la violence, si portée à la charité. L'ami, l'évêque, y ont tour à tour des accents admirables.

« Nos frères et intimes amis, dit-il en débutant, à qui vous aviez coutume d'adresser en même temps qu'à nous les témoignages d'affection et les saluts qu'à notre tour nous vous envoyons, vous voient maintenant tous les jours. C'est moins pour nous un accroissement de bonheur qu'une consolation dans nos maux; maux que vous pourrez juger quand Possidius vous aura fait connaître le triste motif du voyage qui lui procure la joie de vous voir. Ah! chacun de nous passerait les mers dans le seul but de jouir de votre présence, mais nous sommes retenus ici par les liens qui nous attachent au service de nos frères. » Ainsi parle l'ami; l'évêque ensuite gémit éloquemment sur la cruelle incertitude où le placent les douloureuses circonstances dans lesquelles il se trouve : Paulin, en répondant à sa question sur ce que sera la vie future, a fort bien dit qu'il importe encore plus de savoir ce que doit être la vie présente; sur quoi il avait ajouté, avec grande raison, qu'il faut prévenir volontairement par la mort ou la mortifi-

cation évangélique l'inévitable séparation de l'âme et du corps. Dans ces termes généraux point de difficulté : mais dans le détail de la vie, quand le devoir lui-même, le devoir actuel et précis, est douteux, et qu'il faut agir cependant, prendre une résolution grave, quand, par exemple, on se trouve, comme il l'est, placé dans l'alternative de pécher ou par excès de bonté, ou par excès de rigueur, quelles tortures! C'est alors que, si un devoir plus haut ne retenait, on voudrait s'enfuir au désert. Car le droit abstrait et absolu de punir ne paraît pas suffisant à saint Augustin pour légitimer des sévices : « La grande règle, dit-il, c'est le résultat à obtenir, c'est le salut de ceux contre lesquels on se décide à employer le châtiment. Question, ajoute-t-il, obscure et profonde. Car il faut considérer non seulement la nature et le nombre des fautes, mais encore ce que chacun peut ou non supporter; et je ne sais pas si la crainte de la punition suspendue sur la tête des hommes n'a pas rendu pires plus de gens qu'elle n'en a corrigés. Quel tourment d'esprit quand on se trouve dans cette alternative que si on punit quelqu'un, il périt, et si on ne le punit point, un autre périra! Comme on tremble en présence de ces incertitudes, ô mon cher Paulin, saint homme de Dieu! que d'effroi! quelles ténèbres! C'est pourquoi *la frayeur et le tremblement sont venus sur moi, et les ténèbres m'ont enveloppé, et j'ai dit : Qui me donnera des ailes comme à la colombe? et je m'enfuirai au désert.* »

Il arrivait à saint Augustin ce qui arrive sans cesse quand il s'agit d'appliquer les principes; rarement, dans la pratique, les questions sont simples, presque toujours les passions humaines et les situations données les compliquent; c'est pourquoi l'idéal est si difficilement réalisable. En face d'hérésies agressives, quelle que fût la mansuétude d'Augustin et sa confiance dans la libre discussion, quelles que fussent aussi les sollicitations à la clémence qui lui arrivaient de toutes parts, oublier les droits de la vérité et la nécessaire protection des populations, le pouvait-il? Mais quelles seraient les conséquences? De là les tortures de cette grande âme.

Si Augustin, nonobstant l'évidence du droit, devant des répressions aussi nécessaires que les résultats en étaient douteux, ressentait à les provoquer de telles angoisses, combien plus, dans les luttes doctrinales entre chrétiens, voulait-il que fussent toujours sauvegardés les droits de la charité. Il y a, croyons-nous, dans ce qu'il dit à ce sujet, des allusions évidentes, et pour nous bien précieuses, en ce qui touche l'attitude que nous devrions garder dans nos polémiques contemporaines, non seulement à la grande querelle à peine apaisée de Jérôme et de Rufin, mais encore à la discussion personnelle qu'il venait d'avoir lui-même aussi avec Jérôme. C'est, en effet, par une controverse, et qui fut d'abord des plus vives, que les relations d'Augustin et de Jérôme avaient commencé. A propos de la fameuse dispute

de saint Pierre et de saint Paul, Jérôme ayant donné une explication que n'avait pu goûter Augustin, le jeune évêque d'Hippone lui avait écrit une lettre qui, par suite des accidents auxquels étaient exposées en ces temps les correspondances, copiée et publiée à Rome, avait été transmise à Jérôme avant de lui arriver de la part d'Augustin. Ce manque apparent de procédé, interprété à Jérôme en mauvaise part, joint à une défiance bien naturelle dans la situation où il était alors, et à un excès de sensibilité causé par les indignes attaques de Rufin, lui avait d'abord inspiré des réponses assez aigres; mais grâce à l'humble douceur de l'un et à la loyauté de l'autre, la controverse s'était achevée dans les termes de part et d'autre les plus affectueux, et cette affection entre les deux illustres docteurs ne se démentit jamais. On voit, par les paroles suivantes d'Augustin à Paulin, combien le grand et doux évêque d'Hippone craignait, dans les controverses, de blesser, soit les droits de la vérité, soit les égards envers les personnes; quelle simple et vraie liberté sa sincérité revendiquait, dans une réciproque charité. « Et les divines Écritures, ne cherchons-nous pas, dit-il, comment il faut les entendre, plus encore que nous ne le trouvons? Aussi une réserve pleine d'inquiétude vaut-elle mieux ici que de téméraires affirmations. N'y a-t-il pas beaucoup de choses où un homme qui ne juge pas selon la chair scandalise grandement celui qui en est encore au point de vue charnel? Il est alors dangereux de dire ce que l'on pense, très

pénible de ne pas le dire, et très pernicieux de dire le contraire. Lorsque, croyant user des droits d'une fraternelle charité, nous désapprouvons librement certaines choses dans les discours ou les écrits de ceux qui sont dans l'Église, et qu'on nous accuse d'agir non par bienveillance, mais par jalousie, combien on pèche envers nous! Et quand on nous reprend, et qu'à notre tour nous soupçonnons nos censeurs de vouloir plutôt nous blesser que nous corriger, combien nous péchons envers les autres! De là naissent des inimitiés, souvent même entre des personnes auparavant très unies; car, contrairement à ce qui est écrit, on s'attache à l'un pour s'enfler de vanité contre l'autre; et tandis que les uns et les autres se mordent et se dévorent, il est à craindre qu'ils ne se consument également[1]. »

Tel était sans doute le spectacle qu'avaient donné trop longtemps ceux auxquels saint Augustin fait ici allusion; mais combien il était doux de reposer ses regards sur celui qu'offraient, au contraire, Paulin et Augustin, se soumettant en toute simplicité et déférence leurs difficultés, Paulin avec toute l'humilité d'un disciple, Augustin sans se prévaloir en rien de sa grande gloire et de sa doctrine manifestement supérieure! La dernière lettre, en effet, qui nous reste de Paulin à Augustin, est une série de questions sur certains passages des psaumes, des épîtres de saint Paul et de l'Évangile, qui l'embar-

[1] Saint Augustin, *Epist.* 95.

rassaient. Il avait coutume de noter ces passages, afin d'en demander simplement l'explication à qui pouvait la lui donner. « Peut-être, écrit-il à saint Augustin, ce qui me paraît obscur vous semblera clair : pourtant qu'aucun des frères qui se trouvera près de vous quand vous lirez cette lettre ne se mette à rire de mon inexpérience, mais plutôt que leur bienveillance me favorise auprès de vous, et m'obtienne quelque part dans les lumières dont vous illuminez les yeux de ceux qui contemplent avec vous les merveilles de la loi de Dieu. » La connaissance de la langue originale des saints livres eût beaucoup aidé Paulin à lever les difficultés qui l'arrêtaient. On n'en voit pas moins, à la manière dont il pose les questions, avec quel soin il lisait le livre sacré, et à quelle profondeur il le fouille. « En posant les questions, lui répondait saint Augustin, vous les discutez, et même en interrogeant vous instruisez. » Ne pouvant exposer ici cette longue discussion de textes bibliques, nous voulons au moins justifier le jugement de saint Augustin en citant une des questions posées par Paulin, celle qui se rapportait à la célèbre prophétie de Siméon à la sainte Vierge : *Un glaive percera votre âme, afin que soient révélées les pensées de beaucoup de cœurs*. Et nous choisissons cette question surtout parce que nous y trouvons un témoignage autorisé en faveur d'une dévotion chère à l'Église catholique, que l'hérésie a répudiée, mais qu'il faut maintenir filialement, parce qu'elle est en harmonie avec tous les dogmes de notre foi comme avec les instincts les

plus doux et les plus profonds de notre cœur : la dévotion à l'auguste mère de Dieu. « Est-ce là, demandait Paulin, une prophétie de la passion de Marie? Mais on ne voit écrit nulle part que Marie ait souffert aussi une passion. Est-ce de son amour maternel qu'il est question, et du déchirement de ses entrailles de mère, à la vue de son fils crucifié? » Et il propose, en l'appuyant sur des passages bibliques analogues, cette dernière explication, remarquant que « son cœur de mère l'avait conduite au pied de la croix, où elle ne voyait que son fils expirant, tout entière à ce spectacle, et ne songeant pas à la résurrection future; absorbée, pour ainsi dire, dans sa douleur. » Il remarque aussi que le mot de Notre-Seigneur à Marie, en lui montrant saint Jean, prouve manifestement que Marie n'avait pas d'autre fils; « car Notre-Seigneur ne se serait pas préoccupé ainsi de la solitude où il la laissait, s'il n'eût pas été son fils unique. » Cet argument avait déjà été développé par saint Jérôme contre Helvidius. « Mais pour en revenir, ajoute-t-il, à l'oracle de Siméon, que Marie ait été réellement frappée du glaive, ou de sa douleur seulement, comment par là les pensées de plusieurs cœurs ont-elles été révélées? Expliquez-le-moi, ô mon maître, ô mon ami. » Saint Augustin, dans sa longue et savante réponse, prend aussi le glaive au sens métaphorique pour la douleur, et il interprète les derniers mots de Siméon en ce sens, que la passion du Sauveur a révélé un double abîme, l'abîme de la malice judaïque, et celui de la faiblesse des

disciples, ou plutôt l'éternelle malice et faiblesse du cœur humain[1].

Therasia n'est pas nommée dans cette lettre, comme elle l'était dans la précédente, à partir de laquelle un silence absolu se fait sur elle. On en a conclu qu'alors elle ne vivait plus. Or, comme cette lettre ne peut pas être placée plus tard que 414, et la précédente plus tôt que 409, ce serait dans cet intervalle que Dieu l'aurait rappelée à lui, Paulin, comme nous allons le raconter, étant déjà évêque : elle aurait eu avant de mourir la joie de le voir nous ne dirons pas élevé à cette dignité suprême, mais plutôt voué à ces grands labeurs, dont les calamités du temps faisaient un fardeau si redoutable. Sa douce mission était finie, et le moment était venu pour elle de recevoir sa récompense. Sa mort est enveloppée d'ombre, comme sa vie. Elle a passé demi-voilée dans cette histoire, toujours présente, mais le plus souvent devinée et sentie plutôt qu'aperçue. Morte comme vivante, l'obscurité fut sa destinée : son nom ne se lit dans aucun martyrologe, bien que Paulin ait proclamé sa vertu supérieure à la sienne, et déclaré qu'on ne les pouvait séparer :

Si trahis unum,
Alter adhærentem quo rapitur, rapiet.

Il en est d'elle comme de tant d'autres saints, dont les noms ne sont écrits qu'au livre de vie. Ce doux

[1] Epist. CXLIX.

astre s'éteint au moment où Paulin, parvenu à l'apogée de sa sainteté, comme de cette gloire qu'il avait trouvée en la fuyant, entre dans cette dernière et sévère phase des existences que le dévouement absolu, en l'absence de toute douceur humaine, doit mûrir et consommer.

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME

PAULIN ÉVÊQUE
PRISE DE ROME ET DE NOLE PAR LES GOTHS
CAPTIVITÉ VOLONTAIRE DE PAULIN

409

C'était à un des moments les plus solennels de l'histoire du monde, et à l'heure des périls suprêmes pour l'Italie, que le fardeau de l'épiscopat allait être imposé à Paulin. C'est une justice de dire que les évêques catholiques en général, et Paulin en particulier, furent à la hauteur des devoirs nouveaux et immenses que les calamités effroyables qui s'abattirent alors sur l'empire leur imposaient.

Le dernier jour, en effet, de l'année où Paulin, dans ce XIIIe *Natale,* avait chanté la paix et la délivrance, le 31 décembre 406, les barbares passaient le Rhin; et ne trouvant devant eux que des forces insuffisantes, car Stilicon, pour combattre Rhadagaise, avait appelé en Italie les meilleures de ses troupes, ils inondèrent la Gaule tout entière, et débordèrent jusqu'en Espagne. « Tout ce qui se trouve

entre les Alpes et les Pyrénées, entre l'Océan et le Rhin, écrivait, quelques années après, saint Jérôme, a été dévasté; Mayence est prise et détruite; Worms est ruinée par un long siège; Reims, Amiens, Arras, Tournay, Spire et Strasbourg, voient leurs habitants transportés dans la Germanie; tout est ravagé dans l'Aquitaine, la Novempopulanie, la Lyonnaise, la Narbonnaise, sauf un petit nombre de villes que le fer menace au dehors, que la faim tourmente au dedans. »

Paulin le dit, l'histoire le confirme, la grande protection de la Gaule dans ces calamités, ce furent ses évêques. Les circonstances les investissaient de la plus haute mission qui fût jamais échue à des hommes: dans cette dissolution universelle de l'empire, quand ses armées étaient vaincues par les barbares, le sol envahi, tout ce vaste organisme administratif entravé et impuissant, quand Rome elle-même allait être prise et saccagée, l'unique ressource des peuples, c'était manifestement la force morale qui était dans l'Église, et qui n'était plus que là. Les évêques des Gaules, en particulier, déployèrent dans ces désolations des trésors de patriotisme, d'héroïsme et de charité; debout devant les barbares pour dompter leurs colères, debout devant les peuples pour soutenir leurs courages, vendant quelquefois jusqu'aux vases des églises pour soulager les malheureux ou racheter les captifs. Ce qui a fait dire à un historien protestant de nos jours, M. Guizot: « Si l'Église chrétienne n'avait pas existé, le monde entier aurait

été livré à la pure force matérielle... C'est l'Église qui a conquis les barbares, qui est devenue le lien, le moyen, le principe de civilisation entre le monde romain et le monde barbare[1]. » Un texte précieux de Paulin, conservé par Grégoire de Tours, constate ce rôle de nos évêques, et nomme les grands pontifes que Dieu avait placés alors sur les principaux sièges des Gaules, et qui soutinrent magnanimement, au milieu des horreurs de ces invasions, ce rôle glorieux de protecteurs des peuples : « Quels que soient les malheurs du temps, dit Paulin, voyez quels courageux défenseurs possède l'Église : Pegasius à Périgueux, Venerandus dans la cité des Arvernes, Dynamius à Angoulême, Diogène à Albi, Simplicien à Vienne, Amandus à Bordeaux et Exupère à Toulouse[2]; » Exupère, dont saint Jérôme écrivait : « Comme la veuve de Sarepta, il se condamne à la faim pour nourrir ses frères; avec un visage tout pâle de jeûnes, il ne souffre que de la souffrance des autres. Tous ses biens, il les a distribués aux pauvres. Rien de plus riche que cet évêque, qui porte le corps du Seigneur dans une corbeille d'osier, et le sang divin dans un calice de verre. » Et cependant, c'est saint Jérôme qui nous fournit encore ce détail, si glorieux pour la charité de notre pays, nonobstant tant de détresses dont il était environné, le saint évêque envoyait encore au loin ses aumônes : « Je dicte à la hâte mon second livre sur Zacharie, ô pontife véné-

[1] *Histoire de la civilisation en Europe*, 2e leçon.

[2] Greg. Tur. *Hist. Franc.* l. II, c. XIII.

rable, pendant que notre frère Sisinnius court en Égypte porter, là aussi, tes libéralités : et voilà des terres arides qui sont arrosées non plus par le fleuve d'Éthiopie, mais par les eaux abondantes des Gaules.» Ainsi, nos évêques inauguraient la mission séculaire de la France auprès des chrétiens d'Orient.

De telles calamités interrompirent les rapports de Paulin avec la Gaule; du moins, sauf le texte que nous venons de citer, plus rien ne nous reste de lui, ni à Amandus, ni même à Sulpice Sévère, ni à aucun de ses amis d'Aquitaine. Le rôle du reste qu'il célébrait si magnifiquement ne devait pas tarder à devenir le sien, car l'heure suprême allait sonner aussi pour l'Italie.

Alaric, nous l'avons dit, après avoir deux fois assiégé Rome, deux fois s'était retiré, comme si, au moment de violer la ville reine, gardée par les saints Apôtres, une sorte de terreur superstitieuse eût arrêté le barbare; mais il était manifeste qu'il ne tarderait pas à en franchir enfin les murs sacrés. C'est au moment où toutes les âmes frissonnaient dans l'attente de cette inévitable catastrophe, que le vieil évêque qui gouvernait la ville de Nole vint à mourir. La voix unanime du peuple et du clergé désignait Paulin pour lui succéder. Ce n'était pas le moment de fuir, mais de se dévouer : Paulin accepta la charge épiscopale, qui devait peser sur ses épaules pendant encore plus de vingt ans. Il en avait cinquante-cinq. Mûri par quinze années de solitude, de prière, de pénitence, il en était arrivé à ce point où les grands

devoirs trouvent naturellement une grande âme à leur hauteur. Quelles vertus pouvaient manquer à un tel pontife? La bonté, la force, la charité, le courage, tous ces trésors sont dans son âme, et n'ont besoin que d'une occasion pour éclater. Jeté de la paix de son monastère dans l'action, c'est maintenant qu'il va pouvoir déployer tout ce qu'il a silencieusement amassé dans sa solitude. Adieu la poésie! ce sont d'autres hommages que des vers qu'il devra maintenant à Félix. Voici l'heure du dévouement et du sacrifice. Placé, dès le début de son épiscopat, par les événements, dans la situation la plus terrible, il est prêt. Les Goths peuvent venir, il saura les recevoir.

Ils viennent en effet. Alaric, le 24 août de l'an 410, entre dans Rome; pendant trois jours et trois nuits, ses soldats la mettent au pillage. Il n'y eut de respecté que les deux basiliques des apôtres Pierre et Paul, où s'étaient entassés en foule païens et chrétiens, et que les Goths regardèrent comme des asiles inviolables.

La stupeur fut immense en Occident et en Orient, à la nouvelle de la prise de Rome. On sait les cris de douleur que ce désastre arracha à saint Jérôme, au fond de sa grotte de Bethléhem. Le vieux solitaire empruntait tour à tour des accents à Jérémie et à Virgile, pour exhaler son deuil. Augustin fit entendre aussi les gémissements les plus éloquents.

Il pourrait sembler que ces calamités, où le doigt de Dieu était si visible, et qui contenaient de si grandes leçons, auraient dû faciliter à Paulin, et en

général aux évêques, leur mission de convertir à Dieu les hommes. Mais rarement les catastrophes améliorent les sociétés. La chute de Rome ne ramenait pas à une vie meilleure les Romains dégénérés. Saint Jérôme le constatait avec douleur : « La tête du monde est coupée, s'écriait-il, et notre tête orgueilleuse n'apprend pas à fléchir. » Et plus tard Salvien, après un nouveau sac de Rome par les Vandales, et de plus affreux malheurs encore tombés sur le monde romain, déplorera les mêmes aveuglements et les mêmes obstinations. Ce n'est pas qu'un tel événement ne remuât profondément les esprits, surtout au lendemain des luttes ardentes entre païens et chrétiens qui avaient marqué la fin du ɪvᵉ siècle. On reprochait au christianisme la ruine de Rome ; les dieux, dédaignés, s'étaient, disait-on, retirés, abandonnant la ville aux barbares. Les chrétiens répondaient en accusant à leur tour les vices et la corruption de la société romaine. Les barbares étaient la verge dont Dieu frappait cet empire vermoulu et cette ville enivrée du sang des martyrs ; ainsi de part et d'autre invectivait-on avec amertume. Mais parfois les chrétiens eux-mêmes se troublaient ; victimes, non moins que les païens, de ces coups de la main de Dieu, ils sentaient leur foi se déconcerter, et se prenaient à douter de la Providence. La mission des évêques était de répondre à tout : aux accusations des païens, aux lamentations des chrétiens. Quels thèmes pour leur éloquence et leur zèle ! Nous pouvons lire encore les admirables discours de saint

Augustin à son peuple sur ce désastre de Rome; mais non pas, hélas! ceux de saint Paulin. Là, saint Augustin jetait les germes des grandes pensées qu'il allait bientôt développer dans le plus considérable peut-être de ses écrits. On y voit à quelle hauteur de vues s'élevaient les esprits éminents du christianisme. Si des hommes comme Jérôme, Augustin et Paulin, romains jusqu'au fond de leurs entrailles, souffraient dans leur patriotisme de ces désastres, éclairés par la foi chrétienne sur les destinées du monde, ils n'avaient pas contre les barbares que des exécrations stériles, et sur les humiliations de l'empire que des regrets désespérés; par delà la poussière des ruines, ils entrevoyaient les constructions de l'avenir. Ce fut en 413 que saint Augustin commença le magnifique ouvrage de *la Cité de Dieu*, poursuivi pendant treize ans, où il explique le plan divin dans le gouvernement du monde en général, et les raisons de la chute de Rome en particulier, et déroule pour la première fois les vrais horizons de la philosophie de l'histoire. Merveilleux ouvrage, profond et éloquent, où les contemporains trouvèrent à la fois lumière et force. Bossuet y a puisé l'idée même de son *Discours sur l'Histoire universelle;* et nous-mêmes, chrétiens des temps modernes, n'avons pas à chercher d'autres points de vue pour ranimer notre foi et retremper notre courage, dans les troubles où nous jette, à certaines heures, calamiteuses aussi, l'époque de transition où nous sommes.

Dieu, selon saint Augustin, gouverne les peuples,

et les conduit où il veut, où il sait. Le centre de leurs mouvements, c'est la grande institution divine, l'Église; c'est autour d'elle qu'ils accomplissent leurs révolutions. L'action de Dieu, avant les temps du Christ, a été de préparer l'unité politique du monde, pour aider à l'unité religieuse; le peuple romain avait reçu cette haute mission; il en fut digne par les vertus qui lui méritèrent l'empire. Mais depuis le Christ, cette mission est accomplie, l'instrument est devenu inutile; et si on le voit tomber maintenant en morceaux, qu'on n'aille pas s'imaginer qu'il entraîne tout dans sa chute : le monde survivra, parce que l'Église restera debout. A elle l'avenir; à elle désormais d'unifier et de guider les hommes. Voilà pourquoi, loin de repousser les barbares, elle leur ouvre maternellement son sein. Ce qui s'écroule c'est le passé; mais il faut, au delà de cet écroulement, apercevoir l'avenir. Un monde finit, mais un monde commence. Ainsi vont les choses humaines; ce qui est de l'homme incessamment et infailliblement périt; dans la cité terrrestre, tout est périssable; dans la cité de Dieu, tout tend à l'immortalité.

Tel est, dans ses lignes principales, le beau monument persévéramment élevé par saint Augustin, à travers tant d'autres travaux qui lui étaient sans cesse imposés par les nécessités de la polémique quotidienne. Le développement de ces belles thèses fournit à son immense érudition des détails curieux, pleins de lumière et d'éloquence. C'est ainsi que ce puissant génie encourageait le siècle le plus éprouvé peut-être

qui fut jamais. Un de ses disciples, Paul Orose, entrant dans la voie tracée par le maître, exposait, dans une histoire universelle, les mêmes points de vue, fondait sur les barbares et la vertu civilisatrice de l'Église les mêmes espoirs, et permettait si peu aux chrétiens les abattements et les défaillances, qu'il ne voulait même pas convenir que ce siècle fût plus malheureux qu'un autre, et ne craignait pas d'émettre ce hardi jugement : « Les Germains dévastent aujourd'hui la terre; mais s'ils finissent par en être les maîtres et par la gouverner selon leurs lois, la postérité appellera peut-être grands rois ceux en qui nous ne voyons que des ennemis. »

Paulin lut, à mesure qu'Augustin les jetait dans le monde, les livres de la *Cité de Dieu,* et monta sans peine son âme au ton où son éloquent ami élevait la sienne. Il est même cité par Augustin dans un de ses livres, pour sa belle et noble attitude en face des barbares. Il les vit en effet. Rome emportée, ils se répandirent comme un torrent dans la Campanie et toute l'Italie méridionale. Les voilà autour de Nole : Paulin s'est-il enfui ? Ce ne sont pas de tels pasteurs qui abandonnent leur troupeau. Il laisse partir pour la Sicile, sans les accompagner, Mélanie et sa famille, ses plus chers amis, et il reste, intrépide, au poste périlleux que la Providence venait de lui assigner. Ah! combien ici encore, ici surtout, nous déplorons les lacunes des textes ! Nous savons, et nous raconterons comment Augustin, assiégé aussi quelques années plus tard dans sa ville épiscopale, agit et

parla jusqu'à la fin : comme on voudrait savoir dans le détail tout ce que Paulin fit et dit, pour soutenir, dans de si affreux moments, son malheureux peuple. Félix lui vint en aide : le saint apparut à ses compatriotes tremblants, non pour les soustraire à un péril inévitable, mais pour leur inspirer la constance nécessaire dans de pareils malheurs. Cette apparition de saint Félix fut célèbre, et saint Augustin, qui en parle dans un de ses ouvrages, l'avait appris, dit-il, de témoins irrécusables[1]. Nole fut prise et dévastée[2]; nombre de ses habitants réduits en captivité ; Paulin lui-même fut saisi par les barbares. Quand il se vit en face de leurs épées nues : « Mon Dieu, dit-il, vous qui savez où est mon trésor, ne permettez pas que je sois tourmenté pour de viles richesses que je n'ai plus. » C'est encore saint Augustin, dans son livre Xe de la Cité de Dieu, qu'il nous a conservé ce détail. Cette prière fut exaucée; et Paulin n'eut à souffrir que des maux sans nombre qui accablaient, sous ses yeux, son peuple infortuné.

Mais pourquoi nous plaindre de ne pas connaître ce qu'un tel évêque a dû dépenser alors de dévouement, d'héroïsme et de charité, puisque le seul trait qui nous a été conservé ferait tout pâlir, et suffit

[1] Apparuisse Felicem civibus pie a se dilectis cum a barbaris Nola oppugnaretur, audivimus non incertis rumoribus, sed testibus certis. (*De Cura gerenda pro mortuis.*) Peut-être de Paulin lui-même, à l'époque de sa captivité.

[2] Quando et ipsam Nolam barbari vastaverunt. (*De Civit. Dei.*) C'est donc à tort que Baronius a écrit que Nole avait été sauvée par saint Félix.

pour le couronner, lui, et la religion qui seule peut inspirer de telles merveilles, d'une gloire immortelle. Les barbares avaient quitté Nole, et porté plus loin leurs dévastations ; Paulin consacrait à réparer les désastres de l'invasion toute l'ardeur de son généreux cœur, et toutes les ressources que sa charité pouvait mettre en œuvre, quand il vit venir à lui, éplorée, une pauvre veuve, dont le fils unique avait été emmené par les barbares et vendu en Afrique, et qui le conjurait de lui rendre ce fils. Ému jusqu'au fond de ses entrailles, mais n'ayant plus rien pour payer la rançon du fils de la veuve, ce fut alors que lui vint l'inspiration sublime que saint Grégoire le Grand a racontée; nous laissons la parole à un tel narrateur :

« Au temps où la Campanie fut dévastée par les Vandales, et qu'un grand nombre de ses habitants avaient été emmenés en Afrique, le saint homme de Dieu Paulin dépensa tout ce que son évêché pouvait lui fournir de ressources pour les pauvres gens ruinés et pour les prisonniers. Il ne lui restait plus rien à donner, lorsque vint vers lui une pauvre veuve, qui lui raconta que son fils avait été emmené captif en Afrique, chez le gendre du roi des Vandales, et qui lui demanda une rançon pour le racheter. L'homme de Dieu se mit à examiner de toute manière ce qu'il pourrait bien lui donner, mais, ne trouvant plus rien que lui-même : « Je n'ai plus rien du tout, dit-il à la pauvre femme; mais tenez, prenez-moi, dites que je suis votre esclave, et donnez-moi à sa

place au barbare, il vous rendra votre fils. » Elle, considérant quel était l'homme qui lui parlait ainsi, ne pouvait d'abord prendre ce langage au sérieux; mais Paulin, qui était très éloquent et persuasif, finit par la convaincre. Les voilà partis pour l'Afrique. La veuve se place sur le passage du prince barbare, et le supplie de lui rendre son fils. Le barbare repousse orgueilleusement sa demande, et refuse même de l'entendre; alors elle ajoute : « Voici un homme que je vous offre à sa place: ayez la bonté de le prendre, et de me rendre mon fils. » Le barbare, ayant regardé l'homme et lui trouvant bonne mine, lui demande ce qu'il sait faire. L'homme répond : « Je n'ai appris aucun métier, mais je sais très bien cultiver un jardin. » Enchanté de posséder un esclave qui s'entendait à cultiver des légumes, le barbare l'accepta, et rendit son fils à la pauvre veuve. »

Saint Grégoire ajoute que saint Paulin ne tarda pas à plaire beaucoup à son maître, qui venait souvent causer avec lui; et que lui ayant prédit la mort prochaine du roi barbare, prédiction qui se trouva conforme à un songe que ce roi avait eu, le maître voulut savoir absolument qui il était. « Je suis, dit Paulin, celui que tu as accepté pour esclave à la place du fils de la veuve. » Mais le maître voulait savoir non qui il était maintenant, mais qui il avait été avant d'être esclave. Paulin fut bien forcé d'avouer qu'il était évêque. Alors son maître, effrayé, lui dit : « Demande-moi tout ce que tu voudras, et retourne dans ton pays. » L'homme de Dieu lui répondit : « Je ne

désire qu'une chose, la liberté de tous les captifs de ma ville. » On les chercha dans toute l'Afrique, et pour lui être agréable on lui permit de les emmener sur un vaisseau que l'on chargea de blé. C'est ainsi qu'après s'être fait volontairement esclave, à l'exemple de Celui qui a pris la forme de l'esclave pour nous racheter de la servitude du péché, Paulin recouvra sa liberté et celle d'un grand nombre de captifs. »

Tel est le récit de saint Grégoire. Une tradition ininterrompue l'a consacré; la critique la plus sévère est forcée de l'admettre; et un usage, encore aujourd'hui subsistant à Nole, en perpétue le souvenir dans la cité reconnaissante[1] : tous les ans, aux fêtes du saint, pendant dix jours, ont lieu dans la ville de Paulin des réjouissances extraordinaires, auxquelles tous prennent part. D'immenses représentations, en bois sculpté, y sont promenées processionnellement dans les rues, au son de joyeuses fanfares; espèces

[1] Quelques difficultés de détail, auxquelles d'ailleurs il est aisé de faire des réponses plausibles (voir l'excellente discussion du docteur Busé sur ce point), ne suffisent pas pour rejeter un témoignage d'une telle autorité, confirmé par une aussi constante tradition. Quelques critiques, en admettant le fond du récit, placent la captivité de saint Paulin en Espagne. D'autres l'attribuent à un autre Paulin, évêque de Nole, soit au successeur immédiat de notre Paulin, ce que Remondini conteste, soit à un troisième Paulin, mort cent vingt ans après le premier. Nous avons lu attentivement la longue dissertation (t. III) de Remondini à ce sujet : c'est un perpétuel paralogisme; et d'ailleurs rien que de négatif dans ses arguments; sans parler de plusieurs erreurs étranges qui émaillent cette dissertation. Il ne nous paraît donc pas qu'il y ait lieu de corriger le Bréviaire et le Missel romains, qui ont appliqué à notre saint le récit de saint Grégoire.

de tours pyramidales, où l'on voit rappelées les principales circonstances de sa captivité et de son retour triomphant à Nole, quand il y reparut, entouré de tous les captifs qu'il avait délivrés. Dans les temps modernes, cet héroïsme de Paulin a inspiré à l'admirable Vincent de Paul un de ses plus sublimes dévouements. La poésie aussi s'est emparée de ce récit, et M. de Chateaubriand lui doit une des pages les plus émouvantes de ses *Martyrs*[1].

Tels furent les débuts de Paulin dans l'épiscopat.

[1] « Un jour, je vis venir à moi une femme chrétienne tout éplorée qui s'écria : « O Zacharie, je suis la plus infortunée des « femmes! Mon époux a été pris par les Francs; il me laisse avec « trois enfants en bas âge, et sans aucun espoir de les nourrir! » Une rougeur subite couvrit mon front... Je cachai cependant ma joie, et je dis à cette femme : « Ayez bon courage, Dieu aura « pitié de vous. » Et, sans m'arrêter, je me mis en route. Je connaissais le soldat prisonnier; il était chrétien, et j'avais été quelque temps son frère d'armes... J'appris qu'il était tombé entre les mains du chef des Saliens. Les Romains venaient de conclure une trêve avec les Francs. Je passai chez ces barbares. Je me présentai à Pharamond, et je m'offris en échange du chrétien. Je ne pouvais payer autrement sa rançon, car je ne possédais rien au monde... » (*Les Martyrs*, l. VII.) Un écrivain du XVII[e] siècle, Perrault, voulant prouver la supériorité des sujets chrétiens sur les sujets profanes, fit, sur la captivité de saint Paulin, un poème qu'il dédia à Bossuet. L'intention était bonne, et le sujet bien choisi; mais l'exécution, hélas! Et Boileau fut vraiment généreux quand, après s'être réconcilié avec Perrault, il se décida à effacer d'une de ses satires les vers suivants :

Le saint Paulin écrit avec un si grand art,
Et d'une plume douce, aisée et naturelle,
Pourrit, vingt fois encor moins lu que la Pucelle.

Après un tel bienfait rendu à son peuple, et une telle preuve de son héroïque charité, on conçoit que son crédit, déjà si considérable, dut s'accroître encore : en même temps, comme rien n'anime plus aux dévouements de la charité que la charité elle-même, cette vertu, qui avait toujours été son grand attrait, le devint plus que jamais. Qui pourrait dire les infortunes soulagées, les larmes séchées, les captifs rachetés, les débiteurs libérés, les pauvres vêtus ou nourris, par ses inépuisables largesses? Toute misère était sûre de sa sollicitude, toute souffrance de son effective compassion. « Qui vit-il jamais par terre, s'écrie le fidèle témoin de sa vie, Uranius, sans lui tendre la main pour le relever? Qui eut jamais recours à lui sans en recevoir assistance ou au moins consolation? D'ailleurs, humble et bon, accessible à tous, surtout aux malheureux, il ne repoussa, il ne dédaigna jamais personne : il encourageait les timides par sa bonté; il apaisait les cœurs aigris par sa douceur. Ce qu'il avait, tous le possédaient : il ne craignait même pas de se faire mendiant pour pouvoir donner; il donnait, il donnait encore, et quand il n'avait plus rien en fait d'argent et de secours, il donnait ou sa parole, ou ses larmes, ou ses douces lettres; car de loin comme de près on avait recours à lui, et une lettre de Paulin était chose précieuse et grandement désirée. Aussi tous voulaient le connaître, l'aborder, lui parler. Et qui n'approchait de lui avec joie? qui ne s'en retournait heureux de l'avoir vu, désireux de le revoir encore? Quelle vertu manquait

à ce grand évêque, et quelle vertu pouvait lui manquer, aimant comme il l'aimait Jésus-Christ? C'est pourquoi l'affection pour lui était universelle : jamais évêque ne fut plus aimé; jamais évêque aussi ne mérita plus de l'être. »

Nous avons une preuve encore de son infatigable activité à assister toute infortune, à combattre toute injustice et toute oppression dans sa lettre à Macarius, une des dernières qui nous restent de lui, et une des plus belles assurément. Macarius, ancien vicaire des préfets du prétoire à Rome, était un homme considérable, ami de la famille de Mélanie et de Paulin, un chrétien zélé aussi, très occupé des choses de l'Église : c'est sur sa demande que Rufin avait traduit, si malheureusement, il est vrai, le livre *des Principes* d'Origène. Paulin eut recours à lui dans la circonstance que voici, et qui dévoile bien un côté triste de la société d'alors, une de ces cupidités féroces qui se faisaient jour trop souvent dans les calamités du temps et la désorganisation de l'administration romaine. « La ruine de Rome, dit un historien, avait mis dans toutes les têtes une sorte de vertige et de délire. Il n'y avait plus de gouvernement, plus de justice, plus de pitié... La cupidité achevait sur les infortunés Romains ce qu'avait laissé à faire l'avidité des barbares. On les traitait comme les épaves d'un naufrage. S'ils possédaient quelque trésor, on le leur enlevait, les patrons de barques les dépouillaient, les gouverneurs romains les jetaient en prison comme des vagabonds, pour obtenir

d'eux une rançon[1]. » C'est d'une cupidité de ce genre qu'avait été victime un naufragé nommé Secundinianus, dont le bâtiment abandonné par l'équipage dans une tempête, n'ayant plus à bord qu'un pauvre vieillard, nommé Valgius, qui seul n'avait pu se sauver, après avoir été ballotté par la mer, pendant vingt-trois jours, de la Sicile à l'Afrique, de l'Afrique à la Sicile encore et à l'Italie, avait fini par échouer sur les côtes du Brutium. On racontait des choses merveilleuses sur cet événement : le vieillard, qui n'était encore que catéchumène, mais qui désirait vivement le baptême, avait fait à Dieu de si ardentes prières que le Ciel était venu miraculeusement à son secours : Jésus-Christ lui-même, disait-on, avait tenu le gouvernail; les saints anges et le grand protecteur de tout le pays, saint Félix, lui avaient apparu aussi pour l'encourager. Le vaisseau ayant échoué en face des possessions de l'intendant d'un homme puissant, du sénateur Posthumianus, cet intendant n'avait trouvé rien de mieux que de s'emparer de toute la cargaison, qui se composait de blé que Secundinianus amenait à Rome. Il s'agissait pour les naufragés de se le faire rendre. Ils accoururent auprès de Paulin : des malheureux, c'eût été assez pour l'émouvoir; mais de plus, un homme sauvé par saint Félix ne pouvait pas ne pas trouver auprès de lui un accueil favorable. Valgius, d'ailleurs, était digne par sa piété de tout intérêt. Il se hâta de de-

[1] M. Amédée Thierry, *Saint Jérôme et la Société romaine*, t. II, p. 193.

mander le baptême, en action de grâces de sa délivrance: Paulin le baptisa, et, en souvenir du cher disciple de Sévère, lui donna le nom de Victor; puis, comme le spoliateur avait des appuis à Rome, et que, malgré l'évidence du droit, les naufragés couraient grand risque de ne pas obtenir justice, Paulin écrivit à Macarius, dont l'influence pouvait beaucoup dans cette affaire, la lettre dont nous avons parlé: curieux récit de ce naufrage, et des péripéties émouvantes par où avait passé le malheureux Valgius, mais surtout plaidoyer éloquent et indigné en faveur du faible contre l'oppresseur et le puissant; bien digne en tout d'un évêque dont la compatissante bonté et l'active charité, plus encore que le génie, forment la touchante auréole[1].

Revendiquerons-nous pour l'épiscopat de Paulin une autre gloire, la célèbre invention des cloches? Incontestablement elle lui est due; non pas qu'il ait lui-même, de ses propres mains, fondu la première cloche, il n'était pas artiste ni fondeur, mais en ce sens que c'est lui qui le premier eut l'idée de mettre au service des églises[2], pour appeler les fidèles au lieu saint, en portant dans les airs et en agrandissant les dimensions qu'on lui avait jusque-là données, le merveilleux instrument d'harmonie appelé une cloche. La cloche, en effet, n'était pas précisément

[1] Ellie-Dupin va jusqu'à dire que cette lettre est « le chef-d'œuvre de saint Paulin. »

[2] « Quantum ad ecclesiasticum usum, » dit très bien Angelo de Roccha. (*De Campanis*, p. 113.)

à inventer; sans parler des fameuses clochettes qui bordaient la robe d'hyacinthe du grand prêtre chez les Juifs, on connaissait le *tintinnabulum;* le fabuliste contemporain d'Auguste le nomme en parlant de ce mulet du fisc qui faisait si fièrement sonner sa sonnette; Paulin lui-même constate, dans le *Natale* où il raconte l'histoire de ces deux bœufs retrouvés par la protection de saint Félix, qu'ils le portaient aussi : on le suspendait au cou des troupeaux pour les empêcher de s'égarer dans les montagnes. Bien plus, on avait placé au haut de certains édifices publics, des Thermes, par exemple, la sonnette déjà agrandie, ainsi que nous l'apprend cette épigramme de Martial :

Redde pilam, sonat æs Thermarum : ludere pergis?

Mais nul encore n'avait songé à l'utiliser pour les églises. La Campanie était célèbre par son métal pur et sonore, plus estimé même que l'airain de Corinthe. L'âme poétique de Paulin devina quel parti on en pourrait tirer pour le culte chrétien. Il fit donc fondre, par les artistes campaniens[1], non plus un clochette,

[1] De là les noms de *campana, nola,* donnés aux cloches, et celui de *nolarium* aux clochers. (Voir dans Angelo Roccha, *de Campanis,* les preuves de cette tradition.) L'argument négatif tiré du silence de saint Paulin dans ses *Natalitia* et ses lettres à Sévère ne prouve rien, puisqu'il a vécu plus de vingt-cinq ans après le dernier de ces poèmes, qui sont tous antérieurs à son épiscopat.— Les moines du Mont-Cassin auraient des premiers adopté la cloche, dont le son terrible leur rappelait la pensée du jugement dernier; aussi, selon un chroniqueur, le démon cassa

tintinnabulum, mais une vraie cloche, *campana;* il éleva, pour la recevoir, une tour carrée qui regardait par ses angles les quatre points cardinaux de l'espace : et quelle ne dut pas être sa joie de poète et de saint, quand l'instrument, porté dans les airs, s'ébranla, jetant pour la première fois au-dessus des basiliques ses sons graves, qui s'en allèrent, à travers les campagnes noliennes, faire tressaillir les coteaux voisins de cette harmonie inconnue! Eut-il l'intuition de l'avenir réservé à sa découverte, qui devait tant ajouter à la poésie du christianisme? Car il faut remarquer qu'il la fit alors qu'il était déjà parvenu à une extrême vieillesse, à la fin, croit-on, de son long pontificat, à l'âge, pourrait-on dire, des intuitions lumineuses [1]. En tout cas, le succès de l'invention ne pouvait être plus complet; car y a-t-il aujourd'hui une église, si humble qu'elle soit, dans les villes ou les hameaux, qui n'ait son clocher ou sa cloche, dont le son retentit moins encore dans les airs que dans les âmes : instrument religieux, s'il en fut jamais, en si merveilleuse et profonde harmonie avec

leur première cloche (Remondini, t. I, p. 500). Ce serait le pape Sabinien, successeur de saint Grégoire le Grand, qui l'aurait introduite à Rome. Au VIIe siècle, on la trouve partout.

[1] La cloche de saint Paulin fut, mille ans plus tard, au XIVe siècle, transportée de Cimitille à Nole même, lorsque le siège épiscopal y fut transféré aussi. Elle fut alors refondue; « mais, dit Remondini (t. III, p. 167), *dello stesso metallo, figura, e peso della primiera.* » On la montre encore aujourd'hui dans le dôme de la cathédrale de Nole. Et le bon *preposto* de Cimitille ne manque pas de vous dire, en vous montrant le vieux clocher : « Voilà par où a sonné la première cloche. »

l'âme humaine et avec la nature, avec nos joies et nos douleurs, nos effrois ou nos espérances; qui domine les rumeurs des grandes cités, et tinte si doucement, le matin, le soir, au milieu du jour, dans les campagnes, au fond des vallées et des bois, et sur les collines lointaines: voix ininterrompue de la prière ou de la louange, appel incessant et mystérieux de la terre au ciel.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME

ÉPISCOPAT DE PAULIN
(SUITE)
SON ATTITUDE PENDANT LES DÉBATS DU PÉLAGIANISME
SES RAPPORTS AVEC LE MONASTÈRE NAISSANT
DE LERINS

Pendant que le monde retentissait de la chute de Rome, que les barbares occupaient successivement la Gaule, l'Italie, l'Espagne, l'Afrique, que la crainte était partout et la sécurité nulle part, tranquille et sûre d'elle-même, l'Église, tout en défendant par l'influence de ses évêques les intérêts temporels des peuples, se préoccupait plus encore des intérêts supérieurs des âmes, et agitait, comme au sein d'une profonde paix, les grandes questions de doctrine qui naissaient à tous moments de la prodigieuse impulsion donnée aux esprits par le christianisme. Jusqu'ici les hérésies avaient eu un caractère particulièrement spéculatif : l'arianisme, auquel avaient abouti toutes les erreurs antérieures, puis le nestorianisme, le macédonisme et l'eutychianisme, tous ces systèmes enfin que la subtilité grecque enfantait incessamment, avaient permis aux docteurs catho-

liques de scruter dans leurs dernières profondeurs les dogmes de Dieu et du Christ, la Trinité, l'Incarnation. Une hérésie, d'un caractère moins métaphysique et plus pratique, le pélagianisme, allait naître en Occident : vaste et profonde erreur aussi, qui remettait tout en question, et tendait à absorber le christianisme dans un pur naturalisme, et à faire de l'Évangile une simple philosophie. Il nous importe d'exposer avec précision ce qu'était cette hérésie, et à quelle phase de la controverse on en était venu, quand Alype et saint Augustin sentirent la nécessité d'intervenir auprès de Paulin, dont le nom se trouvait mêlé par Pélage à ces débats.

« Cet opiniâtre et hardi sectaire, dont le nom rappelle l'orageux Océan près duquel il était né, » Pélage venait des îles Britanniques, et peut-être aussi Célestius, le principal de ses disciples : moine, quoique non attaché à un monastère, après avoir parcouru l'Égypte et la Syrie, il arrivait à Rome, vers l'an 400, s'y liait avec les personnages les plus recommandables, tels que Pammachius, le tendre ami de saint Jérôme et de Paulin, et attirait tellement sur lui les regards, que son nom arrivait jusqu'en Afrique à saint Augustin. Paulin le connut, et l'aima pour son austérité apparente et sa doctrine, avant que rien encore eût éveillé sur son orthodoxie aucun soupçon; il reçut même de lui, vers l'an 405, une longue lettre, que Pélage invoqua plus tard, pour se couvrir de ce nom respecté. Pélage rencontra aussi à Rome Rufin, qui y était revenu d'Aquilée, vers 407, après la dé-

vastation de sa patrie par Alaric. Imbu déjà de certaines doctrines origénistes, qu'il avait rapportées d'Égypte, et les retrouvant sur les lèvres de Rufin, il les embrassa pleinement, et leur donna son nom. L'arianisme les contenait en germe. Origène lui-même, qui, dans son légitime désir de s'emparer au profit du christianisme de tout ce que la philosophie avait produit de vrai et de grand, puisait volontiers dans les systèmes antiques, les avait empruntées au stoïcisme; car c'est jusque-là qu'il faut faire remonter les origines du pélagianisme, jusqu'à ces fières doctrines stoïciennes, trop orgueilleuses, sans doute, mais qui du moins avaient donné à ceux qu'on pourrait appeler les derniers Romains une incontestable grandeur morale. Le pélagianisme était une sorte de stoïcisme chrétien.

Toute l'erreur pélagienne venait de ce que Pélage niait l'élévation de l'homme à un état surnaturel, et par suite sa déchéance de cet état. Il s'ensuivait que le libre arbitre de l'homme, nullement lésé par la chute originelle, car le péché ne se transmet pas et il n'y a pas de chute originelle, suffit à l'homme pour pratiquer le bien et faire son salut : la grâce n'est pas nécessaire, ou plutôt la grâce n'est pas autre chose que la nature, dont l'auteur est Dieu. Pélage donc méconnaissait pleinement l'ordre surnaturel, supprimait avec la chute originelle la grâce et la Rédemption, et faisait évanouir le christianisme dans un pur philosophisme. Tel était à son apparition le pélagianisme dans ses grandes lignes. Moine austère, et

témoin en Orient des prodiges de la solitude, voyant au contraire, en Occident, dans les âmes, devant les calamités du temps, des tendances à la défaillance, Pélage voulait relever les courages par la conscience de ce que peut notre libre volonté.

Saint Augustin nous apprend qu'à Rome ayant entendu un jour un évêque citer ces paroles des *Confessions :* « Seigneur, donnez-nous de vous obéir, et commandez ce que vous voulez[1], » il s'en était indigné comme d'une négation de la liberté humaine, et avait presque disputé avec l'évêqne.

Toutefois il se montra à Rome d'une circonspection extrême; et ce fut surtout en Sicile, où les menaces d'Alaric le firent passer vers 410, avec Célestius, en même temps que Rufin s'y rendait en compagnie des petits-enfants de Mélanie, qu'il exposa plus librement ses idées, et gagna des adhérents. De là, Célestius et lui se rendirent en Afrique, où tous les deux ils dogmatisèrent, Pélage avec plus d'habileté, Célestius avec plus de hardiesse. Pélage y resta peu, et saint Augustin ne fit que l'y entrevoir : Jérusalem, où la tempête jetait alors en foule les fugitifs du monde romain, et dont l'évêque avait été autrefois si favorable à Origène et à Rufin, lui parut un lieu plus propice à son dessein : il y alla donc vers 412, laissant à Carthage Célestius. Ce fut surtout dans une lettre fameuse à l'illustre vierge Démétriade, qui venait de consacrer à Dieu avec éclat sa virginité,

[1] Da quod jubes, et jube quod vis.

que Pélage glissa ses erreurs. « Les richesses spirituelles, disait-il à cette vierge, qui venait de tout mettre aux pieds de Jésus-Christ, nul ne peut vous les donner *que vous-même*. Ce qui vous rendra vraiment digne de louanges, et vous élèvera au-dessus de la foule, c'est ce qui ne peut être en vous *que par vous*. » Ces paroles, pour des esprits sans défiance, pouvaient ne pas se prendre en mauvaise part : mais déjà deux sentinelles vigilantes de la foi, Jérôme en Orient, Augustin en Afrique, avaient en mains d'autres écrits de Pélage où la négation de la grâce était plus manifeste. Il n'y avait pas à en douter, une nouvelle hérésie se levait dans l'Église : le dogme fondamental de la grâce était attaqué, il fallait le défendre.

Jérôme se leva le premier, et publia sa lettre *à Ctésiphon*, et plus tard trois célèbres Dialogues pour réfuter le nouveau stoïcisme qui, niant la nécessité de la grâce, et proclamant que « l'homme n'a besoin de personne pour pratiquer le bien et éviter le mal », supprimait la Rédemption de Jésus-Christ et « faisait vraiment de l'homme un Dieu ». Bientôt après Augustin, quoique au plus fort de sa lutte contre les donatistes, et si occupé par le grand ouvrage de *la Cité de Dieu* qu'il portait déjà dans sa pensée, entra dans la lice, et commença cette longue série d'ouvrages qui se succédèrent pendant vingt ans, jusqu'à la mort du grand docteur, à l'étonnement et à l'admiration du monde chrétien.

Pendant que la science faisait son œuvre contre l'hérésie, l'autorité hiérarchique faisait aussi la

sienne. Dans un premier concile tenu à Carthage, Célestius fut sommé par le célèbre diacre de saint Ambroise, qui portait aussi le nom de Paulin, de s'expliquer sur les erreurs qu'on lui imputait : des questions lui furent posées sur la transmission du péché, sur le point de savoir si, oui ou non, les enfants naissaient dans l'état d'Adam avant sa chute; si en conséquence la grâce est, ou non, nécessaire aux hommes : Célestius, malgré ses subtilités, pressé et convaincu d'erreur sur ces points si graves, fut condamné par les évêques africains.

En Orient, ce fut un disciple de saint Augustin, le jeune prêtre espagnol Paul Orose, que l'évêque d'Hippone avait député auprès de Jérôme pour le consulter sur des questions de haute philosophie, et deux évêques des Gaules, Héros d'Arles et Lazare d'Aix, pèlerins en Palestine, qui, avec la haute approbation de Jérôme, dénoncèrent Pélage aux évêques palestiniens. Paul Orose commença, dans un concile tenu à Jérusalem; Pélage fut accusé par lui, mais put, à force d'équivoques, échapper; plus heureux, les deux évêques gaulois, dans un second concile tenu à Diospolis, parvinrent, par la netteté des questions qu'ils firent poser, à obtenir la condamnation des erreurs imputées à l'hérésiarque : quant à lui, il anathémisa tout ce qu'on voulut[1], se réservant, selon l'éternel génie de l'hérésie, de tout éluder plus tard par de subtiles interprétations, et fut déclaré ortho-

[1] Metuens damnari, damnare coactus est (S. Aug., *Ad Quodvulldeus.*)

doxe. Il triomphait. Mais à son retour, Paul Orose, par le récit de ce qui s'était passé en Orient, mit de nouveau l'Afrique en feu[1] : sur-le-champ deux conciles se réunissent, l'un à Carthage, l'autre à Milève, métropole de la Numidie ; à ce dernier concile, trois cents évêques assistèrent ; Augustin parut à l'un et à l'autre. Pélage y fut condamné, et les actes des deux conciles envoyés à Rome : « Le pape, dit saint Augustin, répondit ce qu'on devait attendre du Siège apostolique. » Ce fut alors que, rendant compte de ces choses à son peuple, Augustin prononça cette parole restée célèbre : « Les décrets des deux conciles ont été envoyés au Siège apostolique ; le Siège apostolique a parlé : la cause est finie ; plaise à Dieu que l'erreur le soit aussi. »

Malheureusement elle ne l'était pas, même à Rome. Tout au contraire, elle allait entrer dans une phase nouvelle et très critique un moment pour saint Augustin. Fort de son prétendu triomphe aux deux conciles palestiniens, Pélage députa Célestius au pape Innocent, avec des lettres apologétiques et une captieuse profession de foi ; mais malheureusement Innocent était mort, et un pape, non engagé dans la question, et d'autant plus facile à circonvenir, le pape Zozime, lui succédait, quand Célestius arriva à Rome. C'est alors qu'on vit toute la ruse dont est douée l'hérésie, et toute la circonspection qu'apporte le Saint-Siège dans ces graves questions de personnes

[1] Cuncta referens, excitavit episcopos Africanos. (Baronnius, anno 416.)

et de doctrines. Ces détails nous sont encore nécessaires, pour mieux faire comprendre les sollicitudes où nous allons voir entrer saint Augustin, à l'endroit de Paulin.

La profession de foi de Pélage était un chef-d'œuvre d'habileté[1]. Elle précisait avec une netteté extrême la doctrine catholique sur les points où Pélage n'errait pas, c'est-à-dire sur tous les points subtilement agités par les hérétiques orientaux, gnostiques, ariens, apollinariens, manichéens et autres : et sur la question même où il était incriminé, sans entrer dans aucun détail, Pélage s'en tenait simplement à une confession formelle et simultanée du libre arbitre et de la grâce. Aussi, quand elle fut lue publiquement devant le pape Zozime, les assistants avaient peine à contenir leurs larmes : l'hérésie à leurs yeux s'évanouissait; la paix de l'Église paraissait certaine. En outre, par une habileté nouvelle, Pélage déclarait s'en remettre pleinement au jugement de celui qui, disait-il, succédait à Pierre, « et dans son siège et dans sa foi ». De plus, les évêques d'Afrique avaient prononcé, disait Célestius, contre des absents et en l'absence même des accusateurs : mais lui, il était venu à Rome de sa personne, et où étaient les accusateurs? Mais les évêques de Palestine, Pélage présent, avaient absous Pélage; mais l'évêque de Jérusalem était pour lui; mais de saints person-

[1] Universas et calliditatis et elegantiæ vires in illa epistola exerit Pelagius. (Noris, *Hist. hæres. Pelag.*, I, 5.) — C'est Baronius qui l'a découverte dans un manuscrit du Vatican.

nages l'honoraient de leur amitié ; mais il avait écrit, il y avait plus de douze ans, à l'illustre Paulin de Nole, une longue lettre, où il avait confessé la grâce tout comme il la confessait dans sa profession de foi au Pape : « Que nos adversaires, disait Pélage au Pape, lisent la lettre de trois cents lignes que j'ai écrite il y a douze ans au saint évêque Paulin : elle ne parle que de la grâce et du secours de Dieu ; elle proclame que nous ne pouvons absolument rien faire de bien sans Dieu. » N'avait-on pas été trop vite en Afrique, en imputant la négation de la grâce à un homme qui parlait ainsi ? Zozime le craignit et le reprocha aux évêques africains en termes sévères, leur demandant néanmoins des preuves précises, s'ils en avaient, avant de prononcer définitivement.

Le moment était solennel pour saint Augustin, âme de tout ce qui s'était fait en Afrique, et expressément chargé par ses collègues, après les conciles de Carthage et de Milève, d'achever par ses écrits la défaite de l'erreur. Le grand docteur fut à la hauteur de tout : un nouveau concile se réunit à Carthage, à l'effet de répondre aux lettres du Pape : en même temps on vit Augustin publier lettres sur lettres, livres sur livres, pour désabuser ceux que l'erreur avait séduits, et traiter la question sous toutes ses faces. « Ses écrits, dit Prosper, coulèrent comme un fleuve. » Paulin pouvait d'autant moins être oublié par lui que Pélage s'était fait des partisans en Italie et à Nole même, et si obstinés, avait-on dit à saint Augustin, qu'ils auraient plutôt, si Pélage

s'était renié lui-même, abandonné Pélage que ce qui leur paraissait être la vérité. Quant à Paulin, une longue correspondance avec lui avait trop fait connaître à saint Augustin ses vrais sentiments pour qu'il pût avoir une inquiétude sur sa doctrine : mais Pélage, qui avait trompé sur son propre compte les évêques de Palestine, qui allait parvenir à tromper le Pape lui-même, ne pouvait-il pas obtenir aussi que Paulin, dans sa grande charité, sans partager ses erreurs, ne se fît illusion sur sa personne ? C'est ce que se dirent Alype et saint Augustin, quand ils apprirent, et presque en même temps, le départ de Célestius pour Rome et la mort d'Innocent. Et puis, Paulin avait-il suivi toutes les phases de la controverse, et connaissait-il suffisamment tous les artifices de la secte ? Le serpent pélagien se pliait et se repliait en tous sens, cachant sa tête pour éviter le coup mortel, comme Jérôme le disait des origénistes. Pélage, dans sa lettre à Paulin, confessait sans doute la nécessité de la grâce; mais par grâce qu'entendait-il ? tout simplement la nature, en tant qu'elle a Dieu pour auteur. Pressé dans la dispute, il admettait bien aussi des secours extérieurs, tels que la révélation, et les exemples du Christ; même des grâces intérieures, des illuminations de l'intelligence, et même des impulsions de la volonté[1]. Mais ces concessions n'impliquaient pas l'abandon du principe fondamental de l'erreur pélagienne. En effet, ces

[1] Billuart, *De gratia,* t. III, p. 249.

grâces étaient-elles d'une absolue nécessité, ou simplement pour faciliter le bien, possible néanmoins sans elles? Voilà où le pélagianisme se retrouvait toujours, ne pouvant admettre, par suite de la confusion qu'il faisait de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel, cette nécessité de la grâce, et ne voyant, dans cette impuissance de l'homme à faire le bien d'une manière utile au salut avec ses seules forces naturelles, qu'une sorte de fatalité. L'antinomie qui offusquait Pélage aurait disparu à ses yeux, s'il eût admis la distinction des deux ordres; il eût pu comprendre alors que l'impuissance de l'humaine volonté dans l'ordre surnaturel n'implique pas son impuissance dans l'ordre naturel, et que, dans l'ordre surnaturel lui-même, cette impuissance du libre arbitre n'implique pas la non-responsabilité de l'homme, du moment où la grâce, précisément parce qu'elle est absolument nécessaire, est donnée, dans un degré suffisant, à tout homme. La question avait ces aspects, et bien d'autres. Il pouvait donc n'être pas inutile d'éclairer Paulin sur l'abus que Pélage faisait de son nom, de le prévenir d'avance contre les tentatives possibles de Célestius auprès de lui; et enfin, de lui fournir des armes pour l'aider à ramener, sur des questions si délicates et si complexes, les égarés. C'est pourquoi Alype et Augustin lui écrivirent collectivement une longue et belle lettre, où les artifices de Pélage étaient démasqués, et les deux dogmes fondamentaux de la gratuité et de la nécessité de la grâce fortement établis.

« On nous a rapporté, lui disaient-ils, que vous avez aimé comme un serviteur de Dieu le Breton Pélage. Nous ignorons où vous en êtes maintenant avec lui. Pour nous, nous l'avons aimé, et nous l'aimons encore; c'était alors d'une manière, c'est à présent d'une autre : nous l'aimions alors parce que sa foi nous semblait droite; nous l'aimons aujourd'hui, pour que la miséricorde de Dieu le délivre des sentiments contraires à la grâce qu'on dit être les siens. » Et pour le prouver, ils expliquent que dans sa longue lettre à Paulin, s'il enseignait la grâce, c'était sous le nom de grâce le libre arbitre lui-même : « Dans quelques lettres qu'il a écrites à Votre Révérence, il dit qu'on ne doit pas croire qu'il défende le libre arbitre sans la grâce de Dieu, puisqu'il soutient que le Créateur nous a donné la puissance de vouloir et de faire (le libre arbitre), sans laquelle nous ne pourrions ni vouloir ni faire rien de bien : la grâce de Dieu qu'il enseigne serait donc commune aux païens et aux chrétiens, aux impies et aux saints, aux fidèles et aux infidèles. » Alype et Augustin font connaître ensuite à Paulin ce qui avait déjà été fait en Afrique contre « ces détestables doctrines », les deux conciles de Carthage et de Milève, les rapports envoyés au Saint-Siège, et la réponse conforme du pape Innocent. « Vous pouvez lire toutes ces choses, ajoutaient-ils, si vous ne connaissez rien encore de cette affaire, ou si vous ne connaissez pas tout. Vous y verrez que, toute modération gardée envers Pélage, dans le but de lui épargner une condamnation s'il

condamnait lui-même ce qui est mauvais, l'autorité de l'Église a vigoureusement frappé cette nouvelle et pernicieuse erreur, si bien que nous nous étonnerions qu'il pût y avoir encore des gens qui allassent contre la grâce de Dieu après avoir lu ces pièces. Ils peuvent y apprendre ce qui a toujours été la foi de l'Église catholique, savoir que la grâce de Dieu, par Notre-Seigneur Jésus-Christ, fait passer les petits et les grands de la mort du premier Adam à la vie du nouvel Adam, et que cette régénération ne s'accomplit pas seulement par la rémission des péchés, mais encore par le secours continuel de la miséricorde de Dieu. » C'était la nécessité de ce continuel secours que niait Pélage, ainsi qu'Alype et Augustin s'appliquent à l'établir notamment par ce passage où sa pensée éclatait tout entière : *Dieu accorde sa grâce aux hommes afin qu'ils puissent accomplir plus facilement par la grâce ce qu'il leur est ordonné de faire par le libre arbitre :* l'erreur ici gisait dans ce seul mot, *plus facilement*[1] : « Que veut dire ce mot, demandaient avec raison Alype et Augustin, sinon que, même sans la grâce, on peut, quoique moins facilement, accomplir par le libre arbitre ce que Dieu prescrit. » Ils démontraient ensuite avec force et une grande abondance de textes sacrés la nécessité et la gratuité de la grâce. Ils rendaient hommage, en terminant, à la parfaite orthodoxie de Paulin : « Vos

[1] Tolle facilius, disait ailleurs saint Augustin, et non solum plenus, verum etiam sanus est sensus. (*De gratia Christi,* c. XXIX, n. 30.)

lettres exhalent la plus douce et la plus délicieuse odeur de Jésus-Christ, et vous vous y montrez l'ami véritable et le confesseur de sa grâce. Si, avec vous, nous nous sommes étendus longuement sur cette matière, c'est d'abord que nous y trouvions de la douceur. Quoi de plus doux, en effet, pour les infirmes, que la grâce qui guérit; pour les tièdes, que la grâce qui ranime; pour les hommes de bonne volonté, que la grâce qui vient en aide? Ensuite nous avons voulu, par ces développements, avec le secours de Dieu, fortifier non point votre foi, mais l'affirmation de votre foi contre les novateurs, comme nous trouvons nous-mêmes du secours dans les lettres de Votre Fraternité. En effet, quoi de meilleur et de mieux dit que le passage d'une de vos lettres où vous déplorez humblement que notre nature ne soit pas restée comme Dieu l'a faite, mais qu'elle ait été corrompue par le père du genre humain. » C'est la magnifique page de la lettre à Sévère que nous avons nous-même citée. « Peut-être qu'en disant ces choses, ajoutent les deux évêques africains, vous avez tracé un autre portrait que le vôtre. Mais qu'importe à la vérité du tableau? Quant à la prière, quant aux gémissements par lesquels nous devons demander à Dieu d'avancer dans la vertu, que ne trouvons-nous pas dans votre lettre! Quelles sont les paroles de vous où ne se rencontre pas, avec une piété gémissante, cette supplication de l'Oraison dominicale : Ne nous induisez pas en tentation? Consolons-nous donc les uns les autres dans toutes ces choses, excitons-nous

mutuellement, et, autant que Dieu le permet, aidons-nous. »

Nous n'avons pas la réponse de Paulin à cette lettre, mais il est hors de doute qu'il ne fut jamais partisan des erreurs de Pélage; bien plus, un texte formel d'Uranius permet de supposer que sa résistance aux pélagiens de Nole fut énergique. Uranius, célébrant le mélange de douceur et de fermeté qui signalait son administration épiscopale, parle de prêtres qu'il fut obligé de retrancher de sa communion. Pour quels motifs? Uranius ne le dit pas; mais il est plus que probable que c'étaient des pélagiens. En tout cas, dans les troubles qui entraînèrent sur les pas de Pélage de nombreux évêques d'Italie, son nom ne fut jamais invoqué, pas même par ce Julianus, qu'il aimait si tendrement, dont il avait chanté autrefois l'épithalame, et qui, devenu évêque d'Éclanum, allait se constituer le plus ardent défenseur du pélagianisme et le plus âpre adversaire d'Augustin. En effet, pleinement éclairé par le concile de Carthage et par les tergiversations de Célestius lui-même, le pape Zozime porta enfin son jugement solennel contre l'erreur, dans une épître célèbre, appelée *Tractatoria*, sorte d'encyclique adressée à l'épiscopat du monde entier. Mais au lieu d'accepter purement et simplement la décision souveraine du Siège apostolique, le jeune évêque d'Éclanum, Julianus, avec seize évêques d'Italie, par un exemple inouï jusque-là dans l'Église, en appela au futur concile. Et il prit la plume contre saint Augustin. De même

qu'Augustin, scrutant le principe fondamental de Pélage, en avait fait sortir tout ce qu'il contenait, et avait poussé, d'aveux en aveux, l'hérésiarque jusque dans ses derniers retranchements, de même Julien, pressant la doctrine augustinienne, prétendait en faire sortir à son tour des monstres d'hérésie, le manichéisme d'abord, le prédestinatianisme ensuite. Augustin, selon lui, manichéen dans sa jeunesse, en soutenant la corruption native de l'homme, partait encore d'un principe manichéen, à savoir que la chair a pour origine le principe mauvais. Et de plus, en soutenant que l'homme a un besoin absolu de la grâce pour opérer son salut il en arrivait, selon Julien, à cette conséquence effroyable, que Dieu sauve ou damne les hommes, quoi qu'ils fassent, et selon son bon plaisir.

Augustin dut prendre de nouveau la plume pour réduire à leur juste valeur ces exagérations, et éclairer plus complètement la doctrine. Il écrivait encore contre Julien quand la mort le surprit. Mais tous ces troubles agitant profondément l'Église, les empereurs chrétiens d'Occident aidèrent les souverains pontifes dans leurs efforts pour pacifier les esprits. Et enfin, proscrit dans ses principes par les docteurs catholiques, par les conciles particuliers et par les décisions souveraines du Saint-Siège, proscrit dans ses chefs et ses apôtres par les constitutions impériales, le pélagianisme reçut le coup décisif au concile œcuménique d'Éphèse, où il fut de nouveau condamné en même temps que les erreurs nestoriennes, avec lesquelles il avait d'intimes affinités. Les disputes sur

le profond mystère de la grâce et du libre arbitre ne s'éteignirent pas pour cela. Sous le nom de semi-pélagianisme, elles agitèrent les esprits, particulièrement dans la Gaule méridionale, pendant près d'un siècle encore, et ne prirent fin qu'en 529, au concile d'Orange, dont les décisions sages et modérées firent l'admiration de toute l'Église : le concile définit le dogme, c'est-à-dire la vérité du libre arbitre, blessé mais non éteint, comme s'exprima plus tard le concile de Trente, par la chute originelle, et la nécessité de la grâce pour tous les actes méritoires du salut. Quant aux opinions sur la conciliation de la grâce avec la liberté humaine, sur la prescience et la prédestination, le concile les écarta; les théologiens catholiques les reprirent avec ardeur au moyen âge et dans les temps modernes : ce qui fait qu'aujourd'hui elles sont plus éclaircies, ou du moins mieux posées; les distinctions plus précises, les définitions plus nettes, les limites entre les simples opinions et le dogme mieux tracées : quant à la pratique de la vie chrétienne, qu'il nous suffise de tout résumer ici, en dehors des questions subtiles et curieuses, par ce mot si simple et si lumineux de saint Anselme : « Agir comme si tout dépendait de nous ; prier comme si tout dépendait de Dieu[1]. »

[1] Cité par Alzog, *Hist. eccl.*, t. I, p. 398 (trad. de M. Audley).
Voici, du reste, comment un théologien romain contemporain très autorisé, le P. Perrone, résume la doctrine catholique sur les points débattus par Pélage :
1° L'intégrité de la nature humaine, son élévation à l'état sur-

On est étonné de ce prodigieux mouvement d'esprit dans un temps où les barbares sont partout, et jonchent de ruines l'Italie, la Gaule, l'Espagne et l'Afrique. Mais pendant que les barbares détruisaient, l'Église fondait. Les monastères où se réfugiaient en foule les âmes d'élite que les calamités sociales poussaient aux solitudes sont les asiles où vont se former, dans la paix, l'étude et la prière, les ouvriers que Dieu tient en réserve pour la régénération du vieux monde et la conversion des barbares, les foyers où se conservera la lumière, et d'où elle rayonnera avec éclat dans les ténèbres des siècles de confusion et de transformation qui vont suivre. Pau-

naturel (par la grâce et la gloire), sont des dons gratuits, sans lesquels Dieu aurait pu créer l'homme.

2° Par le péché originel, l'homme a perdu ces privilèges.

3° Il ne peut donc rien sans la grâce dans l'ordre surnaturel; ici la grâce lui est absolument nécessaire.

4° Et elle lui est donnée gratuitement, par suite des mérites du Rédempteur.

5° Le libre arbitre, quoique blessé quant à l'intégrité de la nature, subsistant néanmoins après la chute, l'homme peut coopérer ou non à la grâce; si elle est nécessaire, elle n'est pas nécessitante.

6° Dans l'ordre des choses naturelles, l'homme, même déchu, peut par son libre arbitre, et sans le secours d'une grâce spéciale, faire le bien et éviter le mal; toutefois, pour accomplir certains préceptes ardus et surmonter certaines tentations plus graves, un secours spécial lui est nécessaire, tout comme il l'eût été, même sans la chute, si l'homme n'eût pas été créé avec l'intégrité de sa nature, ni élevé à un état surnaturel.

7° Dieu, même après la chute, voulant le salut de tous les hommes, leur donne à tous les grâces nécessaires.

(*Præl. Theol.*, t. VII, p. 5.)

lin se trouve mêlé aux origines d'un des plus célèbres d'entre les monastères qui s'établirent alors dans la Gaule méridionale, celui que vint fonder, dans une de ces îles que la Méditerranée a déposées comme une ceinture de perles le long de nos rivages, le célèbre saint Honorat.

« Le marin, le soldat, le voyageur qui sort de la rade de Marseille ou de Toulon pour cingler vers Gênes, en longeant les côtes de la Provence, passe, dit M. de Montalembert, non loin de deux ou trois îlots pittoresques, mais rocailleux, arides, surmontés d'un vieux donjon, de quelques ruines, et çà et là d'un grêle bouquet de pins. Il les regarde avec indifférence et s'éloigne. Et cependant il est un de ces îlots qui a été pour l'âme, pour l'esprit, pour le progrès moral de l'humanité, un foyer plus fécond et plus pur que n'importe quelle île fameuse de l'archipel hellénique. C'est Lérins, autrefois couverte d'une ville déjà ruinée au temps de Pline, et où l'on ne voyait plus, au commencement du ve siècle, qu'une plage déserte, et rendue inabordable par la quantité de serpents qui y pullulaient.

« En 410 un homme y débarque et y reste. Il s'appelle Honorat. Issu de race consulaire, instruit et éloquent, mais voué dès son adolescence à une grande piété, il veut se faire religieux. Après mainte traverse, il trouve enfin le repos à Lérins. Les serpents lui cèdent la place. Les disciples lui viennent en foule » : Hilaire, Maxime, Salvien, Vincent, Cé-

saire; et ainsi se forme ce fameux monastère de Lérins, « retraite destinée, dans la pensée de son fondateur, à renouveler, sur les côtes de Provence, les austérités de la Thébaïde, et qui devint bientôt une école célèbre de théologie et de philosophie chrétienne, une citadelle inaccessible aux flots de l'invasion barbare, un asile pour les sciences et les lettres, qui fuyaient l'Italie envahie par les Goths; enfin une pépinière d'évêques et de saints, qui répandirent sur toute la Gaule la science de l'Évangile et la gloire de Lérins. »

Vers le même temps, un autre illustre habitant de la Gaule méridionale, et qui avait occupé de hautes positions dans le siècle, Eucher, avec sa femme Galla, touchés également du désir de servir Dieu, choisirent pour leur retraite la petite île de Léro, qui n'était séparée de Lérins ou Lérina que par un court espace de mer. Ils avaient quatre enfants : deux filles, Consortia et Tullia, qu'ils gardèrent avec eux, et deux fils, Solonius et Veranus, qu'ils confièrent à Honorat, et qui, entre les mains de ses savants compagnons, Salvien et Vincent, grandirent merveilleusement dans la science et les vertus. Il nous reste, sur les premiers temps du monastère de Lérins, sur la ferveur et le bonheur qui y régnaient, des documents où respire comme un saint enthousiasme. « O bon Jésus, s'écrie Eucher dans son célèbre *Éloge du désert*, que d'assemblées de saints j'ai vues dans cette île! Vases précieux, ils embaumaient ce séjour de leurs suaves parfums; et la bonne odeur

de leur vie se répandait en tous lieux ! » — « Je considère avec une grande vénération, disait de même Hilaire, tous les lieux décorés par les saints qui s'y retirent; mais j'honore particulièrement Lerina, qui reçoit dans ses bras hospitaliers ceux qu'a jetés dans son sein les tempêtes du monde, qui introduit doucement sous ses ombrages ceux que brûlent les ardeurs du siècle, pour qu'ils y respirent et y reprennent haleine, sous l'abri du Seigneur. Arrosée par les eaux jaillissantes, parée de verdure, brillante de fleurs, offrant des perspectives riantes et de suaves parfums, elle présente à ceux qui l'habitent l'image du ciel, vers lequel tendent tous leurs désirs. » — « O douce et fortunée demeure, s'écriait à son tour Césaire, île bénie, où tous les jours des conquêtes glorieuses augmentent le triomphe de notre Sauveur. Douce et fortunée île de Lerina, qui, si plane et si petite, a néanmoins élevé vers le ciel d'innombrables montagnes! C'est elle qui nourrit de saints solitaires, qui envoie des évêques illustres dans toutes les provinces; car tous ceux que cette terre heureuse accueille sur ses rivages, elle les élève en Jésus-Christ, sur les ailes de l'humilité et de l'amour, au plus haut sommet des vertus. »

Paulin apprit bientôt ces merveilles : Eucher et Galla, dont son exemple avait peut-être déterminé la retraite, à peine dans leur saint asile, tournèrent leurs regards vers le solitaire de Nole, alors élevé à la dignité d'évêque, et lui envoyèrent quelques-uns de leurs compagnons, pour le saluer de leur part, et

en obtenir d'utiles conseils; une correspondance s'établit dès lors entre Nole et Léro. Les envoyés d'Eucher firent connaître en même temps à Paulin que dans l'île voisine, Lerina, habitait Honorat, comme eux fugitif du monde. Paulin tressaillit de joie au récit des merveilles que Dieu opérait dans ces nouvelles solitudes, et admira, dans ces époux chrétiens, qui renouvelaient les exemples de Therasia et de lui, comment la semence des vertus, portée au loin par le souffle de Dieu, peut être féconde. L'année suivante, Honorat lui-même, voyant des compagnons lui arriver de partout, et sentant le besoin de régler sur un modèle autorisé le monastère naissant, ne crut pas pouvoir en trouver de meilleur que les florissantes retraites de Nole, et il envoya trois de ses moines, Gelasius, Augendus et Tigridius, pour étudier auprès de Paulin lui-même le genre de vie des solitaires de Nole, qui fut, en effet, celui qu'on adopta à Lérins, et qui joignait les avantages de la vie solitaire à la vie cénobitique.

Eucher avait ignoré le départ de ces trois moines, et en conséquence ne leur avait remis aucune lettre pour Paulin; mais Paulin, le plus fidèle des hommes à l'amitié, n'en fut pas moins empressé à s'enquérir, avec une tendre sollicitude, d'Eucher et de Galla, et il n'oublia pas de remettre aux envoyés d'Honorat, quand ils le quittèrent, une lettre pour ces émules de Therasia et de lui. Cette lettre, inconnue des premiers éditeurs de saint Paulin, et heureusement découverte par le P. Chifflet, qui l'appelle avec raison « une

perle[1] », nous fait connaître les rapports de Paulin avec les fondateurs de Lérins. Voici quelques fragments de cet unique débris d'une correspondance qui nous serait si précieuse :

« A ses saints, vénérables et très chers fils Eucher et Galla, l'évêque Paulin :

« Béni soit le Seigneur notre Dieu, qui exauce nos vœux au delà même de nos espérances. Je n'y pensais pas, je ne m'y attendais pas; et voici que tout à coup, par une inspiration du Seigneur, mon illustre frère en Jésus-Christ, le vénérable Honorat, députe vers moi trois de ses jeunes et fervents compagnons, pour me donner, dans mon humilité, les consolations de votre charité. Je me suis enquis de vous auprès d'eux avec la tendre sollicitude que vous m'avez inspirée; et combien ils ont réjoui mon âme en me disant que, par la grâce de Dieu, ils vous avaient laissé en bonne santé, et surtout pleins d'ardeur pour vous exercer aux œuvres de votre sainte profession, et toujours aussi généreux pour gagner le ciel que vous l'avez été pour abandonner la terre. Sachant donc que mes lettres vous seraient agréables, et me sentant éternellement redevable à votre affection, j'ai saisi avec joie l'occasion du départ de ces jeunes solitaires, mes chers fils en Jésus-Christ, pour leur confier cette lettre que je vous ai destinée. Veuillez l'accueillir comme l'humble témoignage d'une bien grande affection. » Et après leur avoir exprimé le désir de

1 *Præf.*

recevoir aussi de leurs lettres, il ajoutait en terminant : « Sûr de votre cœur, même quand vous garderiez avec moi le silence, je croirais encore à votre affection. Car n'est-ce pas la grâce de Dieu qui a formé entre nous ces liens ? Ne sommes-nous pas unis dans le cœur même de Jésus-Christ ? Qu'elle soit donc éternelle, une amitié que Jésus-Christ lui-même a formée. Et que Dieu vous bénisse de Sion, de cette bénédiction promise à l'homme qui craint le Seigneur ; et bénis soient avec vous les doux gages de votre sainte tendresse. »

Les vœux de Paulin furent remplis : Honorat et Eucher, appelés l'un au siège d'Arles, l'autre à celui de Lyon, furent tous deux de grands et saints évêques ; Galla passa le reste de ses jours dans la retraite ; et ses fils, élevés avec tant de soin par les grands maîtres de Lérins, furent aussi des évêques et des saints ; et ses filles, deux saintes [1].

Il nous a été doux de rencontrer, sur notre route, les origines de ce grand foyer de sainteté et de lumière, qui s'appelle Lérins, et d'en saluer les commencements si pleins de charme et de parfums [2]. Qui ne s'éprendrait avec Paulin pour des âmes si belles,

[1] *Vita S. Honorati.* — *Martyrologium Adonis*, ad XVI calendas decembris (16 nov.) : « Natalis S. Eucherii, Lugdunensis episcopi... Hujus uxor Galla in sancto habitu Deo deserviens omne vitæ suæ tempus in studio religionis exegit. Duæ ipsorum filiæ virginitatis gratia et signorum gloria claruerunt. »

[2] On essaye courageusement, en ce moment même, de rebâtir l'église de la vieille abbaye : nous espérons bien que ces efforts seront couronnés de succès.

pour ces fugitifs du monde[1], comme il dit, dont le monde n'était pas digne; pour ces saints et savants hommes qui, au moment où les invasions allaient fermer les écoles dans les Gaules, emportaient au désert les lettres sacrées et profanes, pour les sauver et les rendre un jour au monde. « On peut le dire sans exagération, l'esprit humain, proscrit, battu par la tourmente, se réfugia dans l'asile des églises et des monastères; il embrassa en suppliant les autels, pour vivre à leur abri et à leur service, jusqu'à ce que des temps meilleurs lui permissent de paraître dans le monde, et de respirer en plein air[2]. »

[1] Ab istius mundi strepitu profugam.

[2] Guizot, *Histoire de la civilisation,* t. I.

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME

DERNIÈRES ANNÉES ET MORT DE PAULIN

431

Ainsi la sainteté de Paulin rayonnait d'un éclat auquel les années, en s'accumulant sur sa tête, ajoutaient une consécration de plus. Toute l'Église, les contrées barbares elles-mêmes, avaient sur lui les regards. Il n'y avait nulle part une figure plus vénérable. Augustin en Afrique jetait plus de flamme par la doctrine et dans les luttes nécessaires de la polémique; plus de paix, et non moins d'austérité, une sorte de sérénité lumineuse, enveloppaient le septuagénaire évêque de Nole comme d'une auréole douce à contempler, et consolante au milieu de ces temps calamiteux; prodige éclatant, dans l'Église, de douceur, de pénitence, de charité, en même temps que de sage conduite épiscopale, de mesure et de fermeté, au milieu des discussions ardentes qui enflammaient les esprits autour de lui. Un témoignage éclatant de l'universel respect qui s'attachait à ses

vertus lui fut donné vers l'époque où nous sommes par la cour elle-même, à l'occasion des fâcheuses divisions qui suivirent à Rome la mort du pape Zozime.

Zozime mourut le 28 décembre de l'an 418, et le lendemain, par suite de ces compétitions que favorisait trop le mode d'élection, par le clergé et par le peuple, employé alors pour donner des successeurs aux chefs de l'Église, et sagement abandonné plus tard, deux papes furent élus en même temps, le prêtre Bonifacius et le diacre Eulalius. C'était le troisième schisme qui se produisait ainsi à Rome; le premier avait eu lieu lors de l'élection du pape Corneille, contestée par les novatiens; le second lors de l'élection du pape Damase, qui avait pour rival Ursin. Qui était le vrai Pape, de Bonifacius ou d'Eulalius? Rien n'était plus difficile à décider : il faut dire que, dans cette circonstance si fâcheuse pour l'Église et pour la paix publique, la cour de Ravenne s'employa avec une prudence extrême, et par les voies d'abord les plus correctes, à étouffer le conflit. La sœur d'Honorius, Placidie, ne fut pas étrangère à cette heureuse intervention.

C'est un étonnant roman que les aventures de cette fille de Théodose: Alaric, après le sac de Rome, l'emmène sur ses chariots, avec son butin; Ataulf, qui succède à Alaric, conquis lui-même par sa captive, en fait son épouse, et la conduit avec lui jusqu'en Espagne; là, après la mort soudaine et violente du chef visigoth, la reine barbare redevient une simple captive, et on la voit suivre à pied le che-

val du nouveau roi; enfin, rendue à Honorius son frère, son mariage avec le patrice Constance, associé dans la suite à l'empire, l'élève elle-même à la dignité d'impératrice romaine; plus tard, après la mort de son second mari, obligée de fuir son frère Honorius jusqu'à Constantinople, elle retombe dans une condition privée; puis tout à coup, son jeune fils Valentinien III ayant été élevé à cinq ans sur le trône de Ravenne, elle gouverne de nouveau l'empire d'Occident en qualité de régente, tandis que l'illustre Pulchérie gouvernait l'empire d'Orient, pendant la minorité de son jeune frère Théodose II. Au moment de la mort du pape Zozime, Placidie était à Ravenne et avait épousé depuis deux ans déjà Constance, qui n'était encore, comme nous le disions tout à l'heure, que comte et patrice. Son influence était puissante. On en retrouve la trace dans les mesures prises par la cour impériale pour mettre fin au malencontreux schisme de Rome.

La cour comprit parfaitement qu'en une question de cette nature le pouvoir civil ne pouvait qu'aider l'action des évêques : aussi l'empereur s'empressa-t-il de mander à Ravenne, pour les premiers jours de février de l'an 419, les deux élus, et il y convoqua aussi les évêques d'Italie, afin d'y faire décider par eux cette délicate question; Paulin reçut, comme les autres évêques d'Italie, la lettre de convocation; mais on était en plein hiver, et sa délicate santé ne lui permettant pas d'entreprendre un tel voyage, il envoya ses excuses à Ravenne. On en fut très affligé,

car on avait compté, à bon droit, sur son caractère conciliant et sa grande autorité pour mettre fin au litige, et quand on apprit qu'il ne viendrait pas, on se tint pour assuré que la réunion ne pourrait aboutir. Elle échoua, en effet, et comme les évêques, partagés entre les deux rivaux, ne parvenaient pas à s'entendre, l'empereur eut la pensée d'ajourner la décision après les prochaines Pâques, et de réunir un nouveau concile à Spolète, en adjoignant aux évêques italiens, qui s'étaient déjà prononcés plus ou moins en faveur de l'un ou de l'autre des deux contendants, les évêques des Gaules et de l'Afrique. Il enjoignait en même temps aux deux élus, par une sage mesure qui avait obtenu la pleine approbation des évêques [1], de ne paraître à Rome ni l'un ni l'autre dans l'intervalle; l'évêque de Spolète était chargé de présider aux cérémonies pascales. En outre, deux lettres spéciales furent envoyées, l'une au métropolitain d'Afrique, Aurèle, évêque de Carthage, l'autre à saint Augustin et à six autres des principaux évêques africains [2]. Ce sont ces deux lettres, comme l'a très bien vu le cardinal Noris, qui portent la trace évidente de la main de Placidie [3]. Dévouée, selon la tradition de sa famille, aux choses de l'Église, la fille

[1] Ea videlicet ratione ne medio tempore quidquam præsumeretur; id quod nostra sententia ordinaverat et quod statuisse synodi sententia videbatur. (*Rescriptum Honorii ad Largum proconsulem;* apud Baronium, anno 419.)

[2] Alype, Évode, Donatien, Sylvanus, Novatus et Valerius. (Baronius, *ibid.*)

[3] Binæ illæ privatæ epistolæ, quarum una ad Aurelium, al-

de Théodose ne crut pas inutile d'appuyer ainsi elle-même auprès de ces grands évêques les instances d'Honorius. En même temps qu'elle comptait sur leurs lumières et leur impartialité pour mettre fin au schisme, elle se faisait une pieuse joie de voir de près ces saints pontifes, et d'être bénie par eux. Seul de tous les évêques d'Italie, Paulin reçut une invitation semblable, par une lettre personnelle, qu'on peut croire par conséquent émanée aussi de Placidie, et conçue en tout cas dans les termes de la plus religieuse vénération.

La lettre débute par un regret infiniment honorable pour l'évêque de Nole. « On s'était tenu pour bien assuré, y est-il dit, que le dernier synode ne pourrait aboutir quand on apprit que la santé de Votre Béatitude ne lui permettait pas de faire le voyage de Ravenne; car seul un homme aussi saint pouvait en imposer aux compétitions qui luttaient entre elles[1]. » — « Ce n'est, ajoutait la lettre, qu'à un évêque tel que vous que sa sainte vie réserve une pareille cause. Le jugement a donc été ajourné, afin que la volonté de Dieu soit promulguée par votre bouche vénérable. Et qui pourrait mieux déclarer ce

tera ad Augustinum (ac sex alios episcopos) scriptæ sunt citra dubium ab ipsa Placidia Honorii sorore, atque uxore Constantii comitis ac patricii. (Noris, *Hist. Pelag.*, l. I, c. XVI.)— Baronius s'y est mépris.

[1] Fuit apud nos certa scientia, nihil ab istis sacerdotibus qui ad synodum convenerant posse definiri, cum beatitudo tua de corporis inæqualitate causata, itineris non potuit sustinere injuriam. (Bar., anno 419.)

qui doit être fait conformément aux lois divines et à la discipline ecclésiastique que celui qui en a toujours été un si fidèle observateur[1] ? Donc, ô saint et vénérable père, ô vrai serviteur de Dieu, pour faire l'œuvre divine, méprisez toute fatigue, et daignez nous accorder, si vous nous permettez un tel langage, le bonheur de votre visite. Laissant de côté toute autre affaire, venez au synode pour y apporter la paix, et à nous une bénédiction vivement désirée. » Ces dernières paroles surtout nous paraissent trahir la pieuse main de Placidie.

Mais avant l'époque fixée par l'empereur pour l'ouverture de cette réunion, le schisme de Rome prit fin soudainement; car Eulalius, au mépris de la conduite si sagement tracée aux deux prétendants, à la fois par l'empereur et le synode, de ne pas paraître dans Rome, étant venu s'y fixer, et sa présence y ayant occasionné des troubles, l'empereur considéra la question comme tranchée par cette rébellion, et, en conséquence, il donna l'ordre au préfet Symmaque d'éloigner de Rome Eulalius, et d'y faire entrer Boniface[2], qui fut acclamé immédiatement par tout le

[1] Dilatum itaque judicium nuntiamus, ut divina præcepta ex venerationis tuæ ore promantur qui ea secutus implesti. (Bar., anno 419.)

[2] Boniface lui-même s'adressait plus tard en ces termes à l'empereur Honorius : « Ipsa Ecclesia devotionem tuam, christianissime imperator, meo quidem sermone, sed suo venerabili appellat affectu... ne in eam aliquos patiamini procellarum fluctus inlidi... Angeretur pluribus, princeps christianissime, mater Ecclesia, nisi apud te suarum esset secura causarum... In perpetuum statum Ecclesiæ consulatis... » Nous rapprocherons de ce

clergé et tout le peuple. Le concile étant dès lors sans objet, l'empereur avertit les évêques de ne pas se mettre en route.

Les derniers rapports connus de Paulin et d'Augustin eurent lieu vers le même temps, à l'occasion touchante que voici. Une pieuse dame d'Hippone, très connue de saint Augustin, avait envoyé en Italie son jeune fils, nommé Cynégius, et le jeune homme n'avait pas manqué de visiter la ville où demeurait le saint ami de son grand évêque; mais il était mort à Nole même, et les gens qui l'avaient accompagné revinrent sans lui à Hippone, mais non sans une lettre consolatrice de Paulin à la pauvre mère[1], lettre dont on ne saurait assurément trop déplorer la perte. La pieuse mère avait demandé en grâce, pendant la maladie de son fils, que, s'il venait à mourir, on ne refusât pas de l'inhumer dans la basilique vénérée de Saint-Félix, près du tombeau du saint. Paulin, qui avait voulu autrefois, quand il perdit son fils unique, se donner aussi la consolation de le faire reposer près d'une sainte tombe, accéda volontiers à ce désir[2]; mais en même temps, pour se rendre compte plus théologiquement à lui-même de la raison de cette

texte ces paroles de Bossuet: « Multa etiam a regibus de ecclesiis ordinandis sancita sunt quæ, in canonibus vix, ac ne vix quidem invenire possumus. *Consensu Ecclesiæ* valere ea facile intelligimus. (*Def.*, l. IV, c. v.)

[1] Et rescripseras, consolans eam. (*De cura gerenda pro mortuis.*)

[2] L'épitaphe du jeune Cynégius se voit encore sur un fragment de marbre, dans ce qui reste de la vénérable basilique.

dévotion, il eut la pensée de consulter à ce sujet saint Augustin. Saint Augustin était au plus fort de ses luttes contre le pélagianisme[1]; mais c'était une distraction douce à son âme que de correspondre avec Paulin; la question, du reste, était de celles qu'on se pose avidement sous le coup d'une perte cruelle; car la foi ne lève pas pour nous tous les voiles de cette mystérieuse vie future, et que de choses cependant le cœur voudrait savoir! Une fois mis sur un tel sujet, saint Augustin, entraîné par son génie, et aussi par le plaisir de converser avec Paulin[2], se laissa aller à écrire moins une lettre qu'un traité, qu'il intitula: *Du soin qu'on doit avoir des morts;* il y toucha une foule de questions d'un intérêt, on peut le dire, toujours renaissant, et c'est pourquoi on nous saura gré, nous l'espérons, de donner un aperçu de ce pieux et consolant ouvrage écrit en réponse à une question de Paulin.

Tout en interrogeant saint Augustin, Paulin exposait sa propre pensée[3]: il ne pouvait croire que la pratique universelle de l'Église de prier pour les morts fût vaine, ni que du voisinage d'une tombe sainte aucun secours ne dût venir au chrétien. Augustin pense de même. Sans doute, le sort de chaque homme est fixé à sa mort, et il y en a pour qui rien ne fera jamais rien, soit que leur réprobation, soit que leur élection soit consommée; mais il y en a d'autres pour qui les prières, ou des fidèles, ou des

[1] Cor meum tanta distendunt. (*De cura gerenda pro mortuis.*)
[2] Amore diutius loquendi tecum. (*Ibid.*)
[3] Exposcens, nec tacens ipse quod sentias. (*Ibid.*)

saints, sont utiles. Et bien qu'à un certain point de vue encore il faille rire des fables antiques sur les morts sans sépulture, et que Lucain ait été plus philosophe que Virgile, quand il a dit : *Cœlo tegitur, qui non habet urnam :* « Qui n'a pas un sépulcre à la voûte du ciel pour tombeau, » toutefois les lieux où nous reposons ne sont pas indifférents. Mais les honneurs, soit des obsèques, soit de la sépulture, sont le devoir et la consolation de ceux qui survivent; quant aux morts, ce qui vraiment les soulage, ce sont nos prières et nos bonnes œuvres. Voilà pourquoi l'Église prie pour ceux qui n'ont plus ici-bas ni parents ni amis [1]; prie pour tous. Le voisinage du tombeau d'un saint excite à prier; et il est lui-même une invocation permanente [2]. Les saints connaissent donc les prières qu'on leur adresse. Comment? Augustin ne le sait pas, mais il n'en doute pas [3]. Il y a, il l'affirme, par la permission de Dieu, une mystérieuse communion entre les vivants et les morts. Encore un point où la tradition confirme pleinement le dogme catholique.

Rien ne nous est plus parvenu des correspondances, jusqu'à la fin ininterrompues, d'Augustin et

[1] Non sunt prætermittendæ supplicationes pro spiritibus mortuorum... Ad ista si desunt parentes, filii, aut amici, ab una eis exhibeantur pia matre communi. (*De cura gerenda pro mortuis.*)

[2] Fidelis mater credidit animam ejus martyris meritis adjuvari; hoc quod ita credidit, supplicatio quædam fuit. (*Ibid.*)

[3] Quanquam istæ quæstiones intelligentiam meam vincant, quemadmodum opitulentur martyres iis quos per eos certum est adjuvari. (*Ibid.*)

de Paulin; les deux amis du reste n'avaient plus que quelques années à passer sur la terre, et devaient se suivre à peu de distance dans le tombeau, ou plutôt dans le ciel. Ce fut Augustin qui disparut le premier, à l'époque des terribles calamités que le crime d'un Romain venait d'attirer sur l'Afrique, et au milieu des plus poignantes douleurs religieuses et patriotiques qui puissent assaillir ici-bas une grande âme.

L'auteur de ces désastres fut le comte Bonifacius, gouverneur de l'Afrique, un des hommes les plus renommés de son temps, et qui était l'ami particulier de saint Augustin : c'était lui qui le premier, après la mort d'Honorius, — alors que le sénat romain avait proclamé déjà un autre empereur, et que l'empereur d'Orient Théodose II songeait peut-être à succéder lui-même à son frère, — avait fait proclamer par les légions d'Afrique le jeune Valentinien III, et pris ainsi une part décisive à la révolution qui ramena Placidie à la tête des affaires. Mais quelque temps après, calomnié auprès de l'impératrice régente, indignement trompé par Aetius, et se croyant menacé, et victime d'une perfide ingratitude, il appela d'Espagne en Afrique Genseric et ses Vandales. Faute capitale, qu'il comprit bientôt, mais qu'il ne put pas réparer. Une fois sur la terre d'Afrique, Genseric ne voulut à aucun prix s'éloigner; Bonifacius menaça; Genseric marcha contre lui, le vainquit dans une bataille, et le contraignit à s'enfermer dans Hippone, qu'il vint assiéger par terre et par mer. La dévastation s'étendit alors sur ces florissantes con-

trées, où s'épanouissait depuis des siècles la civilisation romaine et chrétienne: partout le pillage, le meurtre et l'incendie; les Vandales ariens s'acharnaient surtout contre les prêtres et les évêques, contre les églises et les monastères; ce qu'ils accumulèrent de ruines sur ce sol africain est effroyable. Tels furent les spectacles qui vinrent attrister les derniers regards d'Augustin, âgé de soixante-seize ans. Jamais il n'avait versé tant de larmes; mais jamais son âme ne parut plus grande.

Jusqu'au dernier moment il ne cessa d'adresser la parole à son peuple, pour ranimer sa foi et son courage. Il nous reste un de ses discours d'alors, le dernier qu'il prononça, ses suprêmes paroles par conséquent; il est admirable de simplicité émue et d'éloquence, entrecoupé de cris et de larmes, sublime par les élans de la foi et les vives exhortations de la charité. Pour lui, si les malheurs de sa patrie, où les âmes périssaient en même temps que les corps, retentissaient douloureusement dans son cœur, son grand esprit cependant ne se laissait pas abattre: l'œil fixé sur les jugements de Dieu, qu'il avait si souvent contemplés dans les livres saints et dans l'histoire, il gémissait, mais en même temps il méditait, et il priait; et au milieu de ces spectacles déchirants, et du bruit quotidien des combats, dans l'intervalle de ses longues prières, et des dévouements de tout genre qui sollicitaient incessamment son zèle, l'infatigable vieillard resaisissait encore sa plume, pour combattre, à sa manière, en faveur de

ces vérités éternelles, qui ne périssent pas avec les villes et les peuples, et qui se retrouvent vivantes au lendemain des désastres pour les résurrections de l'avenir. Il réfutait encore les derniers écrits de Julien contre la grâce[1], quand la douleur et la maladie vinrent briser ses forces, et l'étendre sur le lit d'où il ne devait plus se relever. Nous avons le bonheur de posséder le récit authentique de ses derniers moments par un témoin oculaire, qui fut, durant quarante ans, son compagnon et son ami, l'évêque de Calame, Possidius, lequel, ainsi qu'Alype et d'autres saints évêques, étaient venus se réfugier à Hippone, leurs villes prises par les barbares. Ces hommes vénérables confondaient avec lui leurs gémissements et leurs prières. Le soir, après les fatigues du jour, quand Augustin se retrouvait avec eux à sa table, alors son âme s'épanchait en confidences sublimes. C'est dans un de ces entretiens qu'il fit connaître le secret de la prière qu'il adressait chaque jour au Ciel. « Mon Dieu, disait le grand évêque, ou délivrez votre peuple, ou donnez-lui la force de supporter vos saintes volontés, ou daignez auparavant me retirer de ce monde. » Ce dernier vœu fut exaucé. Peu à peu ses forces s'affaiblirent; mais son application à Dieu n'en fut que plus continuelle, et pour que rien n'en vînt distraire sa pensée, dix jours avant de mourir, il demanda à ses amis de le laisser seul, et de n'entrer

[1] Le dernier ouvrage écrit par saint Augustin est intitulé *Opus imperfectum contra Julianum.*

dans sa chambre que quand les médecins y viendraient, ou qu'on lui apporterait sa nourriture. Dès lors il ne fit plus que prier, avec une grande abondance de larmes; et ces larmes étaient celles aussi de la pénitence. « Tout prêtre, tout chrétien, disait-il, doit mourir en pénitent. » Et c'est pourquoi, et par souvenir aussi des fautes de sa jeunesse, éternellement pleurées par lui, afin de rendre plus pure sa belle âme à Dieu, il fit transcrire en gros caractères, et placer sur les murailles de sa chambre, les psaumes pénitentiaux, et il parcourait incessamment du regard et du cœur ces sublimes gémissements. Au moment suprême, les évêques ses amis, et tous les membres de sa communauté, étaient agenouillés autour de lui, en larmes et en prières; ainsi mourut, dans toute la plénitude de ses facultés, l'âme attristée par les choses de la terre, mais consolée par les visions de l'éternité, cet évêque, ce docteur, ce saint, la plus grande lumière assurément qui ait brillé sur l'Église occidentale. C'était le 28 août de l'an 430, dans le troisième mois du siège d'Hippone.

Cette mort présageait à Paulin la sienne. Elle ne fut pas moins admirable; et les détails qui nous en ont été laissés ne sont ni moins circonstanciés, ni moins authentiques; car c'est aussi un témoin oculaire, un disciple, un ami, qui nous en a transmis le récit. Grâce au prêtre Uranius, qui était là, qui a tout vu et entendu, et dont la postérité a gardé avec amour les pages simples et émues, nous allons

voir de nouveau un admirable et doux spectacle, et comment meurt un saint.

Toute sa vie Paulin avait eu à lutter contre une santé des plus débiles. Uranius appelle douleur de côté le mal qui l'emporta, et qui fut aggravé encore par les moyens curatifs que la science du temps crut devoir employer, par de douloureuses adustions qu'on lui fit subir. Le bruit qu'il était en danger s'étant répandu, deux évêques se hâtèrent d'accourir auprès de lui : l'évêque de Capoue, Symmaque, un saint lui-même, et honoré comme tel par son Église, et le bienheureux Acyndinus, dont le siège est inconnu. Il était temps, car le vénérable évêque de Nole n'avait plus que trois jours à vivre. Une douceur inaltérable, une patience angélique au milieu des plus vives souffrances, la plus tendre piété, l'humilité la plus profonde, la suavité, la charité, le courage, toutes les vertus qui avaient fait son auréole pendant sa vie, jetèrent un plus bel éclat encore à ses derniers moments. Il souffrait cruellement des opérations qu'on lui avait faites, quand on lui annonça l'arrivée des deux évêques. Soudain, et comme oubliant toute douleur, il prit un visage joyeux et souriant, et leur parla de sa fin prochaine, dont il avait la certitude, en un langage si céleste, qu'ils se disaient, ravis : « Est-ce un homme, ou un ange, qui parle de la sorte? » — « Puisque le moment du grand voyage est arrivé, disait-il, et que je vais, j'espère, aller à Dieu, recommandez-lui, je vous prie, mon âme. Voulez-vous que l'on dresse ici un

autel, et que nous célébrions ensemble le saint sacrifice[1] ? » On s'empressa d'accéder au désir du malade. Vers la fin du sacrifice, ce cœur incomparable, dont l'indulgence et la bonté faisaient le fond, mais qui avait eu le devoir d'être ferme, et que les troubles suscités dans son clergé par le pélagianisme avaient obligé à remplir ce devoir, eut une pensée de pardon pour les coupables retranchés par lui de la communion de l'Église : il leur accorda à tous la réconciliation, comptant sans doute toucher leur âme par cette paternelle indulgence. Cet acte de charité accompli, avec une joie qui rayonnait de son cœur sur son visage, il parut tout à coup comme absorbé dans une espèce d'extase, et le sacrifice fut quelques instants suspendu ; puis on l'entendit s'écrier : « Mais où sont donc mes frères? » Un de ceux qui étaient là, croyant qu'il parlait des deux évêques qui célébraient avec lui, se hâta de lui répondre en les lui montrant : « Vos frères, les voilà. — Non, dit-il, je parle des frères qui tout à l'heure conversaient avec moi, Janvier et Martin : ils m'ont promis de revenir. » Janvier, c'était l'illustre évêque de Bénévent, le glorieux martyr, livré aux flammes, comme nous l'avons dit, à Nole même ; Paulin, qui tous les jours pouvait y voir la fournaise d'où il sortit miraculeusement, avait

[1] Oblita omni carnali infirmitate totum se eis spiritalem atque angelicum exhibuit. Et quasi profecturus ad Dominum, jubet sibi ante lectulum suum sacra ministeria exhiberi, ut una cum sanctis episcopis oblato sacrificio animam suam Domino commendaret.

sans doute une dévotion particulière pour ce grand saint; quant à Martin, nous savons, et sa tendre amitié pour Paulin, et la profonde vénération de Paulin pour le grand évêque de Tours : quoi d'étonnant que Dieu, pour consoler les derniers moments de son serviteur, lui ait député ces *frères,* comme Paulin les nommait? Ayant donc dit ces paroles, il étendit les deux mains, et récita à haute voix le beau psaume xiie : *J'ai levé mes yeux vers les montagnes d'où me viendra mon secours; mon secours me viendra du Dieu qui a fait le ciel et la terre.* La prière appelée Collecte fut ensuite récitée par les trois évêques, et le sacrifice achevé.

Alors Posthumien, ce moine dont nous avons raconté les pérégrinations en Orient et auprès de Sulpice Sévère, et qui était venu se reposer enfin de toutes ses courses auprès de Paulin à Nole, s'approcha de lui et l'avertit d'une dette qu'il croyait peut-être oubliée par Paulin, et qu'il lui semblait bon que le saint ne laissât pas à son monastère. C'étaient quarante sous d'or qu'il lui restait à payer pour des vêtements qu'il avait fait distribuer aux pauvres. Paulin sourit avec douceur, et : « Ne t'inquiète pas, mon fils, dit-il à Posthumien; je te le promets, quelqu'un payera cette dette. » Peu de temps après, on annonça un prêtre qui venait de la Lucanie, envoyé par l'évêque Exupérance et par son frère Ursacius, un homme riche, et qui était au rang des clarissimes : il apportait de leur part, à l'évêque de Nole, une offrande plus forte que la dette, cinquante sous de

même valeur. « Vois-tu, dit Paulin à Posthumien, n'avais-je pas raison de compter sur la Providence? *Bénissons donc le Seigneur, qui n'abandonne pas ceux qui espèrent en lui.* » Alors il prit deux de ces sous d'or, les donna au prêtre, et recommanda de payer aussitôt avec le reste les marchands.

Cependant la nuit vint. Jusqu'à minuit, Paulin put prendre quelque repos. Mais à ce moment, la douleur que lui causait son mal, compliquée des inutiles brûlures pratiquées par les médecins, le réveilla, et il eut, pendant quelques heures, une respiration pénible et oppressée. Aux approches du jour il voulut encore, selon sa coutume, réciter l'office du matin, c'est-à-dire Laudes. Dans la matinée, eut lieu une scène attendrissante : tout ce qu'il y avait de prêtres, de diacres et de clercs à Nole se réunit autour du lit de l'évêque mourant, afin d'entendre ses suprêmes paroles, et de recevoir ses derniers adieux. Paulin leur souhaita à tous la paix. Touchant usage! celui qui part pour le ciel souhaitant la paix à ceux qu'il laisse sur la terre; la paix, dans des temps, hélas! bien troublés. Cela fait, le malade voulut qu'on le laissât seul tout le jour, et il ne s'entretint plus qu'avec Dieu. A la tombée de la nuit, comme on allait allumer les lumières pour l'office du soir, Paulin s'en aperçut, et, y faisant allusion, prononça lentement, et les mains étendues, cette parole du psaume : *J'ai préparé un flambeau pour mon Christ.* Puis il redevint silencieux et tout occupé du ciel. Admirable sérénité, au moment su-

prême, de ces âmes qui ont cru au sacrifice, et qui, ayant tout donné à Dieu, sont bien sûres que Dieu saura tout leur rendre! Quelque temps se passa ainsi dans ce calme profond; ceux qui le veillaient se tenaient dans un respectueux silence, n'osant troubler la paix de ses entretiens sacrés avec Dieu. Tout à coup, vers la quatrième heure de la nuit, la cellule où il était fut ébranlée comme par une secousse violente; effrayés, ceux qui entouraient le lit tombent à genoux et en prière. Qu'était-ce donc? « C'étaient, dit le pieux narrateur, les anges qui venaient emporter l'âme du saint aux cieux. » Il avait, comme saint Augustin, soixante-seize ans, dont il avait passé vingt-deux dans l'épiscopat, trente-six dans le sacerdoce; sa mort arrivait le 22 juin 431, sous le consulat de Bassus et d'Antiochus.

« Nous avons vu, s'écrie Uranius, au milieu de nos larmes et de nos sanglots, mais nous sommes heureux d'avoir vu comment meurent les justes. Et qu'on ne s'étonne pas que le petit coin de terre où décédait ce saint ait tremblé, puisque le monde entier a versé des larmes. Mais si l'Église pleure un si grand évêque, le ciel se félicite d'avoir recueilli un tel saint; si les hommes sont affligés, les anges chantent; si les régions terrestres se désolent, la joie règne dans cette patrie des saints, où chaque jour il brûlait de s'envoler, répétant avec le prophète : *Qu'ils sont aimables vos tabernacles, ô Dieu des vertus! Mon âme soupire et défaille à la pensée de vos saintes demeures.*

« O saint homme, continue Uranius, saint homme, que toute bouche devrait louer! Lampe ardente et brillante dans la maison du Seigneur, à laquelle tant d'autres lampes se sont allumées! homme admirable, orné de toutes les vertus; fidèle comme Abraham, croyant comme Isaac, bienfaisant comme Jacob, magnifique comme Melchisédech, prévoyant comme Joseph, ravisseur à la façon de Benjamin, car il a ravi aux riches pour donner aux pauvres. » Et pour achever ce parallèle avec les grandes figures de l'ancienne et de la nouvelle loi, « doux comme Moïse, vrai prêtre comme Aaron, innocent comme Samuel, apôtre comme Pierre, aimable comme Jean, docteur comme le grand Paul. Voilà pourquoi, quand il passa de la maison terrestre à l'habitation céleste, la terre a pleuré, mais le ciel s'est réjoui. »

A peine eut-il rendu le dernier soupir, que soudain ce visage, endormi dans la mort, ou plutôt dans l'immortalité, parut resplendissant, comme si l'âme sainte qui avait habité ce corps, destiné à la résurrection glorieuse, eût laissé sur lui, en le quittant, son empreinte; si bien que, devant ce signe manifeste de la paix dont leur vénérable père jouissait déjà au sein de Dieu, ses disciples, qui fondaient en larmes, se mirent, au milieu de leurs sanglots, à chanter : *Béni soit le Seigneur, qui fait sortir de ce monde ses élus dans la magnificence, pour montrer à ses serviteurs quelle gloire il destine à tous ses saints. Louons donc en Dieu l'âme de ce saint; publions ses grandes œuvres : il a eu l'amour des lois de Dieu; il*

a eu l'intelligence de l'indigent et du pauvre : sa sainteté demeure à jamais.

Paulin fut déposé, selon son désir, auprès de cette tombe glorieuse dont il s'était fait, pendant tant d'années, le pieux gardien, dans cette vieille basilique de Saint-Félix, qu'il avait décorée avec tant de magnificence. Ses funérailles se firent avec un concours immense de peuple : les infidèles, juifs et païens, ne paraissaient pas moins désolés que les chrétiens. « C'est un ami, un défenseur, un père, disaient-ils, que nous avons perdu. » Le deuil fut le même dans toute l'Église; et, franchissant les frontières de l'empire, jusque chez les nations barbares, qui avaient appris à le vénérer, la nouvelle de sa mort alla faire couler des larmes[1].

Tels sont les détails précieux que nous devons à Uranius. Il les écrivit à la prière d'un poète gaulois, Pacatus, petit-fils du rhéteur célèbre de ce nom, qui voulait faire un poème sur le saint dont la vie et la mort jetaient sur la Gaule tant de gloire. On ignore si Pacatus mit réellement en vers l'histoire de saint Paulin, comme plus tard Paulin de Périgueux et Venantius Fortunat versifièrent celle de saint Martin. Mais les témoignages de la postérité ne lui manquèrent pas. Nous avons entendu saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme; aux âges suivants, Prosper, Idace, saint Eucher, Gennade, Cassiodore,

[1] Testes sunt omnes provinciæ, testis est omnis terra quam romanus orbis includit, testes sunt etiam barbaræ nationes, ad quas fama domni Paulini pervenerat.

les chantres de saint Martin que nous nommions tout à l'heure, Paulin de Périgueux et Venantius Fortunat, Grégoire de Tours, saint Grégoire le Grand; au moyen âge Dungal, le moine Jean, historien de saint Grégoire; dans les temps plus voisins de nous, Ambroise Léo, Baronius, le P. Labbe, le cardinal Duperron : combien d'autres encore nous pourrions évoquer et ranger autour de cette grande mémoire, comme autant de témoins de l'estime singulière dans laquelle toute la tradition chrétienne a tenu saint Paulin, « ces délices de l'ancienne piété, comme parle le cardinal Duperron, que nous laissons ici résumer cette tradition, cet excellent et religieux esprit, tant chéri et célébré par saint Ambroise, par saint Jérôme, par le plus florissant siècle de l'Église; ce rejeton et ce diminutif de saint Paul; ce second *vaisseau d'élection*, dont saint Augustin nomme la poitrine l'*oracle du Seigneur;* que saint Grégoire appelle *homme de Dieu;* que Gennadius témoigne avoir été *si illustre non seulement en doctrine et en sainteté de vie, mais aussi en puissance sur les démons*, et duquel les centuriateurs d'Allemagne sont contraints de prononcer : *Scripta ejus hominibus piis et doctis vehementer probata sunt.* »

Nole ne possède plus les reliques de l'illustre saint; c'est Rome qui en a la garde : grand honneur pour Paulin; et cependant on serait tenté de regretter qu'il ne repose plus à côté de saint Félix; on eût aimé, ce semble, à les voir tous deux inséparables, même

dans la mort, et à pouvoir vénérer au même lieu leurs reliques. Mais à une époque qu'on ne sait pas, et vraisemblablement pour le soustraire aux ravages des barbares, qui tant de fois foulèrent l'Italie, le corps de notre saint fut transféré à Bénévent, dans la grande basilique, où il resta jusqu'à l'an mil, entouré de la plus grande vénération ; en l'an mil il fut transféré à Rome, voici à quelle occasion ; c'est saint Pierre Damien qui, dans la vie de saint Romuald, nous a laissé le récit de cette seconde translation : « L'empereur d'Allemagne Othon III, au retour d'un pèlerinage au mont Gargan, que lui avait imposé pour pénitence saint Romuald, passa par Bénévent ; et sachant qu'on y possédait le corps d'un apôtre, saint Barthélemy, il eut la pensée d'en enrichir une église qu'il venait de faire bâtir à Rome, dans une île du Tibre, en l'honneur du saint et illustre évêque de Prague, Adalbert, mis à mort trois ans auparavant par des peuplades sauvages[1]. L'évêque de Bénévent ne voulant ni résister au puissant empereur, ni se priver d'un tel trésor, donna à la place le corps de saint Paulin de Nole : Othon s'aperçut de la fraude ; mais les reliques qu'il avait obtenues lui paraissant assez précieuses, il s'en contenta et les transporta dans son église, qui néanmoins resta consacrée à l'apôtre. » La substitution est indubitable. L'église de Saint-Barthélemy fut restaurée en 1103

[1] Voir une Vie de saint Adalbert, en français, œuvre posthume du grand poète et patriote polonais Mikiewich.

par Pascal II, et sur la porte principale fut gravée cette inscription, qui se voit encore :

Tertius istorum rex transtulit Otho piorum
Corpora, queis domus hæc sic redimita viget.
Quæ domus ista gerit si pignora noscere quæris,
Corpora Paulini sint, credas Bartholomei.

En 1557, un débordement du Tibre y occasionna des dégats tels, que Paul IV fit porter les reliques de saint Paulin au Vatican, où elles restèrent jusqu'à la complète restauration de l'église, sous Clément VIII. Une magnifique chapelle fut alors consacrée, dans cette église, à saint Paulin et à saint Adalbert ; et c'est dans cette chapelle que, le 24 août 1601, le cardinal Tarugi, protecteur de l'église de Saint-Barthélemy *in Isola*, ramena les reliques de notre saint. Son chef fut exposé dans un buste d'argent sur l'autel ; le reste de ses reliques vénérables fut placé sous l'autel même : avec quels soins pieux et délicats, c'est ce qui fut constaté lors de la reconnaissance authentique qui en fut faite, le 14 juin 1712, par le cardinal Boldetti, gardien des saintes reliques.

L'autel de la chapelle de Saint-Paulin ayant alors été démoli pour être reconstruit plus magnifiquement, on découvrit sous cet autel un sépulcre de marbre qui contenait deux châsses de plomb, reliées entre elles par un fil de fer en forme de croix, et scellées chacune du sceau du cardinal Boldetti ; dans l'une étaient les corps de saint Adalbert et de deux autres

martyrs, Marcellin et Exuperantia; sur le couvercle de l'autre on lisait :

Corpus S. Paulini episcopi Nolensis.

Quand le nouvel autel fut achevé, le cardinal Boldetti fit ouvrir solennellement cette châsse; elle en renfermait une autre en cyprès blanc, et fermée par des clous; celle-ci ayant été aussi ouverte, on y trouva une première enveloppe de drap précieux avec cette inscription :

Ossa et cineres S. Paulini episcopi et confessoris.

Et dans celle-ci une autre, de soie blanche, cousue avec soin; c'est là qu'étaient les restes sacrés de saint Paulin, moins le chef, qui, comme nous venons de le dire, était exposé sur l'autel même, où on le vénère encore aujourd'hui. Ces constatations faites, les deux châsses furent fermées et scellées de nouveau, et remises dans le tombeau de marbre, et celui-ci replacé sous l'autel. Nole cependant n'est pas entièrement déshéritée de son grand évêque : quelques fragments considérables de ses reliques y sont vénérés, notamment dans la nouvelle église de Saint-Paulin.

De nos jours, la mémoire du grand évêque de Nole a refleuri dans sa patrie française. Son Éminence Mgr le cardinal Donnet, parmi tant de titres à la reconnaissance de ses diocésains, pourra compter aussi celui de restaurateur du culte de saint Paulin dans le

diocèse de Bordeaux. Ainsi qu'il le dit dans une lettre qu'il a bien voulu nous écrire, il a bâti en son honneur trois églises : la première au Cardon-Blanc, chef-lieu de canton privé depuis 93 de tout édifice religieux ; les deux autres dans le Médoc et dans le Blayais, où la famille des Paulins possédait d'immenses terres. Il lui a dédié également la chapelle de la maison de campagne du grand séminaire, offrant ainsi comme modèle au jeune clergé de ce beau diocèse cette attrayante figure de prêtre. Son Éminence a fait plus : elle a consacré à la gloire de ce grand et aimable saint des pages qui sont aussi d'immortels monuments.

Uranius raconte, en achevant le récit de la mort du saint, une apparition de Paulin restée célèbre, et qui confirma puissamment les contemporains dans l'idée qu'ils avaient de sa haute sainteté. L'année qui suivit sa mort, pendant la nuit du mercredi au jeudi saint, il se montra à son ami l'évêque de Naples, qui s'appelait Jean, et qui est lui-même honoré comme saint dans son Église : Jean le vit tout environné de lumière, vêtu de blanc et le visage radieux comme celui d'un ange; une odeur d'ambroisie céleste était répandue autour de lui ; il tenait dans sa main un rayon de miel très pur; souriant il dit à son ami : « Jean, mon frère, que fais-tu donc sur cette triste terre? Laisse là les liens de tes sollicitudes et de tes ennuis, et viens avec nous. Vois-tu ce que je tiens à la main ? c'est notre nourriture, et nous en avons en abondance. » Il dit, et se penchant vers son

ami, il l'embrassa, et lui mit sur les lèvres un peu du miel qu'il lui avait montré; et si doux était ce miel, si pénétrant le parfum qui s'exhalait du saint, que Jean, saisi d'un violent désir de répondre à son appel, eût, en effet, brisé ses liens s'il eût pu mourir sur l'heure. Il mourut quatre jours après, le jour de Pâques, au milieu de sa basilique, toute resplendissante de lumière. Sa fête a lieu le même jour que celle de saint Paulin, le 22 juin.

Paulin, au milieu d'une sereine lumière, avec un visage d'ange, exhalant un parfum délicieux, tenant un rayon de miel à la main, et invitant au ciel par de douces paroles, voilà bien la vraie image de ce saint, et comme il faut le contempler. Ainsi l'ont vu les contemporains; ainsi la postérité le vénère. C'est cette apparition que nous aurions voulu fixer dans ce livre, et qui s'est montrée à nous aussi dans tout ce qui reste de lui, ces lettres, ces poésies, qui, plus encore que les témoignages émus de l'histoire, révèlent une âme si belle, si forte et si parfumée de bénignité et de charité. Lumineux comme les docteurs, au rang desquels il a place, élevé à la pureté des anges comme les ascètes, par ses grands sacrifices et une continuelle immolation de la nature, mais d'autant plus indulgent aux autres qu'il est plus mortifié pour lui-même, il y a sur lui ce trait particulier, si rare, le charme ; et ce rayon de miel qu'il tient à la main dans l'apparition, est le naturel et gracieux emblème de la tendresse infinie de son cœur. Qui ne l'aimerait, en l'admirant? Qui ne sentirait pour lui cet

irrésistible attrait d'une nature exquise, consacrée par la sainteté? O saint! ô saint! ai-je pu vous peindre tel que vous êtes, tel que je vous ai entrevu, tel que je voudrais, fût-ce de loin, vous ressembler? Puisse votre suave figure, replacée sous les yeux des chrétiens de ce temps-ci, non moins calamiteux peut-être que les temps que vous connûtes, leur inspirer, avec le détachement et le sacrifice et les aspirations vers les choses immuables, vers les biens vrais et éternels, leur inspirer, dis-je, le soin constant de purifier leur âme devant Dieu; et aussi l'amour, la douceur, la divine charité : toutes ces belles vertus chrétiennes, dont il nous importe tant de garder au milieu de nous les traditions. Et s'il était permis à votre humble historien, en posant la plume, de vous adresser une prière : O grand et aimable saint, vous dirais-je, ne disparaissez pas de mes regards, montrez-vous à moi toujours; et de ce rayon odorant, symbole de votre âme sacerdotale, donnez-moi un peu aussi, afin que, comme vous, je puisse, s'il plaît à Dieu, par la parole et par les œuvres, communiquer aux âmes qui s'approcheront de la mienne quelque chose de la suavité et du parfum de Jésus-Christ.

FIN DU TOME SECOND

TABLE

CHAPITRE QUINZIÈME

CHAPITRE SEIZIÈME

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

CHAPITRE VINGTIÈME

CHAPITRE VINGT-UNIÈME

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME

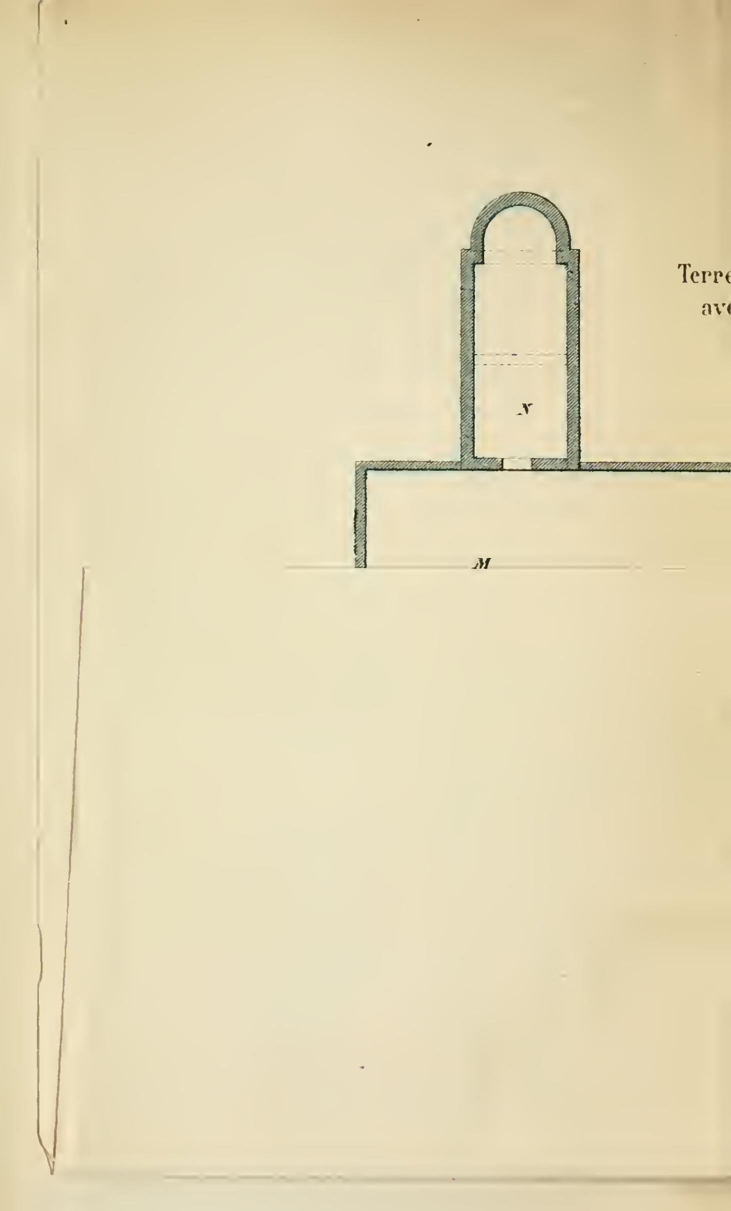
CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME

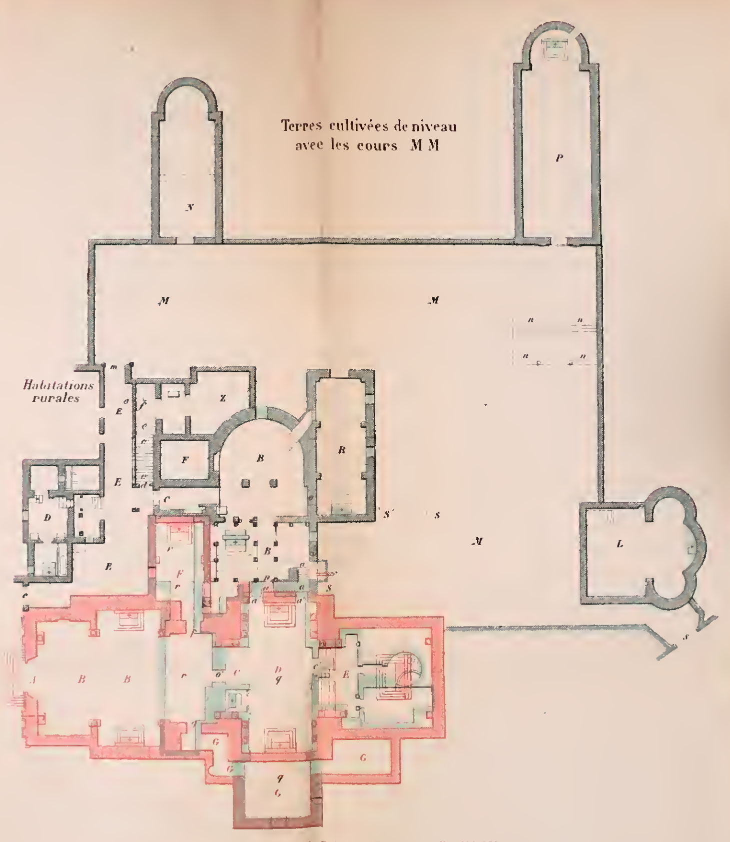
CHAPITRE VINGT-HUITIÈME

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND

11567. — Tours, impr. Mame.


Terre
av
N
M



PLAN DE LA BASILIQUE DE S^T FELIX
RESTAURÉE PAR S^T PAULIN
ET DE LA BASILIQUE ACTUELLE

Gravé et Imprimé par Erhard Paris.

PLAN GÉNÉRAL

DE L'ÉTAT ACTUEL DES ANCIENNES BASILIQUES
ET AUTRES MONUMENTS SACRÉS
AINSI QUE DE LA NOUVELLE ÉGLISE PAROISSIALE A CIMITILE
PRÈS DE NOLE

Exécuté par les soins de M. l'abbé Galanti, de Naples.

A Entrée sur la rue de la nouvelle église, indiquée par la couleur rouge; elle est construite sur une partie de l'ancienne basilique de Saint-Félix et autres lieux sacrés, tels que la prison et la fournaise de saint Janvier, dont les substructions subsistent au-dessous d'elle; pour en indiquer la situation, on les a teintés d'une couleur obscure.

B Nef avec deux autels latéraux.

C Arc majeur avec deux colonnes de chaque côté.

D Transept avec deux grandes chapelles et des autels.

E Presbyterium élevé de plusieurs marches; autel majeur au milieu, qui correspond à la prison et à la fournaise de saint Janvier.

F Chapelle de l'ancien Crucifix, avec entrée dans le vide *f*, à gauche de la nef.

G Corridors et sacristie, avec l'entrée par le vide *g*, à droite de la nef.

aaa Petit escalier qui, du vide de la grande chapelle à gauche, descend dans la partie qui reste encore de l'ancienne basilique de Saint-Félix.

B La partie qui reste de ladite basilique : voyez la planche 2e.

C Sortie latérale de la basilique dans la cour fermée.

D Basilique des Saints-Martyrs.

EEE Cour découverte avec sortie sur la rue par la grille *e*.

d Vide avec grille pour descendre à la prison moyennant l'escalier surnommé *Saint, e*.

F Prison, avec une petite colonne au milieu à laquelle on croit que les martyrs ont été liés, réduite maintenant à la hauteur d'environ 0m26; diamètre, 0m13.

G Autre local tout près de la prison; ils communiquent par un vide cintré contenant un tertre avec une plaque de marbre au-dessus, et l'on croit que c'est là l'ouverture d'un puits de martyrs. Au-dessus de la prison, autre vide marqué *x*, de niveau avec la cour; vis-à-vis, autre vide voûté signalé par *z*.

F Ancien clocher auquel on accède par l'oratoire dit du Sacrement, qui est au-dessus de la basilique de Saint-Félix; on y va par la porte *a* dans la grande chapelle à gauche de la nouvelle église.

m Porte avec deux troncs de colonnes latérales d'où
MM l'on passe dans d'autres cours ou terrains incultes, environnés de murailles, lesquels étaient occupés avant, croit-on, par des portiques, jardins, fontaines et autres édifices sacrés, maintenant détruits.

N Basilique de Saint-Thomas, maintenant sans couverture : on y voit les restes de deux murailles d'une époque postérieure.

P Basilique de Saint-Étienne; elle se termine comme la précédente par un cône circulaire : c'est maintenant un oratoire; il ne reste rien de l'ancienne décoration : devant elle on voit, sur le sol, les restes d'anciennes constructions marquées *n n n* dans le plan, et des troncs de petites colonnes en marbre peu élevés au-dessus du sol.

L Basilique de Saint-Jean, avec son image peu visible peinte à l'entrée; l'abside, qui a conservé sa voûte, est maintenant tout à fait découverte. Il y en a qui croient que c'est la basilique bâtie par saint Paulin, et qu'elle avait le long de ses murs des portiques : on voit encore une colonne en marbre dans le mur de gauche; une autre dans l'arcade de front; à gauche de l'entrée, on voit le commencement d'un escalier rempli de terre, et l'on croit que là est un autre puits de martyrs.

R On n'a pas le titre probable de cette autre basilique, partagée en trois parties par des pilastres. Dans le fond de l'autel, à droite de la dernière partie, il y a un vide muré qui communiquait avec le presbyterium de la basilique de Saint-Félix : maintenant on l'appelle église des Morts, et elle semble être l'ancienne sacristie restaurée par saint Paulin, d'après plusieurs écrivains.

S Autre sortie dans la rue.

S Petit portique couvert d'une voûte, ayant une porte au fond, dite Sainte.

S' S' Colonnes de marbre isolées, sans chapiteaux et enfoncées dans le sol. Souterrains de la nouvelle église.

P Vide avec clôture qui conduit de la basilique de Saint-Félix à l'entrée des souterrains.

Q Q Long local d'une médiocre hauteur, couvert d'arcades cintrées, avec arches et pilastres intermédiaires.

O Petite chàpelle avec un seul autel dédié à la Vierge des Grâces.

O' Vide voûté qui donne l'entrée à d'autres souterrains : *r r r*, anciens cimetières qui restent en partie à côté de la basilique de Saint-Félix.

C' Autre vide voûté à gauche, qui conduit à d'autres localités. Prison et fournaise correspondant immédiatement au grand autel de la nouvelle église.

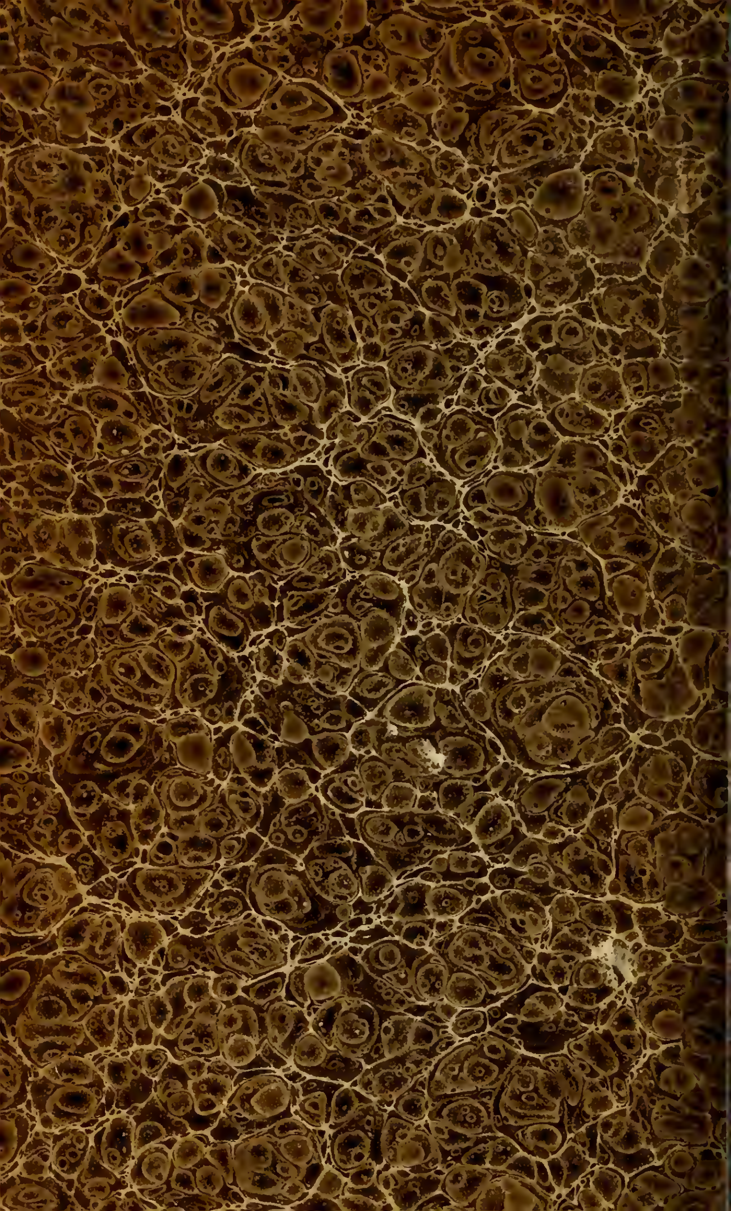


[illegible] Erhard [illegible] Trouin, Paris

[illegible]

[illegible] BASILIQUE DE [illegible]

[illegible]



BR 1720 .P3 L247 1881 v.2 SMC

Lagrange, F.
Histoire de Saint Paulin de
Nole
47231665 AWV-7602

